This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 3 9015 00369 413 3
University of Michigan - BUHR

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

les œuvres libres

les œuvres libres

SOMMAIRE DU PREMIER NUMÉRO :

CLAUDE FARRÈRE :: :: *L'Ile au Grand Puits.*
roman inédit

EDMOND ROSTAND :: :: : :: :: *Un Rêve*
poème inédit

PIERRE MILLE :: :: *Myrrhine, courtisane et martyre*
roman inédit

HENRY BATAILLE :: :: :: :: :: :: *La Forêt*

SACHA GUITRY :: :: :: :: :: *Le Grand-Duc*
comédie inédite en 3 Actes

HENRI DUVERNOIS :: :: :: :: *Morte la Bête...*
grande nouvelle inédite

LUCIEN GUITRY :: :: :: :: *Choses entendues*

Il ne reste qu'un petit nombre d'exemplaires de ce volume qui ne sera pas réimprimé

Copyright by "Les Œuvres Libres" 1921

les œuvres libres

recueil littéraire mensuel ne publiant que de

l'inédit

II

Binet-Valmer

COMME ON EST HEUREUX !

roman inédit et complet

Ctesse de Noailles

PARMI LES LETTRES QU'ON N'ENVOIE PAS

nouvelle inédite

Tristan Bernard

LE PRINCE CHARMANT

comédie inédite en 3 actes

Pierre Benoit

La SURPRENANTE AVENTURE DU BARON DE PRADEYLES

nouvelle inédite

Ch.-Henry Hirsch

MIMI BIGOUDIS

roman inédit et complet

Raoul Desjardins

CONTRE SA JOUE

grande nouvelle inédite

ARTHÈME FAYARD ET Cie, ÉDITEURS

rue du Saint-Gothard, 18-20, Paris

PQ
1141
.03
v.2

Cont.
84684

Comme on est heureux !

Roman inédit

par

BINET-VALMER

I

— Alors, tu comprends...

— Mon pauvre petit! dit-elle sans ouvrir les yeux.

Pourquoi les aurait-elle ouverts? Elle était tellement heureuse!

— Ce n'est pas gai, reprit-il dans un soupir, mais lui aussi tenait les yeux clos, et, malgré qu'il en eût, lui aussi était parfaitement heureux.

Sur le grand lit, un lit de maison meublée, un de ces vastes lits où beaucoup d'entre nous ont passé les heures les plus secrètes de leur vie sentimentale — oui, les plus secrètes, pas toujours les plus vilaines, — Georgie et Fred, ayant rompu leur enlacement, se reposaient, nus, jeunes et beaux.

Une maison de rendez-vous, en banlieue. Derrière les persiennes closes, le soleil. Dans le jar-

din qui est au bord de la Seine, le râteau fait son bruit sur les allées. Des oiseaux chantent. On arrose les pelouses. Un parfum de terre humide. La campagne!

Et ce sont les derniers jours du mois de Marie. Déjà, l'air est tiède, la peau moite. Tout à l'heure, quand ils se prenaient, ils étaient plus près l'un de l'autre parce qu'ils avaient très chaud.

— Ecoute, mon chéri, murmura Georgie en caressant d'une main nonchalante son petit sein pointu, écoute : le jardinier ratisse, le pinson s'égosille, c'est l'été! Je voudrais être étendue dans l'herbe, sous le jet d'eau.

Mais Fred étira ses longues jambes, et, dépliant son bras, le posa sur la fraîche poitrine de sa maîtresse :

— Tu es charmante, tu es mon amour!

Elle était charmante. Quand elle se promenait dans les dessous de bois, elle pouvait s'approcher du tronc des arbres les plus élancés, et, s'appuyant de l'épaule contre l'écorce moussue, vous faire cette confidence :

« J'aime les arbres et ils me le rendent bien. »

Elle était une dryade, cette Parisienne. Je n'ai pas dit : cette Française. La dame qui est chez elle au théâtre, rue de la Paix, au Bois de Boulogne et dans la forêt de Saint-Cloud, serait sans doute une étrangère sur la place de l'Eglise, dans la Grand'Rue, au foyer de la ferme.

Georgie aurait dû naître à l'ombre d'une forêt tropicale, et, sur un voilier, traverser les océans pour aborder aux côtes de France, nous apportant sa paresse et sa grâce. Pourtant, elle était née rue du Chat-qui-pêche, dans le Ve arrondissement, et elle était blonde. Ses longs cheveux l'enveloppaient souvent, chaque fois qu'elle se déshabillait. Elle les relevait d'un geste nerveux, les enroulait en couronne autour de sa petite tête. Georgie était blonde et elle avait l'âme brune.

Si l'on ne vous répétait que ses paroles, vous verriez une créole indolente. Parfois, les âmes se trompent quand elles choisissent leur domicile, et ces vagabondes incertaines sont toujours des âmes de poète, des âmes distraites. Leurs erreurs provoquent bien des drames. Imaginez une âme féminine qui prend logis en un corps masculin. C'est ainsi qu'une âme exotique avait choisi de vivre ou de revivre dans la chair dorée, couleur de blé mûr, de Mme Nancel, fille d'un journaliste notoire, épouse d'un conservateur de nos musées nationaux.

Elle était charmante, à peine jolie : des yeux petits, ardents et fauves, des cils sombres, plantés drus, des cils malicieux qui laissaient filtrer le regard, un nez sans beauté, sans laideur, un nez quelconque, mais dont les narines avaient de la passion, une bouche rouge — rouge-cerise grâce au bâton de fard, — des frémissements inattendus à l'angle sournois des lèvres, sous la peau un lacis de veines bleues, de la souplesse, de l'élégance dans la ligne, des poignets d'enfant bien que les chevilles fussent solides, des genoux qui ne formaient point saillie (ah! cela est rare!) des hanches que Botticelli aurait aimé à peindre, non pas ces hanches d'éphèbes amaigris, un reposoir pour l'amant, une noble courbe... Cependant, vêtue, Georgie avait une taille de jeune fille, et vous savez déjà que ses seins étaient petits et pointus.

— Si je suis ton amour, embrasse-moi.

— Non, dit-il, on a trop chaud, on est mieux comme cela. Tiens, je t'embrasse.

Et il arrondit les lèvres, elle entendit le bruit du baiser qu'il lui envoyait sans bouger la tête. Elle répondit de même, puis, engourdie :

— C'est vrai, on est bien comme cela.

Mais, le jardinier ayant fini de ratisser l'allée, l'absence du bruit qu'il faisait détruisit l'harmo-

nie de l'été. Un malencontreux nuage passa devant le soleil. Dans une pièce voisine, quelqu'un appela la servante. Fred se rapprocha de Georgie, posa comme un gosse la tête sur l'épaule aimée, et, la voix triste :

— Non, ce n'est pas gai de se sentir seul dans la vie.

Il était câlin. Aucune autre épithète ne le dépeindrait mieux. Si je vous disais que ce beau jeune homme de vingt-cinq ans, ce beau jeune homme nu sur un lit, avait les cheveux bruns, bouclés et rejetés en arrière, le visage rasé de près, les traits réguliers et la paupière un peu lourde, vous ne le distingueriez pas des autres beaux jeunes gens dont la silhouette est peut-être, Madame, inscrite dans votre mémoire. Mais si je vous dis que Fred était câlin, qu'il était le gosse de Georgie, vous vous souviendrez, nostalgique et tendre, de celui qui fut le plus cher à votre cœur au moment où la fatigue avait dénoué l'étreinte.

— Tu n'es pas seul dans la vie, on est nous deux.

— On est nous deux de trois à sept heures chaque après-midi. Ensuite, on est nous trois. Et alors, je suis tout seul.

— Tu es bête! Quand je te quitte, je me prépare à te rejoindre, et ce n'est pas trop de toute la soirée, de toute la nuit et du matin pour rêver à toi, me souvenir et te désirer.

— Et t'occuper de ta maison et soigner ton vieux mari.

— Veux-tu que je l'empoisonne? Cela nous attirerait bien des ennuis.

— Oh! je n'en suis pas jaloux! Mais il m'est insupportable de penser que tu vas rentrer chez toi et que tu seras aussi gaie, aussi... comment dirais-je?...

— Ne dis pas: je suis comme l'on me voit, et lui ne me voit plus.

— Evidemment! c'est un pauvre homme, je le plains de tout mon cœur.

— Tu l'enviais, à présent tu le plains. Ne le juge pas, mon petit Fred! Il est aussi loin de toi qu'un Peau-Rouge ou un Chinois. Jadis, il a été jeune. A présent, il est poussiéreux. Il a cette noblesse des portraits de famille que l'on aperçoit brusquement dans la pénombre de ce salon du vieux château que l'on visite. Tu sais : une figure de gentilhomme fané, de la distinction et de la mélancolie. On devine une toile d'araignée qui doit pendre au cadre. On se croit en face d'une œuvre de maître, mais si l'on ouvre la fenêtre, si le grand jour pénètre dans la pièce, on découvre que cet ancêtre est mal peint et trivial. Tout cela pour t'expliquer que Monsieur mon mari n'est pas heureux, puisqu'il n'apprécie pas ce que tu adores en moi, et qu'il n'est pas malheureux, puisque les ennuis de ma frivolité lui ont donné l'atmosphère de tristesse qui lui permet une grande attitude.

— Quitte-le!

— Pour te suivre? Et c'est toi qui deviendrais bientôt le portrait de famille.

— Je serais le « jeune homme au gant », sombre et l'œil chargé de colère.

— Embrasse mon sein, tu es gentil.

— Je ne suis pas gentil et je n'embrasserai pas ton sein. Il faut prendre une décision.

— Ça, jamais! Vous avez une jolie peau, Monsieur.

— J'ai une jolie peau, mais il faut prendre une décision. Nous sommes aujourd'hui le 29 mai 1914. Je t'aime depuis le 5 janvier, tu es à moi depuis le 17 avril.

— De quoi te plains-tu? Ça n'a pas traîné.

— Quand je me suis aperçu que je ne pou-

vais pas faire autrement que de te prendre et que tu ne pouvais pas faire autrement que de te donner, je t'ai écrit une longue lettre...

— Délicieuse, mon chéri, tout à fait ridicule, mais délicieuse.

— Dans laquelle je t'avertissais qu'avec moi ce serait dangereux.

— C'est toujours dangereux. On part, peut-être là-bas va-t-on rencontrer la tempête. Mon gosse, tu es une très douce tempête.

— Je suis une tempête farouche!

— Embrasse mon sein.

— Mais non, si je l'embrasse on sera de nouveau des fous.

— Ah! que tu as soif de sagesse!

— J'ai soif de tranquillité.

— Tu tombes bien.

— Georgie, écoute-moi! Dans une journée, il y a vingt-quatre heures.

— Si tu dis cela, tu ne m'aimes pas. Dans une journée, il y a quatre heures. Permets que je bouge mon bras, ta tête est un peu lourde.

— Georgie, j'ai du chagrin.

— Mon enfant!

— J'ai du chagrin, parce qu'il n'y a pas de portrait de famille pendu à mon mur. Toi, tu cherches la solitude, tu fuis le regard de l'homme poussiéreux, tu te dis : « Ah! si j'étais seule pour penser à lui! » Et, si tu étais seule, tu te dirais comme je fais : « Où est-il? A quoi pense-t-il? Est-ce qu'il me trompe? »

— Mais tu n'es pas seul, tu as tes livres, tu as ton livre! Travaille!

— Quand je travaille, je ne peux que te décrire, et j'ai beau faire de ton mari un receveur de l'enregistrement ou bien encore un vilain huissier, j'ai beau le dégrader, il n'en reste pas moins ton mari, je pense à votre nuit de noces, avant la toile d'araignée.

— Oh! à ce moment-là, mon tout petit, les femmes n'ont pas les idées qu'on leur prête. Maman m'a quittée, j'avais très peur, je n'ai pas cessé d'avoir peur. J'ai beaucoup pleuré sans savoir pourquoi, et, tout de suite, il y eut entre lui et moi la toile d'araignée.

— D'autres sont venus. Si j'étais le premier...

— Suis-je la première? Embrasse mon sein.

— Je l'embrasserai quand tu m'auras répondu.

— Interroge.

— Combien de temps vas-tu m'aimer?

— Ah! ceci demande réflexion. Nous sommes le 29 mai 1914, je ne compte pas quitter Paris avant les premiers jours du mois d'août. J'irai au bord de l'Océan, tu m'y rejoindras. Nous rentrerons ensemble en automne. On louera un petit appartement dans une avenue où il y aura des arbres. On regardera tomber les feuilles, on fera du feu, on se chauffera, on sera très heureux. Et puis, ensuite, dame! je ne sais pas.

— Ensuite, sous le regard narquois de l'homme à la toile d'araignée, tu cesseras de m'inviter à dîner chez toi, et, pour te revoir, il faudra que je devienne l'ami de ton mari.

— Tu n'es pas très spirituel!

Elle fit la moue, s'écarta de son amant, appuya le coude sur l'oreiller et la nuque dans la paume de la main, puis, ses yeux se posant sur le corps de Fred, elle s'écria, avec une ingénue sincérité :

— Mais tu es beau, mon chéri, ah! tu es beau!

Dans le jardin qui est au bord de la Seine, le jardinier déplaçait le tuyau d'arrosage, et l'on entendait le crissement des petits cailloux. Le nuage s'était écarté du soleil couchant. Les locataires de la chambre voisine avaient payé la servante et prenaient congé sur le palier de la porte dérobée. Leur automobile démarra. Les

pinsons se battaient sur les branches des lilas défleuris. Un merle sifflait.

— Tu es beau, mon chéri, tu es beau! disait Georgie. Comme on est heureux!

II

Ils rentrèrent à Paris en automobile, dans un vieux taxi aux ressorts fatigués, et Georgie, secouée par les cahots, s'appuyait contre Fred :

— Ah! tu m'as tuée!

Tout à coup, il se rejeta dans le fond de la voiture :

— Prends garde! Ton mari!

En vérité, c'était M. Francis Nancel qui se promenait sur les quais de la Seine. Vêtu sans grâce mais avec une extrême correction, veston noir, et les jambes, ses grandes jambes maigres, gainées d'un de ces pantalons à damier que les habitués des champs de courses portaient à la fin du dernier siècle, le chapeau posé droit, la tête haute, le visage légèrement penché, un visage ennobli par une dignité triste, l'absence de moustache et de barbe montrant davantage le pli amer des lèvres et l'amertume des narines pincées, les yeux protégés par des paupières demi-closes, car M. Francis Nancel avait la vue courte et son lorgnon, suspendu à un ruban de moire, se balançait sur sa poitrine, d'éblouissantes manchettes cachant à demi des mains longues et fines, le vieillard s'en allait à petits pas. Sans doute n'avait-il pas vu Georgie et Fred, mais Georgie, loin de se cacher, le héla, tandis que Fred murmurait :

— Ah! non, tu es folle!

— Pas du tout, répondit-elle à demi-voix, nous avons une loge au théâtre ce soir, et s'il rentre à pied à la maison nous dînerons encore à neuf heures.

M. Francis Nancel avait écarté les bras.

— Quel heureux hasard! fit-il en rejoignant sans hâte le taxi arrêté.

— Que diable faites-vous ici? interrogea Georgie.

Et M. Francis Nancel rougit puérilement, tout en prenant la place de Fred qui lui-même s'assit entre sa maîtresse et le mari troublé.

— Je me promenais. Cette fin de journée est adorable.

— Vous vous promenez à pied jusqu'à Billancourt? Mais si je ne vous avais pas rencontré, à quelle heure nous serions-nous mis à table?

— Il est vrai, fit M. Nancel, que je me suis un peu trop éloigné. Que voulez-vous? je rêvais. Mon livre m'inquiète. Quand je l'ai commencé, je ne voyais que des armures à décrire, et maintenant c'est tout le Moyen Age qui me hante et que je voudrais faire revivre.

Puis, appuyant le bout des doigts sur le genou de Fred :

— Vous comprenez cela, jeune poète? L'imagination rompt le cadre que l'on s'était tracé. On ignore, quand on commence une œuvre, le développement qu'elle prendra et il est cruel de devoir se limiter.

Frédéric Lefebvre, ainsi se nommait Fred, acquiesça poliment. Il se sentait mal à l'aise. Ce vieil homme ne lui était pas antipathique, et les secousses du taxi délabré le jetaient tantôt contre la femme qu'il aimait beaucoup moins à ce moment, tantôt contre celui auquel, en dépit de tout sophisme, il venait de faire injure, à Billancourt.

— Se limiter, répéta M. Francis Nancel, accepter une discipline, c'est tout l'art d'écrire et de vivre.

Il possédait, du moins il avait jusqu'à présent possédé, ce talent qui est si différent du génie. Bourgeois peu fortuné, historien médiocre, mari que l'éclat et les inconséquences de Georgie auraient dû rendre un peu comique, il avait accompli une carrière plus qu'honorable. Officier de la Légion d'Honneur et postulant la cravate, trop habile cependant pour être candidat à un fauteuil académique, profitant de la pitié qu'il inspirait en tant que mari bafoué, et, par sa grande allure, métamorphosant cette pitié en estime, il avait obtenu du Gouvernement, qui devait bien cela à ses malheurs et à ses travaux, une sinécure, à vrai dire peu rétribuée, mais qui lui permettait d'habiter, non loin du Luxembourg, le somptueux appartement attribué au conservateur du musée Duguesclin. Il vivait dans la société des cottes de maille et des chevaliers qui les avaient revêtues. Parfois, il montrait, avec un sourire quelque peu grivois, les ceintures de chasteté, et il haussait les épaules en murmurant : « Cela ne servait à rien. » Ainsi, la disgrâce des Croisés donnait de la grandeur à ses propres mésaventures.

A la barrière, le taxi s'arrêta pour le contrôle de l'essence.

— Rentrons par le bois, proposa Georgie.

— C'est un grand détour, affirma Fred.

Elle le pinça. Vraiment, il était trop bête! Elle trouvait le moyen de rester avec lui plus longtemps et il ne comprenait pas.

— Rentrons par le bois, dit M. Francis Nancel. Nous en avons le loisir et cette soirée est très douce. Nous aurions tort de n'en point profiter. Figurez-vous, mon jeune ami, — sa longue main enveloppait le genou de Fred, — figu-

rez-vous que j'ai l'ambition de trouver en banlieue, si possible sur les bords de la Seine, une petite chambre où je pourrai m'en aller travailler en paix, et au soleil. C'est la raison de ma promenade d'aujourd'hui. J'ai poussé même jusqu'à Billancourt où se trouve un hôtel meublé, mais on m'a reçu sans grâce parce que j'étais seul. Il vous arrivera de vieillir, monsieur Lefebvre, et vous vous apercevrez quelque jour de l'affreuse cécité des gens du commun, qui ne voient le rêve du poète que si ce rêve s'incarne en la personne d'une jolie femme. On m'a presque mis à la porte.

Georgie riait à gorge déployée :

— Ah! vous allez dans les maisons de rendez-vous?

— Pourquoi n'irais-je pas? Il n'est guère d'auberge dans la banlieue de Paris qui ne soit, au printemps, peuplée d'amoureux, et les bruits qu'ils font ne me seraient pas importuns.

En disant ces mots, il avait le même sourire un peu grivois qu'on lui connaissait lorsqu'il montrait les ceintures de chasteté.

Le taxi délabré atteignait l'avenue des Lacs, les cahots étaient moins violents et les jeux du soleil sur l'eau stagnante créaient des images champêtres. Georgie caressa secrètement le poignet de Fred.

— Je voudrais m'en aller! dit-elle.

— Vous n'iriez pas très loin, sourit M. Francis Nancel. A mi-route vous seriez distraite, vous changeriez de but, et, après avoir beaucoup vagabondé, vous vous apercevriez que vous avez tourné en rond. Vous êtes de celles qui, après le départ de chaque printemps, se retrouvent au foyer. Croyez que je m'en félicite, puisque le foyer, c'est moi.

Georgie croisa les jambes et répondit simplement :

— Zut!

Ce n'était pas impertinence, mais elle détestait les allusions à des fautes qu'elle avait totalement oubliées.

— Quand vous parlez ainsi, j'ai envie de vous quitter. Un jour, je vous quitterai.

— Non, dit M. Francis Nancel. Et, s'adressant à Fred : Qu'en pensez-vous?

— Je pense...

— Frédéric, je vous défends de lui répondre!

— Elle a raison, gouailla M. Francis Nancel. Vous ne pourriez répondre qu'en offensant l'un de nous deux.

— Ah! taisez-vous, fit Georgie, vous m'agacez! N'êtes-vous point capable de jouir, tout simplement et sans paroles, de cette promenade?

— J'en jouis, j'en jouis, fit M. Francis Nancel. Mais notre ami est bien mal assis et je pense que lui a grande hâte qu'elle soit terminée.

— Vous êtes un admirable psychologue! railla Georgie.

— Je n'ai pas cette prétention, mais je crains que M. Lefebvre n'ait bientôt une crampe : il glisse constamment, car cet auto-taxi a des ressorts entièrement détendus.

— J'ai peur surtout de vous gêner, répondit Fred, et si vous le voulez bien, je vous quitterai ici. Je ne suis point pressé, n'allant pas au théâtre ce soir, et je rentrerai à pied.

Il fit une grimace. Georgie le pinçait de nouveau. Mais M. Francis Nancel accepta avec enthousiasme cette proposition, frappa contre la vitre pour avertir le chauffeur, et, comme Fred regardait les chiffres inscrits au compteur afin de payer tout au moins sa quote-part :

— Mais non, mais non, c'est moi qui vous invite. Six francs soixante-quinze? Mais vous n'avez pas fait une longue promenade! Non, non, ne me répondez pas. Sans doute avez-vous

pris le bateau jusqu'à Billancourt. Ah! jeunes gens, que je vous envie! Il n'est aucun sort comparable à celui d'un trottin, que l'on nommait autrefois une grisette, et qui traversait tout Paris avec son galant, que l'on nomme aujourd'hui un flirt, pour s'en aller au bois de Saint-Cloud. Allons, bonsoir, monsieur Lefebvre. A demain! Mais si, à demain! Vous ne bouderez pas. On vous verra demain, j'en suis sûr.

III

— Joséphine, vous êtes encombrante.

— Oh! Monsieur, si l'on peut dire!

Et la grosse femme de ménage, sans s'émouvoir, persévéra de s'agiter dans la très petite chambre où Frédéric Lefebvre venait de s'éveiller et lisait l'un des onze journaux qu'il croyait indispensable de parcourir pour reprendre contact avec la vie.

— Monsieur est très aimé dans le quartier, et c'est pour cela que je dépense tellement. On lit les articles et les contes de Monsieur, et comme on sait que je suis à son service, on me donne toujours ce qu'il y a de meilleur. Si je refusais, je diminuerais la réputation de Monsieur.

— Je ne me plains pas, ma bonne Joséphine. Ai-je jamais regardé les petits papiers que vous me mettez dans la main? Mais quand je n'aurai plus le sou...

— Monsieur peut compter sur moi, j'ai des économies.

Fred se prit à rire. Joséphine en fut offensée. Elle était prodigieusement grasse, courte des jam-

bes, large des hanches et de la poitrine, mal coiffée, rouge de teint, mais bien qu'elle eût dépassé à coup sûr la cinquantaine, ses yeux qui riaient avaient la candeur des yeux d'un enfant. Pliant avec affection, avec amour, les habits de son jeune maître, elle expliqua :

— J'ai quinze mille francs à la Banque. Je travaille pour ne pas y toucher. Mais il y a des jours où je me demande si cela me servira à quelque chose de les emporter où nous irons tous. Alors, quand Monsieur sera dans la gêne, qu'il n'ait pas de souci. Monsieur est trop bon pour être ennuyé. J'en parlerai à Madame, qui aime bien Monsieur.

Fred rejeta les draps et se leva. Joséphine s'était pudiquement détournée, bien que le pyjama cachât tout ce qu'elle craignait de voir.

— Je vous défends de dire quoi que ce soit à Madame. D'ailleurs, elle ne viendra plus ici.

— Monsieur se défie de moi? Je puis m'en aller.

— Je ne me défie pas, Joséphine, mais j'habite au cinquième étage, et il n'y a pas d'ascenseur.

— Monsieur a tort. J'ai servi chez l'Ambassadeur de Grèce, il n'était pas plus riche que Monsieur, et il habitait à l'entresol.

— L'Ambassadeur de Grèce?

— Peut-être n'était-ce pas l'Ambassadeur, c'était quelqu'un de l'ambassade, un bien gentil garçon, presque aussi gentil que Monsieur, mais qui n'avait pas de talent. Quand je lui présentais mon compte, il me pinçait l'oreille : « On verra ça demain, Joséphine. » Ah! celui-là comprenait qu'il faut avoir l'air riche. Et je n'ai rien perdu avec lui. Sa vieille maman m'a tout payé après son départ.

— Je n'ai pas de vieille maman, Joséphine, et si je partais...

— Tout de même, Monsieur n'est pas seul au monde.

— Seul, ma vieille, absolument seul! fit Fred en pinçant à son tour l'oreille de la femme de de ménage.

Ne riez pas! Vous avez rencontré Frédéric Lefebvre à toutes les répétitions générales, aux soirées du Pré-Catelan, à Magic City, vous l'avez vu entouré de camarades et de filles qui, tous et toutes, le nommaient « Fred ». Il est populaire. Ses maîtres, ceux qui se croient ses maîtres, lui prédisent un bel avenir, et il est trop bon garçon pour avoir des rivaux. Nul n'est plus aimé, choyé, entouré. Il n'a aucune prétention. Mais qui de vous dira d'où il vient, de quelle province, de quelle famille? On ne sait de lui que ses chroniques, ses contes et ses deux livres, et, dans tout ce qu'il écrit, on trouve du charme, de la désinvolture, de l'insouciance. C'est un jeune homme, le jeune homme. Il serait tout à fait oiseux de se préoccuper de sa famille.

Joséphine ne sut que faire de ses mains. Elle tortilla son tablier, puis, dans un murmure :

— Il y a Madame, Monsieur, et je ne parle pas de moi.

Par un geste qui lui était familier quand il voulait se défendre contre un sentiment trop vif, Fred renversa la tête en arrière, avança le menton, et gouailleur :

— On est un peu là, maman Joséphine!

Le soir même, il n'était pas du tout là, ce pauvre Fred. Georgie était arrivée avec quarante-cinq minutes de retard au rendez-vous. Pendant quarante-cinq minutes, Fred avait contemplé le magasin de bondieuseries qui est dans la rue des Saints-Pères, et il avait adressé de lyriques discours à l'Enfant-Jésus et à toutes les Vierges enluminées.

— Tu ne m'as pas trop attendue? avait dit Georgie.

Il n'avait su que répondre :

— Non, à peine. Mais on n'aura pas le temps d'aller à Billancourt.

— On n'ira pas. J'ai envie de voir des arbres.

Et ils se promenèrent dans la forêt de Saint-Cloud. Le taxi les suivait, le chauffeur les guettait; cela ne gênait en aucune façon Georgie. Elle contemplait les frondaisons, souriait aux racines moussues, montrait du geste les troncs élancés.

— Tu ne sais pas leur nom? On ne t'a donc rien appris à l'école?

Elle savait le nom et les particularités de chacun de ses amis.

— C'est le frère de maman, qui m'a raconté tout cela. Papa ne s'occupait pas de moi, j'étais sa poupée. Alors, mon oncle...

Docile, épris et tâchant d'absorber assez de bonheur pour vivre jusqu'au lendemain, Fred écoutait Georgie. Il s'exaltait quand elle disait la vie de son oncle, un magnifique aventurier. L'existence de ce seigneur s'était partagée entre les forêts vierges et les salles de baccara. Fred songeait : « Voilà qui serait vivre! Gagner une fortune tous les six mois sous le ciel des tropiques, et tous les six mois la perdre à Paris. » Georgie n'avait pas besoin de l'espace pour rêver. Elle voyageait dans le temps, et les fables où se plaisait son esprit étaient pour la plupart mythologiques. La science qu'elle devait à son oncle aventureux lui permettait d'aimer particulièrement chaque arbre, mais son instinct, les lectures qu'elle devait à l'érudition de son père, le notoire journaliste, peuplaient les dessous de bois de personnages qui vivaient à l'époque où les dieux étaient vivants. Pour elle, le monde était vaste dans la limite d'une clairière. Elle ne se souciait point du vaste monde, et pour partir n'avait pas

besoin de paquebots ou d'aéroplanes. Elle voyait des faunes, des centaures, des dryades et des hamadryades, des fées et des génies. Les craquelures de l'écorce, les fantaisies de la mousse, la vibration d un rayon de soleil entre les feuilles, tout lui était motif à enchantement. Dans cette forêt de Saint-Cloud, une des plus belles qui soit, elle trouvait le bonheur en disant à son ami :

— Regarde, elles viennent ici au clair de lune. Regarde entre ces deux branches. Si tu plongeais ta main dans ce trou... Je te défends! Une de mes sœurs te serrerait la main.

Il la bravait, il touchait des doigts la mousse délicate. Georgie était jalouse. Et le chauffeur, pour indiquer sa présence, faisait retentir la trompe du taxi-auto.

Il fallut rentrer dans la ville.

— Ah! quelle misère! soupira Georgie.

Puis, sans transition :

— Tu sais qu'il parle de toi tout le temps. Il trouve que tu as une façon d'écrire... Vrai, il me gêne!

— Ce n'est pas un méchant homme, répondit Fred. Si tu n'étais sa femme, j'aurais de l'affection pour lui.

— Ne t'y fie pas!

— Pourquoi?

— Oh! n'en parlons plus, je t'en conjure! On est si bien! Vois la Seine. Est-elle belle? Ah! mon petit, comme on est heureux!

IV

— Tu as une jolie peau.

— C'est entendu, mon amie, j'ai une jolie peau.

— Ne sois pas maussade, je veux te faire un présent.

— Fais-moi un présent, mais parle tout bas. Ecoute l'eau qui tombe sur la pelouse. On est bien et tu m'as fatigué.

— Je veux te faire un présent que tu porteras toujours.

— Toujours? Voilà un mot qui ne t'appartient pas.

— Mais si, je ne t'oublierai jamais.

— Toujours, jamais? Georgie, tu n'es plus toi-même.

— Est-ce qu'on sait? Si tu croyais en moi, peut-être...

— Je ne crois même pas en moi, comment veux-tu que j'aie la foi qui te créerait, ma pauvre petite?

— C'est un grand malheur. Si j'avais trouvé un homme...

— Ose dire que je ne suis pas un homme!

— Non! Tu es un jeune homme. Mais tu as une jolie peau et je veux que tu portes à ton cou un souvenir de moi.

— Ça, c'est gentil. Tu me donneras une petite chaîne, et quand nous ne serons plus ensemble, une autre dame sera jalouse. J'adore cette idée.

— Si tu n'étais pas très fatigué, je te battrais.

— Tu es trop fatiguée pour me battre. Ecoute le jet d'eau.

— On est bien, on est content, on est heureux.

— On est heureux... J'ai une idée!

— Pas une idée trop difficile, mon chéri.

— Non, une idée toute simple et que tu aimeras.

— Donne-moi ta main pendant que tu me diras l'idée. Si tu savais comme j'ai sommeil!

— Moi aussi. On est bien. On est heureux. Ecoute mon idée.

— J'écoute, mais dis-la à mon oreille, j'ai envie que tu soies plus près.

— Tu as une petite oreille que j'adore. Voilà mon idée.

— Si tu me mords, je n'entendrai pas.

— Tu vas me donner la médaille qui pend à ton poignet.

— Mais c'est une Sainte-Vierge, mon chéri, et vraiment la Sainte Vierge...

— Ah! tu ne vas pas me donner un Saint-Georges? Depuis qu'il y a des amants sur la terre, ils échangent ce dragon terrassé. Je veux la médaille qui pend à ton poignet, même si elle te rappelle...

— Elle me rappelle ma première communion. C'est ma vieille maman qui me l'a donnée.

— Tu vas me donner ta petite médaille, et, au revers, tu feras graver notre devise : « Comme on est heureux! »

— Ça, Fred, c'est assez drôle!

— Tu me refuses?

— Moi, je ne te refuse rien, c'est toujours toi qui ne veux pas.

— Je veux que tu m'aimes, Georgie.

— Seigneur! que fais-je si je ne t'aime pas?

— Tu te prêtes.

— Je me livre.

— Non, tu te prêtes, mon enfant chérie! Quand tu te réveilles...

— Empêche-moi de me réveiller.

— Comme c'est facile! Aussi longtemps que je le puis, je te garde, mais tu exiges, et je te perds. Dès que tu ne me désires plus, tu te retrouves.

— Je ne te désire plus, et je t'aime.

— C'est l'intermède. Tu t'apprêtes à me désirer encore.

— Si je te donne la médaille, auras-tu confiance?

— Non, mais je serai content. Quand tu seras vieille, peut-être te rappelleras-tu que tu as donné à ton petit le plus frais souvenir de ta jeunesse.

— Quel souvenir me donneras-tu de ta fraîche jeunesse?

— Le même. J'achèterai demain, en t'attendant devant le magasin de bondieuseries, une petite médaille pareille à la tienne, et je ferai graver au revers notre devise.

— Une médaille que l'on achète n'est pas une médaille que l'on a portée. Celle que je te donnerai ne m'a pas quittée depuis le commencement de ma vie de femme.

— Georgie, ma vie a commencé avec toi.

— Menteur!

— Ingrate! Suis-je marié? Ai-je des toiles d'araignée dans mon passé? Aucune femme poussiéreuse n'habite ma maison. Je suis ton petit, et pour toi seule, tandis que tu es Georgie pour Monsieur le Conservateur qui répète ton nom à l'écho des armures.

— Tu es mon petit, et si tu n'étais pas jaloux, tu serais une perfection.

— Me donneras-tu la médaille?

— Auras-tu confiance si je te la donne?

— Tu veux que j'aie confiance?

— Je veux que tu soies heureux! Fred, je ne me suis jamais partagée. Quand je ne t'aimerai plus, je te laisserai la médaillle, mais je m'en irai. Pourquoi veux-tu, mon chéri, que l'on ne vive qu'une seule vie? Faut-il devenir idiots parce que l'on s'aime? Tu voudrais m'aimer toujours, et moi aussi je voudrais. On ne peut pas se prendre sans avoir le désir de l'éternité.

— Après t'avoir prise, je l'ai davantage, le désir de l'éternité.

— Si tu as encore un seul désir après m'avoir prise!... Moi, je suis simplement heureuse. J'en-

tends mieux les bruits de la campagne. J'imagine qu'il n'est plus que toi et moi au monde. Je tiens ta main, et je remercie les dieux qui ont arrêté le temps et permis que j'oublie les hommes. Mais s'il faut penser à l'avenir, faire des projets, organiser, alors je rentre dans la vie. Ne m'y faites pas rentrer, Monsieur à la jolie peau. Vous aurez votre médaille. Ah! quand maman me l'a remise, j'étais fort inquiète, je m'interrogeais, je me demandais si je n'étais pas un monstre, parce que, le jour de la première communion, je n'avais pas senti vivre le corps de Jésus en moi. Je te donnerai la médaille, Fred, mais après cette déception de mon adolescence, n'exige pas que je ne croie point aux constantes déceptions de la vie. J'étais très malheureuse de ne pas avoir éprouvé le miracle. Tu as été très malheureux — allons, avoue! — la première fois que tu as pris une femme et que tu as pensé : « Ce n'est que cela! » Cependant, nous allons faire graver notre devise: « Comme on est heureux! » Elle ne ment pas, notre devise, mon petit. Ecoute, écoute, on est au bout du monde, les oiseaux qui piaillent, l'eau qui coule, ce sont les oiseaux et la rivière de l'île inconnue où nous avons débarqué tout à l'heure. Pourquoi veux-tu penser constamment qu'il faudra revenir?

V

— Monsieur Frédéric Lefebvre!

— Bonsoir, monsieur Francis Nancel!

Ils étaient tous deux des courtisans de la gloire, et la politesse voulait qu'ils se donnassent l'un à l'autre leur nom tout entier.

— Quelle heureuse surprise, mon jeune ami!

— J'ai bouquiné sur les quais, et je guette un camarade qui m'a donné rendez-vous au coin de la rue des Saints-Pères.

— Il vous fait attendre?

— Je ne sais pas, ma montre bat la campagne. Avez-vous l'heure précise, monsieur Francis Nancel?

— Il est cinq heures trente, dit le vieillard, plus exactement cinq heures trente-sept minutes.

Or, Fred attendait Georgie depuis quatre heures quinze. Pourtant, la médaille pendait à son cou, et la médaille qu'il avait achetée dans ce magasin de bondieuseries pendait au cou de sa maîtresse. Ah! nous avons beau nous lier à une femme par des chaînes d'or ou de platine, par des médailles, des amulettes, des breloques, rien n'est changé après ces fiançailles! La première nuit, on songe: « Elle m'a juré qu'elle ne quittera jamais ce bijou qui l'a vouée à notre amour. » La seconde nuit on se demande si le bijou l'empêchera de mal agir. La médaille n'empêchait pas Georgie d'être en retard, la médaille qui portait son revers : « Comme on est heureux! »

— Regardez, mon jeune ami, ces figures de cire. Elles nous prouvent la décadence de notre temps.

M. Francis Nancel s'était arrêté devant les vitrines du magasin de bondieuseries. Il avait ajusté le lorgnon sur son nez médiatif, et il examinait les Sainte-Vierge couperosées et le Saint-Sébastien qui avait, malgré les flèches dont sa poitrine était lardée, un sourire imbécile sur des lèvres peintes au carmin.

— On ne croit plus, monsieur Frédéric Lefebvre. Tout au moins les meilleurs d'entre nous, ceux qui ont conscience d'être les meilleurs, ne croient plus. Ils continuent de créer des idoles,

Les artisans, des idoles pour les églises; les poètes, des poèmes pour les boudoirs où l'on a du chagrin. Si venait brusquement un grand peintre qui saurait voir la Vierge et les saints, la religion serait sauvée, comme serait sauvé l'amour si venait un grand poète qui saurait souffrir.

— Peut-être, murmura Fred.

— A coup sûr! affirma M. Francis Nancel en délivrant son nez méditatif du lorgnon où le couchant brilla. Mais le grand peintre ni le grand poète ne viendront plus, et c'est moi qui ai choisi la vraie carrière. Je veille sur les beaux souvenirs du passé. Pour moi, ailleurs, c'est le passé. Pour vous, c'est l'avenir, mon jeune ami, J'ai peur pour vous, monsieur Frédéric Lefebvre. Allons, je vous quitte. Je ne veux pas connaître le sexe du camarade que vous attendez.

Sur le trottoir que rendait trop étroit la foule des midinettes et des étudiants qui n'avaient aucun souci, ni celui de l'avenir, ni celui du passé, M. Francis Nancel trottina, redressant sa haute taille, et Fred reprit la contemplation de cette Sainte-Vierge qui ressemblait à son amie.

Ce n'était pas une de ces enluminures qui vous rendrait athée si l'on ne l'était déjà. Ce n'était pas une œuvre digne d'attirer le regard averti du collectionneur. C'était simplement une vierge peinte par un artiste de l'Italie croyante, peinte sans habileté, mais avec quelle dévotion! peinte par le plus mauvais élève d'un primitif qui n'avait pas réussi, une madone vivante, la femme dont les pauvres hommes peuvent attendre la compassion, l'intercession, le bonheur. Pourquoi avait-elle les yeux de Georgie, ses cheveux blonds enroulés autour de la petite tête, son sourire? Pourquoi cet Italien, qui mettait toute son âme, toute sa foi, au service de son médiocre talent, avait-il prévu que Frédéric diviniserait cette fem-

me qu'il attendait rue des Saints-Pères et qui était si en retard?

Elle ne venait pas. Devait-il partir? Il entra dans le magasin de bondieuseries. Il acheta pour seize francs la toile craquelée qui lui parut bien mal peinte lorsqu'il la vit de près, et il se retrouva sur le trottoir ayant sous le bras un paquet encombrant. Mais, au bord du trottoir, un taxi était arrêté :

— Je t'attends depuis cinq minutes! dit Georgie.

VI

Brusquement, Georgie se réveilla :

— Fred!

Il dormait lui aussi :

— Eh! qu'y a-t-il? ton mari?

— Mais non, il doit travailler bien tranquille dans le petit salon qu'il a loué.

— Mon enfant, ce n'est plus une vie! Que tu aimes Billancourt, je comprends. On a l'impression d'être à la campagne, et puis, tu es une femme d'habitudes.

— Je ne suis pas une femme d'habitudes, j'adore cette chambre quand les persiennes sont closes et que l'on entend le jardinier.

— Georgie, ma douce, ma seule bien-aimée, je te déclare que c'est de la perversion. Tu es heureuse, le soir, quand M. Francis Nancel te raconte qu'il a écrit tout un chapitre dans la même maison où tu étais avec moi.

— Heureuse, c'est trop dire. Amusée, j'avoue.

Est-ce ma faute? Nous avons été les premiers ici. S'il avait eu un peu de tact...

— Quoi? Comment? Tu penses...

— Mais non! Toi aussi, aie du tact. Je ne pense pas... Il nous a rencontrés en taxi, il aurait dû changer de promenade.

— Je te jure, mon enfant, que tu te trompes et qu'il ne soupçonne rien.

— Tu es mon gosse en sucre, tu es la candeur même. Il ne soupçonne pas, mais il se doute. Si tu le connaissais comme je le connais...

— Je n'en ai aucune envie. Je te supplie simplement de ne pas me réveiller en sursaut aussi longtemps que ton mari sera à vingt-cinq mètres de noùs.

— Si je t'ai réveillé en sursaut, c'est que tu m'as donné le cauchemar en me parlant de la guerre à propos de cet absurde assassinat de Sarajevo.

— Qu'est-ce que cela te fait, Georgie, puisque je suis réformé?

— Tu es réformé, mais moi je sais...

— Evidemment, si l'on se bat...

— Je ne veux pas que tu te battes! A vingt ans tu as triché pour ne pas interrompre tes études. Tu peux bien tricher à vingt-cinq pour ne pas interrompre ton amour.

— Alors, tu m'aimes?

— Naturellement, je t'aime, puisque je me réveille en sursaut en te voyant déjà avec un pantalon rouge. Tu serais si ridicule, mon petit, et tu es si beau tout nu. Tu sais, si tu te montres aux majors...

— Je me suis montré quand j'avais vingt et un ans, et ils m'ont ausculté : j'ai une maladie de cœur.

— Ah!... Donne ton oreille, je ne peux pas dire cela tout haut : si je leur racontais qu'on a battu

le record, qu'est-ce qu'ils penseraient de ta maladie de cœur?

— Ils penseraient que je me tue pour toi, et c'est la vérité. Je ne travaille plus, je t'attends pendant des heures...

— N'exagère pas!

— Je t'attends pendant plus d'une heure chaque jour dans la contemplation d'un Saint-Sébastien ridicule.

— Mais tu as acheté une Sainte-Vierge qui me ressemble, et tu te plains, misérable!

— Je connais tous les arbres de la forêt de Saint-Cloud, et je suis l'égal de ton oncle en science forestière, ton égal en science mythologique, l'égal de ton mari en science moyenâgeuse. Je ne travaille plus, je ne vis que quatre heures par jour.

— Mais ces quatre heures-là!

— Elles sont empoisonnées par la présence au rez-de-chaussée du musée Duguesclin.

— Tu parles, tu parles, tu ne te rends pas compte de la puissance des mots. Que pouvions-nous faire? Tu n'es pas assez riche, ni moi non plus, en ce moment, pour trouver la maison où l'on aurait été seuls tous les deux. Dans ton appartement...

— Cinq étages.

— Oui, cela m'essouffle, mais surtout il y a le concierge, les voisins, ta femme de ménage.

— A Billancourt, il y a le jardinier, le bruit du jet d'eau, la campagne.

— Es-tu heureux, oui ou non?

— Je suis heureux. Comme on est heureux!

— Si tu te moques, je te rends ta médaille.

— Je ne me moque pas, je t'adore. Je ne vis que pour toi, pour te prendre. Je t'ai dit que je ne travaillais plus.

— Si tu as besoin d'argent, je vendrai mes bijoux.

— Je n'ai pas besoin d'argent, j'ai besoin de travailler.

— Tu m'as affirmé qu'en travaillant tu étais plus malheureux parce que tu ne pensais qu'à moi. Il faut te distraire.

Et, se levant sur un coude, les yeux graves, la bouche sérieuse :

— Jamais je ne quitterai mon mari, Fred, tu entends : jamais. Je ne l'aime pas, je ne l'ai pas aimé il y a quinze ans, mais il y a quinze ans que nous nous pardonnons l'un à l'autre nos travers, nos défauts. Si je m'en allais, la maison lui paraîtrait détruite. Si je le fuyais, je n'aurais plus de maison.

— Et la maison que je n'ai pas...

— Mon pauvre petit! La maison, c'est la maison. Il s'en évade pour écrire les chapitres de son livre. Je m'en évade pour t'aimer.

— Et vous vous rencontrez à Billancourt. Ah! perverse!

— Tu m'injuries, tu te trompes. Suis-je perverse dans tes bras?

— Tu es nombreuse.

— Me le reproches-tu?

— J'en suis ébloui. Tu es incomparable.

— Alors, ne me compare pas à la fiancée que tu souhaitais, les nuits froides de ton adolescence.

— Pourtant, tu te réveilles en sursaut quand tu songes que je puis aller à la guerre.

— Si tu allais à la guerre, si tu étais loin et si je pouvais craindre à chaque minute de te perdre...

— Tu m'aimerais comme la fiancée que j'ai attendue les nuits froides de mon adolescence?

— Je ne sais pas. Ce serait nouveau. Ma maison...

— Ta maison?

— Ma maison serait où je ne pourrais aller, près de toi.

— Vienne la guerre pour que je sois ta maison!

— Ne t'exalte pas, mon chéri, j'ai horreur de l'avenir. Tout naturellement je me détourne du passé, mais de l'avenir j'ai peur. Chaque matin, lorsque je m'éveille, je limite mon bonheur à la course de la lumière. Je t'aime, mon petit Fred, tu as une peau si douce et tu as le cœur si doux! Le matin, je pense à nos crépuscules, et quand je suis en retard...

— Chaque jour davantage!

— Chaque jour davantage, je retarde le moment où je serai dans tes bras afin de prolonger la journée.

— Et quand nous nous quittons?

— J'ai envie de mourir. Ce serait très beau si je mourais, une nuit, après t'avoir quitté. Mais je m'endors, épuisée par tes caresses, et les dieux sont si bons qu'ils me conduisent jusqu'à l'aube où il m'est permis de m'éveiller en songeant : « Ce soir, ah! ce soir dans ses bras! »

— Chut! chut! écoute : on se querelle au rez-de-chaussée.

— Ils le chasseront, c'est certain. Mets-toi à leur place. Il loue un salon, commande une tisane et ne donne pas de pourboire. Quand il m'a raconté cela, je l'ai prévenu que les maisons de rendez-vous étaient fort coûteuses, mais il croit être renseigné sur toutes choses mieux que chacun.

— C'est lui. Entends sa voix.

— Il pérore, il les étourdira de paroles. Il aura gain de cause. Ai-je raison? Tout s'apaise. Sans doute aura-t-il remis sa carte de visite où sont inscrits ses titres. Mon petit, je trouve de la beauté dans son arrogance. Il s'est construit une figure. Il n'a plus besoin de maîtresse, il s'aime.

— A Billancourt, il vient coucher avec lui-même.

— C'est un poète, mais tu es mon amant.

— La porte a claqué. Il est parti.

— Il est parti, son manuscrit sous le bras. Quand nous partirons, tu auras mon petit sein dans la main, mon petit sein périssable. Monsieur mon amant, que préférez-vous? Le manuscrit qui vivra peut-être éternellement, ou mon petit sein à coup sûr périssable. Allons, ris, mon gosse! Ne songe ni à la guerre, ni à la gloire, ni à demain, ni à l'année prochaine. Prends-moi, mon petit, et murmure à mon oreille : « Comme on est heureux! ».

VII

— Monsieur fait la grasse matinée. Monsieur n'a pas l'air heureux, ce matin.

— Joséphine, vous êtes encombrante!

Alors Joséphine se prit à rire, d'un rire silencieux qui, dans le gros visage congestionné, égayait de malice la jeunesse du regard.

— J'aime bien quand Monsieur me gronde! Mais quand Monsieur reste dans son lit à mâchonner des pensées, je sens que ça ne va pas et je me tourmente. J'émets des suppositions : par exemple que Madame ne rendrait pas Monsieur aussi heureux qu'il le mérite. Depuis que je ne vois plus Madame, j'ai de l'inquiétude. Pourtant, à celle-là, j'aurais donné le bon Dieu sans confession.

— Joséphine, lisez-vous les journaux?

— Des fois, les journaux où Monsieur écrit, et le *Petit Parisien.*

— Croyez-vous que nous aurons la guerre, Joséphine?

Cette question ne parut pas surprendre la femme de ménage, mais, pour y répondre, elle s'assit, lourde et néanmoins désinvolte, sur l'unique chaise de la chambre à coucher.

— Je vais dire à Monsieur... Nous autres, on pense que ça ne peut plus durer très longtemps. Pour sûr, ils vont nous chercher querelle. L'autre fois, c'était pour le Maroc. Cette fois-ci, ce sera pour les Serbes. Tout ça, c'est des prétextes. Ils commencent à nous embêter, ces gens-là. Monsieur doit sentir comme nous qu'on ne gagne rien à toujours dire : « *Amen* ».

Elle se leva :

— Et puis quoi, on est les alliés des Russes, et on est des Français.

— Joséphine, j'ai envie de vous embrasser.

— Si j'avais vingt ans de moins, Monsieur, ce ne serait pas de refus.

— J'ai envie de vous embrasser parce que vous avez exprimé tout simplement ce que je sentais de la façon la plus embrouillée. Alors, c'est dit. Je vais faire des démarches pour que l'on annule ma réforme.

— Monsieur est réformé? Eh bien, vrai!

Et Joséphine, les mains aux hanches, hochait la tête devant ce beau garçon qui, hors du lit, se promenait en pyjama.

— Ma vieille, quand on a quitté sa province à seize ans, quand on n'a plus de famille, quand on a travaillé pendant quatre années, d'abord à manger son patrimoine, ensuite à s'assurer son pain quotidien en écrivant des échos dans les gazettes, on n'a pas envie de perdre sa situation pour servir le pays dans une caserne. On s'arrange, on dit des blagues, on a des protections.

— On se porte malade, veut dire Monsieur.

— J'ai bu quarante tasses de café par jour

pendant plus de quatre semaines. Quand je suis arrivé au conseil de revision, j'étais jaune comme une citrouille et mes mains tremblaient à faire pitié. Mon cœur, Joséphine, mon cœur battait dans toute ma poitrine. On l'entendait dans mon ventre.

— Et Monsieur a pu guérir, ensuite?

— Ensuite, j'ai bu beaucoup de champagne et j'ai guéri.

— Que Monsieur me pardonne, mais je ne crois pas que ce soit un très beau souvenir pour Monsieur.

— Joséphine, je devrais me fâcher, j'aime mieux vous pincer l'oreille. Ce n'est pas un très beau souvenir, mais il n'est guère plus laid que les autres. Si vous croyez que la vie d'un jeune homme est agréable à regarder quand on est ce jeune homme-là et que l'on se rappelle, vous vous trompez, madame la femme de ménage.

— J'ai trois neveux à la campagne...

— Qui épouseront leur promise? Mais ces gars-là, Joséphine, demandez-leur combien de belles filles ils ont essayées. A la campagne, cela s'appelle l'essayage. Mais si, ma chère! J'en suis, moi, de la campagne, j'ai fait la moisson, j'ai fait les vendanges. On danse, les jours de fête, et l'on s'écarte de la danse, et l'on épouse quand on a trouvé chaussure à son pied, mais on a essayé beaucoup de chaussures. A Paris, cela s'appelle la noce, la fête, et l'on devrait épouser quand on aime.

— Monsieur devrait épouser Madame. Monsieur aime Madame.

— Les poignets de cette chemise ne sont plus possibles, Joséphine. Je vous ai dit de veiller sur mon linge.

— Monsieur a raison, et moi aussi. Il faudrait une femme à Monsieur.

— Une femme qui veillerait sur mon linge, ce serait le bonheur!

— Monsieur se moque de moi, c'est facile, bien que j'aie de l'instruction.

— Je ne me moque pas. Demandez à ce miroir si je me moque. C'est à lui que je parle, le soir, quand je rentre, tout seul.

— Monsieur parle lui aussi à sa glace? Moi, quand je rentre dans ma petite chambre, au sixième, je lui en raconte, des choses, à ma glace! Même qu'elle s'est fendue. On dit que ça porte malheur, je n'y crois pas. Je lui raconte que j'aurais voulu avoir des enfants, un beau garçon comme Monsieur. Ah! il n'aurait pas été à plaindre, celui-là! Mais mon mari n'en voulait pas à cause des difficultés de logement, et quand il m'a quitté pour une pouffiasse, je suis restée comme une pauvre bête perdue. L'année suivante, j'ai hérité de mon oncle. Le gendarme a voulu revenir — il faut vous dire que mon mari était gendarme, — je n'ai pas voulu, on a son orgueil. A présent, j'ai mon argent à la banque, et à quoi est-ce qu'il me sert? J'achète des friandises pour les petits d'une dame chez laquelle je fais le gros ouvrage, l'après-midi. Ah! on n'est pas heureux!

— Non, Joséphine, on n'est pas heureux. C'est-à-dire...

Fred venait d'apercevoir dans la grande glace la petite médaille au revers de laquelle il était écrit : « Comme on est heureux! »

— On est heureux chaque jour, ma vieille, quelquefois pendant une semaine, rarement pendant une année, jamais pendant toute une vie. Ainsi, moi... Mais, nom de Dieu! qu'est-ce que je vous raconte là!

— Monsieur peut se confesser, j'ai de l'affection pour Monsieur, comme s'il était mon fils.

— Eh bien, préparez le tub de votre fils, maman Joséphine. Je suis en retard.

— Avant de préparer le tub, je voudrais demander quelque chose à Monsieur. J'aime les fleurs, je croyais que Monsieur les aimait, lui aussi. Quand Madame venait, Monsieur me chargeait d'en acheter et la maison en était pleine. Est-ce que Monsieur serait fâché si j'en achetais sur mes économies pour les mettre dans le salon?

— Je serai fâché si vous les achetez sur vos économies, mais je serai très content si vous marquez sur mon compte le prix d'une gerbe de roses que vous placerez chaque jour devant cette madone, tenez, celle-là.

— Celle qui ressemble à Madame? J'ai compris, Monsieur.

VIII

— Entrez, monsieur Loys Lavielle, dit M. Francis Nancel en ajustant sur son nez méditatif le lorgnon qu'il n'employait point pour écrire.

M. Loys Lavielle, d'origine basque, était le propriétaire de cette maison de rendez-vous où M. Francis Nancel avait trouvé un refuge, loin des armures du musée Duguesclin. Malingre, desséché, gracieux dans sa taille, les yeux noirs, le front têtu, les mâchoires en saillie, M. Loys Lavielle présentait, par le fait de son regard et de son sourire, l'aspect d'un honnête homme, d'un honnête homme un peu désorienté.

Son histoire était charmante. Ce Basque avait

épousé une Basquaise dont la mère, après avoir quitté le pays, s'était si mal conduite dans la capitale qu'elle laissa en mourant une petite fortune à ses filles qui l'avaient reniée. De cet héritage faisait partie la maison de rendez-vous de Billancourt. M. Loys Lavielle n'avait pas consulté ses belles-sœurs, mais sa femme l'avait approuvé quand il avait décidé de ne point persévérer dans les errements d'une belle-mère trop légère, et d'administrer lui-même cette hôtellerie. Pour cette famille naïve, c'était en effet une hôtellerie, pareille à l'auberge d'où l'on voit les cascades. M. Loys Lavielle avait dit à Mme Lavielle : « La mauvaise conduite de ta mère empêchera tes sœurs de se marier ici. A Paris, on est moins difficile. Emmenons-les, elles trouveront des époux. » Les petites avaient battu des mains, Mme Lavielle avait obéi comme elle avait accoutumé. Et c'est ainsi que le restaurant au bord de la Seine, les deux villas qui sont au fond du jardin, étaient possédés, administrés, servis par un brave homme que l'humidité du fleuve et la rigueur du climat tuaient, par son épouse honnête et ses cinq petites belles-sœurs candides. Elles étaient tellement candides qu'elles n'avaient jamais envie de passer l'après-midi dans les lits qu'elles refaisaient chaque soir. M. Lavielle était si brave homme que la présence de M. Francis Nancel le scandalisait. Depuis deux ans qu'il exerçait son métier, M. Loys Lavielle avait toujours vu des couples lui demander pour quelques heures ses appartements. Il trouvait cela naturel, étant poète comme tous les Basques, et il soignait son jardin, afin que les amoureux se sentissent plus près de l'amour en écoutant les oiseaux, le bruit de l'eau sur la pelouse, en respirant le parfum des fleurs. Mais la présence de M. Francis Nancel, l'idée bizarre de ce vieux monsieur qui s'enfermait chaque jour

dans un petit salon, ceci lui paraissait anormal, et par conséquent condamnable. Pour un peu, il lui aurait dit : « Où croyez-vous être? » Il lui dit simplement :

— Il ne nous est plus possible de vous louer ce salon, où vous ne consommez pas, au prix que l'on vous a fait la première fois que vous êtes venu.

— Je m'y attendais, répondit M. Francis Nancel. Evidemment, j'immobilise le cabinet de toilette qui est à côté, et la chambre à coucher n'a plus la même valeur, bien qu'elle soit occupée chaque jour, si j'en juge par le bruit. Mais qu'à cela ne tienne, je louerai l'appartement entier.

— Ce sera très cher, fit M. Loys Lavielle, dont la voix imitait le bruit d'un ruisseau sur un lit de cailloux.

— Je ne regarde pas au prix, répliqua M. Francis Nancel.

M. Loys Lavielle fronça les sourcils, certain d'être en présence d'un maniaque, d'un perverti, d'un vieux malpropre. Ceci n'échappa point à M. Francis Nancel, qui posa ses mains élégantes sur les manuscrits dont la table était couverte.

— Vous cherchez le moyen de me mettre à la porte, monsieur Loys Lavielle. Vous craignez le scandale? Ah! vous vous trompez, mon ami. Je m'en suis déjà ouvert à vos petites belles-sœurs, je vois qu'elles ne vous ont point rapporté exactement mes paroles. J'achève un livre, Monsieur, un livre considérable, le catalogue des armures que contient le musée Duguesclin dont je suis le conservateur. J'ai pris toutes mes notes dans ce vaste cabinet de travail d'où j'ai vue sur les jardins du Luxembourg et où je serai trop heureux de vous recevoir si vous en avez la fantaisie. Mais il m'arrive d'être incapable de rédiger un texte serré dans le voisinage des cottes

de mailles et des heaumes qu'ont portés les chevaliers français. Chez moi, je suis hanté par les fantômes. Chacun d'eux exige que je parle de lui, et si je devais raconter l'histoire de chacun, j'écrirais cent volumes. Or, mon éditeur m'accorde cinquante pages pour ma préface. Le reste : des chiffres, des nomenclatures. Comprenez-vous, monsieur Loys Lavielle, il faut que je résume en cinquante pages la Chevalerie.

A ce moment, le timbre d'une sonnette électrique retentit dans le vestibule, et M. Loys Lavielle, oubliant son hôte, se précipita dans le jardin en s'écriant :

— C'est le 3 qui sonne. Allons, les petites, allons, les petites!

— On y va, dit la plus jeune des cinq belles-sœurs, qui toutes étaient groupées à l'ombre de la maison principale, et, gentiment, écossaient des pois.

En passant devant le salon où Loys Lavielle était rentré, l'enfant regarda par-dessus l'épaule M. Francis Nancel. Celui-ci dit d'une voix douce:

— Peut-être vaudrait-il mieux refermer la porte. Mon inquiétude est de connaître quelques-unes des personnes que vous hébergez.

— C'est de cela aussi que je suis inquiet, assura M. Loys Lavielle en obéissant. Notre maison est respectable, et s'il y survenait un scandale...

Pour l'interrompre, M. Francis Nancel leva vers le plafond ses grands bras :

— Jamais, entendez-vous bien, monsieur Lavielle, jamais je ne causerai le moindre scandale! J'en ai horreur. Toute ma vie vous en répond. Hélas! j'appartiens à cette catégorie de savants qui ne sont connus que d'un petit nombre. Si je publiais des feuilletons dans les journaux à gros tirage, vous me connaîtriez, et vous seriez fier de ma présence chez vous. Vous, mon-

sieur Loys Lavielle, vous en seriez fier! Quand j'entre dans le salon de la duchesse d'Armanjon, il y a un silence, on me regarde. Mais pour vous, que suis-je? Un voyeur, un homme trop âgé pour n'être pas vicieux quand il vous loue un appartement. Je suis Francis Nancel. Ça ne vous dit rien? Naturellement! J'ai été cinq fois couronné par l'Académie, j'ai écrit vingt volumes d'une documentation admirable et d'un style que les meilleurs juges ont approuvé. Chaque jour, monsieur Loys Lavielle, de jeunes poètes, qui d'ailleurs n'ont aucun talent, frappent à ma porte et me demandent mon appui. Par modestie, je ne pose pas ma candidature à l'Institut. Je dîne à l'Elysée, je parle à la Sorbonne, mes livres ont été traduits en cinq langues. Mais vous ne me connaissez pas! Qui dira jamais l'ingratitude du peuple de France? Moi, je vous aime et vous m'ignorez! Car je vous aime monsieur Loys Lavielle. Oui, j'aime le peuple. A la veille d'une catastrophe où nous aurons besoin de nous sentir tous plus unis, je travaille davantage à ma préface, pour que nos soldats, s'il est nécessaire qu'ils combattent, sachent ce qu'était la France du Moyen-Age.

— Monsieur, dit Loys Lavielle, l'appartement tout entier vous coûtera soixante francs par jour.

— Mettons cinquante francs et n'en parlons plus, répondit M. Francis Nancel en se rasseyant sur la chaise qu'il avait quittée pour être éloquent.

A peine avait-il parlé qu'un éclat de rire lui déchira le cœur. Il arracha de son nez le lorgnon, il souleva dans ses mains qui tremblaient le manuscrit de la préface inachevée, il murmura :

— Les locataires du 3 s'en vont.

— Oh! ils sont bien gentils, c'est des jeunes gens, fit M. Loys Lavielle.

IX

Ce n'était pas la première fois que Fred Lefebvre éprouvait ce petit désagrément. Il allait déjeuner au musée Duguesclin avec sa bien-aimée et le mari de Georgie. Jamais il n'avait eu plus mal dans la nuque, des fourmis plus actives dans ses doigts qui se crispaient, jamais il ne s'était répété sur un ton plus rogue : « J'ai horreur de ça! J'ai horreur de ça! » Et pourtant il avait conscience d'accomplir son devoir. Il possédait beaucoup moins de relations que M. Francis Nancel, il avait besoin de la protection de M. Francis Nancel pour être réintégré dans l'armée française qui allait être mobilisée d'ici deux ou trois jours.

Un sombre et vaste escalier, où brillait l'acier des armures qui n'étaient peut-être pas authentiques, des armures qui avaient néanmoins reçu peut-être les coups des ennemis, mais que l'on traitait en parentes pauvres, conduisait aux magnifiques appartements de M. le Conservateur.

— Ah! vous voici, jeune homme! Georgie m'a dit que vous aviez besoin de moi. Je suis à votre disposition, et sans conditions, mon cher, sans conditions.

— Monsieur, vous avez des amis et je n'ai que des camarades.

— J'ai des clients, monsieur Frédéric Lefebvre, je n'ai pas d'amis. On a des amis au lycée, on a des complices quand on fait sa place dans

le monde, on a des associés quand on se bat pour garder sa place, on a des clients lorsque l'on devient indestructible. C'est triste, c'est ainsi. En l'occurrence, mes clients seront les vôtres. Vous désirez effacer cette tache grise de votre jeunesse? Mais si! grise, à peine perceptible. Vous avez triché devant le conseil de revision, j'aurais triché si cela avait été nécessaire. J'étais élève à l'école des Chartes et la caserne m'eût été odieuse. Je n'ai pas eu besoin de tricher, je n'ai pas votre tour de thorax. Souvent, j'assiste à des matches de foot-ball. Je me cache pour y assister. Avez-vous jamais joué au foot-ball, monsieur Frédéric Lefebvre? C'est un jeu qui donne de la nostalgie aux vieux savants. J'aime la force. Serais-je le conservateur du musée Duguesclin si je n'aimais la force? Je parie que vous ne feriez pas cinq cents mètres en vous revêtant de cette armure qui est à côté de ma table. Ils étaient plus costauds que vous, et pourtant vous êtes costaud. J'emploie l'argot sportif? Mes successeurs, dans quelques siècles, oseront écrire que c'est le seul argot qui ait créé au vingtième siècle des mots viables. Vous êtes costaud, vous avez triché, vous voulez vous battre, vous désirez que j'écrive au Ministre. Asseyez-vous, je vais écrire. Donnez-moi votre *curriculum vitæ*. Je ne le connais parfaitement que depuis le mois de... janvier ou avril, monsieur Frédéric Lefebvre?

Les doigts de Fred claquaient les uns contre les autres. Ce n'est pas agréable d'être le jouet du mari. La maîtresse survint, triomphante et autoritaire :

— Il veut que vous écriviez au ministre afin d'être réintégré dans l'armée. Ce qu'il fait est très chic. Demandez une audience. Au besoin je l'accompagnerai.

— Ne l'accompagnez pas, c'est inutile. Je

vous remplacerai, ma chère, et ma présence aura plus de poids. Donc, j'écris...

Et il composa la lettre en choisissant les mots, en mesurant les formules.

— Voilà. Je suis gentil.

— Ne le dites pas si souvent! fit Mme Nancel. Personne ne vous accuse d'être méchant, mon ami. La guerre est toute voisine. Vous pourriez comprendre qu'il ne faut plus être un homme du temps de paix.

— Il faut méditer, Georgie. Je crains que vous n'en soyez incapable. Notre jeune ami subit votre influence. Ah! l'aventure! même l'aventure de la guerre, comme cela vous attire, comme cela vous possède! Vous resterez bien tranquille au coin de mon feu, mais vous engagerez tous vos amis à partir. C'est vous tout entière, cela, oui, tout entière. Allons déjeuner, je meurs de faim.

X

— Mais non, mon tout petit, je ne suis pas méchante. Depuis qu'on s'aime, on s'est tellement aimé qu'on n'a jamais cherché à se connaître. C'est vrai. On est nus tous les deux sur ce grand lit et on ne se connaît pas. Si l'on se quittait, on aurait envie de mourir, et l'on ne se connaît pas. On a du goût l'un pour l'autre, mais qu'est-ce que l'on sait l'un de l'autre?

— Georgie, j'ai du malheur. Quand je serai parti...

— Veux-tu me mettre à la taille une des ceintures de chasteté du musée Duguesclin?

— Je voudrais inventer une ceinture de chasteté pour ta pensée.

— Fred, je t'aime, embrasse mon sein.

— Voilà.

— Tu es mon amour, oh! tu es mon amour!

Puis, se dégageant :

— Mais tu ne me connais pas!

— Raconte.

— A quoi bon? Tu ne comprendrais pas.

Elle lui prit la tête à deux mains, et, le couvrant de ses cheveux blonds dont la couronne s'était dénouée, lui parlant de tout près :

— Je suis capable de t'être fidèle.

— Hélas!

— Oui, hélas! si je ne peux pas, j'aurai du malheur plus que toi.

Elle se rejeta sur les oreillers, son regard s'en alla vers les persiennes qui tamisaient le soleil :

— Peut-être qu'elle ne changera rien, cette guerre, alors, Fred, ce sera affreux!... Ce n'est pas vrai, mon chéri, tout sera changé! Je t'aime, je t'appartiens, tu vas te battre pour le pays, je t'appartiens pour toujours. Si tu meurs...

— Mais je ne vais pas mourir! Mon ami, le général Lehidec, celui qui m'emmène, m'a bien recommandé de ne pas avoir l'idée de la mort. On part pour être vainqueur et non pas pour être tué. Quand tu auras compris cela...

— Mon tout petit, je n'entends rien aux choses militaires. Je suis Française, je me sacrifie. J'ai un amant réformé, je le donne à la patrie. Je ne réclame rien en échange, mais j'aurais horreur de me sentir dupe, et j'ai décidé que je t'aimerai jusqu'à la fin de ma vie.

— Ou de la mienne.

— C'est la même chose. Je te prête pour me renouveler. Fred, notre génération a mal vécu. Nous étions sous le coup de la défaite. On vivait au jour le jour. C'était lassant. A présent, nous

allons suivre le magnifique exemple du peuple, et nous allons vivre pour les destinées de la terre française, des forêts que j'adore. Je te répète que je me sens nouvelle, tout exaltée. Ah! tu seras beau dans ton uniforme!

— Ça, je ne crois pas. Ils vont m'équiper avec des effets qui moisissent dans les casiers depuis des années, en compagnie de punaises innombrables...

— Je ne veux pas! Nous irons à la Belle Jardinière acheter un uniforme épatant pour mon dragon.

— Tu es complètement folle! J'ai été à la Belle Jardinière ce matin, ils sont débordés, ils ne peuvent livrer quoi que ce soit avant trois semaines, et je pars dans trois jours. Sais-tu où j'irai pour me nipper?

— Chez un tailleur anglais. On dépensera ce qu'il faudra, mais je veux que tu sois beau.

— Tu es folle démesurément! Les tailleurs anglais n'ont pas de drap couleur garance, ni de casque. J'irai boulevard du Temple, on m'a donné l'adresse.

— Bravo! Nous irons. Si on y allait tout de suite?

— Tu es charmante, Georgie, mais tu n'as aucun bon sens. Il est six heures moins sept minutes, nous sommes à Billancourt, nous n'avons pas de voiture à la porte parce que nous sommes pauvres. Restons tranquilles, ma bien-aimée. Ecoute le jardinier qui râtisse les allées, le jet d'eau qui arrose la pelouse. Tout à l'heure, ton mari qui travaille au rez-de-chaussée va s'en aller. Quand nous l'aurons vu, par l'entre-deux des persiennes, partir avec son manuscrit sous le bras, nous pourrons nous promener au bord de la Seine. On est heureux, ma petite, on est tellement heureux! Il ne faut pas aller trop vite vers l'avenir. Le général Lehidec

croit que nous partirons le 6 août. Nous avons encore trois jours, trois après-midis. C'est moi, maintenant, qui trouve que les journées doivent être très longues, les journées qui n'ont que quatre heures et que tu m'accordes. Reste tranquille, reste douce, et laisse-moi embrasser ton sein.

— Embrasse, mon chéri.

XI

— Monsieur est beau!

— Vous êtes bien aimable, Joséphine. Moi, je me trouve un peu ridicule. Ce calot est beaucoup trop petit pour ma tête.

— Il est trop juste, c'est sûr, mais Monsieur est plus grand avec cette culotte et ces guêtres. Et puis, je dois dire à Monsieur que s'il était resté avec des habits civils, j'aurais quitté son service.

— Ma pauvre Joséphine, il faudra le quitter. Je pars après-demain. On posera la clef chez le concierge. Je ne suis pas assez riche pour vous payer vos gages pendant que je ne serai pas là.

— J'ai déjà dit à Monsieur que j'avais des économies et qu'il pouvait en disposer. Naturellement, si Monsieur refuse...

— De vous emprunter de l'argent, Joséphine? Je refuse.

— Monsieur n'a pas besoin d'argent, j'ai vu les louis d'or alignés sur la table, mais ces louis-là, il faut que Monsieur les emporte. Moi, je me charge des chambres de Monsieur. Je ferai des ménages ailleurs, mais je viendrai chaque jour, rapport à la poussière... Madame est en retard.

— Quelle heure est-il?

— La pendule de Monsieur est arrêtée, mais j'ai entendu sonner 3 heures.

— Elle m'a dit qu'elle serait ici à 2 h. 1/2. Elle n'est pas en retard.

— Ah! la jeunesse! Si j'arrivais à 8 heures au lieu de 7 h. 30, Monsieur serait fâché.

— Je ne suis pas bien méchant, Joséphine.

— Monsieur n'est pas méchant, mais je suis vieille, et quand on vieillit, on doit regarder l'heure à la montre, on doit être exact. Je ne me plains pas, c'est justice.

— Je vous regretterai, Joséphine. Nous sommes devenus des amis.

— Je prie Monsieur de ne pas m'émouvoir. Est-ce que Monsieur ne se fera pas photographier avant de partir?

— Je ne sais, je n'aurai guère le temps. Mais, Joséphine, je vous laisse ma maison. C'est tout ce que je possède au monde : quelques douzaines de livres et cinq ou six vieux habits.

— Et le portrait de Madame qui est tout craquelé. Chaque jour je mettrai des fleurs dans le vase, Monsieur peut en être sûr.

— Ne pleurez pas, ma vieille. Peut-être que je vous écrirai de ne plus mettre des fleurs dans le vase. Est-ce qu'on sait?

— Elle est vraiment en retard. Quand on pense qu'après-demain Monsieur sera parti!

— Elle ne peut pas faire autrement, Joséphine. Elle pense à des tas de choses, je suis une chose dans le tas; elle sort de chez elle pour venir chez moi, elle s'en va le nez au vent, elle regarde une hirondelle. Elle se penche sur la devanture d'une fleuriste, elle tourne la tête pour répondre à une œillade et faire la grimace à l'importun. Elle hésite si elle prendra le métro, le tramway ou un taxi. Elle regarde le reflet du ciel sur la Seine, elle dit bonjour aux arbres du

quai, elle s'aperçoit dans la glace d'un grand magasin et trouve qu'elle n'a pas assez de poudre. Quand elle a mis de la poudre, elle trouve que ses lèvres ne sont pas assez rouges. Elle se farde en public, puis elle a honte et se trompe de chemin. Comme elle se hâte, une petite fille se jette dans ses jambes. Elle l'embrasse et songe qu'elle est malheureuse de n'avoir pas eu d'enfant. C'est tout un drame dans son pauvre cœur. Elle rêve. Tandis qu'elle rêve, elle m'oublie. Elle marche au hasard, l'air chagrin. Quand elle s'éveille, elle se précipite. Toujours elle est arrivée chez moi comme si elle avait couru. Tenez, on sonne, c'est elle. Ouvrez la porte, Joséphine, et dites-moi si je me trompe : elle a couru.

XII

— Ne me gronde pas, Fred, ne me gronde pas, mon seul amour. Tu ne m'as pas grondée chez toi.

— Évidemment, je n'allais pas te faire une scène devant Joséphine.

— Ne me fais pas de scène à l'avenue du Bois. Regarde, elle est à nous. On est tout seuls dans l'avenue du Bois, et tu n'es pas content? C'est à cause de ton calot qui est trop petit. Je vous connais, Madame la coquette!

— Si tu étais arrivée à l'heure, on aurait pu aller à Billancourt.

— Mais non! je t'ai déjà expliqué que le gouvernement exerce une surveillance sur tous les hôtels. Il paraît que c'était des nids d'espions. Et vois-tu, si l'on m'avait demandé mes papiers!

— Sois sûre que ton mari est allé travailler à Billancourt.

— Mais lui n'est pas en fraude.

— Alors, tu ne coucheras plus avec moi avant que je parte?

— Je coucherai avec toi demain tout l'après-midi, chez toi. Pourtant, tu habites au cinquième!

— Il me serait difficile de louer un entresol d'ici demain.

— Comme tu es désagréable! Depuis que je suis arrivée, tu me cherches des défauts. Tant et si bien que je n'ai même pu te dire la surprise que je te préparais.

— Une surprise? Tu vas m'aimer?

— Je t'adore. Je n'aime pas ton pantalon rouge, mais je t'adore. Ton calot est trop petit pour ta grosse tête, mais je t'adore.

— Dis-moi ce qu'est la surprise.

— Non, Monsieur le gosse, vous attendrez. Vous allez vous asseoir sur ce banc avec votre petite amie.

— Et que ferons-nous sur le banc, ma petite amie?

— On arrangera votre calot, Monsieur le dragon. Vous n'avez aucune mémoire. M'avez-vous priée d'apporter du fil et des aiguilles, oui ou non?

— Oui, parce que Joséphine ne sait pas coudre.

— Eh bien, j'ai apporté du fil, des aiguilles, mes petits ciseaux, et pour ne pas m'abîmer le doigt, le dé qui n'a jamais servi. On va découdre le calot. S'il avait fallu découdre la culotte, ça je n'aurais pas su. Mais le calot, c'est tout simple. Donne, mon chéri.

— Tu es gentille, Georgie.

— Ah! vous voilà bien, les hommes! Si votre petite amie est une couturière et si elle vous parle de Verlaine, vous êtes tout troublés. Si elle est une femme du monde et si elle se pique les

doigts, vous dites : « Elle est gentille! » Apprenez, dragon, qu'une femme est capable de tout.

— Même d'être fidèle quand son homme est à la guerre?

— Aïe!

— Tu vois bien!

— Mais non, je me suis piquée. J'apprends à coudre.

— Apprendras-tu à être fidèle?

— Fred, ne me fais pas pleurer. Mets ton calot! A présent il est affreux. Tu vois mon œuvre! Quand j'essaie d'être différente de celle que je suis, je ne réussis pas.

— J'ai peur que tu ne réussisses pas à devenir la dame qui songe à son guerrier et ne regarde pas ceux qui ont été trop habiles pour aller se battre.

— Je te promets de porter sur les yeux une ceinture de chasteté qui vaudra mieux que celles du musée Duguesclin. Mon petit, je t'aime! Si tu t'étais dérobé, je t'aurais aimé tout de même, mais en attendant mieux. Je t'aurais aimé parce que tu as une jolie peau, et le jour où je n'aurais plus trouvé ta peau aussi jolie, j'aurais demandé conseil à mes sœurs les dryades, et elles m'auraient dit qu'il y avait d'autres faunes dans la forêt. Tu es parti...

— Pas encore, je pars après-demain.

— Tu es déjà parti, et c'est pour cela que je t'aime davantage. Je suis une dryade... Fred, je suis une bête qui ne trahit pas son mâle pendant qu'il se bat. Au seuil de la caverne, la louve nonchalante guettera ton retour, les ongles dehors.

— Louve, donne-moi ta bouche pour que cette phrase qu'elle vient de dire entre en moi, me pénètre, vive dans mon sang.

Rien n'a jamais égalé l'inquiète noblesse de l'avenue du Bois-de-Boulogne, débarrassée enfin

de ses métèques, le mardi 4 août 1914. On pouvait s'embrasser sur les bancs de l'avenue prostituée, et seules les frondaisons des beaux arbres et du bois étaient complices.

— Ah! mon petit, mon petit, il y a nous deux dans le monde. Comme on est heureux, mon petit!

— Oui, comme on est heureux! On s'est choisis. Rien ne nous a rapprochés, si ce n'est le désir.

— Et je ne rougis pas de notre désir, mon petit, puisque tu pars.

— Georgie, dis-moi que ce n'est pas de la littérature.

— Vilain!

— Dis-moi que nous ne nous imaginons pas devenus ceux que nous ne pouvons être, dis-moi que j'ai raison de partir.

— Reste, je t'en conjure, reste!

— Et tu ne m'aimeras plus, tu m'aimeras comme tu as aimé les autres.

— Est-ce que je sais si je puis aimer quelqu'un au delà des autres? Une femme, mon petit, rien qu'une femme.

— Je préfère mourir si tu ne peux m'aimer au delà des autres.

— Essayons.

— J'essaierai, au péril de ma vie.

— Je ne veux pas!

— Tu doutes de toi?

— J'ai horreur de la mort. Quand je t'ai permis de mettre un pantalon rouge, une vilaine tunique, un affreux calot, je croyais que c'était tout simple de t'envoyer à la guerre, mais, vois mon doigt, déjà une goutte de sang. Reste, enlève ce déguisement. Ecoute, reste, je ne rentrerai pas chez moi, on passera la nuit à Billancourt.

— Tu pleures, Georgie, tu pleures comme Joséphine a pleuré.

— Comme tu pleures, Fred. Oh! mon chéri, tu as les yeux pleins de larmes.

— Si tu étais ma femme, si j'avais ton foyer à défendre, je ne pleurerais pas.

— Et je n'aurais pas de chagrin, j'aurais un autre chagrin.

— Tais-toi, tu blasphèmes. Ne peux-tu imaginer que les divinités des forêts? Imagine donc toutes les maisons de France où un homme tient dans ses bras la femme qui découvre, comme tu fais, Georgie, qu'elle aimait vraiment, de toute sa chair, de tout son sang, celui qui va peut-être mourir.

— Reste! Je n'imagine pas les femmes que tu évoques. Je suis une dryade, je n'appartiens pas à mon époque, à aucune patrie. Les patries, les frontières changent, le bonheur que je t'ai donné, si tu es poète, Fred, tu le feras vivre éternellement.

— Pour qu'il vive éternellement, je n'ai pas voulu l'avilir. Parce que je t'aime, je pars; parce qu'il faut, en dépit de mon uniforme absurde, que je sois beau, non pas devant toi, mais devant notre amour... Georgie, ne sanglote pas ainsi!

— C'est trop lourd.

— Ma bien-aimée, quoiqu'il m'arrive et quoiqu'il t'arrive, tu n'oublieras plus...

— Non, non, je n'oublierai plus.

— Tu n'oublieras plus cette avenue déserte, cette piqûre que tu as au bout du doigt, cet amant comique dont tu as élargi le calot. Je te défie d'oublier ce moment-là. Et si j'étais M. Francis Nancel, je ne serais jaloux que de ce moment-là.

— Je t'aime tellement!

XIII

— Reste! Garde-moi! Non, ne t'en vas pas! Je veux moi aussi courir un péril. Si j'ai un enfant...
— Georgie...
— Je veux avoir un enfant de toi si tu es tué.
— Georgie...
— Je t'adore!

XIV

— Madame peut compter sur moi. Je n'ai cessé de dire à Monsieur que Monsieur aimait Madame. La maison sera toujours prête comme si Monsieur ne l'avait pas quittée, et quand Madame voudra venir penser à Monsieur dans le salon, elle trouvera des fleurs devant la madone qui est son portrait.
— Je viendrai, Joséphine.
— Madame a les clefs, mais il vaudrait mieux donner à Madame mon adresse, si des fois Madame avait besoin de moi... J'habite rue du Colonel-Renard, au sixième... Que Madame m'excuse, je pleure, mais c'est la première fois que je suis contente de pleurer. On pleure beau, ces jours-ci.
— On pleure comme on peut.
— On pleure avec tout le monde. Que Madame

me donne ses mains et on sera comme tout le monde. C'est ça qui est beau, Madame!

Et Frédéric Lefebvre, journaliste, conteur, romancier, quand il eut boutonné ses bretelles, trouva sa maîtresse et sa femme de ménage qui sanglotaient en se tenant les mains. Alors, il comprit que jamais il n'écrirait de toute sa vie une page qui fût aussi chargée d'émotion.

— Georgie!... Maman Joséphine!...

— On aime bien Monsieur, on veillera sur les affaires de Monsieur.

— Mon petit, mon petit, ne pars pas!

La sonnette retentit dans l'antichambre.

— Il ne faut pas répondre, dit Joséphine, c'est peut-être un fournisseur. Ils sont comme des fous, depuis la déclaration de guerre.

— Ne répondons pas, consentit Fred.

Dans sa ceinture, il emportait cent vingt pièces d'or, cent louis qui lui appartenaient, vingt louis que Georgie lui avait donnés après avoir vendu quelques bijoux. Cent vingt louis, ce ne serait pas grand chose s'il était prisonnier en Allemagne.

Mais la sonnette s'exaspérait au plafond de l'antichambre.

— J'ai peur, murmura Georgie. Laissez-moi partir, Fred. Je m'en irai avec Joséphine par l'escalier de service.

— Vous n'y songez pas! Monter cinq étages sur les beaux tapis de mon propriétaire vous était odieux.

— Encore cette rancune?... Ecoutez comme il sonne.

— Que Madame vienne avec moi. A présent qu'il y a la guerre, Madame ne s'apercevra plus des étages.

— Taisez-vous, Joséphine! Vous ne commandez pas ici.

— Entendez comme il sonne,

— J'entends, Georgie, mais je suis le maître chez moi, et même si c'était votre mari...

— Que Madame m'accompagne à la cuisine. Oh! elle est très propre, elle n'a jamais servi que pour le petit déjeuner. Madame attendra pendant que Monsieur,..

— J'aime mieux m'en aller, dit Georgie. Ce timbre qui ne cesse pas m'a tout épouvantée.

— Comme il plaira à Madame! Pourtant, on avait encore bien des choses à se dire.

— Mais faites-le taire, Fred!

— Je ne demande pas mieux. J'ouvre?

— Attendez, je me sauve.

— Georgie, nous ne nous reverrons plus!

— J'ai envie de mourir, Fred.

— Que Monsieur et Madame se cachent dans la cuisine, ils y seront tranquilles, et c'est moi qui ouvrirai la porte.

Elle les poussa vers le corridor. Devenue soudain autoritaire, elle protégeait de ses gros bras courts ses enfants qui étaient malheureux, et quand elle fut en présence de M. Francis Nancel, qui essayait de le prendre de haut, elle retrouva l'accent des faubourgs pour lui répondre :

— De quoi? Il vous doit de l'argent? Vous le lui réclamerez quand il reviendra de la guerre. Allez-vous-en, et plus vite que ça!

XV

— Ça n'a pas traîné. Il est parti. Ce devait être un huissier.

— Un huissier? observa Fred, c'est peu probable. On a voté le moratorium.

— Il avait un pince-nez, la figure toute rasée et l'air arrogant.

— C'est mon mari, affirma Georgie.

— En tout cas, il ne sonne plus, dit Fred.

— Peut-être bien que c'était le mari de Madame, fit Joséphine. Il a bredouillé des choses... Je lui ai claqué la porte au nez. Madame et Monsieur peuvent revenir au salon. Je ferai le guet. Aujourd'hui, il n'y a pas de maris, il y a ceux qui partent et celles qui les aiment.

XVI

— Il est huit heures trente, mon tout petit, je ne peux plus rester.

— Reste un moment encore. Va toute seule dans notre chambre.

— Notre vraie chambre est à Billancourt.

— Notre chambre est ici. A Billancourt, on était en voyage. Ici, tu es venue si souvent quand je t'appelais...

— Mon petit, tu m'appelais?

— Et j'étais jaloux. Va toute seule dans notre chambre. Regarde le divan qui me sert de lit, penche-toi sur l'oreiller qui était si chaud pendant mes insomnies, regarde tant que tu pourras, ma maîtresse. Jamais tu n'as été aimée comme je t'aimais dans cette chambre-là!

— Tais-toi, Fred, je ne suis pas faite pour cet amour.

— Je n'étais pas fait pour revêtir un pantalon rouge, Georgie, une tunique de dragon, pour me coiffer d'un casque dont la chevelure me chatouille la nuque, et pourtant, regarde ma culotte,

vois ma tunique. Veux-tu que je me coiffe du casque afin que tu acceptes mon amour?

— Tu ne sais pas ce que tu me demandes, Fred.

— Je te demande d'être ma femme, toi qui n'as été la femme de personne.

— C'est cela, mon petit, et je n'ose pas te promettre... Si je te promettais ce soir, il me semble que vivrait en moi ce qui n'a pas vécu le jour de la première communion.

— Promets.

— Tu me violes, Fred. C'est du chantage.

— Accepte!

— Mon petit, avant de t'aimer, j'aimais la gaieté du matin, l'allégresse du printemps, l'assoupissement des après-midi, la douceur des dessous de bois. J'aimais, de l'aube au crépuscule, chaque moment de la journée. Et voici que tu me demandes d'aimer pour toute ma vie, moi qui suis quotidienne.

Alors, Joséphine entra :

— Peut-être que Madame et Monsieur oublient l'heure. Il est neuf heures moins vingt.

— C'est le dernier jour, Joséphine, supplia Fred.

— Ce que j'en dis, c'est pour Madame et Monsieur. Moi, je passerais la nuit volontiers.

Elle s'en alla, portant à ses yeux le coin de son tablier à carreaux.

— Neuf heures moins vingt, soupira Georgie.

— Crois-tu qu'il te battra? Il sera ironique et voilà tout. Ces jours-ci, ceux qui ont sa taille se vengent par l'ironie et n'ont point de violence.

— Fred, ne l'injurie pas! S'il avait pu partir, il serait parti.

— Ah! tu es née épouse. Aussi longtemps que tu le pourras, tu protégeras le nom que tu portes. Ce ne te sera pas toujours facile, à toi qui ne peux promettre...

— Mais je te promets tout mon amour!

— Au-delà de l'amour quotidien?

— Les hommes ne comprennent jamais ce qu'on veut leur faire comprendre. Quand on m'a préparée — et Dieu sait qu'on a mis du temps! — pour les célestes épousailles, je ne me suis pas défendue, je n'ai pas protesté, j'étais petite. Aujourd'hui, il s'agit de t'épouser devant la mort et je suis grande. Mon amant, j'ai peur. Si j'étais déçue?

— Et si tu me décevais?

— Nous avons peur, et ce n'est pas de la mort, c'est de la vie. Il se passe des choses dans le monde qui font peur aux pauvres femmes. Mon amant, tu es très courageux! Depuis que tu as mis une culotte rouge et une tunique de dragon, tu es très courageux. Moi, je n'ai qu'un courage, je ne voudrais pas te mentir. Ecoute, Fred, autant qu'il sera en moi, je t'aimerai, je te serai fidèle, je t'attendrai. Mais je ne sais pas.

— Et tu veux que j'aille combattre avec cette inquiétude?

— Non, non, va combattre avec une certitude: je t'aime!

— Donne ta bouche. Jamais on n'a été plus heureux!

— Fred... Mon bien-aimé... Jamais...

— Prends garde! Joséphine s'impatiente.

— Elle ne s'impatiente pas, elle a du malheur. Jamais elle n'a été plus malheureuse.

— Georgie, à tous la guerre apporte aujourd'hui ce présent : jamais on n'avait cru que l'on serait ce que l'on est.

XVII

— Georgie, mon enfant, il y a deux sortes d'héroïsmes : l'impulsif et le raisonné. L'un vaut l'autre. Je suis partisan du second. Nous quitterons Paris ce soir. Pour rien au monde je ne voudrais être prisonnier des Allemands.

— Zut! dit Georgie en croisant les jambes.

— Imaginez, ma chère, sourit M. Francis Nancel, que vous soyez un peu bossue, que vous ayez le teint couperosé et le visage défait, que vaudrait votre argument? Zut ne signifie rien, absolument rien. Les armures sont soigneusement empaquetées, et nous avons achevé ce matin de les descendre dans les profondes caves du musée. Notre fidèle concierge ne quittera pas Paris. Voudriez-vous me voir servir d'otage? Non, mon amie, je n'assisterai pas aux galanteries que ne manqueraient point de vous faire les officiers allemands. Vous partirez, Madame! Mais oui, j'ai de l'autorité. La guerre a changé toutes choses. Nous ne sommes plus à la douce époque où il me suffisait de vous regarder vivre.

— Zut! et zut!

— Vous partirez, Madame, où vous resterez seule, quitte à encourir les reproches du dragon Frédéric Lefebvre...

— Ah! je vous défends de parler de lui!

— Vous me rendrez justice : je ne vous ai parlé de lui, depuis un mois, que pour vous plaire. Ai-je été méchant quand vous avez montré tant de peine?

— Cent fois, mille fois je vous ai répété que l'on ne vous croyait pas méchant!

— Je sais votre opinion. Peut-être vous trompez-vous, mais brisons là. Une scène de ménage, aux heures tragiques qui pèsent sur la France, serait parfaitement ridicule. Les Allemands sont à Senlis. Vous partirez ce soir, ou je croirais que votre goût pour les aventures vous pousse à vouloir connaître les péripéties de l'occupation.

— Vous êtes laid.

XVIII

— Joséphine, ils sont laids!

— Monsieur ne doit pas se faire de chagrin. Le chagrin, ça diminue, et il faut que Monsieur ait toute sa force pour sauver Paris.

— Jamais ils n'auront Paris, Joséphine, mais j'ai beaucoup de chagrin.

— Les petites femmes sont des petites femmes, Monsieur. Si j'étais un jeune homme, je prendrais mes amies dans le peuple, c'est tout de même mieux.

— Peut-être, Joséphine... Quand on a été vaincus en Belgique, on était ivres de fatigue, on était du bétail. Mais quand on nous a transportés au Raincy, on a ressuscité, parce que toute la division est parisienne, et que chacun allait défendre sa femme. Ah! bien, oui! ma femme, elle a foutu le camp.

— Elle ne voulait pas. Elle est venue ici, elle pleurait. Nous avons cherché ensemble les lettres qu'elle avait écrites à Monsieur pour qu'elles ne tombent pas aux mains des Allemands.

— Elle a repris ses lettres?

— Celles qui étaient dans le coffret en bois des îles, même que le coffret fermait à clé et qu'elle l'a emporté.

— Je ne me battrai même pas pour sauver ses lettres!

— Monsieur va se battre pour la petite fille qui vend des fleurs au coin de la rue. Il n'y a plus de fleurs, mais cette gosse me disait aujourd'hui — elle a dix ans, Monsieur : — « S'ils entrent à Paris, moi je leur crache au visage. » Et Monsieur pense bien que j'en ferai autant.

— J'ai du chagrin, Joséphine! J'étais si content quand on m'a envoyé en mission au Ministère! Ah! ça n'a pas traîné dans les bureaux. L'automobile du général m'a conduit au musée Duguesclin. Le concierge m'a répondu : « Monsieur peut être tranquille, toutes les armures sont dans les caves. »

— On a pris des précautions, on a emporté les tableaux du Louvre. On n'a laissé que nous autres. Nous, on ne compte pas. Mais si Monsieur avait aimé une gamine comme j'en connais, et qui, elles aussi, ressemblent à des madones, Monsieur l'aurait trouvée là, avec la vieille Joséphine, pour le recevoir.

— Elle a emporté ses lettres!

— Pour ça, Monsieur, je ne la blâme pas. Elle ne pouvait pas savoir que Monsieur reviendrait, et il paraît que ces Allemands sont des sauvages. Alors, les lettres de Monsieur, c'est des reliques. Et puis, si Monsieur avait été tué... Elle a emporté ce qu'elle avait de plus cher au monde. A sa place, je serais restée. Elle est partie, ça ne veut pas dire qu'elle n'aime pas Monsieur.

— Demain, Joséphine, la division entre en ligne, à Nanteuil-le-Haudouin. Le père Lehidec nous a prévenus : « On se fera tous tuer, mais ils n'entreront pas chez nous. » Il a sa maison à Pa-

ris, le père Lehidec. Moi, je n'ai rien, et il faut que je meure pour rien. C'est dur, ma vieille.

— Que Monsieur ordonne à la voiture militaire qui l'a amené de le conduire à la porte Maillot. Il verra des gens qui n'ont rien et qui viennent en riant, avec leurs gosses, des tout petits, regarder les tranchées que l'on creuse. Monsieur a quelque chose à défendre, quand ce ne serait que la vieille Joséphine, et ce bouquet de fleurs devant la Madone. Elles sont fraîches. Monsieur ne m'a pas écrit de ne point les renouveler, et même quand Madame est partie, j'ai pensé qu'il fallait fleurir l'amour de Monsieur.

— Elle est partie pour Bordeaux, Joséphine, et elle pense que je vais encore l'aimer!

— Monsieur l'aimera, si la guerre ne dure pas trop longtemps. Dame! si la guerre dure trop longtemps, on oublie, à l'âge de Monsieur.

— Elle est partie, elle n'a pas deviné que je reviendrais.

XIX

— Mais oui, c'est moi, Monsieur Loys Lavielle.

— Monsieur le Conservateur n'a pas trop souffert.

— J'ai souffert, j'ai douté, je m'en accuse. Il y avait une telle vigueur dans cette ruée, une si admirable vigueur, que je ne croyais pas notre peuple d'artisans capable de résister à la renaissance des hommes d'armes dont je suis l'historien. Le salon est-il encore disponible?

— Hélas, il sert de popote aux officiers des groupes d'autos-mitrailleuses dont le centre d'entraînement est installé près d'ici.

— Diable!... Je crois savoir pourtant que vous avez des chambres libres au premier étage.

— Elles sont libres chaque soir, mais, à partir de onze heures du matin, on n'en trouve plus une. Nous avons beaucoup d'Anglais.

— Ils nous ont sauvés.

— Si l'on veut. Ils n'ont pas gagné la bataille de la Marne. A présent, ils s'amusent.

— Ne le leur reprochez pas. Au Moyen Age, quand on avait la pratique, la science de la vie des camps, on prenait soin de trouver, après le combat, du plaisir. Nous sommes des puritains, monsieur Lavielle.

— Je n'ai pas une instruction suffisante pour vous répondre, mais je sais bien que les Anglais font la noce chez moi.

— Ils sont beaux, ils ont apporté à notre pays leur élégance, et nos femmes auront de la peine à oublier ces grands gaillards bien faits, pour revenir à nos jeunes gens dont tout le charme tient dans les discours et la littérature.

— Je ne discute pas, je ne discute jamais avec les clients. Une chambre au mois, ce sera plus cher que vous ne payiez autrefois.

— Mettons soixante francs par jour.

— Pour ce prix-là, vous aurez une chambre au second étage et qui n'a point d'alcôve.

— Je ne tiens pas particulièrement à l'alcôve.

— C'est une jolie chambre. Elle a vue sur le jardin, mais je dois vous prévenir que les Anglais font beaucoup de bruit.

— Peu m'importe, je m'abstrais facilement. Je vais vous payer huit jours d'avance.

M. Loys Lavielle prit l'argent, puis, ses scrupules de naguère se réveillant, il dit, d'une voix inquiète :

— En 1914, je vous ai prévenu que notre maison était honnête et que nous ne voulions pas de scandale.

— En 1915, monsieur Loys Lavielle, je vous répète que j'ai horreur du scandale. Prenez des renseignements sur mon compte, et vous en serez convaincu.

Quelques minutes plus tard, à ses petites belles-sœurs qui écossaient des pois, à sa femme qui faisait des additions, M. Loys Lavielle demanda :

— La dame du 3, qui vient avec l'officier anglais, n'est-ce pas la même qui était avec ce jeune garçon, au printemps 1914?

— Tu en as de la mémoire! répondit Mme Lavielle.

XX

D'une voix attristée, M. Francis Nancel affirma :

— Georgie, vous maltraitez James.

— Zut, zut et zut!

— Si vous variiez votre vocabulaire, comme vous me seriez agréable!

— Je ne désire pas vous être agréable.

— Que les temps sont changés! Autrefois, nous nous querellions peu. Vous étiez gentille à la maison. A présent, c'est une scène perpétuelle.

— Qui a commencé à faire des scènes?

— C'est moi, je l'avoue. Mais avouez, Georgie, que vous avez aimé Frédéric Lefebvre?

— Et vous avez tout fait pour que je ne l'aime plus.

— Lui seul était capable de vous emporter.

— Celle que vous avez gardée, acceptez-la comme elle est.

— Je l'accepte comme elle est, mon Dieu, je l'accepte!

— Alors, ne m'ennuyez pas avec votre James!

— Mon James! D'ailleurs, il est charmant. Voilà un gentleman qui jouait au polo, qui chassait en Afrique, qui n'avait jamais rien fait, ni de son cerveau, ni de ses dix doigts, et qui s'est engagé quand la France a été en péril, et que le War Office a tout de suite nommé colonel.

— Tandis que Frédéric Lefebvre vient d'être nommé maréchal des logis.

— Georgie, vous y pensez toujours.

— Zut, zut et zut!

— Evidemment.

Puis, après un silence pendant lequel les doigts élégants de M. Francis Nancel jouèrent avec le lorgnon suspendu :

— Pourtant, vous allez dans la forêt de Saint-Cloud avec le colonel et vous lui racontez l'histoire des arbres. Georgie, je ne vous comprends plus.

— J'ai envie de mourir!

— N'exagérez pas, vous n'êtes pas même infirmière.

— Je ne sais rien de plus immonde que vous.

— Flatteuse!

— Qui m'a démontré que je serais ridicule en travaillant pour les blessés, qui m'a prouvé que je n'avais pas de résistance, pas de courage?

— Ma chère, vous êtes une beauté. J'adore la beauté. Je vous ai protégée contre la niaiserie contemporaine. Vous voyez-vous roulant des bandes, essuyant le pus sur une plaie? Allons, allons, cette guerre a tourné toutes les têtes, et je suis fier de mon solide bon sens qui me re-

place constamment à l'époque où l'Europe était civilisée.

XXI

— Je n'ai pas de veine, maman Joséphine!

— Non, vous n'avez pas de veine, Monsieur Frédéric.

— Il me tombe une permission comme la manne tombait sur les Juifs dans le désert...

— Vous devez profiter de votre permission, Monsieur Frédéric. C'est bête d'être fidèle pendant la guerre.

— Vous n'y connaissez rien, ma pauvre Joséphine. C'est pendant la guerre que nous autres nous devenons fidèles. On attend la lettre. Quand elle n'arrive pas, on accuse la poste, jamais l'amie. Quand elle arrive, on est si content que l'on ne s'aperçoit pas que la lettre est froide. Dites la vérité, Joséphine, elle vient moins souvent.

— Elle vient quand elle peut, et ce n'est pas souvent. Mais elle regarde les fleurs, et elle me serre la main. C'est comme si elle avait...

— Des remords, Joséphine.

— Elle aime Monsieur, mais il faut comprendre...

— Je ne comprends pas. Elle est partie pour les bains de mer. Cela me fait plus de chagrin que le jour où elle était partie pour Bordeaux. Ah! les cochons, ils vont sur les plages, ils se chauffent au soleil, et nous autres...

— Vous autres, Monsieur, c'est nous qui vous aimons.

— Joséphine, une permission ratée, savez-

vous ce que c'est pour un soldat? C'est peut-être le cœur plein de rancune, le jour où le cœur cessera de battre. Elles s'en foutent, elles s'ennuient. Croient-elles donc que l'on s'amuse, là-bas, les garces!

— Monsieur ne devrait pas parler ainsi de Madame. Monsieur ne m'a pas dit de ne plus mettre de fleurs devant le portrait de la Madone.

XXII

Mme Lavielle posa la main sur l'épaule de M. Lavielle qui rêvait auprès du poêle :

— La cheminée fume au numéro 3.

C'était au mois de janvier 1916.

— Je m'en moque, dit M. Loys Lavielle.

Il flairait la mort. On pouvait se battre, là-bas, que lui importait? Il se battait contre les brouillards de l'hiver. Même l'argent gagné lui était égal. S'il n'avait pas quitté les terres de soleil, peut-être aurait-il vécu? Il mourait.

— Ne t'en moque pas, elle est gentille la dame du 3.

— Une garce! C'est le troisième type qu'elle nous amène.

XXIII

— Madame m'a demandé de venir, je suis venue bien que ce ne soit pas mon heure. Madame peut voir que l'appartement est propre.

— Joséphine, j'ai du chagrin. Monsieur ne m'écrit plus.

— C'est peut-être la faute de Madame.

— La semaine dernière, je lui ai envoyé une poularde, il ne m'a même pas répondu.

— Je ne suis pas au courant de l'envoi de la poularde de Madame, mais Monsieur m'écrit, à moi, tous les quatre jours. Pourtant, je lui envoie tout juste des jambons Olida, et encore pas souvent, je n'ai pas les moyens de Madame.

— Joséphine, j'ai du chagrin, il ne m'aime plus... Voici le printemps, et il ne sera pas là.

— C'est dangereux, le printemps. Sans faire de reproches à Madame, je lui dirai qu'elle n'est pas venue souvent cet hiver, et que moi je suis venue chaque jour.

— Vous êtes comme sa maman.

— Il est tout seul dans la vie, et je n'ai personne dans la vie.

— Je voudrais être comme vous, Joséphine.

— Qui vous empêche...

— Des choses...

Et Georgie serra de ses deux mains allongées son petit front qui se courbait sous le poids d'un amour trop lourd, sous le poids de regrets trop lourds, eux aussi.

— Il ne faut pas vous en faire, Madame. Monsieur est devenu un gars qui ne craint pas le malheur.

— Mais moi, je le crains, le malheur, Joséphine.

— Bien sûr, vous voudriez être heureuse et avoir du plaisir. Ça ne va pas ensemble.

XXIV

— Je ne suis pas de votre avis, ma chère amie, Gérard est fort cultivé. Plus que tout, j'admire ces jeunes hommes, chevaliers de notre époque, dont la fougue n'entrave en aucune façon l'intelligence. Paris leur devra élever des statues. Ils ont défendu son ciel.

— Vous m'agacez!

— J'entends bien. Pour vous plaire, il me suffirait de pleurer sur le sort de ceux que la boue enlise. Voyons, Georgie, débarrassez-vous de cette sentimentalité. Mon enfant, mon enfant à moi, je veille sur votre bonheur. J'ai tout accepté...

— Mais taisez-vous! Je ne veux pas savoir.

— Devinez.

— Ce que je devine me donne la nausée.

— L'âge viendra, et vous n'aurez plus la nausée. Vous m'avez fait souffrir deux fois, Georgie. De la première, je vous dirai simplement que je ne savais rien de l'amour et que vous me l'avez révélé.

— Moi!

— Oui, vous, sans le vouloir. Vous avez eu beau pleurer toute la nuit, cette nuit-là, je ne l'oublierai pas. De la seconde fois, je vous dirai...

— Vous ne direz rien, j'ai compris.

— Vous n'avez pas tout compris. Vous vous êtes évadée, oh! en rêve. Notre maison n'a plus été votre maison. Vous habitiez là-bas, et vous étiez heureuse dans votre rêve, et malheureuse quand vous lui échappiez.

— Et vous n'avez pas eu de trêve avant que je sois constamment malheureuse...

— Constamment heureuse d'un autre bonheur, voulez-vous dire...

— C'est vous qui m'avez pervertie, ah! je vous déteste!

Elle dut se taire, la femme de chambre ouvrait la porte, et Gérard, officier aviateur, entra, l'air avantageux.

XXV

— Bonjour, maman Joséphine! On s'embrasse?

— Oh! vous êtes beau, Monsieur Frédéric! Laissez-moi ouvrir les persiennes pour vous regarder. Je les ai fermées à cause du soleil.

— Je fais riche, hein? Ils m'ont donné plus de mille francs pour m'habiller en sous-lieutenant.

— Si Monsieur m'avait prévenue à temps, Madame aurait été là pour le recevoir.

Fred jeta son képi sur la table, regarda tout autour de lui :

— C'est drôle de se retrouver chez soi, c'est tout petit ici.

— Monsieur peut venir au salon; les fleurs sont fraîches.

— Les fleurs? Ah! oui, je me rappelle!

— Ce n'est plus pour Madame que je les mets, c'est pour l'amour de Monsieur.

Elle tordait entre ses doigts son tablier à carreaux.

— Joséphine, il ne se passe pas de jours que je ne pense à vous et à ma maison.

— Et à Madame?

— J'ai sept jours de permission, ma vieille! Je veux me détendre, m'amuser, ne penser à rien d'autre qu'au plaisir.

— Monsieur a bien raison. Si j'osais donner un conseil à Monsieur, qui s'est tellement sacrifié pour tout le monde, je ne penserais qu'à moi pendant cette permission, parce que chacun de ceux pour qui Monsieur s'est battu n'est peut-être pas digne des sacrifices de Monsieur... Monsieur est devenu plus homme, Monsieur est très beau.

— On est bien, chez soi!

— Monsieur se trouve chez soi dans son appartement? Quand Monsieur est parti, il disait qu'il n'avait pas de maison. Une femme, ça ne fait pas la maison. Si Monsieur avait une petite amie...

— Une petite amie qui viendrait passer la nuit avec moi, Joséphine, qu'est-ce que je donnerais pour l'avoir!

— Ce n'est pas très difficile.

— Ah! vous croyez?

— Il y a des jeunes filles, par le temps qui court...

— Présentez-moi, Joséphine.

— Je ne peux pas faire ça à Madame, Monsieur. Mais à la place de Monsieur...

— Je me débrouillerai, Joséphine.

XXVI

— Ah! mon chéri, que tu as la peau douce!

— On m'a déjà dit cela.

— Pour sûr, je ne suis pas la première. Il a dû en passer, des femmes, dans ce lit-là! D'abord, ce n'est pas un lit, c'est un divan. Il est aussi large que long, il tient toute la chambre.

— Cela prouve, Tambourinette, que la chambre n'est pas grande.

— Elle est assez grande. On a été heureux, tu sais!

— Je sais.

— C'est drôle : on se rencontre au coin d'une avenue, tu me suis sans mauvaise intention, je me retourne, sans aucune intention, je te jure; et puis voilà, on est couché comme cela, tout nus.

— Tu regrettes?

— Si tu étais un embusqué, je regretterais. Si tu étais un cavalier, j'hésiterais. Mais tu appartiens au six-quatre, c'est un régiment que je gobe.

— J'ai été cavalier au début de la campagne, ce sont de braves gens.

— Ceux qui ne sont pas restés dans les dépôts de chevaux malades, c'est des braves gens. Mon frère m'a dit..

— Tu as un frère?

— Qui est dans la biffe, lui aussi. Pourquoi veux-tu que je n'aie pas de frère? Je ne suis pas une sans famille.

— Tambourinette, je t'envie.

— Allume la lumière, que je te regarde. Avant, je te trouvais joli garçon. Après, on verra... Oh! tu es encore mieux après!

— Et toi aussi, Tambourinette. D'abord, tu n'es pas blonde, j'ai horreur des blondes.

— Tu as raison, mon chéri. C'est fade, les blondes, et celles qui sont rousses, elles ont de l'odeur.

— Quel âge as-tu?

— J'ai l'air d'une gosse, hein? Pourtant, j'ai... oh! avec toi je ne veux pas me vieillir, j'aurai bientôt dix-sept ans.

— Et ta maman ne sera pas inquiète, petite fille?

— Parce que j'ai découché? Je lui raconterai que j'ai passé la nuit chez une amie.

— Ça t'arrive souvent?

— Tu ne vas pas être jaloux de mon passé? D'abord, c'est la guerre. On s'est plu, on s'aime, tu as sept jours de permission, on va être heureux. Ce qui était avant, ce qui sera après, ça ne compte pas.

— Tambourinette, embrasse-moi.

— Je veux bien, mais dis-moi ton nom, je ne me le rappelle plus; je ne peux pas t'embrasser sans savoir ton nom.

— Pourquoi?

— Dis-le.

— Frédéric.

— Ça fait Fred, c'est joli. Alors, Monsieur Fred, je vais vous embrasser... Tu vois, j'ai beau être une gosse, je sais embrasser, mon petit Fred.

— Encore.

— Gourmand! On aime sa gamine?

— On aura du chagrin, quand on repartira.

— Si tu y penses le premier jour, tu vas empoisonner toute ta permission. Quand tu es né,

tu n'as pas pensé que tu allais mourir. Pourtant, tout le monde meurt.

— Ça, Tambourinette, c'est épatant!

— Ne me blague pas. Quand mon frère est arrivé de Tahure, il y a trois semaines, je lui ai dit ça, et il ne m'a pas blaguée, il a profité de sa perm. Et tu sais, mon frère, il est officier comme toi, il a la croix de guerre avec des étoiles.

— Ça m'ennuie un peu que ton frère soit un camarade.

— Ne t'en fais pas, c'est un gars qui comprend. Une supposition : je lui dirais que j'ai été ton amie, sais-tu ce qu'il me demanderait?... Si tu es embusqué. Ça, un embusqué, je n'oserais jamais lui avouer que j'ai été gentille. Mais un type du six-quatre! On pense à Verdun. Tu y as été, à Verdun?

— J'y ai été, et j'y retournerai sans doute. C'est dur.

— Et tu penses que je vais avoir honte de t'embrasser? Mais mon petit Fred, je ne serais pas une femme si je te refusais quoi que ce soit. Pour quelques jours que tu couches dans ton lit, il faut que tu y sois bien. Et puis, tu as la peau douce. Avec une peau comme la tienne, ça doit t'ennuyer de ne pas te laver. Est-il joli, Madame! Et il a une chaîne d'or autour du cou, avec une petite Sainte-Vierge que lui a donnée sa bonne amie.

— Tu es jalouse?

— Penses-tu!

— Cela ne me déplairait pas si tu étais jalouse.

— Toi, tu es un sentimental. C'est mauvais. Montre la médaille.

— Tambourinette, elle m'a protégé. Ne joue pas.

— Je ne joue pas. Je crois aux fétiches. On

m'a donné un trèfle à quatre feuilles quand j'avais dix ans. Celui qui me l'a donné, un ami de maman, je ne sais pas ce qu'il est devenu, mais le trèfle à quatre feuilles me porte encore bonheur. Celle qui t'a donné la médaille, elle t'a peut-être fait des noises, mais la médaille te porte bonheur, mon petit Fred, c'est sacré... Oh! il y a une inscription à l'envers.

— Laisse, Tambourinette. Tu ne comprendrais pas.

— Attends que je déchiffre. On n'y voit pas très clair, dans ta chambre.

Et la petite fille brune, aux cheveux bouclés, écartant la main de Fred, lut sur le revers de la médaille la devise de Georgie. Puis, battant des cils, elle se cacha le visage sur l'épaule de Fred.

— Qu'est-ce que tu as? dit-il.

— Je suis jalouse.

Fred eut du malheur, et lui aussi devint jaloux, mais de Georgie. Tambourinette soupirait. Fred eut pitié de Tambourinette :

— Ne te fais pas des idées, ma toute petite!

— Je ne me fais pas des idées, mais je veux que tu me donnes une médaille comme ça, et je t'en donnerai une, et une qui sera bénite. Je connais le curé de ma paroisse, il ne me refusera pas.

— Si elle est bénite, railla Fred, elle aura bien plus de valeur. La mienne...

Il s'arrêta, il pensa que la sienne avait accompagné toute la vie de Georgie depuis l'heure de la première déception.

— On s'aime, nous deux! fit Tambourinette.

— Bien sûr, on s'aime!

— Fred, je veux que tu me dises quelque chose.

— Je te dirai tout ce qu'il te plaira, parce que tu as des larmes dans les yeux.

— J'ai des larmes dans les yeux parce que tu

as un passé et que moi je n'en ai pas. Je veux que tu me dises ce que tu as dit à cette autre femme, je veux que tu me dises : « Comme on est heureux! » Tu hésites? Pourtant elle t'a plaqué, sans cela tu ne coucherais pas avec moi. Et je ne te plaquerai pas, c'est toi qui t'en iras à la fin de ta permission.

Le magasin de bondieuseries, les fleurs devant la Madone italienne; Joséphine, le témoin; Georgie, la maîtresse d'avant-guerre; fallait-il trahir tout cela? Hélas! hélas!

— Comme on est heureux, Tambourinette, comme on est heureux!

XXVII

— Geo, tu dors?

— Laisse-moi dormir.

— On n'est pas venus à Billancourt pour dormir comme de vieux époux.

— Je n'ai pas dormi les autres fois, mais laisse-moi dormir.

— Tu me feras croire que ton mari a raison.

— Comme si ce n'était pas assez de lui pour me faire des scènes!

— Je ne te fais pas de scène, Geo!

— Je ne comprends pas pourquoi tu me nommes Geo quand je me nomme Georgie.

— Il y a deux mois, tu comprenais.

— Il y a deux mois, il y a deux mois...

Et, nue sur le grand lit, près de Gérard, nu lui aussi, elle se leva, s'appuyant sur les coudes. La couronne de ses cheveux n'avait pas quitté ses tempes blondes :

— Est-ce que tu crois que je t'aime?

— Je me demande ce que tu fais sur ce lit, si tu ne m'aimes pas.

Elle le regarda à travers les cils :

— Je m'amuse.

— Ta devise : « Comme on est heureux! »

— Bas les pattes! Je te défends de toucher à ma médaille.

— Si je te prends par la nuque et te serre fort...

— Tu me prendras, moi. Comme c'est malin!

— Je ne désire que toi, ma chère.

— Je m'en doute, tu es incapable de désirer autre chose.

— Elle est charmante!

— Je suis odieuse. Mais oui, odieuse! Mon mari travaille à l'étage au-dessus et je couche ici avec quelqu'un que je n'aime pas. Es-tu content d'entendre la vérité?

— Je suis content. Tu es une maîtresse...

— Oui, je fais bien l'amour.

— Et tu aimes faire l'amour, Georgie!

— Et j'aime faire l'amour. Mais toi, l'aviateur, je ne t'aime pas. J'ai imaginé que je t'aimerais. Tu es beau, tu as des muscles, tu sais prendre une femme. Pourtant, je ne t'aime pas. C'est autre chose, aimer.

— Je me contente de ce que tu m'as donné.

— Mon corps? Es-tu bien sûr que ce n'est pas moi qui ai pris le tien?

— Tu joues à nous faire du mal, Georgie. C'est malpropre.

— La malpropreté, mon petit, je te la laisse. Tu as passé plus de six semaines dans la compagnie d'un vieux monsieur à qui tu faisais la cour et de sa femme avec qui tu couchais, sans jamais songer à autre chose, à un autre bonheur. Si tu avais une femme, je la grifferais. Tu caressais mon mari.

— Je ne le caressais pas, mais il m'amuse, c'est un numéro exceptionnel. Ecoute, Georgie, cette nuit, je suis de garde là-haut, dans le ciel. Que le moteur ait des ratés en passant au-dessus des maisons, et je suis mort.

— Et, devant la mort, tu collectionnes des sensations. J'ai fait comme toi, Gérard, depuis des années. Mais, au-delà des sensations...

— Il y a ton mari, le conservateur.

— Il y a mon mari, le foyer, et puis il y a... ce que je cherche et que tu n'as jamais cherché. Ah! vous êtes étonnants, les hommes!

— Moins étonnants que vous, les femmes!

— Les hommes et les femmes, je ne nous comprends pas.

— Si l'on s'habillait, pour discuter? Moi, je n'ai pas d'idées sérieuses quand je suis nu.

— Habille-toi, mets tes bottes en peau de gant, la tunique qui laisse voir ta si jolie cravate. Et puis, quitte-moi, va sur les boulevards, tu éblouiras les filles. Tu es un héros, c'est entendu! Descends du ciel pour leur plaire.

— Sans me flatter, j'ose dire que je t'ai plu.

— Tu ne te flattes pas, mais c'est fini. Oui, cela vient tout d'un coup. On désirait, on ne désire plus. Tu n'as voulu que mon désir, tu n'as eu que mon désir. Tu ne l'as plus.

— Alors, demain?...

— Demain, tu seras chez moi l'invité de mon mari. Il a beaucoup de patience,

— Beaucoup de complaisance.

— Ceci, Monsieur, est assez mufle! Quand on est incapable de sentir la douleur des autres, on n'en parle pas.

— Georgie, je vous demande pardon, mais je souffre!

— Quelle blague! Habillez-vous avant de mentir.

— Enfin, tu as été ma maîtresse.

— Oui, mais je n'ai jamais été votre femme.

— Georgie, voulez-vous que je vous dise...

— Des injures? Je suis une fille? Ecoutez, Gérard, si vous pouviez me promettre de mourir cette nuit, je vous raconterais ce que je suis.

— Je n'ai aucune intention de mourir cette nuit, et je m'habille.

— Du moins, passez dans l'autre chambre, j'ai horreur de voir un homme mettre sa culotte.

— Georgie, cette nuit, quand vous dormirez...

— Qui vous dit que je dorme, la nuit? Peut-être bien que je rêve...

— Cette nuit, quand vous rêverez...

— Il y aura une douzaine d'aviateurs dans le ciel, et vous serez l'un de ceux-là. Faut-il que j'aime les onze autres?

— Ils courent autant de péril que ce petit Frédéric Lefebvre dont votre mari ne peut entendre le nom sans grimacer.

— Autant de péril que tous les fantassins dans la tranchée. Pourquoi croyez-vous que j'aime M. Frédéric Lefebvre, puisque j'ai couché avec vous?

— Vous n'aimez personne que vous-même.

— Je n'aime personne, c'est vrai, mais j'ai attendu pendant des années, et pendant quelques semaines, j'ai cru que j'avais trouvé. Il n'acceptait pas mon mari, et tous, tous les autres l'acceptent. Allez-vous-en, Gérard. Je rentrerai à pied, je n'ai pas besoin de vous pour voir le coucher du soleil. Je vous conjure de ne pas m'en vouloir. Seule je suis coupable. Même si vous ne mourez pas cette nuit, je vous fais présent de ma vérité, et là-haut, dans le ciel, vous penserez à cette vérité. Je suis comme une bête qui aurait été touchée par le Saint-Esprit.

— Ah! vous n'êtes pas compliquée! Quel ménage!

—Un ménage difficile : le mari trop savant,

très honnête, très douloureux, le mari qui prépare la vieillesse, et qui surveille, et qui protège; la femme, une bête soumise à la nature qui ne trouble les bêtes que deux fois par an et les femmes... plus souvent, hélas! une bête touchée par le Saint-Esprit et qui voudrait s'évader. Celui qui lui a proposé l'évasion n'a pas possédé son corps plus que vous ne l'avez possédé, Gérard, mais il a dépassé la chair, et même si la peau l'oublie, celui-là... Allez-vous-en, mon petit Gérard, et bonne chance, cette nuit.

XXVIII

Et, malgré qu'il en eût, Gérard dut partir.

Sur le lit profané, Georgie resta nue.

Entre les lattes des persiennes glissaient les rayons du soleil. Dans le jardin, le gravier crissait sous le rateau. On entendait la joie de la pelouse arrosée.

Georgie fit la moue à son destin. Le petit visage aux yeux cernés devint puéril. Georgie pensait : « Pourquoi suis-je ainsi? » Ce n'était pas sa faute.

Elle joua avec la médaille. Elle la porta à ses lèvres. Allait-elle l'embrasser? Non, elle la mordilla.

Des oiseaux chantaient. Un gros bourdon, entré Dieu sait comment dans la chambre, fut, dans la pénombre, pareil à un saphir.

Georgie allongea les bras, ouvrit les mains, soupira de fatigue et de bien-être.

Cependant, M. Francis Nancel, au second étage de la villa, écrivait rageusement, sous la dernière

phrase de la préface achevée, le mot : « *Fin* ». Depuis deux ans qu'il travaillait à composer ces cinquante pages, il avait pu mesurer son impuissance d'écrivain. Sans doute, la guerre, l'exode de Bordeaux, la lecture des communiqués, l'avaient-ils distrait de son labeur. Mais, cette œuvre terminée, que faire? Quel prétexte trouverait-il en face de lui-même pour surveiller Georgie? Il lui faudrait demeurer dans son luxueux cabinet du musée Duguesclin, être jaloux loin d'elle. A Billancourt, il savait, et ce n'était pas du corps de Georgie qu'il était jaloux. Volontiers, il aurait dit, s'il avait osé dire toute sa pensée : « Je préfère que tu en aies un par semaine; quand cela dure plus de huit jours, j'ai peur.» Il avait eu peur affreusement en 1914, pendant tout l'automne et le début de l'hiver, jusqu'à l'arrivée de James, peur de la tristesse de Georgie, de son regard qui s'en allait au loin, peur du désœuvrement de Georgie. Quand James était survenu, il avait respiré plus à l'aise. C'était pour ce petit Fred comme pour les autres. Et M. Francis Nancel avait remercié les dieux. Il les avait bénis lorsque sa discrète surveillance lui avait appris que Georgie, avec James, retournait à Billancourt.

Il rassembla les feuilles du manuscrit dont chaque lettre était dessinée, dont chaque phrase était une parfaite harmonie. Il murmura :

—Tout le Moyen Age!

Il sonna et dût sonner à plusieurs reprises car les petites Basquaises étaient au chevet de M. Lavielle, moribond. La plus jeune des cinq sœurs se présenta enfin. Elle pleurait.

— Il ne passera pas la nuit.

M. Francis Nancel lui tapota les joues, paternel et compatissant. Il réclama son addition.

— Vous ne reviendrez plus, Monsieur?

— Non, j'ai fini mon travail.

— On vous regrettera, dit la petite. On avait pris l'habitude... Excusez-moi, c'est la dame du 3 qui sonne. Son Monsieur est parti, il faut que je l'aide à s'habiller.

M. Francis Nancel fronça les sourcils. Pourquoi Gérard avait-il laissé Georgie seule? Ils s'étaient querellés, sans doute, et Georgie serait maussade toute la soirée. Ah! la vie n'était pas facile!

A pas feutrés, M. Francis Nancel descendit sur l'escalier dont les marches étaient bruyantes. Il salua le jardinier qui lui fit un petit sourire.

Il gagna la berge du fleuve, non sans avoir cueilli un rameau de lilas, et il s'en alla, respirant les fleurs dans la lumière dorée du soir, la serviette sous le bras.

A peine avait-il marché dix minutes qu'il aperçut un couple qui venait à sa rencontre : une petite femme brune, un sous-lieutenant d'infanterie. Ils avaient l'air de fiancés, si jeunes tous les deux; l'officier tenait la gamine à la taille, et la gamine respirait une branche de lilas.

« Mais c'est Frédéric Lefebvre! » se dit joyeusement M. Francis Nancel.

Et il le salua de loin, l'appela du geste.

— Ah! que je suis content de vous revoir! Mademoiselle, mes hommages.

Fred était moins satisfait. Des souvenirs.

— Je te présente M. Francis Nancel, conservateur du Musée Duguesclin.

— Vous êtes en permission, lieutenant?

— Je repars demain.

— Et vous n'êtes pas venu nous voir! Je ne dirai pas à ma femme que je vous ai rencontré, elle serait fâchée.

M. Francis Nancel n'avait pas achevé sa phrase qu'un taxi qui ne marchait que par l'effort d'un seul cylindre, un taxi dont le moteur cognait, un taxi pitoyable et lent s'approcha, et,

dans ce taxi, Georgie, elle aussi, respirait les fleurs de quelques rameaux de lilas.

Peut-être n'aurait-elle point vu ceux qui l'avaient tout de suite reconnue, mais M. Francis Nancel tenait la vengeance de ses douleurs de l'automne et du début de l'hiver 1914.

— Quand on parle du loup... fit-il, et il héla Georgie, se campa devant le taxi qui parut s'arrêter de lui-même.

Fred avait envie de tuer, plus envie de tuer qu'au moment de l'assaut.

Georgie ferma les yeux pour ne pas voir.

— Grondez-le, ma chère, grondez-le! Il est en permission, il repart demain, et il n'a pas trouvé une minute pour venir chez de vieux amis. Il est vrai que son excuse est charmante.

Georgie avait tendu la main, et Fred baisait cette main naguère chérie. Tambourinette les observait, le visage à demi-caché par les lilas.

— Vous avez maigri, dit Georgie. On voit que vous avez souffert.

— Pouvez-vous dire! s'écria M. Francis Nancel. Il n'a jamais eu si bonne mine!

Georgie referma les yeux, et, d'une voix lointaine :

— Je ne vous demande pas de venir à la maison. Elles sont si courtes, ces permissions de détente. Francis, je vous ramène? Nous pourrons traverser le bois. Au revoir, Frédéric. Soyez heureux!

— Ne vous exposez pas trop, lieutenant, et boutez-nous ces Boches hors de France!

— Adieu, Madame, dit Frédéric.

Il regarda longuement le taxi qui s'éloignait cahin-caha.

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? demanda Tambourinette. Le vieux a l'air loufoque, mais sa femme a dû être jolie.

— Elle a été mieux que jolie, Tambourinette.

— Une de tes anciennes?... Ne réponds pas. Ça n'a pas d'importance. Alors, tu ne veux pas qu'on aille à Billancourt pour notre dernière nuit?

— J'aimerais mieux pas.

— C'est ta dernière nuit, tu es le maître. Pourtant, on est bien à Billancourt. Quand on se réveille, le matin, on entend les oiseaux et le jardinier, on se croirait à la campagne.

— Tu as été souvent à Billancourt, Tambourinette?

— Des fois.

— Et que sont devenus ceux avec qui tu étais à Billancourt.

— Ah! tu m'ennuies, On n'a plus qu'un soir, tu ne vas pas le gâter. Je t'aime, mon petit, tu vois bien que je t'aime.

— Jusqu'à demain.

— On a le temps d'être heureux, jusqu'à demain. Regarde ma médaille. Tu en as deux, toi. Moi, je n'en ai qu'une. Oh! dans quelques années, tu en auras une douzaine. Si j'étais un homme, cela m'amuserait d'avoir une douzaine de médailles avec la même devise.

— Ça ne m'amuserait pas, dit Fred. Parlons d'autre chose, ou plutôt ne parlons plus. Tu es jolie.

XXIX

— Joséphine, ne pleurez pas comme cela!

— Que Monsieur m'excuse. J'avais pris l'habitude de venir chaque jour chez Monsieur.

— Mais vous pouvez venir chez moi chaque jour.

— Il n'y a pas de raison que je vienne chaque jour, Monsieur, si je ne mets plus de fleurs devant la Madone qui ressemble à Madame.

— Mettez des fleurs, Joséphine.

— Je ne peux pas en mettre si ça ne fait pas plaisir à Monsieur, je n'aurai pas de goût. Pendant deux ans, tous les matins, je pensais : « C'est comme si j'allumais un cierge dans une église. » Ça portait bonheur à Monsieur, cet amour. Monsieur a peut-être tort.

— Oui, Joséphine, j'ai tort. J'ai moins de chagrin en partant, je serai plus malheureux là-bas. Mais c'est fini. Allons, courage, on va descendre la cantine. Non, elle est trop lourde pour vous seule.

— Ce n'est pas la cantine qui est lourde, Monsieur, c'est mon cœur.

— Le mien aussi, ma vieille, le mien aussi.

Mais Tambourinette entra dans l'appartement. De grosses larmes coulaient sur ses joues.

Ils s'en allèrent vers la gare après que Fred eût embrassé Joséphine, et, dans le taxi, Tambourinette sanglotait.

— Calme-toi, petite, calme-toi.

— Ce n'est pas ma faute, je n'ai pas l'habitude. Toi, tu as l'habitude.

— On ne s'habitue pas, petite, à ces choses-là.

— Tu sais, chéri, ta médaille, je la garderai toute ma vie. Et je me souviendrai de toi.

— Chaque fois que tu seras heureuse?

— Oui, chaque fois... pour être un peu triste.

BINET-VALMER.

Parmi les Lettres qu'on n'envoie pas

Nouvelle inédite

par

LA COMTESSE DE NOAILLES

Ma main, en t'écrivant, voile les mots que je trace, et c'est une pudeur bien nécessaire, mon amour, comme lorsque tu abaisses la turbulence de tes cheveux foncés sur ton bleu regard, devant ta mère et tes sœurs, quand tu devines que ce regard me fascine et m'attendrit autant que si je n'avais jamais cru qu'il y eut des yeux bleus, et que mon cœur te sût gré de ce miracle de limpidité, qui dévoile plus d'âme.

Tout devrait m'empêcher de t'aimer : ton caractère et le mien, ta faiblesse d'oiseau nerveux qui recherche son libre vol, son libre repos, et ma force triste, souvent découragée; la jeune fille qui pourrait être ta fiancée, et qui m'émeut jusqu'à la poésie, quand, me promenant avec elle le soir dans le jardin, j'ai le bras passé autour de son épaule candide et que, pour m'embrasser et me dire adieu, elle rapproche son visage confiant et simple de mon visage plein de secrets, que je possède comme une science inévitable, conférée par les ans, et qui me donne

un sentiment de tristesse acceptée, de ruse sans voile et de propriété puissante. Je devrais ne pas t'aimer, puisque l'attrait qui me dirige vers toi ressemble moins à l'aimantation de l'aiguille et des pôles qu'à un égarement continu qui par l'habitude s'organise. Je pourrais éprouver cette ferveur, il me semble, pour quelqu'un qui serait l'opposé de toi-même et qui, au lieu de faire bouillonner en mon cœur des sources trop tendres, ivres de générosité, y provoquerait le miracle de l'adolescence recouvrée, de la défaillance heureuse sur un bras puissant, et le sanglot de gratitude envers la force patiente, attentive au plaisir. Cet aîné, dont j'imagine la passion protectrice, me guérirait bien de ton délicat visage, de toutes les parcelles de ton être, fragile comme l'œuf de la mésange, et sur qui mes yeux étendent des ailes démesurées, pareilles à des marges somptueuses, qui ploient dans l'espace, sans nécessité et sans appui. Je t'aime parce que je t'ai rencontré dans la saison divine de l'amour, à l'époque du printemps naissant, quand l'aube est toute brouillée de chants d'oiseaux, quand l'air du soir cueille le parfum des lilas et s'en gorge, comme un faune nocturne, accroupi dans la nuée, qui mâche des fleurs en riant.

Je t'ai aimé parce que tes yeux clairs, et joyeux, et distraits, ont fixé un jour les miens avec une stupeur éblouie, et qu'en eux s'obscurcissait soudain ta vie, comme se forme le noir nuage de plomb d'un orage qui opprime le paysage et le menace de cécité et de mort. A ce moment, bien que nous fussions entourés de vingt personnes parlantes et frivoles, tu n'entendais que la révélation de ton amour pour moi, et tu paraissais étranger et seul, comme est seul, et comme est étranger tout être à l'heure de mourir. Tu paraissais brave aussi, disposé invinciblement à quelque décision téméraire, irrémé-

diable, toi qui glisses commodément au fil de la vie comme un cygne dans le sillage d'un autre cygne. Tu paraissais brave, et imprudent, et résolu et fou, — sagement, célestement fou, comme le doux et loyal Tristan à ce moment terrible dont tu te souviens bien. Tu te souviens bien de ce moment terrifiant où la plainte du roi trahi gémit comme le vent d'automne dans l'arbre jaune, et se prolonge droite et triste comme la justice, et inlassable ainsi que toute revendication qui a ses racines dans la certitude de la chair qui souffre, et dans l'équité. Le doux Tristan, confus par ces grandes plaintes, courbe la tête devant celui qui fut son ami, et que soutiennent, de leur assentiment silencieux, les chevaliers consternés; on croit qu'il se repent, mais alors, redevenu seul en son âme, il se tourne vers Yseult, et simple, et sûr, et tranquille, pareil à un jeune homme honnête qui dans la demeure de ses parents invite sa fiancée à le suivre, il la convie à l'impossible et funeste bonheur. Et c'est pourquoi il mourut.

Un jour, devant moi, tu fus, par ton regard, comme celui qui choisit inévitablement l'imprudence qui fait mourir. Tu ne seras plus jamais comme ce jour-là. Toute ta force de création tu l'as donnée à ce moment; il s'agissait de conquérir, et tu fus un instant paré de ta splendeur intérieure, de promesses éclatantes, aidé en cela par la nature, comme le sont, en la richesse de leur plumage et de leur robe lustrée, tous les oiseaux et tous les cerfs dans la forêt, parce qu'il fallait bien que tu fisses cet effort pour obtenir un cœur difficile.

Je t'ai aimé en secret dès cet instant. Tu t'en es aperçu. Depuis, tu te reposes. Je pense à toi, tu penses à moi, tu attends. Tu ne me donneras plus rien jamais que de vouloir bien accepter avec allégresse, avec stupeur et contentement —

amour bien lourd pour toi; mais tu sais que cet amour trop pesant se fera léger et saura ne tenir que peu de place; tu sais que je recourberai en moi ces tentacules mystérieuses des cœurs puissants, qui s'allongent vers l'âme désirée et la contraignent en la comblant; que je me retirerai en moi-même comme l'ermite hâve et pâle, consumé par la foi, qui ne sort pas de sa cabane, qui a peur, au printemps, non seulement d'être ébloui et tenté, mais aussi de sanctifier le paysage, de le troubler en sa frivolité joyeuse, en sa grâce innocente et païenne. Car toute passion spirituelle jette un feu sombre et actif qui agit puissamment, — et la fleur, et l'oiseau, et toi-même, n'avez pas besoin d'autre aliment que la sève allègre qui vous nourrit. Mais tu sais bien que ce n'est pas toi qui souffriras.

Chère âme tiède, qui n'es brûlante que par sursauts, tu n'es pas brave, et je ne le suis plus tous les jours. Il faut éviter de nous voir. Je viens te le dire. Déjà tout un monde de tendresse sensible a tissé autour de nous un cocon soyeux qui nous rend solitaires et captifs. J'ai la plus grande part dans ce travail secret, mais tu as été, sans le paraître, de connivence. Faut-il continuer cet ouvrage sans but, difficile, mais si doux, hélas! quand le visage absorbe le visage, quand toutes les intentions se rencontrent et s'épousent dans l'atmosphère, quand la voix baise la voix? On est encore loin de l'Océan bondissant que déjà son souffle houleux remue secrètement tout l'espace, et qu'un hameau abrité dans les plaines est, sans le savoir, vivifié et tenu en éveil par l'excitation marine. Je ne sais encore à quelle distance est la tempête, mais déjà nous sommes pareils à ce hameau dans la plaine...

— J'ai fait de ta mère mon amie, de ta sœur ma complice innocente, qui nous unissent. De bon cœur, et à leur insu, — et parce qu'elles ne

savent pas qu'il faut tout craindre, — elles nous ont livrés l'un à l'autre. Je les aime à présent pour leur familière gaîté, pour leurs gestes connus, leurs pensées claires et bien lisibles, et pourtant jamais je ne perds de vue qu'elles sont des routes ignorantes qui mènent vers ton être où je me repose; jamais je ne cesse de les employer comme un bac qui traverse cent fois la rivière, et elles me conduisent jusqu'au bord de ta personne où je débarque et où je prends possession d'un domaine immense et calme. Une fois là, nous sommes seuls, dûssent-elles ne nous point quitter, et nous parlons ce solitaire langage que l'on crée lentement, avec de muets tâtonnements de l'esprit, et qui ensuite émane avec aisance du silence et des yeux.

Si le parfum n'est autre chose que de subtiles molécules qui viennent enivrer l'odorat, de quelle matière fine et certaine est faite cette vague d'amour d'un être dont le cœur se dissout et vient envelopper un autre cœur?

Mais à tout cela, qui, pour moi, fut le bonheur, il faut aujourd'hui renoncer. Il faut ne plus nous revoir.

Accepte ces mots, chère âme. Je sais d'ailleurs quels seraient notre tourment, notre désordre, si nous nous rapprochions davantage. Mon devoir est de te le dire, — peut-être l'ignores-tu? — mais il ne se peut pas que l'on soit heureux. Le bonheur, c'est ce moment déjà passé que je t'ai dépeint, ce moment où, tes yeux soudain rivés aux miens, piqué au cœur par le désir comme le papillon qui meurt traversé d'une épingle, tu haletais pourtant de transfiguration, et que tous deux, en cette minute, alors que l'instant d'avant nous n'avions à nous plaindre de rien, nous nous sentions comme tirés du néant pour une destinée nouvelle. Voilà où et quand fut le bonheur. Toute la tendresse timide, ingénieuse,

opiniâtre, qui a suivi cet aveu n'était plus qu'un acharnement égaré vers le passé, que l'on appelle les projets; car l'imagination et l'espérance ne sont pas autre chose que la recherche du souvenir, qu'un zèle éperdu, que le dévouement servile aux exigences de la mémoire.

Et nous voici à l'heure où notre tentation nous trompe et où notre malheur nous attend. A quoi travaillons-nous, dans l'ombre de nos pensées prudentes et dans l'inconscience de nos actes? A tuer cette convoitise tendre, comme on tue la soif, par une longue gorgée de folie désaltérante, pendant laquelle on balbutie de bonheur, et qui vous laisse ensuite étonné d'avoir tant eu besoin de ce qui est accompli! Peut-être semblerais-tu bien mince à mon cœur quand j'aurais tenu contre moi ton visage, bu ce bleu de ton regard qui me semble si finement tendu sur l'abîme de la pensée, comme une pellicule d'azur au-dessus de tout un univers. Songe à cela, ô ma soif, et songe aussi que la bonté sans borne que j'éprouve pour toi, parce que tu es comme un fragment de moi-même errant, non encore annexé, je ne l'aurais plus pour toi que par rapport à moi-même; — que je ne serais bonne pour toi que dans la mesure où je me protégerais de la souffrance, dans cet emmêlement affreux et sacré où nul ne reconnaît plus sa part intégrante.

L'amour, la tendresse, l'amitié, avec leur cortège de soins de l'âme et de dévouement, voilà les garants certains de la loyauté, de la délicatesse et du sentiment fidèle. Mais appellerai-je de ces noms la passion qui me soulève? N'ai-je pas pour toi qu'une fantaisie excessive, comme lorsqu'à vingt ans je courais voir en Hollande les moulins frapper de leurs battes joyeuses le lait bleu d'un azur humide, ou que

je me précipitais pour contempler Venise, bâtie de silence et de vide, tramée d'eau verte et de noires gondoles, et respirante de chants d'amour?

Qu'est-ce qui nous resterait après le plus grand aveu, le plus silencieux, — le plus transpercé aussi de paroles démentes, murmurées sur toute la terre, puisées aux sources de l'éternel instinct?

Nous n'aurions plus besoin de nous aimer, puisque nous nous aimerions. Tout ce grand travail minutieux, habile, serait terminé: il nous resterait à continuer d'imiter le bonheur, d'en faire mille esquisses, mille pastiches, sans jamais arriver à le rendre ressemblant. Il faudrait surtout l'empêcher de fuir. Qui ne peut pas fixer le moment ne peut rien. Il faudrait ne pas craindre cette fuite, cette succession des jours, quand déjà la diversité, même heureuse, trouble l'esprit anxieux, l'épouvante et le fait douter, car tout changement ressemble au reniement, à la lassitude et à la mort.

Il nous resterait l'extermination continuelle de l'heure, cette hâte à pousser et forcer le temps pour arriver plus tôt à la minute de la rencontre, — et c'est vrai que dans ce gaspillage coupable nous connaîtrions l'un par l'autre la jubilation, cet enchantement frénétique qui fait autour de soi le désert pour sa joie, et trône dans un azur torride, pareil à ces ciels de juillet qui brûlent les végétations et les arbres.

C'est vrai qu'en mêlant l'univers et toutes les circonstances à nos êtres, nous croirions encore n'aimer que nous-mêmes. C'est vrai que nous connaîtrions, chacun pour soi à cause de l'autre, cette paix juvénile et funèbre du repos rapproché pendant les soirs d'été, quand la fenêtre ouverte fait communiquer la chambre avec la nue même, et qu'à l'heure de minuit on croit sombrer dans le cristal noir d'un lac, limpide, faiblement mou-

vementé et à peine humide. Je serais près de toi dans la stupeur bénie que provoque toujours cette coalition puissante de deux créatures réunies qui, ayant surmonté les obstacles et atteint leur royauté, se sentent prodigues, envers le monde, de pitié condescendante et de mansuétude. Mais nous penserions l'un près de l'autre sans pouvoir nous dire toutes nos pensées, parce que deux corps qui respirent rapprochés possèdent une telle sécurité d'amour que l'esprit reprend sa route séparée, et si l'on peut aisément mourir ensemble dans un accord soudain, il ne se peut point que l'on flâne sans distraction, rêverie solitaire, et indicible diffusion de l'âme.

En te comblant de tous les biens possibles, ah! comme j'aurais vite cessé de te vouloir du bien, car il y a la jalousie. Songe à cela. Toutes les femmes sont jalouses, sans raisons, simplement, parce qu'elles savent qu'il y a d'autres femmes. Ce sentiment monstrueux est de toutes les passions la plus assidue et la plus vaine. C'est la seule qui, dans son misérable et sublime élan, veuille commander à la fatalité. Car il n'est pas exact que la jalousie, en ce qu'elle a de volontaire et d'implacable, projette seulement de se réserver la tendresse, les bienfaits d'un cœur, et sa fidélité. Non. Elle exige d'un être qu'il ne connaisse et n'imagine que par un seul être la béatitude et la volupté. Si terrible est cette tentative, que celui qui s'y consacre est aussitôt dément. Elle exige le désir pour soi seul et le dédain pour toute autre créature. En vue de se sauver de sa détresse, et par une méthode rigoureuse, elle se nuit inlassablement. Et comment le cœur jaloux pourrait-il s'éloigner un instant de la créature qu'il observe et surveille, puisque, plus forte encore que la loi qu'il s'impose, est son ivresse et sa tentation? La jalousie aime avec une frénésie de véhémence qui la situe au sommet de la

détresse et du besoin. Peut-être atteint-on, dans la jalousie, au plus extrême plaisir, et à l'assouvissement perspicace de la plus profonde nécessité.

Pour moi, le vertige que j'éprouve à ton égard, quels en sont les mobiles? Car la nature ne se trompe point, ô toi que j'eusse pu, il me semble, ne pas aimer! Et je te recherche pour quelque chose d'unique, d'inconnu encore, et de certain, puisque tout être se complète par autrui, puisque tout désir est la volonté de ne mourir qu'achevé, rassasié, augmenté de nourritures humaines.

— O moi-même errant, absent, pensant, toi qui parles, toi qui te meus, toi qui vis hors de moi, qu'est-ce qui me fait t'approcher avec tant de candide et invincible obstination? Est-ce une minute de mortel plaisir ou une éternité que je tente de rencontrer en toi? Est-ce une science nouvelle, la connaissance qui ravit et rassure à jamais, ou bien un oubli de toi par toi, et la solitude enfin conquise, — la solitude paisible, sans regrets, et cette conviction que, te chassant soudain de ma pensée satisfaite, je croirais t'avoir expulsé de toute la terre, t'avoir supprimé de la surface même du globe, où l'un de nous deux est superflu, dans cet état de double et soupçonneuse unité où le désir met les êtres?

Car je te le disais, il y a la jalousie. Qui voudrait de tant d'efforts et d'angoisses? La jalousie, où tout est défaite; qui, attaquant, est aussitôt déblayée par ses ennemis et voit leur sort s'élever comme une victoire sereine; la jalousie, monument que l'on construit en tentant de l'abattre, à qui le guet, les sueurs, les larmes apportent des matériaux solides; incendie qui s'entretient par l'eau même, inondation que les digues exhaussent et consolident. La jalousie, pas-

sion immobile, trépignant dans ses profondes empreintes, tandis que continue la vie ingénieuse et féconde! Je ne veux pas être comme ceux qui restent sur le quai des gares, avec des visages dévastés, quand le train se met en mouvement, cahotant dans ses flancs ce grand chancellement poétique de son vacarme, de sa vapeur, de ses fumées, qui le font ressembler à quelque monstre intelligent dans sa maladresse énorme, et qui, plein de visions et de projets, plein de soif, se dirige avec précaution, à travers la distance et l'espace, vers un abreuvoir immense.

Quand j'ai déjà si peur de toi-même, et de ce halo, de cette buée de toi que prolongent autour de ton être tes sombres cheveux courroucés, ta couleur pâle, le rythme de ton sang et ton parfum, comment n'aurais-je pas peur du plaisir avec toi? Peur de ce terme de la joie humaine, de cette conclusion abrupte comme un promontoire qui descend à pic sur la mer; peur de ce gouffre vague dans lequel on est ensuite précipité, qui n'a plus de but nouveau, immédiat, unique, et qui, par des chemins de langueur et de combattive mélancolie, ne se prolonge plus que vers le dépérissement et la mort.

Ah! voulais-je vraiment te dire toutes ces choses, t'écrire cette lettre? Non, je ne te l'enverrai point. J'ai eu beaucoup pitié de toi depuis des mois, sans raison, sans que cela fût nécessaire, et parce que, t'aimant, je m'aperçus soudain que tu étais mortel, que tu étais déposé dans les mains du destin, que le destin pouvait en prendre à son aise avec toi, et te presser trop fort, colombe, — et alors j'ai pressenti ce que pourrait être ton œil voilé et ton gémissement, et ce vague regard de reproche, si poignant, quand la pupille insistante frappe comme les coups de marteau du cœur. Mais à présent j'ai pitié de moi. J'ai réfléchi en t'écrivant; mon cœur et ma

vie s'agrippaient en moi et me nuisaient comme des bêtes ennemies qui, en leurs appétits violents, se nourrissaient de mon esprit. Et voici que, convaincue par la tristesse, convertie par la résignation et le manque d'espérance, je trace ces mots étranges et je te dis que tout est bien. Je vais souffrir, beaucoup, tant, et de telle sorte, que je ne pourrai plus m'informer en moi-même de tes pensées, car celui dont on apprête le supplice ne se demande pas si le bourreau a autour du front quelque ombre de mélancolie. Mais je te dis que tout est bien.

Je garderai de toi l'image de la joie plénière et fugitive. On ne retient pas la joie, ces moments de foudre et de paix qui, dans leur brièveté, semblent contenir une organisation opulente et soigneuse, et avoir eu la force et la prévoyance de la création du monde.

On ne retient pas la joie; tout ce qui est divin s'enfuit : la musique transperce en s'enfuyant; les jours favorisés s'abattent comme des morts que visait sournoisement, dans un coin masqué de l'espace, une carabine céleste. Tout ce qui enivre est éphémère. Et puis, comment t'aurais-je aimé? Parfois, déjà, je t'en voulais à toi de toi-même; les baisers qui rapprochent deux visages avec la supplication enivrée de l'échange et de la turbulence meurtrière sont encore un obstacle, une interposition, pour l'amour vraiment avide. Ils ne livrent pas cette goutte de sang que chaque être réclame de l'autre pour goûter le sentiment de l'unité, de la destruction et du pacte éternel. Qui ne sait que le contentement d'un jour est troublé, le jour suivant, par le rire, l'insouciance, la distraction de l'être convoité, qu'on ne voudrait contempler que mourant, car il n'est pas d'autre union parfaite que l'agonie et la mort.

Mais peut-être en renonçant à toi ne souffrirai-je pas autant que je l'ai cru. O voyageur, tu

demeures mon prisonnier; éloigne-toi, ne détourne pas même la tête, ignore, si tu veux, de quel regard je te suis, je t'ai pris à toi-même et tu n'es plus que l'ombre courante de la masse de toi que j'ai bâtie dans mon cœur. Fussions-nous séparés par des continents et par le plus mort silence, qu'encore je te garderais. Celui qui est aimé ne s'appartient plus, il n'est pas en son pouvoir de nous obliger à l'aimer moins, de nous reprendre les images que nous avons de lui. Son œil lui a été dérobé quand, simple et naturel, il luisait et percevait tous les objets. Nous lui avons dérobé ce regard, et le contour mobile de sa lèvre, dont la fonction est de se mouvoir, de rire et de parler. Nous l'avons volé quand nous le regardions, arraché à lui-même lorsque nous le touchions, nous avons connu son secret en absorbant dans l'air sa voix et son souffle, et que lui reste-t-il de lui-même maintenant, si nous l'avons, dans notre esprit, à tel point magnifié? Nous avons conquis tous les détails de son visage, quand le désir si pieux, — pourtant si perspicace, — s'est posé sur ses traits d'un pas subtil de l'âme, plein de précautions mais rapace, car le désir s'abat avec turbulence et discernement, comme les oiseaux timides, tendrement affolés et dirigés par l'instinct, envahissent, sans égard, l'éblouissement du cerisier vermillon...

Et voici que je songe que tout cela que je te dis, tu ne l'entendras point! Que va-t-il rester à mon cœur qui t'épargne et ne sollicite pas ta réponse? Ah! je le sens bien, il lui restera son secourable orgueil. Et pourtant, ce soir, le crépuscule d'été est uni et glissant comme une piste préparée pour le coureur qui s'élance vers un but désiré. Tout est bienveillant, encourageant. L'atmosphère, si tendre, est en pente vers l'amour; le ciel charmant, d'un bleu cendré, a la

couleur de te revoir. Tout est complice du cœur et offre ses facilités. Je résisterai cependant à ce divin entraînement. Oui, il me restera mon secourable orgueil. Il restera ceci à mon orgueil de me dire parfois, — car tu n'exiges pas de plus grand sacrifice que celui qui te libère, tu ne demandes tout de même pas que je meure, — de me dire parfois que tu n'auras pas connu la joie. Je me dirai que si allègre, enjouée, comblée même que soit ta vie, tu ne connaîtras pas le bonheur; que tous les amours qui te tenteront et te satisferont ne seront que des fragments d'amour, ne ressembleront pas à cet amour immense qui s'étendait en moi et prenait toutes les formes de l'univers.

Et tandis que tu seras seul au long de ta vie étroite, heureuse ou du moins ménagée, moi qui t'aime je resterai longtemps (je ne dis pas toujours, quel vivant oserait prononcer ce mot?) mais je resterai longtemps unie à toi par tout ce dont je t'ai frustré. Pareille à l'ascète solitaire qui se réjouit d'être étendu en prière sur le sol de sa cellule, près de la croix et de la tête de mort; pareille à la panthère qui ronronne sur l'os et la viande de son repas, je rêverai, fière de savoir que tu ne peux pas être soustrait à mon ivresse secrète, je rêverai, — et quand même tu m'en ferais parvenir la défense, je vivrai enfermée avec toi dans le délice qui rend inutile tout l'espace, qui fait glisser un cœur sous un autre cœur invisible, et dont on se réveillerait hagard, comme de la mort même.

Mais ce n'est pas sur de telles paroles que je te veux quitter, chère âme étrangère, — car tu m'es étranger depuis que je n'affronte plus ton visage et ta voix, qui seuls me ressemblaient, sans doute, comme nous ressemble déjà le fruit que l'on porte à sa bouche et qui va se fondre en nous. Non, je ne veux pas mentir en ne te

donnant pas ta part. Garde aussi de moi tout ce que je t'ai donné, tout ce que tu as pris, tout ce qui te revient. Que n'ai-je déjà fait pour toi? Des monceaux de fleurs soulevés, et, mieux que cela, des coteaux, des montagnes, des parties du monde prises entre deux bras de géant et déposées à tes pieds ne témoigneraient pas d'un plus grand miracle d'amour que tous les mots que j'ai dits, que tous les gestes que j'ai faits. Ils pouvaient sembler sans signification, mais leur souhait, leur espoir, étaient de te donner l'univers, de te faire régner sur tout l'espace, de sacrifier tout à toi. Multiple et minutieuse dans un si vaste amour, je sentais se grouper en moi toutes les forces, toutes les lois, et la sagesse, et la prudence. Des siècles t'ont aimé par ce visage contraint qui souriait près de toi. Je ne te retire pas ces choses, ni le don aisé qu'eût été celui de ma vie, ni ce qui est pire, le don que je t'ai fait des secrets d'autrui, — la manière douce et bonne dont je t'ai parlé coupablement de ce qui m'avait été confié, — la façon basse et douce dont j'ai dénoncé et trahi les tendresses des autres hommes pour moi, afin de t'apparaître comme j'étais vraiment, affranchie de tout souvenir précieux, délivrée de tout lien, et naissante pour toi. Garde cette révélation, c'est ton bien, ta propriété. Sache secrètement combien tu me fus cher. Que cette fierté anime tes actes, qu'elle te donne l'audace et la confiance en toi, et la supériorité ressentie sur les autres créatures; qu'elle te console aussi dans ces jours où, pour une peine mineure, tu dépenseras tout de même la plénitude de ta force et de ta souffrance, parce qu'il vient toujours un moment où l'on souffre selon soi et non selon l'objet qui en est digne ou indigne.

— Par le souvenir de moi, sois puissant, joyeux, exubérant, et parfois réfléchi. C'est dans

ta réflexion que s'est empreinte mon image, et qu'elle demeure. C'est entre ton regard et la profondeur de ta pensée, quand tu regardes intérieurement, que mon image est dressée immobile, éternelle, ayant les mains ouvertes comme la reine du ciel, et le cœur transpercé, et les pieds nus, car la reine du ciel, dans sa décence angélique, a le misérable visage de ceux qui sont venus pour donner, pour souffrir, et pour mendier aussi; car il n'est pas de déesse qui n'ait mendié le cœur de celui qu'elle a choisi.

Et dans très longtemps, à l'heure qui viendra aussi, où tu mourras, — quand ton regard, détaché de toute connaissance se détournera des visages familiers et inutiles pour implorer l'inconnu, qui n'est nulle part, qui est l'espace et l'imagination, sache que je suis cet espace où l'être se dissout, que, morte, je veille sur cet instant de ta mort, ombre patiente et récompensée, pour avoir, au moment du délire tendre, eu pitié de toi et de moi, honoré la componction et le sacrifice, préféré au plaisir le sentiment de l'éternité, et pressé contre mon cœur, qui défaillait de tristesse, cette parole sainte de Rousseau : « L'innocence a sa volupté qui vaut bien l'autre, puisqu'elle n'a point d'intervalle et qu'elle agit continuellement... ».

.....

.....

.....

COMTESSE DE NOAILLES.

Le Prince Charmant

Comédie inédite en trois actes

par

TRISTAN BERNARD

PERSONNAGES

GASTON HOUGLARD, 30 ans.
M. CALVEL, 56 ans.
L'ONCLE ARTHUR, 52 ans.
M. ALCIDIER, 46 ans.
MARTIN.
LOUIS DUPREUX.
LONCLE, loueur de voitures.
Mme CALVEL, 53 ans.
ANNA CALVEL, 20 ans.
LA NOURRICE.
Mme HUBERT.
CLARA, femme de chambre.
AMÉLIE, cuisinière.

Au premier acte, la scène est dans un salon, chez M. Calvel, boulevard Richard-Lenoir. — Meubles modernes, d'un goût discutable.

Au deuxième acte, chez les époux Houglard. — Salon assez simple, mais de meilleur goût.

Au troisième acte, dans le jardin d'une petite maison de campagne, appartenant à M. Calvel, à Herblay (Seine-et-Oise).

ACTE PREMIER

CALVEL, ANNA, L'ONCLE ARTHUR

(Il est deux heures environ. C'est après le déjeuner, un après-midi de mars. Anna est au piano. Calvel et son beau-frère, l'oncle Arthur, sont assis sur des fauteuils.)

CALVEL. — Oh! c'est bien. C'est vraiment bien!...

ANNA, *quittant le piano.* — Alors, papa, je vais m'habiller...

CALVEL. — Oui, ma fille. Fais-toi belle, tu entends? Est-ce que maman est dans sa chambre?

ANNA. — Oui, elle est allée s'habiller. La femme de chambre est après elle.

CALVEL. — Elle va encore nous sortir un peignoir violet comme l'autre jour. C'est curieux que cette femme n'a jamais eu aucun goût pour sa toilette. Conseille-la un peu, Anna, afin que cette personne... ce monsieur, ne la trouve pas ridicule.

ANNA. — Alors, à tout de suite... (*A l'oncle Arthur.*) A tout de suite, mon oncle. Tu restes?

CALVEL. — Tu penses s'il reste! Un jour comme celui-là!

(*Anna sort.*)

ARTHUR, *bougonnant. Il a son chapeau et son pardessus, et se lève.* — Je reste... je reste... J'ai à faire mon bureau.

CALVEL. — Mais non, mais non, tu n'as rien à faire. Avec ça que le Ministère de la Justice ne marchera pas aussi bien sans toi.

ARTHUR. — Il marcherait plutôt mieux, mais ça ne se sentira pas. Il faudrait qu'il y ait au moins cinquante employés qui manquent.

CALVEL. — Entrez... (*Entre Martin.*) Tiens, c'est Monsieur Martin! Bonjour, Martin. Quelle heure est-il?

MARTIN. — Deux heures et demie, Monsieur. Je vais au magasin.

CALVEL, *préoccupé.* — Deux heures et demie... Bien, bien. Je crois que je ne viendrai pas, moi, cet après-midi... Ou peut-être seulement sur le tard...

MARTIN. — Bien, patron.

CALVEL. — Est-ce que l'envoi de Dijon est arrivé?

MARTIN. — Ce matin, à onze heures et demie.

CALVEL. — Tout y est?

MARTIN. — Oui, les capes, les chapeaux mous, les hauts-de-forme.

CALVEL. — Arthur, il faudra que je te montre les hauts-de-forme. Vous entendez, Martin, quand mon beau-frère passera au magasin, vous lui montrerez nos nouveaux hauts-de-forme à vingt-huit francs. Quand je te dirai le prix de revient, ça tient du... ça tient du miracle... non, ce n'est pas le mot que je veux dire. Comment dit-on quand quelque chose est miraculeux?

ARTHUR. — On dit du miracle.

CALVEL. — Il y a un autre mot...

ARTHUR. — Du prodige, si tu veux.

CALVEL. — C'est ça : du prodige.

ARTHUR. — J'aimais autant du miracle. Tu as des mots excellents à ta disposition. Et il faut toujours que tu coures après ceux que tu n'as pas...

CALVEL. — Alors, Martin, je n'irai pas au magasin, aujourd'hui... Vous ne me demandez pas pourquoi?

MARTIN. — Oh! patron! ça ne me regarde pas.

CALVEL. — Un vieil employé comme vous... Il vient chez moi, tout à l'heure, une visite, un jeune homme. Ne le dites à âme qui vive. C'est quelque chose qui est en train, pour notre demoiselle. Un jeune homme avec qui elle s'est trouvée au Salon des Champs-Elysées. Ils se sont fait bonne impression. Nous avons pris des renseignements. Mais j'aime mieux n'en pas parler encore. Ces affaires-là, ça peut ne pas réussir. Et quand ça ne réussit pas, il en reste toujours quelque chose... quelque chose de fâcheux... (*A Arthur.*) Ce n'est pas l'expression que je veux dire...

ARTHUR. — C'est celle qu'il faut. Je n'en ai pas d'autre. Et même, si j'en avais une, je ne te la donnerais pas.

CALVEL, *à Martin.* — Il est d'une humeur, mon beau-frère!... Alors, c'est entendu, mon cher Martin? Pas un mot à âme qui vive, avant que ce soit officiel. Une fois officiel, on en parlera tant qu'on voudra.

ARTHUR. — On n'en parlera plus du tout. Ce qui est officiel n'a plus rien d'intéressant.

MARTIN. — Alors, au revoir, Monsieur Calvel. Au revoir, Monsieur Lebron.

ARTHUR. — Au revoir, Martin.

(*Exit Martin.*)

CALVEL. — Voyons. J'attends encore Mme Hubert, ma caissière. Je n'ai rien à lui dire. Mais j'aime mieux voir mon monde. ...Entrez!... (*Entre Mme Hubert.*) Ah! bonjour, Madame Hubert! Quelle heure est-il?

Mme HUBERT. — Deux heures vingt, Monsieur!

CALVEL. — Tiens! le temps dure aujourd'hui. Martin, il y a quelques minutes, disait qu'il était deux heures et demie.

Mme HUBERT. — Monsieur sait bien qu'il avance depuis dix ans.

ARTHUR. — Depuis dix ans?

Mme HUBERT. — Oui, depuis qu'on a adopté l'heure anglaise. Il a dit qu'il n'accepterait jamais ça.

ARTHUR. — Heureusement que ça ne se sait pas en Angleterre!

CALVEL. — Madame Hubert, je ne vais pas au magasin aujourd'hui.

Mme HUBERT. — Bien, Monsieur.

CALVEL. — Après tout, je puis vous en dire la raison, à vous qui êtes une personne de confiance ...Mais que ça reste secret. Nous attendons un jeune homme qui, peut-être, fera un parti pour ma fille... Qu'est-ce que vous dites de ça?

Mme HUBERT. — Je le savais, Monsieur.

CALVEL. — Comment, vous le saviez?

Mme HUBERT. — Martin vient de me le dire dans l'antichambre. C'est un jeune homme qui a été présenté à Mademoiselle Anna, dans une exposition.

CALVEL. — Il n'a pas été long, Martin... Enfin, il pensait bien que je vous le dirais. Mais que ça reste entre nous, n'est-ce pas? Au magasin... n'en parlez pas aux employés... sauf peut-être à Hérisson... c'est un garçon discret. Il est vrai que si vous le dites à Hérisson, vous pouvez bien le dire à Charlot... (*Songeur.*) Mais voilà! C'est que Félix, l'homme de peine, qui est, somme toute le plus ancien de la maison... Enfin, dites-le au personnel si vous voulez, mais n'en parlez pas trop aux clients. Rien de nouveau de la Banque?

Mme HUBERT. — La traite Faginard a enfin été payée.

CALVEL. — Payée!... (*A Arthur.*) Faginard est un petit chapelier de Grenelle. Nous avons eu toutes les peines du monde à faire rentrer cet argent-là.

ARTHUR. — Et le petit chapelier a peut-être eu encore plus de peine que vous.

CALVEL. — Voilà trois ans que l'on continuait à l'assortir. Il fallait bien courir après notre argent. Tout de même, maintenant, sous prétexte qu'il me paye, je ne peux pourtant pas le lâcher. Mais il faudra y aller modérément, Madame Hubert, vous direz au placier de ne pas trop le pousser. Quand une fois ils ont payé un arriéré, ces petits commerçants, ils voient grand, et ils ne s'arrêtent plus!... Au revoir, Madame Hubert!

(*Sort Mme Hubert.*)

ARTHUR. — Je ne savais pas que vous faisiez le demi-gros, et que vous vendiez aux petits chapeliers.

CALVEL. — Oh! nous leur plaçons beaucoup de marchandises. Seulement, il n'y a que les chapeaux achetés au magasin, par des clients de détail, qui portent ma marque : « Au Castor Canadien ».

ARTHUR. — Tu les vends plus cher, ceux-là?

CALVEL. — Ah! oui, ils ont la marque.

ARTHUR. — Peut-être réserves-tu des produits de première qualité aux acheteurs qui viennent dans ton magasin?

CALVEL. — Non... Je te dirai même que, si j'ai un article défectueux, j'ai plus de chance à le passer à un de ces clients-là qu'à un petit boutiquier, qui s'y connaît mieux, et qui y regarde de plus près.

ARTHUR. — Ce n'est pas du commerce large, ça.

CALVEL. — Qu'est-ce que tu veux?

ARTHUR. — Non, tu n'es pas un commerçant moderne. Tu fais plus de tort à ta maison en écoulant un chapeau qui n'est pas en bon état qu'en sacrifiant les quelques francs qu'il peut te coûter.

CALVEL. — C'est possible. Et c'est bien ce que

je me dis quelquefois. Mais au fond, je n'en suis pas sûr. Tandis qu'en mettant un chapeau au rebut, je suis sûr de perdre quelques francs.

ARTHUR. — Petit, petit. Tu n'as pas de grandes idées.

CALVEL. — J'ai mes idées à moi, je ne veux pas les changer. Aux jeunes gens les idées nouvelles. Ils savent comment ça se manie... Quelle heure est-ce que tu as?

ARTHUR. — Es-tu impatient? Il est impatient de se lancer dans l'inconnu. Admirable contradiction! Il ne peut pas renoncer à son vieux système pour la vente des chapeaux. Et quand il s'agit de marier sa fille, il se précipite avec ivresse dans l'aventure... L'homme est un composé de terreurs enfantines et de témérité. Je ne sais plus qui a dit ça... C'est peut-être moi.

(*Entre Mme Calvel.*)

CALVEL. — Tu arrives à temps. Ton frère est parti dans sa philosophie. Arrête-le, va!

Mme CALVEL, *qui marche difficilement.* — Ah! mes enfants! Je suis bien hypothéquée!

CALVEL. — Non, je t'en prie, tu ne vas pas répéter tout le temps devant ce monsieur qui va venir que tu es bien hypothéquée? Comme c'est engageant pour un jeune homme qui veut entrer dans une famille! Il va se demander ce que tu as, et se dire, sans doute, que c'est une maladie... héréditaire. (*A Arthur.*) C'est bien héréditaire?

ARTHUR, *brutalement.* — Oui, oui!

CALVEL. — Nous savons très bien que nous sommes très sains et que tu n'as rien.

Mme CALVEL. — Je ne te souhaite pas d'être à ma place.

CALVEL. — J'accepte tout de suite. C'est moi qui me plaindrai et je ne ferai pas tant de bruit.

Mme CALVEL. — Tu n'admets pas qu'on se plaigne. Et quand, toi, tu as la moindre des choses...

CALVEL. — Oh! je la connais celle-là! Je préfère te donner raison. Tu souffres le martyre, et tu es d'une patience et d'une énergie extraordinaires. Et moi, je ne peux pas supporter une écorchure. Pour le moment, ne parlons plus de ça...

ARTHUR. — Non, non. Ne parlons plus de nos maladies. Mon Dieu! si ce jeune homme allait ne pas prendre notre fille! Quel cataclysme! Ce besoin de marier sa fille au plus vite! Je n'ai jamais vu personne agir raisonnablement, dans cette circonstance, somme toute importante, et qui demanderait un peu de réflexion. Ou bien il y en a qui considèrent leur enfant comme un trésor, leur famille comme un sanctuaire, et il n'y a pas de jeune homme assez remarquable pour y être admis. Ou bien d'autres aussi bêtes que toi, que toi qui as une petite fille très gentille, d'autres, dans ton genre, s'affolent, ont une peur stupide que leur enfant leur reste sur les bras. Alors, pris de panique, ils la jetteraient dans n'importe quels bras!

CALVEL. — Ce garçon n'est tout de même pas n'importe qui.

Mme CALVEL. — Nous avons d'excellents renseignements sur lui.

ARTHUR. — Quelle position a-t-il?

CALVEL. — Aucune position encore. Il est intelligent. Il a de magnifiques relations. Il n'a que vingt-neuf ans. Nous ne pouvons pas exiger qu'il nous arrive avec une position faite.

ARTHUR. — Et toi, à son âge?

CALVEL. — Moi, ce n'est pas la même chose. Je suis d'une autre génération. A dix-sept ans...

ARTHUR. — N'exagère pas maintenant... Mettons vingt-trois.

CALVEL. — J'avais ma position à vingt-deux ans. Mais les temps ont changé. Les jeunes gens d'aujourd'hui ont passé plus d'années sur les

bancs de l'école. De mon temps, le jeune homme avait sa situation faite de bonne heure, mais c'était quelque chose de plus modeste, qui n'augmentait pas. Je ne parle pas pour moi. La mienne s'est augmentée gentiment, considérablement, même, si tu veux. Mais, si j'avais eu plus d'instruction, ça serait peut-être encore mieux que ça n'est.

ARTHUR. — Ça, nous n'en savons rien... Et je maintiens ce que j'ai dit. Je préférerais que ce jeune homme eût une position modeste, que ces espérances brillantes et vagues fondées sur de belles relations.

CALVEL. — Evidemment, on ne peut pas répondre du lendemain. Mais nous savons, en tout cas, que ce garçon est d'une famille honorable. Son père a un petit magasin de confections à Nancy, depuis trente et des années. Et les fiches de renseignements concordent toutes. C'est modeste comme rapport, mais il n'y a pas de passif.

Mme CALVEL. — Alfred!

CALVEL. — Le papa ne gagne pas assez pour venir en aide à son fils. Mais il n'a pas besoin de lui pour vivre; c'est une considération.

Mme CALVEL. — Alfred, si tu ne mettais pas tes pieds sur cette chaise de deux cent cinquante francs. Tu as des distractions que je ne comprends pas... (*Elle se baisse.*) Ces barreaux, une fois que le vernis est parti, c'est impossible à ravoir...

CALVEL. — Là! Quand il s'agit de frotter, elle ne pense plus à ses douleurs...

Mme CALVEL, *se relevant.* — Aïe!

CALVEL. — J'ai eu tort de parler de ça... Tant que nous n'avions qu'une bonne à tout faire, et que je laissais Madame épousseter, il n'était plus question de ses rhumatismes.

Mme CALVEL. — Avec ça que je n'époussète jamais quand tu n'as pas l'œil sur moi!

ARTHUR. — Il ne vient pas, ton Monsieur?

CALVEL. — Tu vois que tu es impatient aussi?

ARTHUR. — Ce n'est pas la même chose. Si cette visite était terminée, je pourrais m'en aller.

CALVEL. — Il n'est pas plus de trois heures et demie... (*Silence.*) Ah si ça pouvait se faire! ...Nous sommes en mars... on les marierait en mai. On irait aux eaux en juin... On reviendrait en juillet, dans notre petite maison d'Herblay...

ARTHUR. — Voilà! Il organise! Pourvu qu'il organise! pourvu qu'il puisse régler à l'avance l'emploi de son temps.

CALVEL. — Ah! tu m'embêtes, toi!

ARTHUR. — Si ce projet de mariage s'était présenté en octobre, et que la question d'aller aux eaux eût été moins pressante, tu aurais peut-être pris plus scrupuleusement tes informations.

CALVEL. — Il faut qu'il passe sa vie à regarder ce que font les autres! Et à critiquer! Je suis un homme léger, n'est-ce pas? C'est de moi qu'on peut dire ça!

ARTHUR. — Non, tu es un homme lourd. Mais tu es surtout un homme qui veut que les choses s'arrangent. Alors, tu ne veux pas voir le danger... Voilà ce que je te reproche...

Mme CALVEL. — Et moi, je lui reproche de mettre encore ses pieds sur les barreaux.

(*Elle s'agenouille pour frotter. Entre Clara.*)

CLARA. — Monsieur et Madame, voici deux Messieurs.

CALVEL. — Relève-toi.

(*Mme Calvel s'est relevée précipitamment.*)

Mme CALVEL. — Eh bien! faites-les entrer... Pourquoi n'avez-vous pas mis l'un des tabliers à bavette que je vous ai achetés?

CLARA. — J'en mettrai une autre fois...

Mme CALVEL. — C'est drôle que vous ne vouliez pas en entendre parler. Vous avez voulu quit-

ter la cuisine et être femme de chambre. Il faut porter des tabliers à bavette.

CALVEL. — Qu'elle ne fasse pas attendre ces Messieurs ...Allez les chercher.

Mme CALVEL. — C'était le jour ou jamais pour mettre un de ces tabliers.

ARTHUR. — Pourquoi deux Messieurs? On ne m'avait annoncé qu'un Monsieur.

CALVEL. — Il y a le petit Dupreux, le fils de M. Dupreux, d'Auxerre...

ARTHUR. — Le petit Dupreux, celui qui est aux Forges du Morvan? Ah! je le connais!

CALVEL. — Pourquoi as-tu l'air de le mépriser?

ARTHUR. — Je n'ai pour lui ni estime ni mépris... Il connaît ce Monsieur?

CALVEL. — Ce M. Houglard? Très bien. Ils sont camarades...

Mme CALVEL. — Les voilà!...

(*Après un silence, la porte s'ouvre. Clara s'effaçant découvre Gaston et Dupreux. Dupreux veut faire passer Houglard, qui lui dit : « Non, entre d'abord, tu es un familier de la maison. » — Dupreux lui dit : « C'est justement pour ça. Entre le premier. » — « Non, c'est toi qui m'introduis. »*)

CALVEL, *faisant les présentations.* — Madame, ...Madame ma femme, Monsieur Arthur Lebron, mon beau-frère, qui est au Ministère de la Justice... comme qui dirait un magistrat.

ARTHUR. — Un magistrat! Un magistrat! Mais non, Monsieur, je ne suis pas un magistrat, je suis un employé à huit mille quatre cents francs, ce qui n'est pas excessif pour un homme de cinquante-deux ans! Mettons un fonctionnaire, si mon beau-frère trouve cela plus reluisant!

CALVEL. — En tout cas, tu ne m'empêcheras pas de dire que tu es un savant?

ARTHUR. — Un savant, maintenant! Un sa-

vant! J'ai lu, certainement, j'ai lu plus que les gens qui ne lisent pas. Mais c'est être un savant à bien bon marché. Il est vrai qu'au prix où est le beurre!

CALVEL. — Ecoutez. Ne le croyez pas. C'est un homme très spirituel.

ARTHUR. — Spirituel, savant, tout ça c'est dans le même sac.

CALVEL. — C'est un original, en tout cas, allez! D'abord vous ne le verrez jamais sans son pardessus. Et dites-vous bien que s'il n'a pas son chapeau, c'est qu'il vous voit pour la première fois!

GASTON. — Je serais désolé que Monsieur...

CALVEL. — Il craint de s'enrhumer. C'est le type du malade imaginaire ce qui s'appelle. Et il n'a aucune maladie! (*Arthur s'éloigne, impatienté.*) Il est tout ce qu'il y a de plus solide comme tous les gens qui se plaignent, tout le temps... Je connais des gens (*il regarde sa femme*) qui ont cette manie. Moi, je ne me plains jamais. Ce qui ne veut pas dire que je sois malade. Cinquante-trois ans, pas un jour de maladie. Ma fille, d'ailleurs, n'a jamais rien eu, à part, bien entendu, les maladies enfantines, petite vérole volante, petite rougeole, petite muqueuse...

(*Un silence.*)

Mme CALVEL. — Nous avons eu le plaisir, l'autre jour, de vous apercevoir dans l'avenue des Acacias. Vous reveniez des courses, avec votre jumelle...

CALVEL. — Et votre haut-de-forme...

Mme CALVEL. — Nous revenions aussi de Longchamp.

CALVEL. — Dans notre auto.

Mme CALVEL. — C'est-à-dire dans l'auto que nous avons pour les affaires. Tu dis : « Notre

auto. » Monsieur va s'imaginer que nous roulons carrosse...

CALVEL. — Comme c'est mon genre de chercher à éblouir le monde! J'aime à dire ce qui est, et rien de plus. Je ne suis pas Rothschild. Je ne suis pas non plus un vagabond...

(*Silence.*)

Mme CALVEL. — Et vous avez vos parents à Nancy, Monsieur?...

GASTON. — Mon père, Madame. J'ai perdu ma mère il y a sept ans. (*Vivement.*) Oh! une maladie purement accidentelle! Un chaud et froid. Ça nous a d'autant plus surpris qu'elle était extrêmement robuste.

CALVEL. — Et votre papa est dans la confection?

GASTON. — Depuis toujours.

CALVEL. — J'ai été plusieurs fois à Nancy. Mais, au point de vue commerce, je peux à peine dire que je connais la place. Pour ce qui est de la confection, par exemple, je suis assez au courant. J'ai été dans une affaire, une petite affaire, à Bar-le-Duc, de compte à demi avec un cousin...

Mme CALVEL. — De compte à demi pour les gains, mais malheureusement pas de compte à demi pour les pertes.

CALVEL. — Une affaire de rien.

Mme CALVEL. — Une affaire de rien, c'est entendu. Et ce n'est pas ça qui pouvait compromettre ta situation. Mais il faut vous dire, Monsieur, que mon mari passe son existence à venir en aide à des commerçants de sa famille. Seulement, maintenant, j'y ai mis ordre. « Ce que tu as, lui ai-je dit, c'est à ta fille. » Il a encore, il y a deux ans, aidé un neveu à lui, qui est coutelier à Chaumont.

CALVEL. — Qu'est-ce que ça intéresse Monsieur, ces histoires-là? Ce petit coutelier fait très

bien ses affaires. Pour en revenir à votre papa, il fait le vêtement bourgeois ou d'ouvrier?

GASTON. — Ouvrier, surtout.

CALVEL. — Ça n'est pas plus mauvais.

GASTON. — Non, il paraît que c'est plutôt meilleur.

CALVEL. — Pardon, Monsieur. Il y a à distinguer. C'est peut-être moins bon pour le courant, rapport aux bas prix que la concurrence vous force à vendre. Comment? On arrive à vendre à perte! Seulement, où l'on se rattrape, c'est que, comme acheteur exceptionnel, quand il est en bombe, l'ouvrier est, par le fait, meilleur client que le bourgeois, parce que, lui, ne connaît pas aussi bien, comme le bourgeois, la valeur de l'argent. Dans ces circonstances-là, vous vous rattraperez de votre courant, et vous verrez des articles qui gagnent, qui gagnent ce que veut le marchand, surtout si le client a un verre en trop. S'il fait de la dépense chez nous, c'est toujours ça de moins qui s'en ira au débit de vins.

Mme CALVEL. — C'est tout de même un métier difficile.

GASTON. — A qui le dites-vous, Madame? Je ne fais que le répéter à mon père. Mais c'est sa vie! n'est-ce pas? Il a soixante-sept ans. Le jour où il cesserait son commerce, ce serait la fin pour lui...

(Silence.)

CALVEL. — Et puis vous, de reprendre ce petit commerce-là, ça ne vous dirait rien. Vous êtes lancé dans le grand monde des affaires, vous devez connaître des personnes très huppées?

GASTON. — Pas mal. Je connais pas mal de monde, dans la haute banque, dans la grosse industrie, dans la grande agriculture.

CALVEL. — Il y a de la richesse en France, il n'y a pas à dire... Et vous avez des affaires en train avec tout ce monde-là?

GASTON. — Toujours un peu, mais ce sont des gens à ne pas brusquer.

CALVEL. — Oh! là là! C'est précieux et fragile comme des papillons. Il ne faut pas toucher ça, même du bout des doigts. Ce n'est pas eux qui ont besoin de nous, hein?

GASTON. — Moi, je puis dire que j'ai appris à les manier.

CALVEL. — Oh! je me rends compte! On n'a qu'à vous regarder. N'est-ce pas qu'on n'a qu'à le regarder.

Mme CALVEL. — On n'a qu'à vous regarder.

CALVEL. — Moi je suis de la vieille école, pas assez d'aplomb.

GASTON. — Avec ça, Monsieur Calvel, avec ça que vous ne vous y mettriez pas comme un autre!

CALVEL. — Oh! ça viendrait, bien sûr, ça viendrait. Mais, moi, j'ai surtout eu affaire à des margoulins.

ARTHUR. — Oui!

CALVEL. — On pourrait peut-être faire dire à Anna de venir, si elle est à la maison.

Mme CALVEL. — Oui, oui, elle est ici. Je vais la chercher.

CALVEL. — Tu n'as pas à te déranger. Tu n'as qu'à sonner. Tu as la sonnerie là.

Mme CALVEL. — Oui, oui, je vais sonner...

CALVEL. — Vous connaissez, n'est-ce pas, notre fille?

GASTON. — J'ai eu le plaisir de rencontrer Mademoiselle, une fois, au vernissage...

Mme CALVEL, *à Clara qui rentre en tablier.* — Dites-donc à Anna...

CALVEL. — Voulez-vous dire à Mademoiselle de venir?

CLARA. — Mademoiselle va venir tout à l'heure, elle est assez impatiente...

Mme CALVEL. — Qu'est-ce que...?

CLARA. — On lui a brûlé une guimpe en repassant. Alors, il a fallu lui en repasser une autre.

CALVEL. — C'est bon! ça n'a rien d'intéressant.

CLARA. — J'avais un petit mot à dire à Madame.

Mme CALVEL, *se lepant.* — Qu'est-ce que c'est?

CLARA. — Je l'ai, Madame.

Mme CALVEL. — Quoi?

CLARA. — Le tablier à bavette... Seulement, j'ai laissé la bavette en-dessous, parce que je ne trouvais plus les épingles de nourrice...

Mme CALVEL. — C'est bon, c'est bon, allez prévenir Mademoiselle... (*Exit Clara.*) Alors, c'est au vernissage que vous avez rencontré notre fille?... Je vous dirai que nous avons toujours des cartes pour le vernissage, par un ami de mon mari qui est comptable dans un journal. Nous avons aussi, par ce Monsieur, des cartes pour l'exposition des fleurs, et alors, par un autre Monsieur, des cartes pour les catacombes.

GASTON. — Ah! les catacombes! Il paraît que c'est très intéressant?

Mme CALVEL. — Nous vous en donnerons si vous voulez.

GASTON. — Avec grand plaisir.

Mme CALVEL. — Oh! vous ne devez pas être en peine de billets?

GASTON. — Moi, pour le vernissage, j'ai ce qu'il me faut, par une relation à moi, un peintre qui est membre du jury.

Mme CALVEL. — Oh! membre du jury... (*A Calvel.*) Dis donc, membre du jury.

CALVEL. — Il paraît que c'est très difficile.

GASTON. — Il faut être connu.

CALVEL. — Il ne suffit pas d'être bon peintre. Il faut avoir de la réputation.

Mme CALVEL. — Membre du jury, mais si ce Monsieur est membre du jury, il est plus âgé que vous? Ce n'est pas un camarade?

GASTON. — Je l'ai connu parce que, pour la vente de ses tableaux, je l'ai mis en relations avec un Monsieur qui connaît M. Vanderbilt, ou, plus exactement qui connaît la personne qui fait les achats de tableaux pour M. Vanderbilt.

Mme CALVEL. — Ah! M. Vanderbilt...

CALVEL. — Ah! M. Vanderbilt, tu ne connais que ça!

CLARA, *entrant.* — Voici Mademoiselle qui vient. Sa guimpe a bien réussi au repassage.

CALVEL, *à Mme Calvel.* — Voici ta fille...

Mme CALVEL. — Voici notre fille.

(*Elle paraît très oppressée.*)

ARTHUR, *à Calvel qui s'est rapproché de lui.* — Qu'est-ce qu'elle a à souffler comme ça?

CALVEL. — Tout l'émotionne. (*Il paraît oppressé, lui aussi.*)

ARTHUR. — Tu souffles aussi?...

CALVEL. — Je souffle de la voir souffler...

(*Entre Anna.*)

(*Un moment d'embarras pour les présentations. Salutations muettes.*)

CALVEL, *troublé.* — Le fils Dupreux, que tu connais... M. Gaston Houglard, que tu as rencontré dans les catacombes... c'est-à-dire...

Mme CALVEL. — Au vernissage...

CALVEL, *impatienté.* — Au vernissage, je ne connais que ça.

GASTON. — Quelle foule, ce jour-là!

ANNA. — Oh! oui, quelle foule!

GASTON. — C'est pourtant bien moins couru que dans le temps, à cause de toutes ces expositions différentes... Salon d'Automne...

ANNA. — Salon des Indépendants...

GASTON. — Salon des Indépendants...

CALVEL. — Elle est très au courant de tout ça...

GASTON. — Je vois, je vois...

CALVEL. — Elle s'intéresse à toutes ces...

GASTON. — Manifestations d'art...

CALVEL. — Manifestations d'art, c'est ce que je voulais dire.

Mme CALVEL. — Elle a fait de la photo d'amateur. Vous me direz que ça n'a pas de rapport avec la peinture. Pourtant, un peintre, que nous avons rencontré à Lion-sur-Mer, lui disait qu'il y avait du goût dans les...

ANNA. — Dans les groupements...

Mme CALVEL. — Voici justement son album.

GASTON. — Vous permettez?

Mme CALVEL. — Il est là pour ça!

ARTHUR, *dans un coin, à Dupreux.* — Ils en sont déjà aux photos. Ils n'ont rien à se dire; ils sont faits pour s'entendre... Dites donc, tout à l'heure, je l'entendais parler; il a l'air un peu épateur, votre petit camarade!

DUPREUX. — Je vous assure...

ARTHUR. — Oh! vous êtes son ami, vous!

GASTON, *feuilletant l'album.* — Voici Mme Garel qui était avec vous le jour du vernissage. Vous la voyez souvent?

ANNA. — Oui, assez souvent.

GASTON, *pénétré.* — C'est une charmante femme!

ANNA, *avec moins de conviction.* — Oui. Vous la connaissez bien?

GASTON. — Je la connais... comme ça...

ANNA. — Parce que... quand on la connaît bien, on change un peu d'avis sur son compte.

Mme CALVEL. — Oh! oui!

CALVEL. — Oh! oui!

Mme CALVEL. — Une femme regardante!!

ANNA. — Oh oui... plutôt mesquine.

GASTON. — Hé bien, écoutez, je m'en étais douté...

ARTHUR, *à Dupreux.* — Ça va bien, ça va bien. Ils ont trouvé quelqu'un sur qui taper, une amie commune...

GASTON. — C'est gentil, cette photo-là.

ANNA. — Ce sont des rochers.

GASTON. — Je vois... Vous aimez la mer?

ANNA. — Beaucoup.

GASTON. — Moi aussi.

ARTHUR. — Tout ça n'est pas compromettant. (*A Calvel qui s'est rapproché de lui.*) Dis donc, la conversation ne s'échauffe guère.

CALVEL. — Il faudrait les laisser ensemble.

ARTHUR. — Je ne fais pas de ces métiers-là, moi!

CALVEL, *élevant la voix.* — Monsieur Dupreux, vous connaissez la vue que nous avons là-bas, de mon bureau, sur le boulevard Richard-Lenoir et le canal Saint-Martin?

DUPREUX. — Oui, oui, je connais!

CALVEL. — Mais non, vous n'êtes jamais venu dans mon bureau. (*A demi-voix.*) C'est pour les laisser ensemble.

DUPREUX. — Oui, oui, au fait, je n'ai jamais vu ça. Je confondais, je confondais...

CALVEL, *à Dupreux.* — Un de mes amis dit que ça ressemble à une ville hollandaise. Viens-tu, Céline? M. Dupreux demande à voir la vue sur le canal Saint-Martin.

Mme CALVEL. — Hé bien, conduis M. Dupreux. (*Sur un signe de son mari.*) J'y vais aussi! J'y vais aussi! (*Elle sort avec Dupreux.*)

CALVEL. — Tu viens aussi, Arthur?

ARTHUR. — Bien entendu! J'adore les vues de canaux. Je viens, je viens. (*A demi-voix.*) C'est aussi mal fait que possible...

CALVEL. — Il fallait t'en mêler. (*A Gaston.*) Votre ami voudrait voir la vue du canal.

GASTON. — Très bien, très bien.

CALVEL, *à Arthur.* — Il a compris.

ARTHUR. — Ecoute, franchement, s'il ne comprenait pas!

(*Ils sortent.*)

(*Restés seuls, Anna et Gaston continuent à regarder l'album, mais elle s'est un peu écartée de lui.*)

GASTON. — Vous connaissez ce Monsieur, qui était avec moi au vernissage?

ANNA. — Non, je ne l'ai pas remarqué.

GASTON, *remettant l'album sur la table.* — C'est un camarade de régiment, le vicomte de Chênecey. Je vous dirai que j'ai fait mon service militaire dans la cavalerie, un régiment où presque tous les officiers avaient la particule, soit *de*, soit *le*... Vous savez que la particule, ce n'est pas toujours *de*, c'est quelque fois *le*. Ainsi, notre capitaine s'appelait le comte Le Baulun... Mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'est qu'à la cantine des sous-officiers où je prenais mes repas, bien qu'étant simple cavalier, nous avions deux maréchaux-des-logis, un vicomte et un baron.

ANNA. — Ah! ah! Et vous avez continué à les voir?

GASTON. — Oui, oui! On est resté très camarades. On déjeune ensemble quelquefois. Et puis, je les rencontre aux courses.

ANNA. — Vous allez souvent aux courses?

GASTON. — Tous les dimanches, et parfois en semaine à Maisons. Je n'y vais pas pour jouer. Je ne parie pas. Mais j'y rencontre des gens que je tiens à rencontrer. Est-ce que vous aimez les courses?

ANNA. — Je n'y vais jamais.

GASTON. — Monsieur votre père me disait qu'il y allait très souvent.

ANNA. — ...Oui, il y va.

GASTON. — Et vous ne l'accompagnez pas?

ANNA. — Non, il voudrait, mais je n'y tiens pas.

GASTON. — Il m'a dit qu'il y allait en auto.

ANNA. — Oui. Nous avons, pour le magasin de chapellerie, une auto de livraison, avec le nom de la maison : « Au Castor Canadien. »

GASTON. — Je l'ai vue passer. Sur le toit, il y a un animal en zinc doré.

ANNA. — Oui, un castor.

GASTON. — Ah! c'est un castor?...

ANNA. — Oui, on l'enlève le dimanche, quand la voiture emmène papa et maman aux courses. Mais il y a toujours la marque de la maison : *Au Castor Canadien*. La voiture entre avec papa et maman sur la pelouse. Il y a des gens qui sont un peu moqueurs... Papa dit que ça lui est égal, et que c'est de la bonne réclame. J'aime tout de même mieux ne pas être là... Autrement, je ne dis pas, j'aimerais aller aux courses.

GASTON. — Quand je serai marié, j'irai tous les dimanches au pesage avec ma femme. (*Elle baisse la tête.*) Moi, je ne suis pas de la vieille génération. Je dis même que, dans l'intérêt des affaires, il faut se remuer et voir du monde. J'estime qu'un homme d'affaires doit se montrer dans tous les restaurants chics. D'autant que l'on connaît toujours le patron ou le gérant et qu'il ne vous fait des prix d'Argentins. Et non seulement on y va dîner, mais on y soupe quelquefois. Vous aimez le champagne?

ANNA. — ...Oui!

GASTON. — Moi, il m'arrive couramment de prendre mes repas au champagne. Parce que le champagne, à la fin du repas, ça ne se fait guère plus que dans les dîners de famille.

ANNA. — Il paraît. Mais je n'en ai jamais pris que comme ça, et d'un sens, je trouve agréable de voir arriver le champagne à la fin, ça change les idées. On ne savait plus que dire à ce moment-là. On voit le vin mousser dans les coupes... c'est amusant.

GASTON. — Je vois que nous avons le même

caractère... Nous aimons nous distraire tous les deux... Ce serait charmant de souper ensemble... Moi, ça me dirait tout à fait...

(*Il pose sa main non loin de la main d'Anna sur le bord du fauteuil. Elle paraît gênée et se dégage.*)

ANNA. — Peut-être pourrait-on rappeler mes parents...

GASTON. — Mais nous ne nous sommes rien dit de ce que nous avions à nous dire : vous vous doutez bien que nous avions quelque chose à nous dire. Nous ne nous sommes pas vus souvent, mais nous avons, je crois, pensé l'un à l'autre. Est-ce que vous m'autorisez à faire une visite à votre père?

ANNA. — Vous êtes bien libre de faire ce qui vous plaît.

GASTON. — Et si votre père m'accueille favorablement, qu'est-ce que vous direz?

ANNA. — Ça me gêne de vous répondre comme ça!

GASTON. — Je voudrais tellement que vous me donniez quelque espoir.

(*Silence.*)

ANNA. — Allez toujours voir papa...

GASTON. — Mademoiselle Anna... C'est le plus beau jour de ma vie!

ANNA. — Est-ce que c'est vrai, au moins?

GASTON. — Vous êtes défiante?

ANNA. — Oh! pas du tout!

GASTON. — Vous savez que j'ai beaucoup pensé à vous depuis notre rencontre au vernissage... Je n'ai pensé qu'à vous...

ANNA. — Je vais dire à papa et à maman de revenir...

GASTON. — Pourquoi? Est-ce que ça ne vous fait pas plaisir d'entendre ce que je vous dis?

ANNA. — Si, si, mais j'en ai assez pour aujour-

d'hui... Même un peu trop... Je ne suis pas habituée à ça...

GASTON. — Mademoiselle Anna, vous êtes une personne exquise...

ANNA, *d'un ton de faible protestation.* — Hou, hou...

GASTON. — Vous êtes un être délicieux...

ANNA, *souriant.* — Vous, vous êtes méchant...

GASTON. — Pourquoi ça?

ANNA. — Parce que...

GASTON. — Pourquoi me dites-vous que je suis méchant?

ANNA. — Hé bien, pour vous dire quelque chose... Je ne peux pas vous dire ce que je voudrais... Alors, je vous dis ça...

GASTON, *tendrement.* — Anna!

ANNA. — C'est assez aujourd'hui...

(*Elle va à la porte.*)

ARTHUR, *rentrant, suivi des autres, avec volubilité.* — Ce canal Saint-Martin! Ah! C'est admirable! C'est plus beau que la Hollande! C'est plus beau que les ports de Norvège! C'est plus beau que tous ces pays que je ne connais pas! (*A Calvel, bas.*) Ça y est, ta fille est séduite. Elle sera mère dans quatre ou cinq mois...

CALVEL, *bas.* — Tu ne respectes rien.

ARTHUR, *bas.* — Je respecte plus de choses que toi.

GASTON, *s'approchant de Calvel.* — Monsieur Calvel, est-ce que je pourrais vous dire deux mots?

CALVEL, *ému.* — Mais avec plaisir...

ARTHUR, *bas à Calvel.* — Ça va bien, il régularise.

CALVEL. — Tout de suite, si vous voulez... Il faut que j'aille au magasin tout à l'heure. (*A Arthur.*) J'ai besoin de leur annoncer ça. Tiens, j'ai envie d'embrasser ma femme, moi, et puis

ma fille... (*Il les embrasse.*) Et vous aussi, jeune homme!

(*Gaston l'embrasse, embrasse Mme Calvel, embrasse Anna, puis il se trouve nez à nez avec Arthur.*)

ARTHUR, *lui serrant la main.* — Non, je n'embrasse pas, moi. Je me réjouis avec tout le monde. Mais je n'embrasse pas...

CALVEL. — C'est un original...

ARTHUR. — Je suis un original : je n'embrasse pas.

Rideau

ACTE DEUXIÈME

La scène se passe dans l'appartement du nouveau ménage Houglard. Un petit salon assez gentiment meublé.

Gaston s'est levé de sa chaise et marche avec agitation. Anna est assise près d'une table, en train de faire des comptes.

GASTON, *comme à lui-même.* — Voyons... Il est dix heures et demie. Je m'en irai d'ici à onze heures... J'irai faire cette course. Je reviendrai à midi moins le quart, parce que j'attends vaguement quelqu'un. Je repartirai à midi un quart...

ANNA. — Tu ne déjeunes pas?

GASTON. — Mais non, tu sais bien, je te l'ai dit. Ça te contrarie?

ANNA. — Oh! j'y suis habituée... Sais-tu depuis combien de temps tu n'es pas resté déjeuner?

GASTON. — La semaine dernière.

ANNA. — Il y a eu un mois hier. Et comme tu ne dînes à peu près jamais...

GASTON. — Je suis rentré hier et avant-hier.

ANNA. — Oui, tu ne t'es même pas mis à table. Tu t'es fait apporter du thé dans ton bureau...

GASTON. — Je n'étais pas à mon aise...

ANNA. — Tu avais trop bien déjeuné... Tu avais mal à l'estomac; mais tes maux d'estomac, qui te font tellement souffrir quand il s'agit de dîner avec moi, cessent par enchantement au moment d'aller déjeuner au restaurant.

GASTON. — Alors, c'est entendu! A partir d'aujourd'hui, je prends tous mes repas à la maison. J'abandonne toutes mes affaires. Je renonce à tous mes projets.

ANNA. — Cette façon de me faire un sacrifice trop grand afin que je ne puisse l'accepter... Je ne te demande pas tant que ça... Un petit sacrifice de temps en temps... Aujourd'hui, je sais que tu as un déjeuner important, et que tu es obligé d'y aller...

GASTON. — Absolument obligé.

ANNA. — Mais ça tombe mal. J'aurais voulu déjeuner avec toi... je suis un peu émue, parce que le petit vient de faire sa première dent. Nounou me l'a annoncé tout à l'heure. Elle me l'avait déjà dit à deux ou trois reprises. Mais cette fois-ci, c'est sérieux. On voit bien le blanc sous la gencive...

GASTON. — Le petit vient de faire sa première dent! A huit mois! C'est bien à huit mois, hein?

ANNA. — Oui, il paraît que c'est un peu en avance.

GASTON. — A huit mois! c'est magnifique! J'ai un fils qui a une dent! (*Il va à la porte de gauche.*) Nounou! (*Entre la nourrice.*) A l'occasion de la première dent de René, je vous donne vingt

francs... Vous inscrirez que je vous dois vingt francs.

LA NOURRICE. — Merci, Monsieur... Monsieur est bien gentil. Mais est-ce que vous pourriez me donner mes gages de l'autre mois, pas du mois dernier... le mois dernier, ça ne presse pas... Mais l'autre mois...

GASTON. — Eh bien! c'est entendu, je vous donnerai ça demain.

LA NOURRICE. — C'est qu'il faudrait que je les envoie à mon mari aujourd'hui...

GASTON. — Bon! Ce soir, alors!

LA NOURRICE. — Je demande pardon d'ennuyer Monsieur. Mais après cinq heures, pour les recommandations à la poste, ça devient trop tard...

GASTON, *à Anna.* — Donne-lui cent cinquante francs.

ANNA, *à mi-voix.* — Mais, mon ami, je t'ai donné hier matin tout ce que j'avais dans mon armoire.

GASTON, *à la nourrice.* — Eh bien! vous aurez ça tout à l'heure.

ANNA, *à mi-voix.* — Tu es embarrassé?

GASTON. — Pas du tout. J'ai ce qu'il faut, voyons! Je l'aurai dans un instant...

DUPREUX, *ouvrant la porte.* — Bonjour!... (*A Anna.*) Bonjour, chère amie. (*A Gaston.*) J'ai reçu ton mot, et me voilà!

GASTON. — Nous parlerons de ça tout à l'heure.

ANNA. — Je vous laisse. Au revoir!

GASTON, *à Dupreux.* — Il faut que je parle sérieusement avec toi. Mais d'abord, as-tu cent cinquante francs sur toi? Je te les rendrai à midi.

DUPREUX. — Tu tombes bien. Je n'avais plus le sou. Et je viens de toucher un mandat de deux cents francs cinquante. Voilà cent.

GASTON, *avec autorité.* — Donne les deux cents.

DUPREUX. — Mais tu me demandes cent cinquante.

GASTON. — Je te rendrai le tout ensemble. (*Il prend l'argent.*) Nounou! (*Entre la nourrice. Montrant l'argent.*) J'ai ce qu'il faut sur moi... (*Elle fait un geste. Il remet l'argent dans sa poche.*) Nous réglerons ça tout à l'heure. Avez-vous inscrit les vingt francs pour la dent?

LA NOURRICE. — Je vais les inscrire.

GASTON, *pendant que la nourrice sort.* — N'oubliez pas! Parce que, moi, ces petites choses-là, je m'en souviens sur le moment, et puis... (*A Dupreux.*) René a une dent.

DUPREUX. — Ah! ton gosse...

GASTON. — A huit mois. C'est tout à fait exceptionnel.

DUPREUX. — Je ne sais pas...

GASTON. — Je sais, moi.

DUPREUX. — Dis donc, n'oublie pas de me rendre cet argent à midi. Je dois payer une facture...

GASTON. — Tu l'auras à midi.

DUPREUX. — J'insiste, parce que, quelquefois, ça te sort de la tête... Et puis, sans reproche, pour ce que nous avons en compte, tu m'as quelquefois manqué de parole.

GASTON. — Pour qui me prends-tu? Je ne te manquerai jamais de parole pour une petite blague comme ça... Qui est-ce?

MARTIN, *entrant.* — Bonjour, Monsieur Houglard.

GASTON. — Bonjour, Martin.

MARTIN. — Je venais voir si M. Calvel n'était pas chez vous, parce que je sais qu'il passe chez vous tous les matins...

GASTON. — Non, il n'est pas encore venu.

MARTIN. — Oh! bien! c'est pour un marchand de Levallois. Je lui dirai de revenir demain.

GASTON. — Dites donc, Martin, avez-vous deux cents francs sur vous?

MARTIN. — Je crois que j'ai un billet de cent et quatre-vingts francs...

GASTON. — Donnez toujours. Je passerai au magasin aujourd'hui ou demain. Je vous les rendrai.

MARTIN. — Monsieur me remettra-t-il en même temps les deux cents francs de l'autre jour? Je ne les ai pas encore fait inscrire à la caisse.

GASTON. — Ne les inscrivez pas. Je vous rendrai le tout ensemble... Au revoir, mon vieux Martin.

(*Exit Martin.*)

DUPREUX. — Alors, tu peux me rembourser?...

GASTON, *mettant les billets dans son gousset.* — Tout à l'heure. Je vais faire mes comptes... Et puis tu vas venir déjeuner avec moi au restaurant.

DUPREUX. — Oh! mon vieux, il faut que je sois au bureau de bonne heure...

GASTON. — Tu partiras de bonne heure... Il y aura là des gens intéressants.

DUPREUX. — Mais tu me remettras ce que tu me dois avant d'aller là, parce que je n'oserais pas te les réclamer devant ces gens.

GASTON. — Oui, oui! c'est entendu.

DUPREUX, *comme à lui-même.* — Oh! tu ne me les remettras pas...

AMÉLIE, *entrant.* — Monsieur, c'est M. Alcidier.

GASTON, *impatienté.* — Bon! qu'est-ce qu'il veut? Dites-lui que je suis pressé, que je ne pourrai lui dire que deux mots...

(*Exit Amélie.*)

DUPREUX. — C'est Alcidier, le traducteur juré?

GASTON. — Oui.

DUPREUX. — Il traduit spécialement le portugais, mais ça n'est pas avec ça qu'il vit?

GASTON. — Non! Ils ont de petites rentes honorables. Mais comme il a vécu quelque temps au Portugal, et qu'il voulait être quelque chose juré ou n'importe quoi assermenté, il est arrivé à se faire nommer traducteur.

DUPREUX. — C'est un homme agréable.

GASTON. — Peut-être en portugais.

DUPREUX. — Sa femme est encore jolie. Un beau type!

GASTON. — Oui, oui...

DUPREUX. — Faut-il te laisser avec lui?

GASTON. — Non, je t'en supplie!

DUPREUX. — Il a peut-être des choses secrètes à te dire?

GASTON. — C'est justement pour ça. Tais-toi.

(Entre Alcidier, un homme déjà mûr, poli, menu et fragile.)

GASTON. — Bonjour, cher ami! Mon ami Dupreux, que vous avez déjà rencontré...

ALCIDIER. — Monsieur... cher ami, ma visite a un double but. Premièrement, reproche amical, véhément, parce que vous nous négligez. Mme Alcidier est très susceptible, vous savez. Le manque d'assiduité de ses amis l'énerve à un point que je ne saurais dire. Tout à l'heure, elle a eu comme une crise de nerfs en parlant de vous, et c'est presque à son instigation que je suis venu vous voir. J'aurais différé ma visite, étant donné que, pour son second objet, je ne voudrais pas avoir l'air de vous presser... Mais puisque aussi bien il faut que je vous en parle... Je puis parler devant Monsieur?

GASTON. — C'est un ami intime.

ALCIDIER. — C'est au sujet de la garantie que vous m'avez promise pour ma créance.

GASTON. — Mais c'est entendu!

ALCIDIER. — Je me contente tout à fait de votre parole. Mais un homme d'affaires à qui j'ai expliqué la situation m'a dit : Demandez un

papier. Je sais bien que, pour la somme que vous me devez, je ne cours aucun risque. Mais puisque vous m'avez proposé vous-même la garantie de M. votre beau-père...

GASTON. — Eh bien! il va vous signer ça demain ou après.

ALCIDIER. — Vous lui en avez parlé?

GASTON. — Oui, il est au courant.

ALCIDIER. — Alors, voilà qui est parfait. Il ne me reste plus qu'à obtenir de vous la promesse de venir dîner ce soir.

GASTON. — Ce soir, c'est impossible, monsieur Alcidier. Mais demain, vous pouvez compter sur moi.

ALCIDIER. — Mme Alcidier m'a dit de ne pas revenir à la maison sans une promesse formelle que vous viendriez ce soir.

GASTON. — Je m'engage à venir demain.

ALCIDIER. — C'est sûr?

GASTON. — C'est sûr!

ALCIDIER. — Je tâcherai de la faire patienter.

GASTON. — Au revoir, Monsieur Alcidier. Excusez-moi!

ALCIDIER. — Oui, je sais que vous êtes pressé... Au revoir, Monsieur Dupreux.

(*Exit.*)

DUPREUX. — Bon, bon!

GASTON. — Qu'est-ce que tu as?

DUPREUX. — Je coordonne des impressions.

GASTON. — Laisse donc tes impressions tranquilles. Tu les coordonneras une autre fois.

DUPREUX. — Oui, parce que j'arrive à des conclusions que je n'ose envisager.

GASTON. — Tes conclusions sont absurdes.

DUPREUX. — Tu dis qu'elles sont absurdes, et tu ne devrais pas les connaître. Si tu les devines, c'est inquiétant.

GASTON. — Oh! qu'il est embêtant!

DUPREUX. — D'abord, il y a certainement

quelque chose entre toi et Mme Alcidier. Il faut l'aveuglement ou l'optimisme d'un mari pour ne pas s'en apercevoir. Cette femme qui a des crises de nerfs parce que tu la délaisses.

GASTON. — Elle est très exaltée et très exigeante pour ses amis.

DUPREUX. — Oui, oui! ça se dit. Que tu sois bien avec Mme Alcidier...

GASTON. — Ce qui n'est pas.

DUPREUX. — Mettons que cela soit, ça n'a rien de grave. Mais que tu doives de l'argent à son mari...

GASTON. — Je dois de l'argent à son mari. Mais entre elle et moi...

DUPREUX, *songeur*. — Ces choses-là, pourtant, ne te ressemblent pas... Que ce soit pour ta conscience ou pour le monde, tu n'as jamais commis d'incorrection... aussi... caractérisée... Comment, cette fois, as-tu pu aller jusque-là?

GASTON. — C'est inexact, je te le répète.

DUPREUX. — Comment as-tu pu aller jusque-là?

GASTON. — En effet, c'est une chose qui ne me ressemble pas... Enfin, j'ai confiance en toi, écoute... Oui, tes suppositions sont fondées. Il n'y a aucune espèce de passion dans cette histoire-là. D'ailleurs, je ne suis pas ce qu'on appelle un homme à femmes.

DUPREUX. — Non, mais tu as la séduction...

GASTON. — En admettant que j'aie ma séduction, je ne cherche pas à séduire les femmes.

DUPREUX. — Oui, seulement si elles se trouvent dans le rayon de ton sourire, elles sont prises, que tu le veuilles ou non.

GASTON. — Enfin, admettons tout ça... Un soir... A ce moment, il ne s'était rien passé de définitif entre Mme Alcidier et moi. On s'était embrassé... d'assez près... Mais on s'en était tenu là... Je ne faisais rien pour brusquer les

événements.. Voilà donc qu'un soir, comme je dînais chez eux, le traducteur de portugais me raconte qu'il avait retiré de l'argent d'une banque, une douzaine de mille francs, et qu'il cherchait un placement

DUPREUX. — Tu as toujours ça sous la main.

GASTON. — Je me mets à sa disposition... J'avais précisément l'emploi de cette somme. Et, en même temps, je me disais que c'était très bien comme ça. Parce que, en acceptant d'être son débiteur, je m'interdisais de devenir l'amant de Mme Alcidier... L'aventure dans laquelle je me lançais était stupide... J'allais tromper sans passion ma pauvre femme pour qui j'ai une tendresse profonde. En étant l'obligé du mari, je coupais court à cette histoire. Seulement, le lendemain, j'ai dû retourner dîner chez eux... Il se trouve qu'Alcidier est forcé d'aller après le dîner à une réunion des anciens élèves de je ne sais quelle école. Il me laisse avec... avec Clotilde... avec Mme Alcidier. Moi, je te répète, je ne suis pas un homme à femmes. Mais j'ai trente ans... alors, voilà... Aux yeux du monde, ma situation devenait évidemment délicate. Vis-à-vis de ma conscience, j'étais sûr de mes intentions. Jamais, si je n'avais pas été entraîné par des circonstances impérieuses, je ne me serais mis dans ce cas-là. Quand M. Alcidier m'a rendu service, j'étais absolument certain qu'il ne se passerait rien entre sa femme et moi.

DUPREUX. — Tu es toujours sincère.

GASTON. — Mais oui... Ensuite, je me suis promis de lui rendre son argent aussitôt que je pourrais, pas trop tôt évidemment pour ne pas éveiller ses soupçons... En me promettant de le rembourser au plus vite, j'étais d'une bonne foi absolue. Puis ma situation générale, tu le sais, est devenue difficile. Avec le consentement de ma femme, qui est une créature exquise, j'ai

emprunté ce que j'ai pu sur sa dot... Tout ça va se terminer d'un moment à l'autre, le plus heureusement du monde. Et je cesserai de creuser des trous pour en boucher d'autres... J'ai une affaire qui va aboutir peut-être demain... Elle devait être signée, il y a quinze jours. Mais il y a trois notaires à réunir. Et puis nous attendons une autorisation d'une vieille demoiselle de Châtellerault. Elle a quatre-vingt-sept ans. Elle ne se presse pas de répondre... C'est une personne un peu maniaque... On ne peut pas lui mettre l'épée dans les reins.

DUPREUX. — Non! une épée dans les reins d'une vieille demoiselle de quatre-vingt-sept ans...

GASTON. — Alors, en attendant que ça se termine, il faut que je vive, et que j'entretienne mon crédit. C'est pour ça que je t'ai fait venir.... Tu ne pourrais pas demander à ton patron des *Forges du Morvan* de me faire encore obtenir un petit quelque chose?

DUPREUX. — Il ne marchera pas, mon vieux. Tu ne lui as pas remboursé le mois dernier ce que j'avais eu tant de peine à te faire obtenir. Il m'en parle à tout bout de champ. Je ne te le dis pas pour ne pas t'embêter... Mais pourquoi n'as-tu pas une entrevue sérieuse avec ton beau-père?

GASTON. — A aucun prix.

DUPREUX. — Il me semble que ce serait plus naturel de t'adresser à lui plutôt qu'à mon patron.

GASTON. — Je ne veux pas... Et puis, pour tout te dire, il a déjà marché sérieusement... Ça s'est bien passé, mais si j'insistais, ce serait la méfiance. Moi, je ne peux pas supporter la méfiance. J'aime tellement qu'on ait confiance en moi, me sentir porté par la joie qui m'entoure! Je ne réussirai qu'à ce prix.

DUPREUX. — Oui, oui!

GASTON. — Viens avec moi. Je vais prendre un taxi. Nous passerons chez le notaire de la demoiselle de Châtellerault. Puis, nous reviendrons ici, où j'attends une réponse d'une autre personne. Ah! que la vie est compliquée! (*Secouant la tête.*) Il faut que tout s'arrange, il le faut!

LA NOURRICE, *entrant.* — Monsieur s'en va?

GASTON. — Je reviens dans une demi-heure... Le petit est bien?

LA NOURRICE. — Il gazouille sur son lit. Monsieur ne vient pas le voir, avant que je le sorte...

GASTON. — Impossible, on m'attend! Ah! le petit chéri délicieux. (*Il sort.*)

ANNA, *entrant du premier plan à droite de la porte de la chambre de l'enfant.* — Nounou, il faut absolument sortir le petit. Le temps va peut-être se gâter tout à l'heure. Profitez de l'éclaircie.

LA NOURRICE. — Il est prêt. Je n'ai plus qu'à y mettre sa pelisse. J'étais venue ici demander son papa, voir s'il voulait l'embrasser. Mais Monsieur, quand il est pressé... Pourtant, c'est pas faute qu'il l'aime bien, notre petit gosse.

ANNA. — Il l'aime, mais pas au point de rester chez lui, auprès de lui.

LA NOURRICE. — Oh! les hommes, faut pas trop leur demander. Du moment que je nourrissais mon petit, à moi, mon homme était toujours dehors. Ça ne l'empêchait pas d'aimer son petit gars, qu'il disait.

ANNA. — Qu'il disait. Gaston, aussi, fait beaucoup de protestations. Mais c'est effrayant de penser qu'après dix-huit mois de mariage...

LA NOURRICE. — Bon! Madame va se désoler maintenant. Un de ces matins, il va changer, vous allez voir. Il ne bougera plus d'ici, et ce sera peut-être encore plus assommant.

ANNA. — Oh! je ne crois pas qu'il change maintenant! il a trop pris le pli de sortir... Ah! nounou, je fais mon possible pour me raisonner. Je me contiens tant que je peux devant papa et maman... J'ai peur de leur faire de la peine... Et puis, j'ai honte. Mais il y a des moments où je n'en peux plus.

LA NOURRICE. — Ma pauvre petite madame, que vous me faites gros cœur! Non, quand je vois des personnes comme vous, qui ont de quoi, quand je les vois dans la désolation, je trouve que c'est pas juste. Je voudrais autant qu'on me batte. Quand on voit souffrir des malheureux, on ne dit rien, c'est naturel... Madame... N'importe quoi que je pourrais pour vous, ça me plairait tant de le faire!

ANNA. - Merci, nounou. Vous êtes gentille! (*Elle l'embrasse.*)

LA NOURRICE, *l'embrassant.* — Vous êtes encore cent fois plus gentille comme moi.

ANNA. — Ecoutez, nounou. Il faut sortir le petit. Tout à l'heure, il pleuvra, et il n'aura pas pris l'air. Tâchez d'aller jusqu'aux Tuileries.

LA NOURRICE. — Oh! oui! parce que le petit jardin des Arts-et-Métiers, il y a trop de poussière.

ANNA. — Et trop d'enfants... Allez, nounou.

(*Exit la nourrice.*)

AMÉLIE, *la cuisinière, entrant du fond, un livre de comptes à la main.* — Madame, je viens pour le livre...

ANNA. — ... Ah! bien!... je vous réglerai demain matin.

AMÉLIE. — C'est que... il ne me reste plus rien, Madame.

ANNA. — Eh bien! je vous remettrai ce qu'il faut tout à l'heure.

AMÉLIE. — C'est que, Madame, pour faire le marché, je veux bien prendre des légumes chez

Denis, puisqu'il ne dit rien, mais pour aujourd'hui, il faut que j'aille prendre la viande chez un nouveau boucher, parce que j'avais dit au nôtre que je réglerais sa note d'hier...

ANNA. — Oh! bien, Monsieur ne déjeune ni ne dîne. Moi, je ne mangerai pas de viande. Prenez du poisson chez Denis. C'est aussi bon pour la nourrice de temps en temps.

AMÉLIE. — Bien, Madame.

(*Elle sort.*)

L'ONCLE ARTHUR, *entrant.* — Bonjour.

ANNA. — Bonjour, mon oncle.

ARTHUR. — Qu'est-ce que tu as?

ANNA. — Rien, mon oncle, rien du tout!

ARTHUR, *souriant.* — Tant mieux, tant mieux... Rien du tout, c'est le mieux qu'on puisse avoir dans ce monde... D'ailleurs, ce n'est pas toi que je viens voir, c'est ton fils.

ANNA. — Oh! il vient de sortir, mon oncle!

ARTHUR. — Il en mène une vie celui-là! Toujours dehors... à huit mois!... Il n'aime pas être chez lui... (*Regardant autour de lui.*) Il y en a d'autres comme ça... (*Anna ne dit rien.*) Est-ce que ton mari rentre déjeuner?

ANNA. — Oui, oui! je crois.

ARTHUR. — Bon! Pourquoi fais-tu des cachotteries avec moi? Tu crois, tu crois, et tu sais très bien qu'il ne rentre pas déjeuner.

ANNA. — En effet, je me souviens. Il a un déjeuner d'affaires.

ARTHUR. — Mais oui. Il a toujours un déjeuner d'affaires.

ANNA. — Mais j'en suis sûre.

ARTHUR. — Mais moi aussi. Oh! je ne te dis pas qu'il déjeune avec une femme, et qu'il te raconte autre chose.

ANNA. — Oh! il pourrait...

ARTHUR. — Ça te serait égal?

ANNA. — Je ne sais pas.

ARTHUR. — Non! non, je sais que ça ne te serait pas égal. Mais je crois que, sur ce point, nous pouvons être tranquilles. Ce n'est pas son genre.

ANNA, *inquiète.* — Tu ne sais rien, mon oncle?

ARTHUR. — Mais non. Elle est toute tremblante. Pour une femme à qui ça serait égal! Je ne sais que ce qui est, et c'est déjà suffisant! Avec toutes ses affaires, il ne déjeune jamais chez lui; il n'y dîne presque jamais, et on ne voit que lui dans les restaurants du quartier de la Madeleine avec des boîtes de cigares, haut comme ça sur la table, des flacons de liqueurs de toutes les couleurs, de la fine Champagne de 1840, de la chartreuse authentique à cent vingt francs la demi-bouteille.

ANNA. — Mais je suis sûre, mon oncle, que c'est pour le bien de ses affaires.

ARTHUR. — Tu le crois. Et il le croit aussi, je n'en doute pas.

ANNA. — Ce n'est pas un gourmand. Et il ne tient pas du tout au bon vin.

ARTHUR. — Non! il n'appartient pas à la catégorie des jouisseurs, mais plutôt à celle des dominateurs. Il aime déjeuner dans les restaurants cotés, appeler le maître d'hôtel par son petit nom... et, quand la question de savoir qui est l'amphitryon est restée dans le vague, comme ça arrive, c'est toujours lui qui attire à lui l'assiette de l'addition. Il faut qu'il dise : c'est pour moi!... même s'il n'a dans sa poche que l'argent de votre loyer...

ANNA. — Je sais, mon oncle, qu'il a en vue une affaire magnifique...

ARTHUR. — Mais toujours, mon enfant, toujours. Seulement, cette affaire magnifique change tous les mois. Ton père, le mois dernier, ton père qu'il a envoûté, n'a fait que me rebattre les oreilles avec cette fameuse éponge artifi-

cielle qui devait révolutionner le monde, le monde des gens qui se lavent. Maintenant, il n'en est plus question. Qu'est-ce que c'est devenu? Ça a-t-il raté?

ANNA. — Je ne crois pas.

ARTHUR. — Mais il ne dira jamais qu'une affaire a raté. Quand il n'en parle plus, et qu'on lui demande des nouvelles, il vous répond : « Ça va! Ça va! » et tout de suite il raconte qu'il est sur une autre combinaison, si colossale, qu'il est obligé de s'y consacrer tout entier. C'est le propre de ses combinaisons de le prendre toujours tout entier, et de le repasser tout entier à une combinaison nouvelle. Il passe son temps à danser la boulangère avec les combinaisons.

ANNA. — Je t'assure, mon oncle, que tu ne le vois pas comme il est.

ARTHUR. — Mais je ne le considère pas comme un méchant homme. C'est un joli garçon à la main crochue. Au moyen âge, certaines jolies femmes avaient la réputation d'être des envoyées du diable et d'avoir le pied fourchu. Ton mari a la main crochue. Et lui-même ne s'en doute pas... C'est un homme intelligent, mais surtout charmant. On a de la peine à lui refuser ce qu'il demande. Il a une figure qu'on ne veut pas attrister. Et lui, d'une façon tenace, et sans aimer particulièrement l'argent, veut avoir ce que vous avez. Il est probablement le petit-fils d'ancêtres cupides et avares. Il n'a plus leur avarice, mais il a gardé leur cupidité... C'est très curieux... Tiens, voilà ton papa.

CALVEL, *entrant*. — Qui est-ce que je viens de rencontrer? Le coco! Le coco et sa nounou. Je me suis donné un mal pour le faire rire. J'allais y renoncer, mais il s'est décidé...

ANNA. — Il a ri... tu as vu sa dent?

CALVEL. — Je crois. En tout cas, la nourrice me l'a affirmé. De quoi parliez-vous?

ARTHUR. — De qui parlions-nous?

ANNA. — Je vous laisse ensemble, allez... Où est maman?

CALVEL. — Elle est dans ta chambre. Il a fallu qu'elle passe par la cuisine pour donner des instructions à ta bonne. Elle doit t'envoyer une tarte, celle que Gaston aime tant.

ANNA. — Oui...

(*Elle sort.*)

CALVEL. — Alors, toujours le même sujet de conversation? Tu as encore été lui dire du mal de son mari! Quel rabat-joie tu fais!

ARTHUR. — J'ai appris que, la semaine dernière, tu t'étais encore intéressé pour une somme assez élevée à une de ses affaires. Tu t'es bien gardé de me l'avouer.

CALVEL. — Voyons, à la fin! Est-ce que je suis un enfant? Tu te figures que je me laisserais conter des sornettes? Si je lui ai avancé des fonds, c'est que j'ai confiance dans ses affaires.

ARTHUR. — Dans lesquelles?

CALVEL. — J'en connais très bien trois, qu'il m'a exposées, chiffres en mains.

ARTHUR. — Ah! oui! chiffres en mains! « Les prévisions les plus basses nous donnent un chiffre de cent mille pots de beurre par trimestre. Je prends le dixième de ces chiffres, et j'arrive à un bénéfice certain de... » Le malheur, c'est que ces prévisions les plus basses ne reposent sur rien du tout... Seulement, les poires comme toi se laissent impressionner.

CALVEL. — Moi, moi, une poire!

ARTHUR. — Toi, toi, une poire... Je sais ce que tu vas me dire : c'est que tu ne l'as pas été dans ton commerce, et qu'au contraire, il y a des gens que tu as eus, comme on dit dans le grand monde. Mais ce n'est pas une raison pour que d'autres ne t'aient pas à leur tour. Tu es imbattable dans le commerce des chapeaux. Tu

sais quels sont les prix de revient qui rendent une affaire possible, et tu sais aussi sur quels débouchés on peut compter... Mais, dans une crise d'orgueil, tu veux triompher sur d'autres terrains que celui de la chapellerie. Alors, quand tu n'es plus sous l'égide du « Castor Canadien », tu rencontres des gens plus malins que toi. Tu me fais l'effet d'un monsieur qui connaîtrait très bien le français — c'est une supposition — et qui passerait en Angleterre avec la prétention d'apprendre l'anglais aux Anglais.

CALVEL. — Je sais qu'il n'y a que toi d'intelligent au monde.

ARTHUR. — C'est entendu. Mais dis-toi bien aussi qu'il n'y a pas que toi d'imbécile.

(*Entre Gaston.*)

GASTON. — Bonjour, mon beau-père! Tiens, c'est vous, oncle Arthur? Comment ça va? Je vous dis bonjour en passant. Je vais prendre des papiers par là... (*Il entre en coup de vent à droite.*)

ARTHUR. — Il faut que je lui parle à ce garçon! Il va un peu fort tout de même, comme dit mon garçon de bureau.

CALVEL. — Non, mon vieux, non! Sous prétexte de le faire aller plus doucement, tu vas mettre le trouble dans notre famille...

ARTHUR. — Voyons, je ne suis tout de même pas un maladroit. Un petit suif de rien du tout... Fais-moi le plaisir de me laisser seul avec lui. Va m'attendre dans la pièce à côté...

CALVEL. — Ah! il faut toujours en passer par où tu veux!

(*Arthur, resté seul, marche avec agitation. Gaston rentre l'instant d'après.*)

GASTON. — Au revoir, mon oncle.

ARTHUR. — Gaston!... Accordez-moi cinq minutes...

GASTON. — Mais...

ARTHUR — C'est important.

GASTON. — Alors, mon oncle, je vous écoute.

ARTHUR. — Gaston, je suis l'oncle de votre femme. Jusqu'à présent, je ne vous apprends rien. Mon beau-frère me considère comme un frère. Ça, vous le savez aussi. C'est un excellent homme qui n'est pas une bête, mais qui manque parfois un peu d'énergie, ou plutôt qui a de l'énergie quand il n'en faut pas. Cette énergie qui lui manque, je vais tâcher de l'avoir pour vous parler en son lieu et place... Gaston, mon ami, vous nous faites peur. Vous avez des affaires superbes en vue, vous êtes en train de mener votre famille très, très loin, à une allure qui nous effare un peu. Je sais que vous êtes de bonne foi. Mais vous jouez là un jeu dangereux... Je vous dis tout cela en désordre, un peu confusément. Ça tient à ce que j'ai pas mal de choses à vous dire, et que je n'ai pas préparé du tout cet entretien...

GASTON. — Mon oncle, j'entends très bien ce que vous voulez me dire... et j'ajoute que ça me navre profondément...

ARTHUR. — Gaston...

GASTON. — Ça me navre profondément. Evidemment, j'ai beaucoup d'affaires en train. Evidemment, ces affaires ne marchent pas toutes seules. Evidemment, il faut beaucoup de volonté pour les mener à bien... Mais il ne faut pas que cela; il me faut aussi de la confiance. Cette confiance, cette foi, je l'ai, mais à condition que je la sente autour de moi. Je sais que vous m'avez reproché de mener une vie brillante et luxueuse... Si, si, mon oncle, je le sais. Vos reproches me sont arrivés par bribes, par ma femme, par mon beau-père. Et je vous dirai qu'ils m'ont beaucoup affecté, et que je n'ai pas besoin de ça en ce moment. Vous ne savez pas à quel point je suis obligé de me raidir pour

continuer la vie que je mène. Je rentre quelquefois à la maison, claqué, et, si je m'écoutais, par instants, je laisserais tout ça là. Mais je ne veux pas me désespérer!... C'est curieux. Je suis un peu soulagé que vous ayez abordé ce sujet... Et, en même temps, j'ai comme une défaillance... je ne me sens plus soutenu. Il me semble que je vais partir à vau-l'eau... Ça y est... on me lâche...

ARTHUR. — On ne vous lâche pas... Mais laissez-moi vous dire que vous demandez un peu trop à ceux qui vous soutiennent. Mon beau-frère est très facile au fond. Et vous vous êtes rendu compte de sa gentillesse. Je ne veux pas dire que vous en abusez, mais vous en usez beaucoup. Vous avez eu recours à d'autres personnes de notre entourage. Vous choisissez trop les plus confiants, permettez-moi de vous le dire... Tenez, une preuve. Je ne suis pas riche évidemment. Mes économies ne sont pas longues à compter, mais je suis tout de même encore plus « tapable » que d'autres personnes à qui vous vous êtes adressé. Vous ne m'avez jamais rien demandé. Fichtre! ce n'est pas un regret. Mais vous saviez que je ne marcherais pas comme les autres. Et c'est là pour moi une indication.

GASTON. — Mon oncle, je ne voudrais à aucun prix de votre argent. Je ne savais pas que vous aviez des économies; mais l'aurais-je su que je n'aurais jamais voulu vous « taper » comme vous dites. Vous n'avez jamais eu confiance en moi. Et puis, vous m'en imposez. Devant vous, je me fais l'effet d'un petit garçon, un peu menteur. Je crois que je crèverais de faim, plutôt que de vous demander un centime. J'aurais trop peur que, tout en me secourant, vous ayez l'air de me dire : « Ce n'est pas vrai. Tu mens encore. Tu dis que tu crèves de faim, et tu viens de déjeuner. »

ARTHUR. — Je n'irai pas jusqu'à vous laisser crever de faim.

GASTON. — Et moi, j'aimerais encore mieux crever de faim que de crever de découragement, allez! Vous êtes un homme heureux, vous! Pardi! vous n'avez aucune ambition. Vous ne savez pas ce que c'est que cette vie de déceptions continuelles, où l'on croit toucher le but, et où on le manque à chaque instant, faute de rien du tout. Ce matin, je vais déjeuner dans un très bon restaurant, avec des gens très épatants... J'aimerais autant aller me jeter dans la Seine... Vous me reprochez de taper des gens autour de moi. Vous me considérez comme un garçon sans scrupules...

ARTHUR. — Je n'ai pas dit ça, voyons!

GASTON. — Mais, si je n'avais pas autant de scrupules, il y a longtemps que j'aurais mis dans le mille et dans le million. Aujourd'hui même, j'échoue en vue du port, faute d'une misérable somme que je ne veux pas demander à mon beau-père, parce que j'ai peur, entendez-vous, de me discréditer auprès de lui. Vous savez comme il est : il faut que les gens aient à ses yeux un prestige illimité. Il faut être le bon Dieu. Si on n'est pas le bon Dieu, on n'est plus rien du tout. Il m'a donné dix mille francs, la semaine dernière. J'ai engagé loyalement tous ces fonds dans l'affaire pour laquelle je les lui ai empruntés. Je n'aurais eu qu'à en mettre un peu de côté... Et je ne serais pas embarrassé aujourd'hui... Mais je vous demande pardon, mon oncle, je vous retiens... et je suis très pressé moi-même... Je vais essayer de me décarcasser. Mais mener une vie de chien comme celle que je mène, et sentir encore autour de moi l'hostilité, vous savez, c'est dur!

ARTHUR. — Qu'est-ce que vous vouliez demander à mon beau-frère?

GASTON. — Rien du tout! Deux mille cinq cents ou trois mille.

ARTHUR. — Est-ce deux mille cinq cents ou trois mille?

GASTON. — Je n'ai pas de secrets avec vous. J'ai besoin de renouveler chez un notaire une promesse de vente. Il me faut deux mille cinq cents francs avant trois heures. De cette façon, je garde mon option, et je sauve une affaire qui peut me rapporter un demi-million.

ARTHUR. — Il n'est pas là, le demi-million.

GASTON. — Evidemment, il n'est pas là. Si vous le voyiez devant vos yeux, si vous n'aviez qu'à allonger la main, il vaudrait tout de même plus de deux mille cinq cents francs. Et pourtant, il n'est pas loin. Il n'est pas dans la lune. Ce sont des terrains à Passy, en façade sur la rue de la Pompe. Les mêmes, à deux pas, beaucoup moins bien configurés, tout en profondeur, se sont vendus deux fois plus cher.

ARTHUR. — On ne pourrait pas faire attendre le notaire avec mille francs?

GASTON. — Non, pas avec mille francs. Mais avec quinze cents, il y aurait peut-être un biais. Le terrain est en deux parties. On garderait l'option pour la bonne moitié, et, comme l'autre n'est pas vendable sans celle-là, on l'aurait toujours à sa disposition.

ARTHUR. — Ecoutez, Gaston, je ne crois pas du tout à votre demi-million. Vous y croyez, vous, j'en suis certain. Mais je veux vous prouver que, lorsque je vous reproche de taper votre entourage, ce n'est pas une crainte personnelle. (*Il ouvre son gilet pour prendre son portefeuille dans une poche intérieure.*) Je vais vous donner quinze cents francs que je portais à une

banque pour régler l'achat de quelques valeurs que je payerai un peu plus tard.

GASTON. — Oui! Mais alors, moi, de quoi vais-je avoir l'air? J'aurai l'air de vous avoir fait du boniment pour vous taper à votre tour?...

ARTHUR. — Soyez tranquille. Ce n'est pas ce que vous m'avez dit qui a agi sur moi. Seulement je vous ai trouvé gentil et sincère. Je ne sais pas si vous réussirez. Mais je tiens à vous avoir donné, moi aussi, mon petit coup de main.

GASTON. — Ecoutez, mon oncle. Ce que vous me dites-là me donne une satisfaction profonde. Certainement je suis content d'avoir ces quinze cents francs qui me tirent d'un gros souci, et qui, pour moi, représentent quelque chose de considérable. Mais je suis mille fois plus content de vous les devoir, à vous. C'était un poids pour moi que d'être mal jugé par vous... Ce secours matériel n'est rien auprès du stimulant moral que vous me procurez.

ARTHUR. — Alors, je suis très content, moi aussi. (*Souriant.*) Mais vous savez, ne vous y habituez pas!

GASTON (*avec un geste de protestation*). — Oh! mon oncle... Je vais embrasser ma femme, et je cours chez le notaire avant d'aller déjeuner.

(*Il entre à gauche.*)

ARTHUR, *seul. Il cherche son portefeuille qu'il a mis dans son paletot. Il le retire pour le mettre dans son gilet. Il le palpe machinalement et se rend compte qu'il est vide. Songeur :*) Comment ça s'est-il fait?

CALVEL, *entrant par le fond.* — Gaston est parti?

ARTHUR, *qui a remis précipitamment son portefeuille dans sa poche.* — Il est chez Anna. Il va s'en aller.

CALVEL. — Eh bien! ce petit suif?

ARTHUR. — Comment?

CALVEL. — Ce petit suif que tu devais lui administrer?

ARTHUR. — ...Ça s'est très bien passé...

CALVEL. — Il a bien pris ça?

ARTHUR. — Quoi?

CALVEL. — Il a bien pris tes remontrances?

ARTHUR. — Très bien, je te dis.

CALVEL. — Alors, tu es content?

ARTHUR. — Oui, oui!...

CALVEL. — Tu l'as maté?

ARTHUR. — Maté! maté! Il n'était pas question de le mater. Nous n'étions pas là pour nous mater, comme tu dis...

GASTON, *entrant et passant rapidement.* — Au revoir, mon oncle! au revoir, mon beau-père! Excusez-moi. (*Il sort.*)

ANNA, *entrant.* — Oh! mon oncle! mon oncle! que je suis contente! que je suis contente!

CALVEL. — Qu'est-ce qu'il y a?

ANNA. — Gaston m'a dit...

ARTHUR. — C'est bon, c'est bon!

ANNA. — Oh! tu lui as fait un plaisir, tu sais! Ce n'est pas tant pour l'argent que tu lui as prêté...

CALVEL. — Comment?

ANNA. — Mon oncle a prêté quinze cents francs à Gaston!

CALVEL. — Ah bien! elle est bonne! Ah bien! elle est bonne! Gaston l'a eu aussi!

ARTHUR. — Il est bête... il est bête... Gaston l'a eu aussi!

CALVEL. — C'est ce que tu appelles le mater?

ARTHUR. — Imbécile! Ce n'est pas moi qui ai prononcé le mot « maté »... c'est toi... Il prête aux autres ses stupidités, et il vous les reproche après.

CALVEL, *l'imitant.* — « Il y a des gens qui sont poires, et d'autres qui ne le sont pas ». Est-ce de moi, cette stupidité-là?

ARTHUR. — J'ai prêté de l'argent à ton gendre, et toi aussi, c'est entendu. Mais ça n'a aucun rapport. Il ne m'a pas mis dedans, moi! J'ai voulu l'obliger, parce qu'il m'a attendri.

CALVEL. — Mais moi aussi, pas pour une autre raison. Je ne vois pas la différence.

ANNA. — Enfin, écoutez, ne vous disputez pas maintenant. Je suis arrivée ici toute contente, parce que mon oncle avait reconnu les mérites de Gaston...

CALVEL. — Moi, je ne l'ai pas attendu pour ça. Je savais qu'il avait du bon.

ARTHUR. — Moi, je le dis aussi, mais je le dis plus sérieusement que toi.

CALVEL. — Tu es un homme épatant, je le sais, je le reconnais. Tu as beaucoup de sagesse. Mais tu veux en avoir le monopole.

ANNA. — Ne vous disputez pas comme ça! Je te dis que je suis si contente, mon oncle!

ARTHUR. — Eh bien! moi aussi, je suis content.

CALVEL. — Et moi aussi, donc!

AMÉLIE, *entrant*. — Madame?

ANNA. — Qu'est-ce que c'est?

AMÉLIE. — M. Alcidier qui veut parler à Madame.

ANNA. — Vous lui avez dit que Monsieur était sorti?

AMÉLIE. — C'est à Madame qu'il veut parler. Je ne sais ce qu'il a. Il a l'air dans tous ses états.

ALCIDIER, *entrant avec agitation pendant que sort Amélie*. — Madame Houglard... Bonjour, Madame... Bonjour, Monsieur Calvel... Vous n'êtes pas de trop... Bonjour, monsieur Lebron... Vous n'êtes pas de trop... Madame, ce que j'ai à vous dire est d'une gravité extrême... Nous sommes trahis tous les deux!

ANNA. — Qu'est-ce que vous dites?

ALCIDIER. — Votre mari est l'amant de ma femme...

ANNA. — Oh! mon Dieu! mon Dieu!

(*Elle tombe assise sur un fauteuil.*)

ARTHUR, *à Alcidier.* — Comment! comment! Vous venez lui dire ça comme ça?

CALVEL. — Ça n'a pas de nom!

ANNA. — Je ne veux pas rester une heure de plus dans cette maison...

CALVEL. — Je t'accompagne...

ANNA. — Non, papa, reste. Maman est par là. Et puis, je suis très calme, tu vois? Je vais lui parler.

(*Elle sort.*)

CALVEL, *après l'avoir accompagnée jusqu'à la porte de gauche.* — C'est insensé de venir dire une chose pareille à une femme!

ALCIDIER. — Je suis navré. Mais qu'est-ce que vous voulez? C'est aussi terrible pour moi que pour elle...

CALVEL. — Ce n'est pas une raison pour venir lui porter un coup pareil! Alors, parce que votre femme vous a trompé, vous avez le droit...

ARTHUR. — Vous avez le droit d'agir en homme brutal?

CALVEL. — Ce n'est pas le mot. Brutal est trop doux.

ARTHUR. — Mais... Et d'abord, comment savez-vous cela? Une lettre anonyme? un rapport de domestique?

ALCIDIER. — Je le sais par ma femme elle-même.

ARTHUR. — Ah! ça, c'est différent...

CALVEL, *sans malice.* — Elle est au courant.

ALCIDIER, *s'asseyant, avec un peu d'égarement.* — J'étais rentré pour lui dire que M. Hougard ne viendrait pas dîner ce soir... Elle était nerveuse depuis ce matin. Elle a eu une véritable crise... Je lui ai dit que je ne comprenais pas

qu'on pût se mettre dans un pareil état pour un ami. Je lui ai dit : « Tu deviens folle? » Alors, elle m'a expliqué que ce n'était pas pour un ami, mais pour un amant... Elle m'a trompé, pour la première fois de sa vie, à quarante et un ans. C'est hors de toute prévision. Quand je l'ai épousée, comme on voyait que c'était une femme exaltée, tout le monde, autour de moi, m'a dit : « Méfie-toi! » Je me méfiais, mais j'ai passé outre. Pendant dix-neuf ans, des allures un peu libres, mais une fidélité... foncière. Non sans doute une fidélité de cœur et d'esprit : on ne peut exiger cela de personne. Je me disais donc avec satisfaction : Voici la maturité. Je puis être tranquille. J'ai toutes les chances d'avoir échappé à l'infortune conjugale... Et puis voilà .Elle a eu quarante et un ans le mois dernier, Monsieur...

ARTHUR. — Evidemment c'est... c'est... c'est plus que vexant...

ALCIDIER. — Quarante et un ans, ce n'est pas vieux pour une jolie femme, mais ce n'est pas un âge pour commencer...

ARTHUR. — Ecoutez, nous compatissons, nous compatissons. Mais pourquoi êtes-vous venu ici faire cet éclat?

ALCIDIER. — Je ne vous ai pas tout dit, Messieurs.

ARTHUR. — Comment ça?

ALCIDIER. — Je sais que vous êtes d'honnêtes gens, et je vois que vous ne savez pas exactement ce que vaut M. Houglard... Qu'il m'ait trompé, c'est abominable, mais ce sont des choses qui se voient. Mais qu'il m'ait exploité, c'est tout de même plus exceptionnel, et voilà qui jette un triste jour sur sa moralité.

CALVEL. — Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire?

ALCIDIER. — Mais vous êtes au courant, Monsieur.

CALVEL. — Comment, je suis au courant?

ALCIDIER. — Vous ignoriez, c'est certain, les relations coupables qui s'étaient établies entre ma femme et votre gendre. Mais vous saviez qu'il me devait douze mille francs.

CALVEL. — Moi, je le savais?

ALCIDIER. — Puisque c'était avec votre garantie.

CALVEL. — Avec ma garantie?

ALCIDIER. — Voyons, voyons, voyons! M. Houglard ne vous a pas fait signer de papier, je veux bien, Mais il m'a toujours dit que vous garantiriez cette créance. Voici un bleu qu'il m'écrivait : « Pour la garantie, soyez tranquille! j'en parlerai à mon beau-père dès demain. » Ce bleu date d'il y a trois semaines. Quand je lui en ai reparlé, il m'a toujours répété : « Ça va! ça va! Je ne veux pas presser mon beau-père pour la signature. Il n'aime pas qu'on le bouscule. »

CALVEL. — Il ne m'a jamais dit un mot de tout cela.

ALCIDIER. — Jamais un mot!

CALVEL. — Pas le moindre.

ALCIDIER. — Mais... je pense tout de même que vous ferez honneur...

CALVEL. — Laissez-moi, pour vous en parler, me remettre de tout ça.

ALCIDIER. — C'est votre gendre!

CALVEL. — Le restera-t-il, après cette algarade d'aujourd'hui? Et puis promettre ma garantie sans me le dire! L'a-t-il promise à d'autres personnes?

ALCIDIER. — Messieurs, ma situation est tout de même à considérer. Je ne peux pas me placer, avec votre gendre, sur le terrain de l'honneur puisque je suis en relations commerciales avec lui... Et, d'autre part, puis-je porter au civil une

affaire vraiment trop liée à un événement que je ne puis ébruiter...

ARTHUR. — Ecoutez, Monsieur, mon beau-frère a bien droit à un peu de réflexion. Il verra, il verra...

CALVEL. — C'est presque tout vu.

ARTHUR. — On verra, Monsieur...

(*Silence.*)

ALCIDIER. — Permettez-moi de me retirer. Je n'ai plus rien à vous dire...

ARTHUR. — Au revoir, Monsieur.

CALVEL. — Au revoir, Monsieur. (*Distraitement.*) Mes respects à Madame. (*Se reprenant.*) Je veux dire mes compliments... (*Se reprenant.*) Enfin ce que vous voudrez. Je ne sais pas dans quels termes vous restez avec elle...

ALCIDIER. — Moi non plus... Au revoir, Messieurs...

(*Il sort.*)

CALVEL, *tombant assis sur une chaise.* — Quel malheur! ce Gaston! Et dire que nous nous montions la tête sur son compte! C'est une canaille!

ARTHUR. — Ou quelque chose qui y ressemble bien. Comment ai-je pu me laisser prendre?...

CALVEL. — Ses quinze cents francs! ses quinze cents francs! La maison croule! La vie de ma fille est détruite! Et il pense à ses quinze cents francs!

ARTHUR, *geignant.* — Tu m'embêtes à la fin! Je me fiche de cet argent! Est-ce que je ne donnerais pas tout ce que j'ai, pour que rien de tout ça ne soit arrivé! Est-ce que je suis un homme d'argent! Ce n'est pas pour les quinze cents francs! C'est pour le fait, c'est pour le fait... Allons voir ta fille...

Rideau

ACTE TROISIÈME

La scène représente la maison de campagne de M. Calvel, à Herblay. La maison, à droite, avec un perron. Dans le fond une haie d'arbres donnant sur un paysage. Une allée, au second plan, est censée conduire à l'entrée de la petite propriété.

Au lever du rideau, Arthur, Calvel, Mme Calvel et Anna sont en train de prendre le café dans le jardin. Il est entre une heure et deux.

CALVEL, *très haut.* — Tu ne peux pas te faire une idée, Arthur, de la pureté de l'air que nous respirons ici. Nous sommes, quoi? à six lieues de Paris. Ermont est à 15 kilomètres. Herblay doit être à 5 ou 6 lieues. Eh bien, on se croirait dans les Vosges. Tu ne peux pas te faire une idée de la pureté de l'air à Herblay.

ARTHUR. — Comment? Il faut être du pays? Je ne sais pas respirer?

CALVEL. — Non, mais il faut respirer ça entre cinq et six heures du matin. Moi, depuis huit jours que nous sommes ici... (*Il s'est éloigné d'Anna, rapproché d'Arthur et baisse la voix*) Oui, huit jours... puisque nous sommes venus ici une semaine après... après les événements. Nous sommes le 20. C'était le 5, tu t'en souviens, date d'échéance, que cet Alcidier est venu nous faire ces révélations... (*Reprenant un ton de voix volontairement élevé pour être bien entendu d'Anna.*) Je te disais donc que je me levais tous les matins à cinq heures... Et je dors! je dors comme jamais je n'ai dormi à Paris! (*A Anna.*)

N'est-ce pas, Anna, qu'on dort admirablement ici?

ANNA. — Moi je ne dors pas très bien... (*Se levant.*) Mon oncle, tu m'excuses... Je vais un peu près du petit, pour que la nourrice puisse aller déjeuner.

ARTHUR. — Tu plaisantes! Il faut maintenant que je te donne la permission? Est-ce que je suis une visite? Va, mon enfant.

CALVEL, *à Anna.* — J'attends le loueur tout à l'heure. Veux-tu faire une promenade en voiture comme hier?

ANNA. — Si tu veux, papa.

CALVEL. — Mais y tiens-tu? Parce qu'il doit envoyer sa voiture à la réparation, si nous nous entendons pour une location au mois.

ANNA. — Je ne tiens pas spécialement à sortir aujourd'hui. A tout à l'heure, mon oncle. (*Elle sort.*)

CALVEL, *à Arthur.* — Comment la trouves-tu?

ARTHUR. — Mal.

CALVEL. — Il faut toujours que tu aies de mauvaises impressions.

ARTHUR. — Mon vieux, tu me demandes mon avis. Je te le donne. Elle supporte très mal cette séparation. Si tu veux te leurrer, dis-toi le contraire.

Mme CALVEL. — Oh! il ne se dit pas le contraire.

CALVEL. — Nous faisons ce que nous pouvons pour la distraire.

ARTHUR. — Voilà!... Ce que vous pouvez...

CALVEL. — Tiens, voici Loncle, le loueur de voitures... Bonjour, Loncle...

LONCLE. — Bonjour, Monsieur Calvel. Bonjour, Messieurs, dames.

CALVEL. — Eh bien, Loncle, avez-vous réfléchi?

LONCLE. — Monsieur Calvel, voyons, c'était

tout réfléchi. Comment voulez-vous que je vous fournisse une voiture au mois, à toute heure du jour, pour quatre cents francs? Il faudrait aller, et pour le moins, jusqu'à cinq cent cinquante.

CALVEL. — Je connais un loueur à Paris, rue Popincourt, qui m'offre une victoria de luxe, avec un cheval magnifique, pour quatre cents francs.

LONCLE. — Et la nourriture du cheval à votre charge, que vous ne dites pas? Le cocher, vous vous en tirerez à la cuisine. Mais le cheval, vous verrez ce qu'il va vous boulotter, surtout si c'est le cocher, comme d'usage, qui est chargé d'acheter le foin et l'avoine. Et puis, ces cochers, il y en a de sérieux, je ne dis pas, mais faut tomber sur un des bons.

CALVEL. — Ces dames, hier, n'ont pas été contentes du tout de votre fiacre.

LONCLE. — C'est malheureux! Une voiture de maître qui a appartenu au comte de la Hourbière!

CALVEL. — Il y a quarante ans de ça. Ces dames disent que la voiture est dure, dure.

LONCLE. — Ces dames ne diront plus ça. La voiture va aller chez le charron, qui mettra un autre ressort.

Mme CALVEL. — Les coussins étaient humides.

LONCLE. — Ah! ça, c'est la faute à ma remise! Mais il n'y a qu'à faire comme hier, on a mis une bonne couverture dessus.

Mme CALVEL. — Une couverture qui sentait horriblement le cheval.

LONCLE. — Qu'est-ce que vous voulez qu'elle sente, Madame Calvel! C'est une couverture d'écurie.

Mme CALVEL. — Quant à votre cheval, il allait au pas tout le temps.

LONCLE. — C'est que le pays est côteux, vous savez.

CALVEL. — Comment, par ici, c'est tout ce qu'il y a de plus plat!

LONCLE. — Vous dites ça, Monsieur, Mais si vous vous apercevez pas des côtes, le cheval, lui, s'en doute bien.

CALVEL. — Ecoutez! j'irai jusqu'à quatre cent cinquante, mais donnez à ces dames une voiture agréable.

LONCLE. — Monsieur Calvel, vous pouvez compter qu'on fera l'impossible pour vous satisfaire, vous et Madame. Ma femme me le disait encore ce matin : faut satisfaire M. et Mme Calvel. On vous aime bien, à la maison. Et Mademoiselle, donc! Nous savons les ennuis qu'elle a eus, et qu'il faut lui changer les idées. Je vous demande pardon de vous en parler, mais le même malheur nous est arrivé il y a trois ans. Notre fille Céleste quittée de son mari, avec un enfant de quatre mois.

Mme CALVEL. — Ma fille n'a pas été quittée.

LONCLE. — Mais enfin, elle est séparée, elle est revenue chez ses parents. Nous, quand notre Céleste nous est retombée sur les bras, nous avons dit : Faut la distraire.

Mme CALVEL. — Et vous avez réussi?

LONCLE. — Réussi sans réussir. Ici il y avait pas beaucoup de distractions en dehors d'un cinéma de temps en temps, et alors de l'infanterie coloniale qui était au fort. Ma fille a fait la rencontre d'un sergent. Le résultat, c'est qu'au lieu d'un seul petit, nous en avons deux à nourrir.

Mme CALVEL, *un peu offusquée.* — Je pense que rien de ce genre ne nous arrivera.

LONCLE, *riant.* — Oh! Madame! Pensez-vous! Avec une jeune dame comme votre demoiselle. Hé bien, merci!... (*Sérieux.*) Et puis, au fort, il n'y a plus d'infanterie coloniale.

CALVEL. — Alors, c'est entendu, vous enverrez la voiture demain.

LONCLE. — A l'heure que vous me direz, Monsieur Calvel. A l'avantage, Messieurs, dames. (*Il sort.*)

CALVEL. — Enfin, elles vont avoir une voiture.

ARTHUR. — Je n'ai pas grande confiance.

CALVEL. — J'avais été jusqu'à me dire : louons une auto.

ARTHUR. — Oui... oui... En admettant que tu loues une auto... une bonne auto, tu ferais faire des excursions à cette enfant. Mais je la vois, dans cette auto, la pauvre petite, s'efforçant de sourire pour ne pas vous attrister.

Mme CALVEL. — Oh! je m'en aperçois bien!

CALVEL. — Que faire! Que faire! Si je reprenais le chalet que nous avions, il y a deux ans, au bord de la mer?

ARTHUR. — A Veulettes? Il n'y a pas assez d'infanterie coloniale.

Mme CALVEL. — Qu'est-ce qu'il dit?

ARTHUR. — Je dis ce qu'il faut bien se dire, mes enfants. On ne change les idées d'une jeune femme qu'avec des idées de même nature et de la même valeur... Et de la même valeur... Je ne vais pas jusqu'à désirer qu'elle trouve un amant...

Mme CALVEL. — Tu es honteux.

ARTHUR. — ... Non, ce serait contraire à la morale. Et puis, l'exemple du sergent d'infanterie coloniale est là, — il est encore plus difficile de trouver un bon amant qu'un bon mari. L'institution du mariage a ceci d'avantageux qu'elle comporte un certain nombre de devoirs, de consignes, que la plupart ne comprennent pas, mais qu'ils exécutent par habitude ou crainte du monde. Un amant n'a à obéir qu'à sa conscience. C'est quéque chose, c'est quéque chose! Mais ça dépend trop des individus. Ça

devient alors une loterie où il n'y a pas beaucoup de numéros gagnants. Le meilleur, — oui, le meilleur, — serait de presser le divorce, et de chercher à la remarier dès qu'on pourra.

CALVEL. — Elle est beaucoup plus difficile à marier maintenant.

Mme CALVEL. — Divorcée, avec un enfant.

ARTHUR. — Oui, je sais qu'actuellement la femme divorcée est moins demandée que la jeune fille. On a peut-être tort! Qui sait si on n'a pas plus de chance d'être heureux avec une femme toute faite, déjà formée par la vie!

Mme CALVEL. — C'est possible. Mais les hommes préfèrent former leurs femmes eux-mêmes.

ARTHUR. — Mais , est-ce qu'il savent les former? Ils ne savent pas! Ils sont rigolos, ces gars-là! Ils sont tous à vouloir des jeunes filles, et ils ne savent que les abimer.

CALVEL. — Enfin, tu as beau dire : nous avons fait une triste expérience et je ne veux pas la recommencer de si tôt.

ARTHUR. — C'est une sagesse un peu tardive! Et puis ça devient de la prudence excessive, maintenant, parce que la témérité ne t'a pas réussi. Tu t'es lancé follement dans l'aventure quand il s'est agi de marier ta fille...

CALVEL. — Mon ami, tous les reproches que tu me feras, je ne m'en suis pas privé, tu peux m'en croire. Mais je me demande maintenant si ce n'est pas providentiel ce qui nous est arrivé! Il y a des nuits où je me réveille, où je me dis que j'ai échappé à un grand danger. Ce garçon qui empruntait de l'argent, avec ma garantie, sans me prévenir, il nous aurait mis sur la paille! Car, j'avais beau n'avoir pas donné ma signature, moralement, j'étais responsable, c'était la ruine, c'était la ruine!

ARTHUR. — Il est certain que c'était plutôt un engrenage, ce garçon-là. Il était effrayant. Il m'a

eu, il n'y a pas d'erreur, il m'a eu! Et ce n'est sûrement pas un méchant garçon. D'ailleurs les hommes méchants ne sont pas les plus dangereux. On s'en gare, on prend des précautions avec eux comme avec les chiens de police. Et quand on est mordu, la plupart du temps, c'est par de gentils petits bichons d'appartement, doux comme des cœurs, frisés comme des anges.

CALVEL. — Et tu crois que ce n'est pas un bonheur d'être débarrassé de cet homme-là?

ARTHUR. — Je le crois. Tu le crois. (*Regardant la maison.*) Le malheur, c'est que ce bonheur-là n'est pas apprécié par tout le monde.

CALVEL. — La petite! Ça passera. Le temps guérit tout.

ARTHUR. — Même les rages de dents. Mais va dire ça à ceux qui hurlent! Moi je n'ai pas cette sagesse-là, même pour la douleur des autres. Je n'aime pas voir les gens souffrir autour de moi. C'est de la faiblesse.

CALVEL, *résolu.* — C'est de la faiblesse! Sapristi! Elle a de quoi se remettre! Elle a autour d'elle des parents qui la chérissent; un enfant, — que Dieu le garde! — délicieux. C'est tout de même quelque chose.

ARTHUR. — Evidemment, c'est énorme. Mais tout ce qu'on a ne remplace pas ce qui vous manque. Tais-toi, la voici.

(*Entre Anna.*)

CALVEL, *à Anna.* — Ton oncle Arthur est ravi de la façon dont le jardin est arrangé. Il trouve que c'est un petit paradis.

ANNA. — Oh! papa! non! non!

CALVEL. — Qu'est-ce qu'il y a? non! non?

ANNA. — Je t'en supplie, papa, je ne me plains pas. Est-ce que vous m'entendez me plaindre? Mais, n'essaie pas de me persuader que je suis heureuse. (*Elle s'asseoit.*) Je n'en peux plus.

CALVEL. — Voyons, voyons... Je ne cherche à

te persuader de rien du tout! Je te demande d'avoir de l'énergie. Tu as pris un parti, il faut avoir la force de te dire que tu as eu raison. Par notre faute, par notre très grande faute, tu as été mariée à un homme indigne...

ANNA. — Hé bien, je tiens à lui! C'est plus fort que moi! Je tiens à lui!

CALVEL. — Après ce qu'il t'a fait?

ANNA. — Il m'a trompée. Il a été l'amant de Mme Alcidier. Et personne ici ne se doute de la douleur que j'ai eue de ça. Je ne vous l'ai pas racontée. Je ne voulais pas. Peut-être que maintenant ma peine me cuit moins. Alors ça me fait moins de honte d'en parler. Je le sais. Je me le suis assez répété. Je me suis fait assez de mal en me le répétant. Je sais qu'il a été pour une autre femme ce qu'il aurait dû être pour moi, ce qu'il a été pour moi... Mais j'ai réfléchi et je me suis dit que le sentiment, ce n'était pas, pour lui, le principal de la vie... Et puis, pour moi aussi, je vous dirai que le principal était de vivre avec lui, de le sentir auprès de moi, même quand il ne me disait rien, de me dire que nous avions le même chez nous, même quand il n'y était pas... Je vous raconte tout ça, parce que je sais bien que tout est cassé, parce qu'il ne reviendra pas... Mais j'ai besoin de dire à quelqu'un à quel point je tenais à lui... Et puis, lui aussi, vous savez, il tenait à moi... Je ne viens pas vous dire qu'il m'aimait! Vous me diriez encore que je me fais des illusions. Il ne m'aimait pas, mais il avait besoin de moi sans peut-être s'en douter. Et au fond, ce besoin-là, dont on ne se rend pas compte, c'est peut-être plus solide que ce qu'on appelle de l'amour... Je vois... Ça vous étonne, et toi aussi, mon oncle, de m'entendre parler comme ça... Je ne suis pas beaucoup plus vieille qu'il y a deux ou trois ans. Mais je suis un autre être. Ça n'a pas commencé seulement quand bébé est

venu, mais aussitôt que j'ai eu à m'occuper de quelqu'un, à m'occuper de Gaston... Que voulez-vous? Il ne fallait pas me le donner! Qu'est-ce qu'on appelle une honnête femme? C'est une femme qui ne change pas d'homme. Il ne fallait pas me prendre le mien...

Mme CALVEL. — Voyons! Est-ce que ce n'est pas toi...?

ANNA. — Oui, c'est moi qui ai voulu le quitter, et je ne pouvais pas faire autrement. Mais je n'ai trouvé personne autour de moi pour m'en empêcher. Et pourtant, j'avais à côté de moi un père et une mère qui sont des gens sages. Seulement ces gens sages avaient surtout peur de cet homme qui leur avait pris de l'argent et qui allait leur en prendre encore.

CALVEL. — Anna!

Mme CALVEL. — Annette!

ARTHUR, *à Anna.* — Allons! Tais-toi, maintenant! Jusqu'ici, je ne t'avais pas désapprouvée. Mais tu vas faire de la peine à tes parents. Je ne discute pas la question de savoir s'ils auraient dû t'empêcher de te séparer... C'est possible que ton père, à ce moment-là, ait eu peur de tout ce qui pouvait arriver avec ce gendre-là! Il y avait de quoi s'effrayer! La façon dont il avait exploité le mari de... Enfin, ce qu'il a fait là, ce n'est pas plus condamnable que d'avoir tapé son entourage, mais c'est plus mal vu... C'est plus mal vu parce que c'est moins répandu... J'admets donc parfaitement que ton père ait eu peur. Mais ne va pas me dire que la question d'argent prime chez lui la question des sentiments. Ce n'est pas vrai. Dans son commerce, c'est un homme, — je le dis devant lui, — qui tient un peu à ses pièces. Mais, et ça, je l'ai toujours constaté, quand la question de santé entre en jeu, l'argent ne lui tient plus aux doigts.

ANNA. — Oh! papa! Je te demande pardon! Mais je souffre trop! Et je ne peux pas pleurer.

CALVEL. — Et moi aussi je souffre, mon pauvre coco.

ARTHUR, *geignant*. — C'est intolérable! Moi, je ne supporte pas de voir de braves gens comme ceux-là malheureux! Mais ça va changer, ce n'est pas possible... Ça ne peut pas rester comme ça. Ça va changer... ça va changer...

Mme CALVEL, *à la nourrice, qui entre très animée*. — Qu'est-ce que c'est?

LA NOURRICE. — Hé bien, Madame, j'en ai fait une rencontre!

ARTHUR, *à lui-même*. — Hein, je crois que ça va changer!

LA NOURRICE. — Pendant que bébé dormait, j'en avais profité pour aller jusqu'à la poste. Qu'est-ce que j'aperçois devant l'auberge Fleury? Monsieur!

CALVEL. — Monsieur?

ARTHUR, *à lui-même*. — Mais oui, mais oui.

LA NOURRICE. — Il était en train de manger. Nounou, qu'il m'a dit, c'est la première fois que j'ai un peu d'appétit depuis quinze jours, et encore, vous voyez, je ne peux pas finir ce pâté. Tenez, je vous invite. J'ai dit alors que je sortais de déjeuner. Alors il a invité des voituriers qui étaient assis là.

ARTHUR. — Il faut toujours qu'il invite du monde.

LA NOURRICE. — Je suis venu, qu'il continue, je suis venu trôler — il n'a pas dit le mot, — trôler un peu de ce côté pour avoir des nouvelles de tout le monde. Je pensais bien que je rencontrerais quelqu'un. Demain, faut que je m'en aille en Ecosse, où j'ai une affaire épatante.

ARTHUR. — Ah! là là!

LA NOURRICE. — Une affaire épatante, qu'il a dit...

ARTHUR. — J'ai entendu.

LA NOURRICE. — Et même je regrette bien, — c'est toujours Monsieur qui parle, — d'être en froid avec mon beau-père. Si je l'avais rencontré, sans qu'il soit question de se remettre, je lui aurais donné le renseignement, parce que c'est trop beau, qu'il répétait comme ça, c'est trop beau.

ANNA. — Et quelle mine avait-il, Nounou?

LA NOURRICE. — Pas mauvaise, Madame. J'ai regardé ses vêtements, voir s'il étaient brossés.

ANNA. — Hé bien?

LA NOURRICE. — Hé bien, ils étaient bien brossés.

ARTHUR. — Ça n'a rien de renversant. On s'imagine, — et c'est un préjugé de famille délicieux, — que les gens qui ont déserté leur foyer doivent avoir des habits couverts de poussière. Mais il y a des hôtels. Et les familles n'ont plus le monopole de la brosse à habits.

ANNA. — Nounou... Est-ce qu'il a demandé après le petit?

LA NOURRICE. — Oh! je vous crois, Madame. Il a fallu que j'y raconte tout ce qu'il dit...

ARTHUR. — Tout ce qu'il dit? A huit mois et demi?

LA NOURRICE. — Mais oui, Monsieur Arthur, tout ce qu'il dit. Je le comprends parfaitement quand c'est qu'il parle. Et j'ai bien fait rigoler Monsieur quand j'y ai raconté la vie que notre René avait fait, qu'il ne voulait plus lâcher la canne à monsieur notre oncle.

ANNA. — Et c'est tout... ce qu'il a demandé?

LA NOURRICE. — C'est tout... (*Se reprenant, après un léger silence.*) Oh! je crois bien qu'il aurait voulu me causer de Madame, mais sûr et certain qu'il n'a pas osé.

ANNA. — Allez voir le petit, Nounou. Il a dû se réveiller. (*Sort la nourrice.*)

CALVEL, *après un silence.* — Quelle audace tout de même, de venir dans ce pays, à deux cents mètres à peine de la maison.

ARTHUR. — Oui, quelle audace! Il n'y a qu'un parti à prendre.

CALVEL. — Quoi?

ARTHUR. — Le prier de faire les deux cents mètres qui lui restent à parcourir.

CALVEL. — Jamais de la vie, par exemple! Jamais de la vie! (*A Anna.*) Qu'est-ce que tu en dis?

(*Anna remue simplement la tête en signe de refus.*)

ARTHUR, *calme.* — Bien. Bien. A votre aise. J'ai donné mon avis. Je ne me mêle plus de rien.

(*Il entre dans la maison.*)

CALVEL, *après un silence.* — Ça ne serait pas raisonnable.

(*Silence.*)

ARTHUR, *rentrant en scène.* — Je ne me mêlerai plus de rien. Toutefois, comme le gosse n'était pas réveillé, avant de ne plus me mêler définitivement de rien, j'ai envoyé Nounou chercher Gaston.

CALVEL. — Comment?

ARTHUR. — J'ai dit que : *on* le demandait ici.

CALVEL. — Je ne l'ai pas demandé.

ARTHUR. — Je n'ai pas dit que c'était toi, j'ai dit : on.

Mme CALVEL. — Il va croire que c'est Anna.

ARTHUR. — J'ai dit on. (*Anna, qui s'était contenue, fond en larmes.*)

Mme CALVEL. — Voilà qu'elle pleure, maintenant!

ARTHUR. — Hé bien, tant mieux, tant mieux!

Mme CALVEL. — Pourquoi pleures-tu?

ARTHUR. — Tu n'es pas contente?

ANNA, *après quelques sanglots.* — Je ne sais pas... Je crois que si.

(*Arthur se promène en chantant un air très gai.*)

LA NOURRICE, *arrivant en courant.* — Je n'ai pas été longue... Je n'ai fait qu'un saut jusqu'à l'auberge... Monsieur était encore là... J'y ai dit qu'on le demandait. Il est devenu tout rouge. « Je viens tout de suite, qu'il a dit, dépêchez-vous d'aller dire que je viens. » Il était en train de signer un papier avec le père Fleury.

ARTHUR. — Admirable! Admirable! Il a tombé Fleury, le plus fameux rapiat de Seine-et-Oise.

(*Exit la nourrice, qui rentre dans la maison.*)

CALVEL, *à demi-voix, sans être entendu d'Anna.* — Ça va recommencer, cette existence...

ARTHUR. — Hé bien, oui... Tu ne te sens pas en sécurité avec lui. Evidemment, la sécurité, c'est une bonne chose. Mais il ne faut pas penser qu'à ça. Il faut avoir l'œil pour se défendre. Au début de la vie, rappelle-toi, tu as risqué bien des choses quand tu as fondé ton magasin. Ça a bien tourné. Mais tu pouvais te noyer avec ton castor.

CALVEL. — J'étais jeune, je ne connaissais pas le danger.

ARTHUR. — Tu le connais maintenant. Il s'agit d'avoir du courage. Ce n'est pas plus embêtant que d'avoir peur.

CALVEL. — Du courage, oui. Mais je me fais vieux.

ARTHUR. — Ça te rajeunira.

ANNA, *se rapprochant d'Arthur.* — Mon oncle, veux-tu aller au-devant de lui, et le supplier de ma part de ne rien me raconter, de revenir ici comme si de rien n'était. Mais je ne veux plus entendre ses mensonges.

ARTHUR. — C'est la mort de la conversation. (*Il sort.*)

Mme CALVEL, *à Anna.* — Nous allons dans le fond du jardin, avec ton père. Reçois-le d'abord toute seule.

ANNA, *appelant.* — Nounou? (*Nounou apparaît sur le perron.*) Le petit est réveillé?

LA NOURRICE. — Pas encore, Madame.

ANNA. — Hé bien, j'espère!...

LA NOURRICE. — Il ne se doute pas de ce qui lui arrive.

ANNA. — Mettez-lui sa pelisse blanche.

LA NOURRICE. — Celle qui était restée toute empaquetée dans le carton! Cette belle pèlerine pour Herblay?

ANNA. — C'est très bien, Herblay. C'est un joli village.

ARTHUR, *entrant, un peu avant Gaston.* — Je l'ai trouvé à cinquante pas, mais j'ai eu le temps de lui parler.

(*Gaston va à Anna. Arthur s'éloigne.*)

GASTON, *allant à Anna, qui, défaillante, s'est laissé tomber sur une chaise... Il s'arrête à deux pas d'elle. Après un silence assez long :* Anna... Anna!

ANNA. — Tais-toi!

GASTON. — Veux-tu me laisser me disculper?

ANNA. — Non, ne te disculpe pas... Tu vas encore me mentir... J'aime mieux te pardonner que d'entendre tes mensonges.

GASTON. — Non, Anna, il faut que je t'explique! Je veux qu'il ne subsiste aucun grief entre nous.

ANNA. — Ça sera difficile.

GASTON. — Tu vois, tu dis que ce sera difficile, et tu voudrais que j'accepte ton pardon.

ANNA. — Je ne veux pas que tu me mentes. Alors, ne m'explique rien.

GASTON. — Mais enfin, c'est extraordinaire, cette habitude que vous avez tous ici de me considérer comme un menteur!

ANNA, *souriant un peu amèrement.* — Oui, c'est une habitude dont nous n'arrivons pas à nous corriger.

GASTON. — Mais je ne suis pas un menteur. Je ne dis pas que je n'ai jamais menti. J'ai donné parfois de petites explications qui n'étaient pas tout à fait justes, mais c'était pour abréger, et parce que la vérité est quelquefois trop longue à dire, et puis, parce qu'elle n'est pas toujours croyable. Alors on préfère la remplacer par quelque chose qui n'est pas tout à fait la vérité, mais qui sera cru plus facilement. Voilà pour les petits mensonges qu'il a pu m'arriver de sortir parfois. Je te dis : mensonges, parce que tu parais tenir à ce mot.

ANNA. — Ah! non, certes!

GASTON. — Moi, c'est un mot que j'ai en horreur. C'est vrai. Il n'y a rien qui m'exaspère autant que de m'entendre dire que je mens. Alors, quelquefois, quand on me dit qu'on ne me croit pas, j'ai absolument besoin de me faire croire et quelquefois, c'est cela qui me fait mentir.

ANNA. — Alors, c'est notre faute.

GASTON. — Je ne dis pas que c'est votre faute, mais c'est quelquefois votre défiance qui me faisait mentir... (*Il songe.*) Et c'est quelquefois aussi votre confiance... Oui, je vous racontais des histoires auxquelles je croyais, moi aussi... Et quand je voyais que ça ne se réalisait pas, ça me faisait tant de peine de vous décevoir que je vous disais que l'affaire continuait à marcher quand elle ne marchait plus, et je vous le disais avec un tel besoin de vous le faire croire que je finissais par le croire moi-même.

ANNA. — Et c'est comme ça que tu nous rendais malheureux...

GASTON. — Et j'étais encore plus malheureux que vous... Mais veux-tu que je te dise ce qui

La Surprenante Aventure du Baron de Pradeyles

Nouvelle inédite

par

PIERRE BENOIT

à HENRI DUVERNOIS.

Evidemment, il doit être possible de faire avec plus de verve que lui le récit des circonstances bizarres qui coûtèrent au baron de Pradeyles, avec son siège de député de la Seine-Inférieure, la situation et l'estime que trente années de services parlementaires lui avaient acquises au sein du parti conservateur. On chercherait vainement, en revanche, à égaler cette chaleur, cette parfaite dignité de ton qui lui permettaient de convaincre tous ceux qui ont eu la bonne fortune de l'entendre dégager le sens profond de sa mystérieuse équipée.

— Pour être véridique, commençait ordinairement l'honorable représentant, je ne me rappelle pas avoir eu un seul instant, au cours de la matinée du 30 janvier 1875, le pressentiment de la gravité qu'allait avoir cette date pour mon pays et le plus modeste de ses serviteurs. Je me levai à sept heures, comme de coutume. Le

temps était pluvieux. Sitôt rasé et habillé, je passai dans mon cabinet de travail, pour mettre la dernière main au discours que je devais prononcer le soir même, à l'Assemblée. Il s'agissait d'une interpellation sur les menées démagogiques exercées dans les centres miniers par certains membres de la gauche, très en vue. Je n'en étais pas mécontent. A dix heures, on sonna. C'était le marquis de Castelmoron, député du Lot-et-Garonne. Il venait m'entretenir en confidence d'un conciliabule qui avait eu lieu la veille chez notre collègue M. de la Rochette, entre les représentants qualifiés de tous les groupes de droite, en vue de lutter, aux élections prochaines, contre l'insolence, sans cesse grandissante, du radicalisme. Que je vous dise, à ce propos, mon cher enfant : Je ne suis pas un fervent aveugle du suffrage universel. Je n'en estime pas moins que les partis de l'ordre doivent utiliser toutes les armes — légales, bien entendu — laissées entre leurs mains. Le bulletin de vote étant la plus importante, il serait criminel de ne pas s'en servir. « — Le duc de Broglie, représentant des monarchistes, et M. Raoul Duval, représentant des bonapartistes, sont avec nous, me dit le marquis de Castelmoron en me soumettant les procès-verbaux de la réunion de la veille. — Et M. Thiers? — Il se réserve; mais nous pouvons compter sur l'adhésion de Mgr Dupanloup et de M. Baragnon. — Ce sont de très réelles garanties de succès, dis-je. Laissez-moi, voulez-vous, les procès-verbaux, que je les étudie à tête reposée. Je vous les rendrai ce soir, à l'Assemblée. » Il acquiesça. Nous parlâmes alors de mon interpellation. Je lui lus les passages essentiels de mon exorde, et toute ma péroraison. Il s'en déclara enchanté. A onze heures, il partit, me confiant les précieux procès-verbaux. Auparavant, nous nous étions donné rendez-vous pour l'après-

midi, à deux heures moins dix, au buffet de la gare, le train qui conduisait les députés à Versailles partant, comme de coutume, à une heure cinquante-cinq.

Mme de Pradeyles, légèrement grippée, m'avait fait demander la permission de prendre son repas dans sa chambre. Je déjeunai seul, fort simplement, le fait est à noter. Lorsque je quittai mon hôtel, il ne s'était donc rien passé qui fût de nature à troubler des idées que je n'avais jamais eues plus nettes.

De la rue de Moscou, où j'habitais, jusqu'à la gare Saint-Lazare, il faut à peine dix minutes. En marchant, je me récitais mon discours. C'est ainsi qu'il me sembla qu'à un certain endroit, les transitions ne se ménageaient pas dans ma mémoire avec suffisamment de netteté. Je résolus d'employer à revoir ce fragment les trente minutes environ que j'avais encore avant le départ du train. Pour ne point être dérangé dans des salles d'attente fourmillantes d'hommes politiques et de journalistes, je tournai à gauche, et, gagnant les locaux écartés, j'allai m'asseoir sur un banc désert, derrière la consigne des bagages. D'énormes caisses d'épicerie, des vannes de volailles grouillantes de plumes et de pattes me constituaient un rempart suffisant contre les importuns de toute nuance. J'ouvris ma serviette, étalai mes papiers sur mes genoux, et, en un instant, le monde extérieur eut disparu de ma pensée.

Je pus travailler ainsi un quart d'heure, assidument... Soudain, un violent coup de sifflet ayant retenti, je levai la tête pour consulter une horloge que j'avais remarquée tout à l'heure. Je levai la tête, dis-je, et c'est alors que je m'aperçus que je n'étais plus seul. Sur le banc en face, quelqu'un venait de s'asseoir, quelqu'un dont le

regard, braqué sur moi, me fixait avec une obstination singulière.

C'était une femme. La pluie qui tombait depuis le matin pouvait expliquer l'ample manteau dans lequel elle se drapait et disparaissait presque toute. Une espèce de capuche à rubans groseille se rabattant sur son visage y projetait une ombre à travers laquelle je réussissais pourtant à deviner des traits d'une audacieuse finesse, cerclés d'une magnifique forêt de cheveux fauves, et surtout, oh! surtout, deux sombres yeux éclairant sinistrement la grotte profonde où ils reluisaient.

Il me sembla que je ressentais un léger malaise, mais de quelle nature, c'est ce dont je ne parvins pas sur-le-champ à me rendre compte. Troublé par ces yeux impitoyables, sans avoir même pu aller jusqu'à l'horloge dont je vous ai parlé, les miens retombèrent sur les notes que je classais au hasard, pour me donner une contenance, et j'essayai de reprendre un travail si étrangement interrompu.

Ici, je crois devoir ouvrir une parenthèse, destinée à rappeler ce que j'ai pris soin de mentionner en commençant; j'avais joui depuis mon lever de la plus parfaite lucidité d'esprit. Nulle émotion insolite n'était venue jeter le désarroi dans mes pensées. J'avais sobrement déjeuné : point d'alcools, point de stimulants ni d'excitants d'aucune sorte. Seulement un petit verre d'une liqueur douce appelée prunelle. A l'instant encore, en dépit du doute passager que j'ai signalé, je venais de constater que les points essentiels de mon discours se détachaient dans mon cerveau avec toute la netteté désirable... Eh bien, maintenant, si extraordinaire que cela puisse paraître, c'est en vain que, me penchant obstinément sur mes papiers, j'essayais de restituer au texte son sens, je n'y arrivais plus. Les

lignes dansaient devant mes yeux, les idées se dispersaient, elles fuyaient, galopantes, de tout côté. Angoissé, affolé, je m'efforçais de lutter contre cet effondrement de mes plus savantes périodes, je n'y réussissais pas! Et le plus terrible, c'est que j'avais la certitude de ne pouvoir y réussir tant que je sentirais les yeux, les terribles yeux de tout à l'heure, me fixer comme je savais qu'ils me fixaient en ce moment.

Une cloche sonna les trois quarts. Il eut été grand temps de me lever, de fuir ce coin maudit pour aller marquer ma place dans ce fourgon bondé qui était le train parlementaire... Je n'en fis rien. Décidément, une volonté plus forte venait de se substituer à la mienne, une volonté que je sentais être de taille à m'entraîner dans les plus inconcevables débordements.

La voix du baron de Pradeyles perdait de son assurance à mesure qu'il avançait dans l'évocation de ces impressionnantes péripéties. S'essuyant le front, il poursuivait :

— Autant, et plus que tout autre, j'ai pu, autrefois, nier l'existence des influences occultes, des puissances hypnotiques. Une seconde parenthèse m'est nécessaire pour vous prouver à quel point il est des faits qui restent inexplicables, si l'on se refuse à admettre une intervention de cette sorte. En m'excusant à l'avance des détails que l'intérêt supérieur de la vérité va me forcer à donner, je vous prie donc de noter que depuis vingt-huit ans à cette époque que j'étais marié et que je siégeais dans les diverses assemblées qui se sont succédé, j'avais, je le proclame hautement, moins que quiconque, manqué à mes devoirs d'époux et de représentant. A ce quart de siècle de fidélité conjugale et parlementaire, ajoutez que j'avais alors soixante-trois ans, une grande pondération de caractère, un peu d'artério-sclérose, un calme

parfait de tempérament, et dès lors, il vous sera difficile de ne pas admettre que j'étais mieux à même que n'importe qui de résister à une aberration soudaine des sens. Cependant, — la chose était palpable, indéniable, — à cette minute, j'étais sous la domination de la mystérieuse inconnue. D'ores et déjà, j'avais la certitude que, si elle ne bougeait pas, je resterais là, figé à mon banc, fusionnant dans un même oubli tous les partis de l'Assemblée, et je savais que, par contre, je la suivrais, si, devançant le départ du train, il lui prenait envie de se lever...

Elle se leva!...

Je ne dis pas qu'arrivé à cette phase de son récit, le vieil orateur jadis tant applaudi ne visait pas quelque peu à l'effet, mais véritablement aussi la minute était poignante.

— Elle se leva... Une seconde, je tentai pour réagir un effort suprême. Ah bien oui! Déjà, j'étais debout, bourrant au petit bonheur mes papiers dans ma serviette, me hâtant pour ne point perdre de vue l'énigmatique sirène qui, légère, sinueuse, entre les groupes qui se bousculaient du côté des quais, évoluait vers la sortie. A la porte, je heurtai un de mes collègues de l'extrême gauche, le docteur Clemenceau : « — Eh, Pradeyles, c'est l'heure », me cria-t-il, de sa voix goguenarde. Que lui répondis-je, je ne sais plus. J'étais déjà sur le perron de la gare, m'orientant dans la pluie et le vent, luttant avec mon parapluie qui ne voulait pas s'ouvrir. Les éléments faisaient rage. A mes pieds, un petit ruisseau boueux, gonflé par les eaux, coulait avec un glouglou terrible. Je pris mon élan... Au même instant, un coup de sifflet, suprême appel, retentissait : c'était le train parlementaire qui s'ébranlait. *Alea jacta!* J'avais passé le Rubicon.

Maintenant, tous les deux, à un intervalle de trente à quarante pas, nous arpentions le trot-

toir ruisselant de la rue Saint-Lazare. Elle, plus mystérieuse que jamais dans son manteau foncé, semblait effleurer le sol, sorte de fée insaisissable, vague et muette péri que je craignais et souhaitais tour à tour voir s'évanouir, buée diaphane qui se serait fondue avec le brouillard naissant... Moi, je me maudissais. Parmi les outrages dont on m'abreuva par la suite, il n'en fut certainement pas de plus sanglants que ceux dont je stigmatisai en cette minute une telle méconnaissance de mes devoirs les plus sacrés. Inutilement, hélas! l'œil fixé sur la silhouette sombre, je n'en allais que plus vite... Et une phrase me revenait, une phrase qui m'était devenue familière pour l'avoir entendu répéter bien des fois à mon vieil et savant ami Tocqueville. « — Voyez-vous, Pradeyles, me disait-il avec son sourire un peu triste, ne soyez pas si sévère pour N. ou N... Il y a dans la vie des meilleurs de ces heures de crise où ils essaieraient en vain de réagir. » Pauvre et cher Alexis! Jamais je n'éprouvai mieux la profondeur de votre sagesse qu'à cette heure où je sentais que les temps étaient accomplis, que ma crise, à moi, était venue.

Successivement les avenues devinrent des rues moins larges, puis des rues plus étroites. Dans cette lugubre soirée d'hiver, il se mêlait à l'obscurité une brume qui me glaçait. Mes pieds étaient trempés. La chaussée que nous suivions avait l'air d'être partie pour escalader le ciel. Une montée si rude me faisait souffler. Un vieil asthme que je croyais assagi commençait à se réveiller... Terrible situation, vraiment, que la mienne. Mes souffrances physiques n'étaient rien à côté des tortures morales qui me rongeaient. Je ne pouvais naturellement pas me douter encore de toutes les conséquences de cette déplorable équipée, mais, avec une netteté doulou-

reuse, une foule de détails cruels m'obsédaient déjà. Je voyais l'honorable M. Buffet montant au fauteuil présidentiel, s'installant avec sa dignité habituelle, puis, sur un coup de sonnette autoritaire, prononçant : « J'ai reçu une demande d'interpellation sur l'inaction de M. le ministre de l'intérieur lors des incidents qui ont marqué les récentes grèves d'Uza et de Parentis. La parole est à M. le baron de Pradeyles. » Et tous les regards se tournant vers ma place, entre MM. Lucien Brun et de Fourtou surpris, et cette place, toujours occupée, vide, vide dans une circonstance pareille!... Une sueur froide perlait à mes tempes. Ma serviette faillit m'échapper. Une bourrasque de vent s'engouffrant dans mon parapluie compromit mon équilibre. En ce moment je longeais à la fin d'une rue la boutique déjà éclairée d'un marchand de vin. L'espace d'une seconde, je m'aperçus dans une glace. Ah! mes amis, le piteux cavalier! blanchi, geignant, poussif, crotté! Je crois que cette vision dépassa en efficacité les reproches que je n'avais pas cessé un moment de m'adresser. Sur le champ, je m'arrêtai. Je venais de doubler le coin de la rue, un bond à gauche, et j'échappais à la fascination, je rompais le charme, j'étais libre... Eh bien, à cet instant précis, vous m'entendez, ma conductrice, qui, depuis la gare, ne m'avait pas adressé un coup d'œil, se retourna, et ce démon me fixa d'une façon telle!... Annihilé, anéanti, j'assurai mon parapluie, je consolidai tant bien que mal ma serviette contre ma poitrine et je m'abandonnai à mon sort, navire à la dérive qui n'a plus qu'à se laisser remorquer.

Combien de temps pûmes-nous marcher ainsi? Qui le saura jamais! Nous errions à présent dans un labyrinthe de ruelles étranges. Les passants se faisaient rares. Ils ne gagnaient pas en qualité ce qu'ils perdaient en quantité. A plu-

sieurs reprises je fus heurté par d'inquiétantes ombres qui s'éloignèrent avec des ricanements ou d'affreux jurons. Sur nos têtes, les maisons semblaient se rejoindre. La nuit était tout à fait tombée. De loin en loin, un bec de gaz jetait sur le pavé gras sa lueur falote et jaune, noyée de pluie, rendant plus noires et plus sinistres les larges bandes de ténèbres intercalées. Heureusement qu'appendues au-dessus de la plupart des portes, de grosses lanternes à verres vivement coloriés suppléaient un peu à cette pénurie.

Comment, butant sans cesse sur des tas de gravats, glissant sur des détritus, pataugeant dans des flaques, comment ne me suis-je pas tordu le cou mille fois, ce n'est pas la partie la moins insondable de ce mystère. A un moment, je crus réellement que je n'irais pas plus loin. Le souffle me quittait, mes pieds tuméfiés me refusaient leur office, mes tempes battaient à se rompre. Les verres de couleur des lanternes, surchargés de chiffres noirs, tourbillonnaient follement devant mes yeux dans une fantasmagorie kaléidoscopique. Je pensai tomber à genoux au milieu de la boue glacée... Mais, à la même minute, n'était-ce pas une illusion, il me semblait que la distance qui me séparait de mon guide avait un peu diminué. Encore quelques pas... Oui, oui, j'avais raison! Maintenant le manteau sombre était immobile devant une porte basse enfoncée dans la muraille, juste au-dessous d'une volumineuse lanterne d'un vert de caramel à l'absinthe, une lanterne adornée d'un 1 gigantesque, charbonné grossièrement. Hélas! pouvais-je alors la comprendre, la raillerie atroce contenue pourtant dans cet inoffensif numéro, un!

Hâtant péniblement le pas, je rejoignis l'énigmatique fantôme au moment où, dans un bruit

de verrous et de chaînes, la porte tournant sur ses gonds, découvrait un trou noir. Tout cela, à vrai dire, avait un air rébarbatif bien fait pour donner à réfléchir au plus courageux. Subitement, il me revint à l'esprit une sinistre histoire qu'un soir de l'hiver de 1837 ou 1838 Viclocq nous avait racontée à la Préfecture de police, à M. de Rémusat et à moi : un guet-apens tendu par des Carbonari à deux membres de la Chambre introuvable... et, tout à coup, je frémis jusqu'aux moelles. Je venais de me rappeler la description du quartier où le crime s'était perpétré. Ne ressemblait-il pas étrangement à celui-ci? Horreur, c'était le même. Affolé, je voulus esquisser un mouvement de recul. Trop tard. On venait de me mettre la main sur l'épaule : « — Voyons, entres-tu ou n'entres-tu pas? » me soufflait une voix qui me parut porter avec elle un léger relent de ratafia. Trébuchant, je passai le seuil. « — Accroche ton pardessus dans le vestibule. » Amorphe, j'obéis encore. « — Là, maintenant, attends-moi cinq minutes au salon. » En parlant ainsi, ma conductrice ouvrait une porte à gauche et me poussait dans une seconde bouche d'ombre, le salon.

C'était une pièce basse, mais assez grande. Quand mes yeux se furent un peu habitués à l'obscurité qui y régnait, j'en pus distinguer les détails essentiels. Des tables de marbre, comme dans un café. Sur les murs, alternées, des glaces et des peintures à fresque qui me parurent assez licencieuses. Je ne les observai d'ailleurs pas. Depuis quelques instants mes craintes, vagues tout à l'heure, se précisaient, se précisaient... Et brusquement, un flot de lumière m'inonda : les procès-verbaux, les procès-verbaux de l'assemblée du parti conservateur, c'était aux procès-verbaux qu'on en voulait. On m'avait conduit jusqu'ici, on venait, pour la fouiller, de me faire

quitter ma pelisse... Trahison, trahison! Fébrilement, je pris ma serviette, j'exhumai d'entre mes papiers le précieux document, et, faisant briller une allumette, je brûlai en deux temps le précieux document sur le marbre d'une table. Puis, n'ayant plus désormais à défendre que ma seule vie, inconscient du danger qu'il y avait à faire un mouvement dans un semblable repaire, je me glissai dans le vestibule, manœuvrai chaînes et verrous, puis, ouvrant brusquement la lourde porte qui s'en alla battre la muraille avec fracas, je m'élançai dans la rue.

Il me sembla que j'étais poursuivi. Distinctement, derrière moi, j'entendis des cris étouffés, un appel lointain... Avec une vélocité incroyable, une vélocité que j'eus eu peine à soupçonner un moment auparavant, quand je gravissais mon terrible calvaire, allégé par ailleurs de mon parapluie et de ma pelisse laissés là-haut, entre les mains de l'ennemi, je fendais l'obscurité dans une course vertigineuse. Un individu que je bousculai me fit tomber mon chapeau. Je ne m'arrêtai pas. N'ayant plus que ma serviette, je filai de plus belle, pressant éperdument contre mon cœur mes papiers parlementaires miraculeusement sauvés.

Comme un bolide, je suivis ou je traversai des séries infinies de rues, rues étroites d'abord, puis un peu plus larges, puis plus larges encore. J'étais parvenu sur un véritable boulevard que je courais toujours. Des vitres de magasins brillèrent; un omnibus corna. Dans une boulangerie, de braves gens faisaient leur partie de dominos. Je me hasardai à ralentir, à lever la tête vers la tôle bleue d'un écriteau qui luisait sous un réverbère : Rue des Martyrs — Horreur — J'étais revenu à mon point de départ.

Un fiacre en maraude passait. Je le hélai : « Gare Saint-Lazare! », dis-je au cocher. Mais

cet homme, rendu méfiant par mon aspect hagard, exigea sa course d'avance. Mon portefeuille était resté dans ma pelisse. Heureusement que le gousset de ma redingote contenait quelque monnaie avec quoi je pus régler. Un train partait juste au moment où je pénétrai sur le quai de la gare. J'eus le temps d'y sauter. Après de telles péripéties, cet instant de répit eut dû être pour moi le paradis. Hélas! Maintenant, plus que jamais, j'étais tenaillé par l'idée fixe, cette idée que quelque chose — quoi, je ne savais pas — mais que quelque chose, s'était passé cet après-midi à l'Assemblée, en mon absence, quelque chose d'irréparable, de définitif...

Versailles! — En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, j'avais sauté du wagon. Je gagnai les grilles du Château... et subitement alors, mes pires appréhensions se confirmèrent. De la salle des Séances, dans une clameur épouvantable, un torrent humain s'écoulait. Affolé, je vis venir ce flot bouillonnant qui, en une seconde, m'eut recouvert. Désemparé au milieu du tumulte, j'écoutais, tâchant de discerner, de comprendre, de savoir, enfin, mon Dieu!... et voilà que je demeurai comme anéanti : un mot, un mot terrible, un mot allant bien au delà des plus sinistres prévisions qu'avait pu me suggérer mon imagination enfiévrée, un mot volait sur toutes les bouches. On le criait, on le hurlait maintenant à mes oreilles, et pourtant, mon enfant, je voulais, je voulais douter encore. Et tout à coup, je me sentis saisir par le bras. « — Ah! mon pauvre ami, mon cher Agénor, vous, vous à présent! — Qu'y a-t-il? haletai-je en reconnaissant mes deux vieux camarades de combat, MM. Chesnelong et de Pradines. — Qu'y a-t-il? C'est à vous plutôt qu'il faudrait le demander, malheureux! Absent, en un tel moment!... Mais venez, venez. Nos amis n'auraient qu'à

vous apercevoir, exaspérés comme ils le sont!... » Ils m'entraînèrent dans un coin, à l'écart, sous le balcon de la Reine... Là, en une seconde, j'appris tout. Profitant de mon absence, d'une absence obtenue, vous savez maintenant par quels moyens infâmes, les partis de gauche, en rangs serrés, avaient donné l'assaut. Un des leurs, M. Wallon, était monté à la tribune, avait déposé son amendement funeste... Ah! tout avait été calculé de main de maître. L'irréparable s'était accompli. La République avait été votée, votée, mon enfant, mon cher enfant, votée à *une* voix de majorité!

Ici, l'émotion trop forte coupait la parole au baron de Pradeyles. Des larmes brouillaient les regards du vieux lutteur. Il se reprenait cependant, et, avec cette dignité triste dont on chercherait vainement aujourd'hui l'équivalent dans nos enceintes parlementaires, il terminait :

— Les conséquences pour notre pays de ce vote néfaste, ai-je besoin de vous les rappeler? La France abaissée au dehors, avilie au dedans, tout le cortège des lois scélérates; quant à moi, battu aux élections suivantes par le candidat radical, renié par mes amis, bafoué par mes ennemis, traité de vieillard ramolli, de trousseur de filles, que sais-je encore! je n'en ai pas moins gardé à mes idées, à mes principes, toute ma fidélité, comptant que le jour n'est plus loin où sera consommée la ruine d'un régime qui n'a pas craint, pour assurer son triomphe passager, de recourir au proxénétisme.

Pierre BENOIT.

Mimi Bigoudis

Roman inédit

par

CHARLES-HENRY HIRSCH

I

Mme Brianne avait été abandonnée par son mari. C'est pourquoi, depuis leur enfance, ses filles avaient entendu la sagesse maternelle attribuer à l'amour tous les maux du genre humain.

Les petites croissaient un peu comme des herbes folles. La mère travaillait au dehors, de neuf à dix-huit heures, dans une administration privée. Elle rentrait pour distribuer une justice expéditive et répartir le trop plein de ses tendresses, après les « commissions » préalables à la cuisine d'un dîner toujours modeste.

Un dimanche, un monsieur vint à la maison. Au cours de la semaine, la maman en avait parlé, disant qu'elle attendait une visite et désirait que ses « adorées » lui fissent honneur.

Elles s'y appliquèrent gentiment, au point de mériter quelques explications de Mme Brianne :

« M. Frouche a de l'amitié pour moi. Il m'a connue quand j'étais jeune fille. S'il m'avait demandée en mariage,... et il ne l'a pas fait par timidité,... il aurait pu être votre père... Ah! ça aurait mieux valu pour vous et pour moi, mes chères mignonnes... Enfin, ce qui est fait, il n'y a plus à y revenir!... Bref, j'ai rencontré M. Frouche, ces temps-ci... Il occupe une situation brillante... Il viendra souvent nous voir... C'est un cœur d'or... »

Le prochain dimanche ramena M. Frouche au foyer sans maître. Les fillettes l'appelèrent « parrain », sous prétexte que ce serait plus affectueux. Il emmena sa nouvelle famille manger une friture et une gibelotte au Bas-Meudon. Le retour, par le bateau-mouche illuminant la Seine qu'il remontait, émerveilla les gamines. Elles auraient voulu ne plus jamais quitter parrain.

Mme Brianne les devina si avant qu'elle le garda auprès d'elle la majeure partie de la nuit. Le lundi soir, il revint, porteur d'un paquet d'où il tira un veston, des pantoufles, une pipe. Et, dès lors, sa replète personne enrichit la familiale salle à manger de ses propos sur la politique et ses fantoches, sur les mœurs, les modes, la religion, la patrie et l'hygiène. Il prenait un ton plus grave, lorsqu'il mettait en cause l'avenir de ses gentilles filleules.

Elles jouissaient maintenant d'une atmosphère sans remous. Elles ne recevaient presque plus de lestes gifles. Elles eurent aussi un peu moins de caresses. Une multiplication de leurs plaisirs compensait cela.

Quelquefois, elles se partageaient un verre de sirop, au café, avenue de Clichy. Elles avaient consigne de regarder les passants, pour laisser Mme Brianne et M. Frouche s'entretenir librement. L'une après l'autre, elles buvaient une

gorgée avec un honnête souci de l'équité et la joie irritante du contrôle. Quelquefois aussi, parrain Léon offrait une matinée, soit au concert, soit au cinéma.

Un samedi soir, il emmena sa « bonne troupe » au théâtre de l'Ambigu. On avait dîné à la brasserie. Mimi avait eu son bock de bière « pour elle toute seule ». Le spectacle, en chapiteau à ce festin, tourna la tête aux deux sœurs. Elles auraient juré que M. Frouche et le bon Dieu formaient un seul être généreux par essence et elles auraient professé la vérité du paradis, sur la terre comme au ciel.

Loulou, l'aînée, subissait l'ascendant de sa cadette. On disait de la seconde, à l'école communale de la rue Balagny, qu'elle n'avait les yeux ni la langue dans sa poche. Et parrain se plaisait à le constater avec bonhomie.

Pleines des fumées de l'agape et tout émues d'avoir assisté aux malheurs des *Deux Gosses*, elles échangèrent de nombreuses réflexions, dans leur lit commun. Toutes aboutissaient à louer l'ami de leur maman. Il dispensait les joies de la maisonnée. Il modérait les fureurs explosibles de la mère. Elle était beaucoup moins nerveuse, depuis qu'il avait pris l'habitude de « rester à causer avec elle un petit moment », après avoir reçu le bonsoir des écolières.

Il venait de leur promettre une belle promenade pour le lendemain. D'être placée de la sorte entre deux plaisirs, Loulou ne se sentait plus de gratitude. Mimi, pratique surtout, envisageait les possibilités d'unir par un lien durable, au foyer, le bienfaiteur qui l'améliorait ainsi.

« Pourquoi que maman se marierait pas avec parrain Léon? dit-elle.

— Ça se pourrait peut-être? » murmura Loulou chavirée dans le demi-sommeil.

Elle le domina pour ajouter, selon sa nature craintive :

« Nous, on serait peut-être pas autant heureuses, aussi?

— Y aurait aucune raison pour!... Ah! ce que tu peux être moule, toi, pour voir tout en noir! Tu seras donc jamais qu'une Marie-Tant-Pis! »

Cette critique formulée, Mimi songea, le noir de la chambre contre son regard grand ouvert. Ses treize ans, parce qu'ils gouvernaient les quatorze de Loulou, tendaient à un empire général.

La voix mâle de M. Frouche bourdonna. Elle devait traverser la salle à manger pour parvenir jusque-là, de la pièce où Mme Brianne croyait devoir, d'un tour de clé, protéger ses entretiens nocturnes.

L'imagination de Mimi enfantait un futur puéril et hardi. Une confidente lui devenait nécessaire :

« Tu dors, Loulou?

— Ah! oui... je commençais...

— Ecoute!

— Oh! quoi...

— Ils n'y pensent seulement pas, peut-être?

— Qui ça? et à quoi?

— A se marier! Eux, cette idée!

— Laisse-moi dormir, Mimi!

— Tu as bien le temps!

— Ah! ce que tu peux être rasoir! »

Pour effacer cette opinion dangereuse, Loulou reprit :

« S'ils n'y pensent pas, à se marier, on pourrait leur en parler?

— Pour se faire répondre : de quoi qu'on se mêle? et avec une bonne claque en plus! Merci! Très peu pour moi, ma vieille! » protesta Mimi, le ton d'un personne rassise.

Un éclat de rire aussitôt réprimé, parvint de

la chambre maternelle. Et la raisonneuse en changea son point de vue :

« On pourrait essayer de le dire à maman? insinua-t-elle.

— C'est pas moi qui m'y frotterais, en tout cas.

— On sait que tu es brave!

— Autant que les autres, va!... Le fait est que si parrain Léon se mariait avec maman, on le garderait toujours.

— Cause toujours, bécasse! Ils étaient pourtant mariés, maman et papa?

— Bien sûr!

— Ça a-t-il empêché papa de se donner de l'air?

— Non.

— Alors, Loulou salée?

— Tout de même, maman ne n'y laisserait pas prendre une seconde fois!

— Là, tu as raison. Ça me force à dire que tu te dessales.

— Faut pas me croire si bête que ça, Mimi!

— Bête ou pas bête, retiens mon conseil : jamais parler de mariage devant parrain.

— Je me couperais plutôt la langue! » protesta Loulou.

A leur réveil, elles pensèrent exclusivement à la belle promenade promise par M. Frouche. Elle eut lieu au bois de Boulogne. Ce fut une déception; car elles avaient espéré Clamart, Saint-Cloud, à la rigueur : Vincennes. Le mariage s'était évaporé de leur souci.

Mme Brianne le remit en question, à quelques jours de là :

« Que diriez-vous, mes deux trésors, si je me remariais?

— Oh! avec parrain Léon! s'écrièrent ensemble Loulou et Mimi.

— Naturellement. »

La mère avait dit cela avec beaucoup de dignité.

« Vous seriez un peu contentes? interrogea son cœur.

— Si on le serait!!

— Ah! pour sûr, maman! »

Loulou ajouta :

« On en avait justement causé, nous deux Mimi.

— C'est la vérité, maman.

— Voyez-vous ça, ces petites...

— A nos âges, on commence à réfléchir, déclara Loulou.

— Parle pour toi!... Moi, y a un bout de temps que je vois venir! »

Mme Brianne n'avait pas entendu la réplique de Mimi. Elle se recueillait et sa méditation donna ce fruit :

« Si vous voulez que ça se fasse, pas un mot de ça devant parrain.

— Juste ce que Mimi me disait! admira Loulou.

— Et pourquoi as-tu dit ça? demanda la maman.

— Parce que ça m'est venu à l'idée. »

Mimi, là-dessus, interrogea :

« Et toi, m'man, pourquoi que tu penses pareil? »

L'âme de la femme sembla prendre un recul afin de bondir. Et elle soupira seulement :

« Les hommes sont si drôles, mes enfants! »

Loulou hocha la tête. Mimi dressa fièrement la sienne. Il semblait que ses yeux longs, un peu bridés et luisants, défiassent tous les hommes à la fois. A cette seconde, Mme Brianne la préféra. Elle flatta les joues de l'aînée, par scrupule d'équilibre; puis, elle expliqua :

« Je ne dis pas ça pour parrain spécialement... Mais, comme il est un homme... malgré toutes

ses qualités... Enfin, soyez bien gentilles envers lui... très prévenantes... Oh! vous l'êtes déjà.... Vous êtes de bonnes petites, toutes les deux... Soyez meilleures... On y arrive toujours... Ainsi, vous m'aiderez... Tout doucement, je l'amènerai au mariage... »

Elle se tut. Ses enfants silencieuses l'admiraient.

« Un ange passe », dit-elle, un doigt en l'air : l'index, qu'elle avait mince, pâle et effilé.

Mimi, pénétrée de sa nouvelle responsabilité, projetait d'être dorénavant très sage.

Un bruit léger grignota, par le calme du logement. Les trois paires d'yeux sourirent.

« Chut! J'entends la clé de parrain », avertit Mme Brianne.

Loulou se proposait d'embrasser M. Frouche mieux que d'habitude. Mimi était curieuse de le revoir, parce qu'il ne pouvait se douter du complot.

« Hein?... C'est-il un Saint-Honoré, ça? » clama parrain Léon épanouissant, sur la table, le papier de soie qui enveloppait un énorme gâteau à la crème, ceint de boules blondes, glacées de caramel.

Les fillettes extasiées en oublièrent le baiser dû au bonhomme. Il le réclama, tandis que Mme Brianne le grondait de s'être mis en dépense. Cependant, il admira encore son emplette :

« On dirait que c'est pour une noce! »

A ce trait, Mme Brianne porta les mains à son cœur.

« Petit parrain, faut que je vous embrasse encore! » s'écria Mimi; et, sautant, elle accrocha ses petites mains au cou à bourrelets rouges, fourré de courts poils blancs. Puis, la cerise de ses lèvres s'écrasa sur chaque joue molle, très colorée, rugueuse, à cause de la barbe.

II

Dix-huit mois durant, selon les propos de Mme Brianne à ses fillettes, M. Frouche fut le fiancé présomptif qu'elle leur donnerait pour papa. Et elle leur renouvelait la consigne de n'y faire aucune allusion :

« Il tient à vous en faire la surprise, » assurait la maman.

Elles avaient découvert assez de la vie pour ne plus croire en sa facilité. La précaution maternelle les laissait incrédules. Loulou approuva Mimi de gager dix sous que cette « pauvre maman » était « frite » avec son mariage.

Un soir, elles entendirent ce mot transpirer à plusieurs reprises, au milieu d'éclats de voix et de paroles assez désobligeantes. Elles s'échangeaient dans la chambre où parrain Léon se retirait avec Mme Brianne, après avoir joué aux dames ou au piquet, sous la lampe de la salle à manger qui éclairait les travaux scolaires des fillettes.

« Tu devrais aller écouter, suggéra l'aînée.

— Pourquoi pas toi? T'es la plus vieille! »

Ayant dit, la cadette exposa la gravité de la situation, et elle en conclut :

« Maman a dû parler trop vite. Même dans les affaires ordinaires, il faudrait savoir s'y prendre comme Catherine de Médicis. »

C'était un écho d'une leçon d'histoire qui l'avait frappée, l'après-midi, et qu'elle venait de repasser, prise d'enthousiasme pour la fourbe de la royale Italienne. Loulou approuva le rappro-

chement, afin de cacher son ignorance humiliante.

Le lendemain, Mimi triompha :

« Maman a pleuré. Ça se voit à ses yeux.

— On pourrait bien écoper des tartes, dit l'autre, tout bas.

— Si ça pouvait faire marier maman, je m'en ficherais encore, d'être battue! »

Cette fois, le chagrin induisit en douceur Mme Brianne. Elle pressa les chères petites contre sa poitrine, leur rappelant ses bontés, l'abandon de leur père, la persévérance du sort à la poursuivre. Et elle résuma ainsi ses tristes pensées :

« Tous les hommes sont des égoïstes et des ingrats. Ne l'oubliez jamais, mes trésors! »

Mimi regrettait que ce fût le jeudi de l'Ascension : on profiterait mal de la fête. La maman prévoyait une lente journée, l'inutile examen de son cœur déçu. Au bureau, elle l'aurait un peu oublié, à couvrir de sa belle écriture déliée les pages du grand-livre dont elle était le teneur. Loulou rêvait de la consoler définitivement par un succès à son « brevet simple ». Cela plairait en outre à parrain, partisan des diplômes. Et elle se disait qu'il viendrait leur proposer une sortie; car, il ignorait la rancune.

Cependant, on déjeuna sans lui, quoique l'on eût, à son intention, commandé des tripes, du cidre, et battu, à trois, un bol immense de fromage à la crème.

A mesure que s'écoulait le temps, Mme Brianne accumula de l'électricité. Elle ne pouvait coudre, lire, ni s'intéresser à la conversation de ses filles. Sur les cinq heures, elle décida que l'on irait un peu respirer.

Avenue de Clichy, à la terrasse du café où il avait « sa table », M. Frouche trônait devant une boisson opaque et rose, sa pipe d'écume aux

lèvres. Elles quittèrent le bout d'ambre pour sourire à Loulou. Il souleva son chapeau à l'adresse de Mme Brianne. Parce que Mimi accourut le baiser, il convia la petite famille à s'asseoir autour du guéridon de marbre qui portait sa blague à tabac en vessie de porc, son journal et son verre.

« Comment ça va-t-il, toutes les trois?

— Assez mal... et par votre faute, » dit la mère.

Il fronça les sourcils, tassant du pouce le combustible dans sa pipe.

« Et vous deux, mes petites chattes?

— Ça va bien.

— On est contentes de te voir, parrain », déclara Mimi.

Elle désigna sa maman, d'un clin d'œil qui dérida le gros homme.

« Que désirez-vous prendre, chère amie? » proposa-t-il.

Son accent offrait une paix durable et toutes ses heureuses conséquences.

« Je suis faible avec vous! » soupira Mme Brianne.

Pour le confirmer, elle choisit de boire du quinquina. Parrain régala d'un sirop les gamines. Une grosse gaieté l'épanouissait. Il rentra en grâce auprès de la maman, par sa bonne humeur à reconnaître ses torts de la veille. Sa cordialité s'étendit aux fillettes. Il plaisanta le sérieux de Loulou et les paupières à la chinoise de Mimi. On alla dîner au restaurant, cette fois encore. Après, il « paya le cinéma », heureux de faire largesse, le chapeau sur la nuque, ses yeux en boules mouillés de tendre joie.

L'accord dura. Loulou réussit à son examen. M. Frouche l'envoya chez un client, à Londres, afin qu'elle y apprît l'anglais et le commerce. Il triompha des préjugés bourgeois de Mme Brianne

et il plaça Mimi chez une modiste des Batignolles où l'apprentissage ne serait pas la perdition.

La mère était heureuse de subir cette tutelle. Elle remplaça la vieille veste du bon parrain par un coin-de-feu cossu et les pantoufles avilies en savates, par de véritables babouches dorées de sultan. Mimi avait travaillé en cachette à une calotte de velours violet d'évêque qui seyait à la face débonnaire de son papa morganatique. Il goûtait un bonheur quotidien si calme, que la France lui semblait gouvernée par des gens irréprochables. Et cela aurait dû continuer; mais, le sort prend un plaisir diabolique à tirer des plus petites causes les plus lourds effets.

Un soir de pot-au-feu succulent, un soir paisible entre tous ceux d'un trimestre parfait, à propos d'une épouse légitime absoute, par le jury de la Seine, de s'être faite veuve pour n'être plus trompée, M. Frouche prononça une diatribe substantielle contre le mariage. La patience de Mme Brianne à se taire exaspéra la verve de parrain Léon. Il accusa la vénérable institution laïque et religieuse d'engendrer la trahison, le bas calcul et le meurtre; — et il conclut, par allusion au crime de l'acquittée :

« Tous les mariages finissent plus ou moins comme ça! »

Mme Brianne suffoqua. Comme s'il n'avait pas suffisamment déraisonné, l'homme ajouta quelques traits d'une absolue mauvaise foi, qui aboutirent à cette déclaration épique :

« Je suis né catholique et célibataire. Catholique et célibataire, je mourrai!

— Vous êtes né coiffé, aussi... et je ne vous dis pas de quoi, parce que je veux rester polie! » commença Mme Brianne.

Elle poursuivit, implacable, reprochant à

M. Frouche tous les crimes masculins dont elle avait ouï parler depuis le fratricide de Caïn. C'était un déchaînement. Elle laissa Mimi se retirer dans sa chambre et parrain Léon mettre ses bottines, sa jaquette, son chapeau, prendre sa canne et partir.

De la semaine, il ne se montra. Mimi n'osa le nommer. Cependant, par inadvertance, elle parla de lui :

« D'abord, je te défends d'appeler parrain ce sale individu! s'écria Mme Brianne. Et si tu le rencontres, tu me feras le plaisir de ne pas le saluer!

— Mais, maman, s'il me parlait, enfin?

— Tu passerais ou lui tournerais le dos... Il ne remettra plus les pieds ici, moi vivante!... Oui, oui, que je meure, si je lui permets de passer ma porte!... Et, pour qu'il comprenne bien que c'est fini... tu vas voir! »

Calme tout à coup, la mère mit en paquet la pipe, les babouches, le coin-de-feu et la calotte de M. Frouche.

« Tu vas me descendre ça chez la concierge, Mimi. Tu lui diras de remettre ça... à l'individu, s'il se présentait pour demander après moi... Et surtout, qu'on ne lui dise pas un mot de ma part... Tu m'as bien comprise?

— Oui, maman. Seulement, permets-moi de te dire...

— Rien! Obéis. »

Sa mission remplie, l'enfant arrivait, de sages paroles prêtes.

« Tout pesé et mûrement réfléchi, ça vaut mieux ainsi, déclara Mme Brianne. Te voilà grande. La présence de ce monsieur à la maison finissait par n'être plus convenable. Il nous aurait bien fait passer pour des je ne sais quoi et des pas grand' chose. »

Le paquet demeura des jours et des jours sur le buffet, dans la loge de la portière.

« Qu'est-ce qu'il attend? La messe ou un huissier?... pour enlever ses nippes, cet oiseau-là! » protesta la maman; et Mimi, à cause de cela, la plaignit de tout son cœur.

Sur l'avenue de Clichy, parrain Léon les croisa. Il salua fort civilement, passa, et ignora qu'à son sujet Mme Brianne laissa tomber de ses lèvres, comme un fruit mûr, ce terme au sens variable, à la ville et au désert :

« Chameau! »

III

Mimi profita des humeurs grises de sa mère pour se plaindre de n'avoir plus rien à apprendre chez sa patronne. Elle entra comme apprêteuse dans une grande maison de la rue Royale, vers le jour de l'an, ses étrennes reçues de la petite modiste des Batignolles. Elle n'était pas peu fière de sa condition nouvelle. La jeunesse aime le changement et lui attribue des pouvoirs fabuleux.

Celle de Mimi bouillait. On remarquait ses yeux clairs, couleur du bleuet, et bridés en rehaut vers les tempes, d'une manière si rare. Au reste, tout son visage gai respirait la gourmandise de vivre. Les messieurs d'âge avancé y lisaient cet appétit capable de ranimer le leur. Ils le lui disaient quelquefois. Elle en éprouvait une peur fugace qui lui permettait, dans une impression chaude et douce, de penser qu'ils étaient sages et riches.

L'un d'eux l'avait guettée plusieurs soirs, à la sortie de son travail. Il lui avait parlé du beau temps, d'abord, d'une voix tremblante. Ensuite, il lui avait offert l'occasion de refuser une promenade en taxi, en tout bien tout honneur. Après, il l'avait complimentée d'avoir les pieds les plus mignons du monde, une oreille délicieuse, une bouche à damner les saints par la promesse d'un paradis terrestre que le céleste n'aurait pu leur faire oublier. Il suffisait d'une vingtaine de pas, à ce vieillard disert, pour assaillir de ses madrigaux le tendron. Il n'en suivait le train qu'au prix de son souffle, se laissait distancer, protestait, finissait par un gentil bonsoir où la colère se tempérait d'une espérance attendrissante.

Mimi ne le retrouva plus, à partir d'une journée pluvieuse. Elle pensa qu'il avait pu prendre froid, s'aliter et mourir. A chaque bel enterrement célébré à la Madeleine, elle consultait les inscriptions des couronnes pour savoir au moins le sexe de la personne décédée. Et quand il s'agissait d'un « regretté grand-père » ou d'un « grand-oncle bien-aimé », elle songeait à son courtisan comme à un ami de toujours; et elle déplorait d'avoir souvent accéléré sa marche pour l'unique plaisir de lui démontrer qu'il n'était plus assez jeune pour la suivre. Lors de leur dernière rencontre, il lui avait confié :

« Je m'appelle M. Albert », — sur le ton de trahir un secret d'Etat.

Maintenant, elle aimait jusqu'au teint jaune du disparu, ses rides qui paraissaient le couvrir d'une toile d'araignée, ses paupières que l'inflammation bordait de rose. Elle souhaitait qu'il eût joui d'une fin calme, entourée d'amour et de respect. Peut-être avait-il gardé une vision d'elle au moment de tout quitter? Cette hypothèse la

flattait et elle avait longuement brodé là-dessus, dans une lettre à Loulou.

Cela lui dansait assez dans la tête, lorsque deux mains lourdes la saisirent par derrière, aux épaules.

« Oh! parrain Léon!

— Qu'est-ce que tu fais par ici, ma grande?

— Je remonte chez nous... Ah! c'est vrai, faut te dire que je suis dans une grande maison : chez Rachel!... Je suis rudement contente de te revoir, parrain!

— Eh! moi aussi... Ta sœur m'écrit très gentiment.

— Elle se plaît bien à Londres!... Chacun sa chance! »

Elle avait soupiré les trois derniers mots, à tout hasard.

« Y a donc quelque chose qui ne va pas, Mimi?

— Pour moi personnellement, non.

— Ta mère?

— Ah! parrain, elle est si triste!... Tu me manques bien... Je crois que tu lui manques encore plus... Et quand je dis : je crois... c'est une façon de parler!... Pour une méchante discussion, parrain... où n'y avait pas de quoi fouetter un chat...

— Tu as bonne mine... Tu aurais peut-être un peu forci?

— Voilà ce qu'il trouve, ce gros parrain chéri, pour détourner la conversation!... Oui, j'ai tellement forci que chez Rachel on m'appelle Bigoudis... C'en est une qui n'a seulement pas trois cheveux à friser, qui a trouvé ça!... Moi, je l'ai appelée Fesse-de-Mouche. Le surnom lui est resté et elle bisque! »

Comme parrain Léon riait aux larmes, répétant : « Fesse-de-Mouche », avec une satisfaction croissante, Mimi ramena l'entretien où il fallait :

« N'empêche que tu ne devrais pas te tordre comme ça... pour un mot d'ailleurs pas très drôle quand on ne connaît pas la personne...

— Comment qu'elle est, Fesse-de-Mouche?

— Une mouche n'a pas de fesses, c'est connu!... Elle, c'est une grande bringue... un manche à balai... un tablier mouillé tordu à la lessive... Même ses dents, qui n'ont pas voulu rester avec elle!... Ni poitrine, ni derrière, elle n'a rien, quoi!... Seulement, je te parle de Fesse-de-Mouche, et maman est bien plus intéressante! »

En passant, M. Frouche remarqua un grand luxe d'éclairage à l'Elysée :

« M. Deschanel reçoit, observa-t-il.

— D'abord, ça serait plutôt Millerand... Parrain Léon ne sait donc plus qui qui couche à l'Elysée?

— Je m'étais habitué à Deschanel. Je ne me suis pas encore habitué à Millerand.

— Moi, je ne m'habitue pas à voir maman malheureuse.

— Tu y tiens, à me parler de ta mère!

— Je ne tiens qu'à ça, pour le moment.

— En ce cas, Mimi, écoute : si ta mère tenait à me revoir, elle m'écrirait...

— Mais, voyons...

— Laisse-moi parler... Elle sait mon adresse, ta mère... Qu'elle m'écrive!... Je verrai après ce que je dois faire.. »

Sentencieux, il ajouta :

« Retiens ceci, gamine : l'homme qui met les pouces, dans une dispute avec une femme, il est fichu.

— Je suis pas un garçon. Ça pourra me servir quand même, parrain, ce que tu viens de m'envoyer là.

— Soit. Tu diras à ta mère ce que tu jugeras bon de notre conversation. Mais, pas un mot de

ma part... Je vais te laisser à présent... Avant de nous quitter, prends ça : c'est tes étrennes. »

Mimi refusa par politesse et accepta de bon cœur le billet de vingt francs que M. Frouche avait tiré de son gousset. Ils s'embrassèrent et chacun s'en fut de son côté.

Le sentiment du devoir à parfaire aila les talons hauts de Mimi. Elle avait hâte de dire à Mme Brianne sa rencontre et sa causerie.

« Maman, devine un peu avec qui j'ai fait un bout de chemin? » cria-t-elle, dès la porte ouverte.

Sans attendre la réponse, elle débita la précieuse histoire. Une gifle à toute volée la renseigna sur les dispositions maternelles, avant cette tardive mercuriale:

« Ça t'apprendra une autre fois à mélanger les torchons avec les serviettes! »

La victime du sévice tourna autour de la table de la salle à manger, pour esquiver de nouveaux coups, protestant que parrain n'était pas si « torchon que ça » puisque son coin-de-feu, sa pipe, ses babouches et sa calotte n'étaient sûrement pas remontés tout seuls de chez la concierge où il n'avait cru devoir les réclamer.

Une scène terrible s'ensuivit, qui ameuta le voisinage. Mimi refusa de dîner. De trois jours, elle ne prononça une syllabe à la maison. La paix y revint; mais, une paix sournoise, grosse de rancune.

Une semaine plus tard, Mimi trouva parrain Léon installé dans ses babouches de sultan et son coin-de-feu, le crâne douillettement épousé par le velours violet d'évêque de sa calotte, auprès de la « salamandre » montée au rouge vif en son honneur.

« C'est bien pour toi, Mimi, et pas pour ce monstre d'homme, que je me suis résignée à

faire le premier pas », dit avec une certaine majesté Mme Brianne.

Il dédaigna le trait. Son air était supérieur. Celui de la femme devint joyeux et simple. Mimi, les bras croisés, exprima sa surprise :

« Ah! vrai, si je m'attendais!

— Es-tu contente? firent, ensemble, les réconciliés.

— Bien sûr!... Je vous demande le temps de me remettre... parce que ça... ah! ça me la coupe!... Plus je vous zyeute, moins je comprends.

— Tu n'as pas besoin de comprendre, petite Mimi, déclara M. Frouche.

— Les femmes ont toujours trop bon cœur », professa la mère.

Sur quoi, parrain demanda des nouvelles de Fesse-de-Mouche. Il les accueillit avec sa joviale rondeur d'égoïste inconscient; et il cajola sa filleule officieuse et la mère de celle-ci, les tenant assises, chacune sur l'un de ses genoux.

Et le spectacle qu'il eût offert au censeur le plus jaloux de la vertu d'autrui, était l'honnête image d'un père de famille au milieu des siens, leur contant quelqu'une de ces apologies édifiantes où l'Académie Française goûte son propre orgeat.

IV

Cependant, Mme Brianne avait averti sa fille :

« Parrain finira bien par m'épouser. Quand ce ne serait que pour toi, ma chérie, il le faut. »

Le débat renaissait environ chaque mois, avec les petits tourments naturels de l'intéressée. Il

tournait à l'aigre ou au miel. M. Frouche demeurait ferme sur ses principes. Mais il tolérait que son amie plaidât les avantages moraux d'une union régulière. Mimi s'abstenait d'intervenir.

Aussi bien, elle avait ses propres tracas. C'en étaient de cœur et de coquetterie. Ses compagnes d'atelier l'humiliaient par leur élégance et beaucoup se flattaient d'aventures amoureuses. Même Fesse-de-Mouche! Et Loulou, à Londres, ne s'ennuyait pas.

Des lettres, que Mimi allait réclamer à la poste restante, la faisaient envier son aînée d'être libre dans une ville immense où le plaisir est partout. Il avait pris la forme et les couleurs d'un *cockney* de vingt ans dont Loulou avait dépeint les charmes en ces termes familiers :

« *J'aime sa belle gueule toute rasée. Il rougit comme une petite fille à propos de rien et il en dit, sans broncher, de plus roides qu'un sacristain en goguette. Il ne craint personne pour la force et l'adresse. Il n'a jamais voulu me dire son métier. Il ne doit pas en abattre beaucoup, puisque je l'ai toujours sur mes talons. Avec lui, j'apprends l'anglais bien plus vite qu'à mon bureau. J'ai du mérite à ne lui avoir pas encore cédé jusqu'où il voudrait, car il sait bien s'y prendre, mon Dick chéri; dans ses mains, je ne pèse pas lourd. Quelquefois, je crois que ça pourrait bien être un pickpocket, et quelquefois, un fils de famille. Ma sagesse provient sans doute de mon incertitude. Quand je l'aurai perdue, je ne serai plus très loin de n'avoir plus ce que notre chère maman et parrain m'ont tant conseillé de ne perdre qu'avec leur consentement.* »

Il était brun. Mimi l'aurait aimé, rien que pour cela; également, pour la haute taille et la carrure dont elle le dotait en pensée. Il la visita en

songe, voleur pour la parer, faisant tête à une foule de *policemen* et de *detectives;* ensuite l'amant le plus exquis qu'un rêve ait jamais accordé à une vierge folle.

« Quels yeux pochés tu nous amènes, Bigoudis! » s'était écriée Fesse-de-Mouche.

Et les ouvrières de faire chorus, ce matin, contre Mimi trop chargée de vague à l'âme pour mettre les rieuses de son côté. Elle supporta les quolibets sans patience. On lui prédit qu'elle « coifferait Sainte-Catherine » et une foule de choses peu agréables. Ce pessimisme la décida tout à fait pour un livreur de la maison.

On ne remarquait presque plus qu'il portait la croix des braves sur sa livrée. Celle-ci habillait un bel homme, voilà ce que savaient toutes ces demoiselles. La cervelle férue du gaillard, Mimi leur tira la langue, y ajoutant l'outrage d'un pied de nez. Puis, très digne, elle gagna la pièce voisine, sous prétexte de repasser un ruban et pour séduire le héros.

Elle n'y trouva que Zouzou, un vieil homme de peine. En sa belle saison, il avait coiffé la chéchia et porté la culotte bouffante des zouaves. Il puait la pipe froide, souffrait d'un hoquet perpétuel et se divertissait à pincer, en s'excusant aussitôt, toute jeune fille qui s'aventurait à portée de ses doigts indécrottables. A cela tint que le ruban ne fut remis à neuf et le fer électrique, en place, sans le scandale d'une bousculade retentissante accompagnée de cet avertissement :

« Ça vous apprendra à me respecter, vieux dégoûtant! »

En expliquant sa conduite, Mimi s'assura la faveur de l'atelier par cette offensive inattendue :

« Le père Zouzou m'avait peut-être bien prise pour Fesse-de-Mouche? »

Et la journée de travail s'écoula gaiement.

Mimi, ce jour-là, s'attarda un peu dehors. Le

crépuscule était léger. Une brise y frémissait, caressante. Les marronniers fleuris arboraient le printemps. Il jaillissait aussi des regards. Celui de la gentille modiste riait à la vie. Il appelait un long avenir et brillait d'amour. Elle ne s'en doutait point, ni de la luisante cerise à croquer, que pouvait paraitre sa bouche bien en chair et toute menue. Fins, dansants, coupés à la Jeanne d'Arc, ses cheveux de blondine découvraient une nuque gracile aux mouvements vifs.

La traversée du parc Monceau ne lui avait pas suffi : elle préféra encore aux rues, de cheminer par le square des Batignolles. Les moineaux y pépiaient. Les feuillages nouveaux verdoyaient. Cela compensait l'odeur sulfureuse de l'air à cause des locomotives, et leurs coups de sifflet stridents. Mimi se sentait le diable au corps.

Il avait seize ans, ce corps étroit, élastique, agile, bandé des talons à la tête pour affirmer sa hauteur, comme si elle eût été d'un colosse. Il se jouait de provoquer la tentation. Une âme grisée de jeunesse l'emportait. Crédule et sceptique adorablement, au cours de la même demi-seconde, elle appelait la joie, d'un élan continu qui cinglait au cœur du ciel. Elle confiait au soir naissant un espoir immense et imprécis à la vue d'amoureux enlacés ou de marmots en équilibre branlant près des mères qui bavardaient. Elle ne savait plus si M. Frouche devenait irrégulier dans ses visites à la maison. Elle oubliait que le but du mariage tournait à la monomanie chez Mme Brianne.

L'avril, épars autour de son avril plus jeune, attouchait la jolie gamine, la pénétrait, lui semblait échapper par ses pores délicieusement sensibles, emplir ses membres de force ardente, gonfler d'inconnu sa poitrine ferme. Son sang roulait de l'allégresse. Elle vibrait de plaisir. Sa respiration perdait des baisers.

Ah! que lui apparurent sombre le logis, terne sa maman, méprisable pour être vraiment trop peu de chose, l'inquiétude de la chère dame qui n'avait vu parrain Léon de quatre jours et appréhendait pour lui les pièges de Vénus urbaine qui trône aux fenêtres, sous les réverbères ou sur les banquettes des cafés.

Pourtant, avec le dimanche, il revint. Mme Brianne fut aimable et Mimi, la joie même. Il avait apporté une profonde terrine de bonnes tripes, du cidre mousseaux, un camembert d'empereur et le Saint-Honoré qui couronnait à ses gros yeux indulgents le luxe d'une table.

Au long du repas, il évoqua son enfance paysanne, par des phrases attendries où claquaient ses sabotées. Sans tristesse véritable, mais d'un accent nostalgique singulier, il constatait : « Que c'est loin, tout ça! »

Mimi le plaignait intérieurement; et elle le poussait à se souvenir, car cela correspondait en elle à la curiosité des offrandes que lui décerneraient les années.

On avait projeté une sortie dans les bois. Mme Brianne s'était vêtue en conséquence. Elle anticipait sur les meilleures dispositions du retour, quand la poésie printanière aurait saturé M. Frouche.

Elle nouait sa voilette, lorsque l'orage le plus noir s'amoncela.

« Peut-être vaut-il mieux attendre? » conseilla la sagesse de l'ami.

L'averse creva, — une diluvienne cataracte! Il fallut allumer la suspension. Sur la nappe cirée de la table, les dominos prirent un air funèbre. Les plaisanteries consacrées de parrain Léon, lugubres dès la troisième, lui valurent les avertissements secs de Mme Brianne. Il n'en tenait pas compte, innocemment enclin à l'optimisme par une digestion facile et l'aise qu'il goûtait

dans son coin de feu et ses babouches, sa fidèle pipe aux lèvres.

« Au lieu de bêtifier comme ça, Léon, savez-vous seulement que Loulou se conduit mal, à Londres?

— Elle ne me l'a pas écrit.

— Je vous conseille de plaisanter, vous qui nous avez fourré dans la tête ce voyage...

— Pour que Loulou apprenne l'anglais et le commerce... pas autre chose!

— Pas autre chose!... Ah! c'est facile à dire... Vous ne saviez pas qu'il y a des hommes, à Londres!... ni que, partout où il y a un homme... un seul!... la vertu d'une jeune fille est en péril!

— Ma chère amie...

— Il n'y a de chère amie qui tienne!... Si Loulou tourne mal, vous en serez responsable devant moi... »

Mimi avait gagné sa chambre sur la pointe des pieds, pour éviter de prendre position dans un débat qui allait fatalement s'envenimer. M. Frouche bornait sa défense à de brèves remarques sur l'état mental de la mère alarmée :

« Je vous assure, mon enfant, que vous devenez tout à fait folle », disait-il; et son attitude demeurait conciliante.

Mme Brianne la lui reprocha, et son égoïsme révoltant, depuis qu'elle avait été assez faible pour lui céder. Un véritable honnête homme l'aurait épousée! Ainsi, elle aurait exercé, sur ses filles grandies, l'ascendant d'une mère infaillible.

La molle attention que lui prêtait parrain Léon la déchaîna enfin. Il profita d'un répit où elle soufflait, pour lui rappeler qu' « on ne prend pas les mouches avec du vinaigre » et qu'il aimait « son calme » par-dessus tout.

« Et d'abord, vous pourriez bien vous arrêter de fumer!... Je ne peux pas vivre dans cette tabagie! » s'écria-t-elle.

Elle avait eu la fâcheuse inspiration de prendre la belle pipe d'écume que M. Frouche se préparait à bourrer. Elle en fit une quantité de morceaux, pour l'avoir posée sans douceur sur le marbre de la cheminée.

« Oh! ma pipe! déplora le fumeur.

— Y en a d'autres chez le marchand! »

Cette réplique de la furieuse passa la longanimité de parrain Léon :

« Soit», dit-il.

Il n'ajouta d'autres syllabes que pour appeler Mimi. Devant elle, il ôta son coin de feu, ses babouches, sa calotte, dont il fit un paquet. Et, s'étant vêtu, le chapeau à la main, il déposa sur la table, près du grand deuil des dominos abandonnés, le passe-partout du logement.

Il ne s'en était jamais dessaisi, depuis que l'amour et la confiance le lui avaient délégué. Son geste glaça Mme Brianne :

« Léon!... Léon! supplia-t-elle.

— C'est la fin, ma pauvre amie.

— Oh! vous cherchiez un prétexte...

— Ne rouvrons pas la discussion. Adieu!

— Léon, tu reviendras! implora la malheureuse, égarée jusqu'au tutoiement.

— Jamais.

— Parrain Léon...

— Ma petite Mimi, j'étais revenu surtout pour toi... Ce n'est vraiment plus possible... J'ai passé soixante ans... Le calme est la santé à mon âge...

— Tu vas prendre froid : l'eau tombe à seaux et tu n'as pas de parapluie.

— Merci. Tu es bien gentille, ... toi... Et sacheque tu pourras toujours compter sur moi...

— Qu'il s'en aille, puisque c'est la volonté de son sale caractère!

— Oh! maman...

— Laisse, laisse, ma petite Mimi : ta mère me chasse... Tu en es témoin... J'obéis. »

La rupture consommée, l'amertume emplit le vide laissé par M. Frouche dans l'existence de Mme Brianne. Elle ne tarissait contre « l'individu » que, derechef, il était pour elle. Elle ne s'abaissait point à le nommer. Accusatrice, elle étendait à tous les hommes, à l'amour, ses diatribes venimeuses. Les plus timides représentations de sa fille la changeaient en désolante Cassandre. Elle méconnaissait le danger de son humeur acariâtre ou de ses pleurnicheries. Elle s'y abandonnait sans égard pour la foi généreuse de Mimi en l'avenir, son besoin de gaieté, le rayonnement de sa jeunesse saine, enthousiaste et impatiente.

Un mardi, après avoir esquivé une claque et s'être mise sous la protection d'une livre de pain fendu qu'elle venait d'acheter, Mimi déclara qu'elle en avait assez et finirait « par se trotter comme parrain », si on voulait « l'embêter tout le temps » et si on la « tapait encore une seule fois ».

« Comment oses-tu parler à ta mère?

— Je suis trop grande pour qu'on me batte. Voilà!

— Et celle-ci! »

Mme Brianne lui avait lancé une gifle. Mimi, froidement, tendit l'autre joue. Et deux fois, trois fois, elle brava de la sorte la violence maternelle qui s'assouvissait.

Le lendemain, à son bureau, Mme Brianne reçut ce billet qui lui avait été adressé sous enveloppe pneumatique :

Ma chère maman,

Je t'avais prévenue qu'il ne fallait pas faire retomber tous tes ennuis sur moi et continuer à me frapper. Je ne rentrerai pas ce soir à la maison, ni demain, ni jamais. Si tu veux me faire

ramener par la police, je me tuerai; c'est bien simple. Plus tard, on se reverra si tu le veux. Papa était parti, dans le temps. Après, c'est Loulou qui est partie. Parrain Léon aussi vient de te quitter. Voilà mon tour venu. Ce n'est pas de ma faute; car j'aurais mieux voulu rester avec toi. Je t'embrasse si tu le permets encore et je te souhaite d'être heureuse quand même.

MIMI.

Mme Brianne s'évanouit sur son grand-livre. Il fallut la ramener chez elle. On l'assomma de conseils inutiles. La lettre n'était point une vaine menace : Mimi était venue prendre ses hardes, ses bibelots, ses « souvenirs » dont, entre autres, son dernier « bébé incassable » avec l'armoire et le lit de poupée qui appartenaient à Loulou.

« Mon Dieu! qu'est-ce qu'elle va pouvoir devenir toute seule? » lamenta l'abandonnée.

La douleur lui rendait de maternelles entrailles. Sa conscience l'accusait devant ceux qui l'avaient délaissée, avant que Mimi ne les imitât. Elle pria de se retirer une voisine venue en consolatrice et pour savoir tout, la première. Elle était maladivement pressée de se soustraire à ce qui n'était sa définitive solitude, — son imméritée, sa lamentable, sa très malheureuse solitude.

V

Mimi, chargée de son modeste bagage, s'était vite aperçue qu'elle risquerait de coucher dehors. Elle avait beau déclarer dix-huit ans pour son

âge, les hôteliers les moins prudents d'habitude lui refusaient l'abri.

« On ne tient pas à prendre des mineures : y a que des embêtements à en tirer ! »

Ses objections ne pouvaient rien contre l'argument :

« Alors, parce que j'ai l'air trop gosse, je dois rester à la rue?

— J'en suis pas cause! Les règlements de police sont là. Nous devons les suivre. »

D'abord, elle avait discuté avec belle humeur. La crainte l'avait saisie, après quelques démarches vaines. Elle désespérait de réussir, quoique ce fût à Montmartre où elle croyait la liberté moins entravée que nulle part ailleurs.

D'une poste auxiliaire, elle téléphona à M. Frouche. Les larmes la prirent, à la voix du brave homme.

« Tu pleures?

— Oui, parrain.

— Qu'est-ce qu'y a?

— Je suis partie.

— Quoi?

— Je suis partie de chez maman.

— Faut y retourner.

— Plutôt me jeter à la Seine!

— Voyons, voyons, ce n'est pas sérieux. Tu vas me faire le plaisir d'être raisonnable...

— Parrain Léon, je suis éreintée de me trimballer avec mon baluchon. Les hôtels ne veulent pas de moi...

— Je le pense bien!

— Il faut que tu me trouves une chambre, parrain Léon! Tu m'as dit bien des fois que je pourrais toujours compter sur toi...

— Et je te le répète!

— En ce cas, mon petit parrain...

— Viens me trouver ici, que nous parlions à l'aise.

— Surtout, parrain Léon, ne préviens pas maman.

— Je ne la connais plus.

— Oh! elle pourrait venir savoir si tu as de mes nouvelles... Si tu te laissais embobiner pour que je retourne chez elle, je serais capable de faire un malheur!

— Veux-tu bien te taire, sotte! Viens. Je t'attends.

— C'est que je traîne un gros paquet...

— Où es-tu?

— A Montmartre, rue Lepic, à une poste auxiliaire.

— Va m'attendre au café... Non. Prends un taxi et amène-toi ici, dare-dare! Je t'attends.

— Entendu; j'arrive. »

M. Frouche avait eu le temps de réfléchir, quand elle arriva. Il dictait son courrier à une sténographe qu'il congédia aussitôt, l'accueil bourru d'un patron qu'on dérange sans lui apporter une occasion de profit.

« Ah! je vois que je tombe mal... Comme tu m'attendais...

— D'abord, explique-moi ce qui s'est passé avec ta mère. »

Elle conta la scène dernière, d'un ton irrité, rappela d'anciens malentendus, insinua que si Mme Brianne avait eu meilleur caractère, M. Frouche l'aurait épousée.

« Non! » coupa-t-il sèchement.

Elle n'insista que par un sourire en coin d'œil, avant de conclure à l'impossibilité de vivre avec une mère qui la frapperait encore « à propos de rien ».

« Je te jure, parrain, que je préférerais me fiche à l'eau! »

Il la laissa parler son saoul, puis demanda :

« Qu'est-ce que tu veux de moi?

— Que tu me présentes dans un hôtel, je sais-t-il... pourvu que j'aie un lit quelque part...

— En aucun cas, je ne peux te prendre chez moi.

— Je m'en doute bien !

— Pourquoi ?

— Parce que personne n'y va, que tu as tes habitudes... Enfin, tout ça te regarde, parrain!

— J'ai une idée.

— Oh! chic!

— Avant tout, Mimi, est-il dans tes intentions de rester honnête?

— Parrain! Ah, pour qui me prends-tu?

— C'est que ta sœur déjà...

— Loulou et moi, ça fait deux.

— Possible.

— Alors, ton idée?

— Mon idée, voici : j'ai un vieil employé, parfaitement honorable, marié, qui vient de marier sa fille. Il a une chambre libre, je crois. S'il veut me la louer pour toi... Nous allons voir. »

Il avait sonné.

« Priez M. Piquet de venir me parler », commanda-t-il.

Aussitôt, il questionna Mimi :

« Tu continueras ton travail?

— Oui. Seulement, je vais chercher une autre boîte.

— Tu pourrais dire : une autre maison.

— Chez Rachel, maman viendrait me relancer. A cause de ça, je me suis fait régler mon compte. Je suis bonne ouvrière. Je n'aurai pas de peine à me caser. »

M. Piquet venait d'entrer, C'était un fort menu vieillard. Il avait l'air de marcher assis, tant les genoux lui saillaient. Il se frotta les mains, parce qu'il se trouvait en présence de son patron. Son visage inquiet s'illumina à ce préambule :

« Piquet, voulez-vous me rendre un gros service ?

— Oh! ce serait pour moi un honneur bien grand, monsieur Frouche.

— On ne perd jamais avec moi, vous le savez.

— Et ce n'est pas d'aujourd'hui!

— Bien. La chambre de votre fille est libre?

— Oui... c'est-à-dire... oui, oui, elle l'est.

— Prendriez-vous une pensionnaire?

— Ah! il faudrait que Mme Piquet... Si c'est pour vous obliger...

— C'est pour ça, Piquet!

— J'en fais donc mon affaire.

— Parfait. Il s'agit de mademoiselle. Vous l'avez assez lorgnée pour savoir qu'elle est gentille et a l'air comme il faut. Je vous la présente : Marie Brianne, ma filleule et ma nièce. Elle a son paquet d'affaires. Conduisez-là chez vous à l'instant. Vous me direz vos conditions demain, quand vous aurez pu vous entendre avec Mme Piquet.

— Parrain, il ne s'agit que de la chambre. Pour la nourriture je ne voudrais pas embarrasser monsieur ni Mme sa femme, intervint Mimi.

— Soit. Ça va-t-il, Piquet?

— Mais, oui...

— Vous me rendez là un gros service que je me rappellerai à l'inventaire. Apprêtez-vous. Vous emmènerez cette enfant aussitôt. »

Quand il revint, ayant fait diligence, le patron lui tapota l'épaule, amicalement :

« Et dites bien, mon cher, à Mme Piquet, que vous m'obligez extrêmement tous les deux. »

A Mimi, entre deux baisers, il déclara :

« Je n'ai pas besoin de te recommander le respect que tu dois au foyer qui va t'accueillir.

— Quand on est la nièce de M. Frouche! » murmura le vieil employé.

Le patron lui serra fortement la main, le poussa vers la porte, indiqua d'une main la route à Mimi et cria :

« Mademoiselle Camille, venez finir de prendre le courrier ! »

Mimi, croisant la sténographe qui accourait, en évalua l'âge à la trentaine et la jugea d'un physique plus agréable qu'il ne lui avait paru, tout à l'heure, lorsque son coucher prochain était encore un problème.

VI

Dans le taxi, M. Piquet se révéla un autre homme qu'en présence de M. Frouche. Il prépara la jeune fille à connaître des choses singulières, par des propos embarrassés. Elle devait être discrète, ne point abuser de l'accueil que lui ferait sans doute Mme Piquet, pour révéler au patron certains aspects de la vie privée de son employé.

« Votre oncle, mademoiselle, me paie trop peu pour que je me puisse contenter de mes appointements de famine. Ce que je fais en dehors du bureau ne regarde personne. Cela pourrait déplaire à M. Frouche, s'il venait à l'apprendre, et m'obliger à chercher un autre emploi. A mon âge, ce serait courir un gros risque... Au reste, Mme Piquet vous dira ce qu'elle jugera bon de vous faire savoir. Elle décidera. Je m'en lave les mains, voyez-vous. Au surplus, nous arrivons. »

Mimi, partagée entre la crainte et la curiosité, avait fini par découvrir que cette odeur, dont elle

avait souffert auprès de son vieux compagnon, était un mélange de poussière et d'eau de toilette. Elle échafauda là-dessus un monde de probabilités, à cause de propos tenus à l'atelier par Fesse-de-Mouche et quelques autres ouvrières. Et M. Piquet l'intéressa soudain beaucoup. Elle se préparait à le mieux écouter, mais il se taisait. La face vers la portière, il exposait à la jeune fille un cou maigre, ridé et jaune de vautour chauve. Enfin, il se retourna :

« C'est ici! » annonça-t-il, désignant une maison de belle apparence, à quelque vingt mètres.

Le chauffeur, mécontent du pourboire, appela M. Piquet « vieux dégoûtant » et prit à témoin des inconnus, qu'il détournait une mineure en plein jour.

« Et voilà le suffrage universel! » soupira le vieillard, en montant l'escalier.

Il ouvrit une porte à l'entresol. L'antichambre sentait ce mélange d'eau de toilette et de poussière qui avait excité l'imagination de Mimi. Elle admira la lumière bleue et douce répandue par une lanterne chinoise sur des tentures, des tapis, une armoire normande, un coffre à bois de style gothique et un ours empaillé, debout, qui semblait dégoûté d'avoir cette pancarte suspendue au col, entre ses pattes qui tenaient un plateau :

N'OUBLIEZ PAS LA BONNE S. V. P.

« A gauche, mon enfant, et surtout, qu'on ne nous entende pas », chuchota M. Piquet.

Il ouvrit une porte encore et s'effaça pour inviter Mimi à franchir le nouveau seuil. La même odeur flottait là. Il y avait un lit bas, très large, sous un dais majestueux et fané. Le regard de la jeune fille allait des choses à son hôte, avec un air de le juger par rapport à elles et de s'en

divertir. Il s'excusa d'avoir gardé son chapeau, le retira, finit par le remettre, se frotter les mains et disparaître, après avoir murmuré, à mi-souffle :

« Asseyez-vous. Posez votre paquet. Je vais voir si ma femme peut nous consacrer un moment. »

De la chambre voisine, parvint un petit rire nerveux aussitôt étouffé. Mimi s'étonnait de la quantité des miroirs dans celle-ci. Elle n'arrivait point à coordonner ses impressions. Tout la surprenait et il lui semblait qu'elle s'y attendît. L'honnête figure de parrain la hantait. Elle sourit à l'idée de « la tête qu'il ferait », de la voir parmi ces glaces. Elle avait déposé son paquet. Elle alla sur la pointe des pieds vers la fenêtre. Un des doubles rideaux soulevés, elle vit que l'espagnolette manquait et elle se demanda pourquoi. Elle tourna un commutateur électrique. Une clarté rose jaillit sous le dais. Elle s'avança pour mieux inspecter. Levant son gentil nez court, elle découvrit, là-haut, une autre glace penchée de manière à réfléchir le traversin bombant la courtepointe. Elle courut éteindre la lumière. Son geste déplaça seulement les feux : ils allumèrent, aux quatre coins du plafond, des torches à flamme de verre soufflé que brandissaient quatre amours joufflus, potelés, aux ailes minuscules, en bronze doré.

« Ben vrai! » admira Mimi.

Un peu inquiète, elle manœuvra de nouveau le commutateur et l'ombre se reforma.

Elle s'ennuyait. On l'avait peut-être oubliée? Elle pressentait autour d'elle le louche et l'aventure. L'image de Loulou fixa quelque temps son esprit. Que n'irait-elle la rejoindre, à Londres? Son Dick mystérieux, aux durs biceps et à la « belle gueule rasée », devait avoir des camarades aussi agréables que lui. Libéralement, elle

attribuait aux Anglais les qualités solides qu'elle souhaitait à l'idéal protecteur indispensable à sa faiblesse. Elle pensa que, vraiment, sa mère l'avait trop battue.

Ainsi, sa cervelle se rappelait ou anticipait. Les jours d'enfance et les jours d'avenir enlevaient Mimi au loin de cette chambre. Son corps se fatiguait à ces voyages spirituels. Elle s'était assise, auprès de son baluchon, sur un fauteuil. Quand l'inactivité et la solitude lui pesèrent à l'étouffer, elle tira du paquet sa poupée chérie, lui posant cette incroyable question :

« Et toi, qu'est-ce que tu penses de tout ça? »

Elle pressait sur sa poitrine la cause de sa plus grande joie de fillette et la confidente de ses chagrins comme des rêveries qui avaient désespéré ou enchanté son petit cœur.

« Ta pauvre mémère est toute seule à présent. Elle n'a que toi. Alors, sois bien sage, dis? Aime-la bien. Ne lui fais pas de peine. Jamais! Elle n'aurait pas besoin de toi, pour ça, petit chou. »

Longtemps, par ses lèvres couleur de cerise bien rouge ou par son âme imbue de mélancolie, elle confia au cher joujou son besoin de tendresse et la fidélité d'affection qu'elle enviait d'inspirer. Puis, le sommeil étouffant les mots et la pensée, elle fut, contre un bras de fauteuil, une vierge endormie avec sa poupée.

Elle rêva qu'on l'avait perdue au centre d'une forêt. Sa poupée vivait assez pour éprouver la peur atroce du silence et des moindres bruits. Elle expliquait l'une et les autres, à la ronde figure d'émail qui finissait par sourire, puis, se crispait d'épouvante. Il y avait, entre les branches basses et les feuilles mortes des automnes révolus, des glissements ou des fuites d'animaux. Et toutes les ouvrières de chez Rachel, excitées par Fesse-de-Mouche, menaient une ronde diabolique autour de Mimi, lui criant

qu'elle était moins grosse qu'un bigoudis, qu'elle ne serait jamais heureuse et que, pour jouer à la maman dans la vie, il fallait au moins avoir su plaire à un homme. Elle jura que son tour viendrait. Elle se vanta d'avoir un amoureux. Elle ne voulait pas pleurer et les larmes roulaient sur ses joues.

Une grande lumière de midi d'or dispersa l'ameutement et absorba les malédictions. Au lieu des arbres sauvages, ce furent des parterres, des bassins miroitants, la façade d'un château de marbre rose, une sortie de pages en costume d'azur à mantelet zinzolin, — la venue triomphale du prince Délice annoncée par les hérauts. Il fit taire les trompettes et les crieurs, d'un noble geste qui parcourut de scintillements adamantins la clarté surnaturelle. Alors, merveilleux, il descendit les marches du perron, nommant Mimi Bigoudis d'une voix tremblante de plaisir, la proclamant reine par la beauté et son élue, que lui avaient promise ses trente marraines à son berceau. Il avait de fines moustaches et des cils courbes, lumineux comme le soleil dont semblait faite sa chevelure aux mille boucles. Son baiser chaud réveilla Mimi.

« Vous étiez donc si fatiguée, ma jolie mignonne, que vous vous êtes endormie? »

Elle était ailleurs encore, par tout son être transi d'ondes bonnes.

« Tu as raison, m'ami, elle vous a un faux air de petite japonaise.

— N'est-ce pas?

— Elle ne sait où elle se trouve, m'ami... Qu'elle est donc amusante avec sa poupée!... Ma gracieuse mignonne, reconnaissez M. Piquet... à qui votre oncle a eu la bonne inspiration de vous confier...

— Eh! oui, voyons!

— Et moi, je suis Mme Piquet, ma chère en-

fant... Nous ferons de notre mieux pour que M. Frouche se loue de sa décision. »

Mimi salua de la tête. Ensuite, elle se frotta les paupières pour croire en ses yeux.

« Vous devez avoir faim, si vous n'avez rien pris depuis votre déjeuner?... M'ami, est-elle drôle! Regarde, on dirait qu'elle demande conseil à sa poupée pour me répondre... Une poupée qu'on n'a pas achetée apporte du bonheur dans la maison, saviez-vous cela, mademoiselle jolie?

— Non, madame.

— Enfin, elle a parlé! »

Le face à main d'écaille blonde sur des sourcils dessinés à l'encre de Chine, Mme Piquet inventoria Mimi, des pieds à la tête :

« Ma parole, elle a tout bien! » dit-elle à son époux.

Il se frotta les mains et l'air siffla, par les brèches de sa denture.

« Vois-tu, madame Piquet, que je ne me trompe guère! déclara-t-il.

— Est-ce que j'aurais dormi? questionna Mimi.

— Comme un vrai petit amour d'ange! » minauda Mme Piquet.

C'était une énorme personne, la face épanouie sous des bandeaux noirs d'ébène. Elle gonflait de rondeurs une robe de faille puce à manchettes et col médicis de guipure. Ses mains, qu'elle agitait beaucoup, ressemblaient à deux boules d'ouate. Il sortait de sa masse une voix grêle curieusement fêlée.

« Alors, vous êtes Mme Piquet? la femme d'un employé de parrain Léon?

— Oui, ma bichette.

— Et ici, ça sera ma chambre?

— Pas tout de suite... Ça dépend comme vous saurez être gentille en m'écoutant bien. »

Le souci masqua la jeune fille. Instinctive-

ment, elle recula pour éviter l'approche de Mme Piquet.

« Vous n'avez pas peur de moi!... Je vois ce que c'est: c'est M. Piquet qui vous gêne!... Laissez-nous, m'ami. Veux-tu bien?

— Volontiers. Je vais me mettre aux comptes.

— N'oublie pas : retenir 45 francs à Pâquerette qui a taché un kimono neuf.

— On peut arrondir à 50 francs. Ça lui apprendra. En même temps ça facilitera d'un zéro mes additions. »

A peine cet homme d'ordre était-il sorti, que Mimi s'écria :

« Je veux m'en aller!

— A votre aise. Mais, pas avant que M. votre digne oncle n'ait dit à M. Piquet de vous ramener.

— Je ne coucherai pas dans une maison...

— Quelle maison?... Que voulez-vous dire?... Je ne veux que votre bien... D'abord, raisonnons un peu. Vous m'avez l'air fort intelligente... autant que jolie... Tenez, c'est cela : souriez... Cela vous sied mieux... Suis-je allée vous chercher?... Non. M. Piquet a-t-il dû circonvenir son patron pour vous amener ici?

— Je ne vous dis pas le contraire, madame. Je me déplais avec vous.

— Et moi, je t'assure que tu t'y plairas, petite sotte! Pour te donner confiance d'abord, nous allons faire le tour du propriétaire, rien que nous deux!... Tu verras des belles chambres où il n'y a personne... mon grand salon, où tu joueras du piano....

— Je ne sais pas.

— Il joue tout seul. Tu n'auras qu'à te mettre au tabouret. J'annoncerai mon petit prodige!... Et mes invités seront bien contents... »

Mimi se laissa prendre une main et guider. Elle visita la chambre turque, la japonaise, la mau-

resque, le bureau où il y a une machine à écrire et un lit, la salle de chirurgie, à propos de quoi, la serrant contre soi, Mme Piquet crut nécessaire de la rassurer :

« C'est pour amuser mes amis, tu penses bien! »

Il y avait encore la « chapelle » et le « rendez-vous de chasse ». Les appareils sanitaires y voisinaient avec les objets du culte ou des accessoires de vénerie.

« La petite fille a tout vu maintenant! Y a-t-il de quoi l'effrayer ?

— Non madame. Mais je dois dire que ça ne me rassure pas.

— Je serai ta bonne maman, si tu veux être bien confiante... Oh! qu'elle a les mains douces! C'est une qualité... Comment t'appelle-t-on?... Un nom pour rire, si tu en as un ?

— Mimi Bigoudis.

— Oh! que c'est imprévu!

— On m'a donné ce sobriquet, à l'atelier, parce que je tiens peu de place.

— Parfait! C'est original. Je sais quelqu'un à qui ça plaira beaucoup. »

Mme Piquet parut se raviser :

« Avant de passer chez moi, je vais ouvrir pour toi l'armoire aux costumes... »

Elle couvrait les quatre murs d'une lingerie spacieuse. Mme Piquet pêcha un trousseau de clés tintantes dans une poche suspendue sous sa jupe. Des panneaux glissèrent. Mimi admira des habits à basques, des culottes, des robes à paniers, des tuniques de voile, des soutanes roses, la plus invraisemblable défroque où, les siècles confondus, la fantaisie profanait le vêtement sacerdotal, la bure conventuelle, la blouse de l'infirmière et les uniformes militaires.

« Et ça ?

— C'est un costume de danseuse sacrée du Gange! » renseigna la grosse dame avec orgueil.

A côté, pendaient les larges rubans écossais d'un bonnet de nourrice.

« L'imagination renouvelle les sources du plaisir », prononça Mme Piquet.

Elle soupira, parce que Mimi ne l'avait pas comprise.

« Pour toi, il y aurait un gentil costume de petit tambour d'Arcole!... C'est amusant, n'est-ce pas, de se déguiser ?

— Ça dépend.

— Tu as raison... Oui, tout dépend de quelque chose!... Laisse-moi t'embrasser : tu es à croquer! »

La caresse, après tant de surprises, n'étonna guère Mimi.

« Tu es modiste ?

— Oui, madame.

— Rappelle-toi qu'on s'enrichit plus vite à porter des chapeaux qu'à les faire... Tu as une frimousse de grande chanceuse, mon petit. Tu serais trop bête de t'abîmer les doigts à tripoter du laiton, et les yeux à pleurer misère... quand tu auras laissé passer l'heure de choisir la bonne route... Y en a qu'une, crois-moi, quand on ne ressemble pas à tout le monde et qu'on n'est pas fille de riches. »

Comme si l'enthousiasme l'eût transportée, elle s'écria :

« Est-elle amusante, cette mâtine, avec son petit corps en bigoudis et ses polissons d'yeux retroussés! »

Et aussitôt :

« Bigoudis, nous allons aller reprendre ton baluchon et ta poupée... et nous monterons voir si le dîner est prêt. »

Trois dames en peignoir, des perles au cou, étaient attablées.

« C'est pas trop tôt, la patronne!

— On a l'estomac dans les talons!

— Qu'est-ce qu'elle nous amène ?

— Du bonheur pour la maison, mes belles chattes : une mascotte! » triompha Mme Piquet.

Elle reprit :

« Je la mène à sa chambre. Elle va poser ses affaires et laver ses coquines de petites mains en satin... On boira le champagne en son honneur! »

Ce dernier trait acheva de séduire Mimi. Elle devenait l'héroïne d'une fête, au soir d'une journée qui lui promettait un gîte à la belle étoile. Tout ce qu'elle avait vu lui tourbillonnait en tête. Elle suivit Mme Piquet au long d'un couloir banal et pénétra dans une pièce meublée à l'ordinaire, d'une armoire, d'une commode et de deux lits à boules de cuivre.

« Tu coucheras là... Mme Pâquerette a l'autre lit... Tu sais, c'est la dame rousse... qui m'a reproché qu'elle avait l'estomac dans les talons... Viens... Je vais te les laver moi-même, tes petites patoches douces. »

Elle cherchait des mots dignes de sa gratitude. Elle trouva d'embrasser à son tour Mme Piquet et de lui dire, d'une voix qu'elle aurait voulue moins triste :

« Maintenant, je crois que je m'habituerai ici.

— Bien sûr, petite nigaude!... Et si quelqu'un te voulait du mal, tu n'aurais qu'à te plaindre à moi!... En attendant, allons manger la soupe en famille! »

M. Piquet, le seul homme de la tablée, présida au repas avec une souriante correction. Mimi, après avoir surtout regardé Mme Pâquerette, s'intéressa à la brune Mme Lissia qui fumait une cigarette entre chaque service, et à Mme Nuadine, une châtaine cendrée, presque toujours silencieuse. Son pensif regard gris d'agate suivait quelque rêve, plus haut que le plafond, au delà

des murailles et de la fenêtre, ailleurs ou nulle part. Toutefois, elle mangeait avec un appétit d'ogresse et buvait mieux peut-être. A sa troisième coupe de champagne, elle prononça :

« C'est la dernière bonne chose de ce monde dont les hommes ne m'aient pas encore dégoûtée. »

Elle compléta son amère pensée, après un soupir :

« Et ça viendra, comme le reste! »

Parce qu'elle paraissait à Mimi de beaucoup la plus belle des pensionnaires, sa parole désenchantée brouilla l'optimisme de l'adolescente.

« Elle a toujours le vin pas gai, observa Mme Lissia.

— Chacun pense à sa façon, voilà tout! »

Les beaux yeux gris d'agate quittèrent d'invisibles espaces pour contempler Mme Pâquerette qui avait répondu de la sorte à la fumeuse. Ils ne remerciaient pas. Ils cherchaient un secours contre la mélancolie de l'âme qui, par eux, reprenait terre.

« Pas que c'est vrai? demanda la rousse aux épaules un peu lourdes, mais dont l'opulence nacrée était lumineuse.

— Toute la vérité, Pâquerette, c'est qu'on n'en finit pas de mourir! » professa Mme Nuadine.

Mimi en eut froid jusqu'aux moelles. Elle vit l'étrange regard parcourir les visages, monter et se perdre, entraînée par lui, durant que M. Piquet et sa femme plaidaient la réalité du bonheur. Ils citèrent des anecdotes en guise d'arguments. Les historiettes glissèrent vite à la grivoiserie. Mme Lissia fut prise de son rire sensuel qui roucoulait.

Le timbre du téléphone intérieur sonna au devoir. La patronne se leva, dans une chanson de soie. Et elle décrocha le récepteur, attentive, la face mielleuse, comme si toute sa clientèle l'avait pu voir:

« Allô! — Comment donc! — Elle sera très contente. — Je vais vous annoncer. »

Fermant d'une paume l'embouchure, elle se retourna :

« Nuadine, mon petit, c'est pour toi.

— Qui ?

— Ton général.

— Pouah!

— Sois donc sérieuse!... Il demande la chambre turque...

— Est-il onze heures? Non. Dois-je descendre avant onze heures? Non. Alors?

— Si chacun n'y met pas un peu du sien, Nuadine...

— Qu'il s'asseye au piano en m'attendant: il adore ça!

— Soit. Mais, à onze heures, en odalisque... toute prête...

— Oh! à l'instant, madame... Dites-lui que je viens... Plus tôt j'en aurai fini...

— A la bonne heure! Voilà comme il faut être... »

Et, joyeuse, indifférente à l'air farouche de Mme Nuadine, Mme Piquet continua dans le téléphone:

« Elle est très flattée de votre empressement. — Elle va se faire très belle pour vous. — Quel galant homme vous faites, mon général! — Mettez-vous, en l'attendant, au piano mécanique. — Je vous laisse, vilain courtisan. Vous m'en diriez trop et je finirais par croire à vos jolis mensonges. »

La communication rompue, la patronne décria le bavard :

« On ne peut plus s'en dépêtrer!

— Vous vous plaignez, madame Piquet ? Qu'est-ce que je dirais, moi! » lamenta Mme Nuadine.

Elle traversa la salle à manger, une lueur mau-

vaise aux prunelles et les lèvres pincées. Du seuil, elle montra Mimi dont le regard l'avait accompagnée et elle recommanda :

« Faites coucher cette gamine: vous ne voyez donc pas qu'elle tombe de fatigue! »

VII

En s'éveillant, la tête un peu lourde, Mimi constata le grand jour et l'absence de Mme Pâquerette qui aurait dû occuper l'autre lit. Elle décida son départ, d'une volonté nette, irrévocable. Pour l'affirmer, elle sauta hors des draps.

L'eau fraîche lui fut bienfaisante à la chair et à l'âme. Elle se sentait lavée de toute curiosité malsaine, avec une envie impérieuse de fuir cette maison bizarre, dès ce matin. La terrible parole de Mme Nuadine lui traversa la cervelle comme un ordre :

« On n'en finit pas de mourir! »

Ses tentations de la veille lui parurent dérisoires. Elle ne se déguiserait en petit tambour d'Arcole ni en petite Japonaise, pour aboutir à ce désespoir d'une femme en pleine beauté que rien ne semblait capable de consoler. La morale ne lui soufflait aucun de ses mots à perruque. Elle ne voulait pas que ses yeux bridés gagnassent le pauvre regard mendiant de Mme Nuadine, ni la résignation veule de celui que Mme Lissia montrait à travers la fumée de son éternelle cigarette.

Elle était assez jolie pour courir sa chance de bonheur, sans la laide entremise d'une Mme Pi-

quet. Il serait temps, plus tard, d'y recourir, si les hasards l'avaient trop déçue.

Elle se trouva sur le trottoir de la rue de Maubeuge, sous un ciel du bleu le plus inspirateur d'allégresse, et la faim à l'estomac. Elle entra dans un bar, et, son baluchon sur un tabouret auprès d'elle, elle but un café au lait très chaud où elle trempa un croissant. Elle souriait, à l'idée qu'on ne la croirait jamais, si elle contait les chambres de Mme Piquet et la double existence de M. Piquet. Elle sourit, de se dire qu'elle n'avait pas une seule fois pensé à sa mère au cours de son aventure.

Avant de payer sa dépense, elle inventoria le contenu de son porte-monnaie. Elle y toucha, dans la pochette du milieu, la papillote de papier de soie qui habillait une pièce de dix francs sauvée du Trésor national, et à quoi elle attribuait une valeur de fétiche. Elle avait « assez pour finir la semaine », s'il lui fallait « droguer » avant d'être embauchée.

Le cœur dispos, elle reprit son paquet et s'en alla.

« Où court donc si vite la belle enfant? chevrota une voix sénile.

— A la gare, vieux ballot! » répondit la fille de Mme Brianne au quidam blet, égrillard et décoré que son minois avait induit en concupiscence.

Une foi miraculeuse l'entraînait. Dans l'air indulgent que refoulait son allure preste, elle se caressait à sa liberté. Le sang lui courait à fleur de peau, avec cette vivacité de l'adolescence que la jeunesse épanouie ne connaît déjà plus. Sa vue ne cueillait au passage que les formes et les couleurs plaisantes. Elle avait le sentiment de commencer sa destinée. Rien n'avait été! Tout allait devenir! Elle trottinait, pour guide la verte toi-

ture de l'Opéra, sa bouche en cerise innocemment provocante, l'ouïe amusée, malgré le vacarme des voitures, des tramways, des conversations et des pas, par la cadence rapide de ses talons qui la grandissaient.

« Mimi!

— Torchon!

— Ah! ben, si je pensais à toi!

— T'es pas trop aimable, tu sais!

— Ça fait rien. On a été trop bonnes copines, nous deux, pour s'arrêter à des chichis. Oh! je suis-t-il contente de te revoir!

— La première fois depuis l'école!

— C'est que c'est vrai pourtant! Et qu'est-ce que tu fais de beau?

— Modiste.

— Moi, jupière. Tu en as un chic!

— Toi aussi, Torchon.

— Si ça te fait rien, m'appelle plus comme ça. Dans le temps, je m'en fichais. Aujourd'hui, je préfère qu'on me dise: Simone. C'est plus distingué que mon vrai nom : Joséphine. Alors, je me l'ai choisi. »

On regardait, gesticulant nez à nez, ces deux bouts de femmes, — à peine plus grosses que deux haricots verts très fins, — à l'angle de la rue Lafayette et de la Chaussée-d'Antin. Elles étaient des bibelots de Paris tout frais émoulus de l'enfance, pas encore à prendre au sérieux pour les voir souffrir avant de les casser.

« Tu déménages ou si tu es en courses?

— Penses-tu! Y a un moment que je ne fais plus les courses. J'étais chez Rachel, rue Royale. J'ai plaqué, parce que j'ai plaqué ma mère aussi, et pour pas qu'elle me relance!

— Comme moi!

— Non?

— Si! »

Elle se composa une figure grave et expliqua:

« Ma mère s'est remariée. Ça allait mal avec mon beau-père. Alors, une tante que j'ai m'a prise avec elle. On s'entend très bien. Je suis assez contente.

— Moi, je cherche à me nicher. Zyeute-moi: j'ai pas de domicile. »

Mimi balança son paquet et elle avoua, sans tristessse, mais presque sérieuse:

« Ça, c'est tout mon avoir: du linge, une robe de rechange et ma dernière poupée.

— Oh!.. alors!... Ecoute, si ma tante voulait, on pourrait tenir deux dans ma chambre.

— Tu voudrais?

— Bien sûr!

— Pour être contente, j'aime mieux attendre mon installation. »

Le naturel moqueur de Mimi lui revint, à constater l'affluence des badauds que sa rencontre avec une camarade avait groupés sur ce coin de trottoir.

« Viens, Simone, si t'as peur des puces! »

Elle prit l'autre par un coude et, l'attirant, elles évoluèrent entre les cornantes automobiles, jusqu'au prochain refuge.

« Tu t'es fait du lard, depuis l'école! »

A cause de la mine pincée de son amie, elle corrigea:

« Ça te va très bien. »

Le compliment alluma en soleil la ronde figure de Simone.

« Mon travail me réclame, Mimi. On va se quitter, à moins que tu ne m'accompagnes ?

— C'est loin?

— Rue Tronchet.

— Va pour ta rue Tronchet! Es-tu bien avec la pipelette?

— Pas mal, il me semble. A cause?

— Je lui demanderais de me garder mon fourbi, pour pas me trimballer avec.

— Elle nous refusera pas ça. »

Elles évoquèrent des maîtresses de l'école communale, des condisciples, la toute petite confiserie où elles entraient à quatre ou cinq, l'une achetant, après un choix difficile qui permettait aux complices un pillage en règle des coupes et bocaux, sous la protection du soir tombant.

« Ta tante ne reste pas aux Epinettes, au moins? s'informa Mimi, tout à coup.

— Près du Père-Lachaise.

— Chouette! C'est pas encore là que ma mère irait me chercher! » s'écria-t-elle.

Simone baissa le ton, pour parler d'une de leurs camarades qui était morte. Mimi ne se la rappelait pas. Les détails accumulés n'agirent aucunement sur sa mémoire. Elles en furent contrites, comme si la défunte pouvait souffrir de cet oubli. Mais l'éclat des plumes et des pailles dans une vitrine sauva de trop s'émouvoir leurs âmes pareillement légères.

« Tu saurais faire une toque comme ça?

— Oh! une mieux, ma petite! se vanta Mimi. Je ne suis pas une modiste à la manque. »

Elles convinrent de se retrouver, à sept heures, devant la loge du concierge qui venait de consentir à garder le bagage de la vagabonde.

A l'heure juste, Mimi arriva, rayonnante:

« J'ai encore de la veine, Torchon!... Simone, que je voulais dire... Tu me pardonnes?... On m'a acceptée, rue de Choiseul! Je rentre demain! Si la maison ne vaut pas Rachel, elle est bonne quand même. Et puis, j'y resterai toujours le temps de trouver mieux.

— Tu verras venir, sans te faire de mousse. C'est toujours la meilleure combine! »

Elles s'entendraient à merveille! Voilà ce qu'elles se promettaient par d'affectueuses œillades et un mépris total des jeunes garçons qui les lorgnaient ou les interpellaient en passant.

« Ça prend ou ça rate. On ne risque rien à essayer », philosopha l'un d'eux que Simone venait de « rembarrer proprement ».

Dans le métro, elles échangèrent quelques idées générales, si réduites qu'elles fussent par leur exiguïté, entre de grosses dames et les masculines corpulences.

« Pour moi, l'amour excuse tout! » émit fortement la jupière.

C'était peut-être l'opinion de Mimi. Elle était toute occupée à battre du coude une cuisse qui, la pressant trop et son paquet, menaçait de ruine le bébé incassable qu'il contenait avec son lit et son armoire à glace en acajou.

« Ah! vivement que j'aie mon auto, pour me priver du métro! » désira-t-elle.

Quand elles purent s'asseoir, côte à côte, elle confia cette grande vérité à la petite oreille pointue de Simone:

« Nous, on est à un âge ingrat: n'y a que les trop jeunes ou les trop vieux pour faire attention à nous.

— Ah! tu peux pas savoir ce que tu as raison! » approuva l'autre.

On aurait dit d'un arriéré de soupirs qu'elle exhala.

« Ainsi, moi... si j'avais voulu... y a un général qui voulait me faire apprendre le piano et à chanter, et tout ce qui me plairait! »

Mimi s'arrêta, intriguée par le besoin de mentir sans profit, qui la faisait déformer de la sorte un épisode de sa soirée d'hier.

« Chez ma tante, c'est au quatrième » annonça Simone, au bas d'un escalier roide et sombre.

Par l'entrée étroite, semblaient s'engouffrer la misère et la mélancolie de la rue de la Roquette. Les marches étaient hautes. Des lézardes crevassaient le mur courbe. Chaque palier soufflait une

odeur. Celle de l'urine de chat les reliait d'un étage à l'autre. Au troisième, cela sentait l'acide. A travers la porte, on entendait siffler la flamme d'un chalumeau. Mimi lut, sur un carton, qu'habitait là un « chaînier » qui fabriquait aussi la « cotte de mailles ».

Elle avait cédé la charge de son baluchon à Simone, tandis qu'elle achetait un flan, à dessein de « se faire mieux voir » de la tante. Elle redoutait cette inconnue, à mesure que son effort croissant l'en rapprochait, de degré en degré. La fatigue lui tirait les reins. S'il lui fallait déplaire ce soir, manquer de gîte, affronter les cupides logeurs, autant mourir!

Cependant, la voix gaie de Simone, au-dessus, prévenait :

« Eho!... Tante Louise!... Je t'amène une bonne copine qui n'a pas où coucher. Elle t'apporte un beau flan de chez Gastefeu... Ouf! que c'est dur quand même, tes quatre étages!

— On t'offrira un bel entresol pour tes noces!... Mais, c'est donc la vérité, que tu m'amènes du monde ?

— Un tout petit monde, madame », plaisanta craintivement Mimi.

Elle n'osait encore regarder qu'à ses pieds. Penchée sur la rampe, la tante Louise distingua seulement un chapeau cloche où tremblaient des raisins mauves, et le disque d'un gâteau dans son papier.

« Elle n'en peut plus! s'apitoya Simone.

— Madame, recueillez-moi! » supplia Mimi, levant son visage.

Il était pâle au delà de ce qu'elle le pensait. Un sourire le ranima d'une embellie, parce que tante Louise n'était pas assez vieille pour n'aimer que soi et plus assez jeune pour ne vouloir que son plaisir.

« Puisque ma nièce vous amène, entrez toujours, mon enfant! »

La table était mise. Simone ajoutait déjà un troisième couvert,

La propreté des choses et des murailles, du plancher au plafond, retenait tout le possible d'un jour en partance. La femme, dans ce cadre, rassura complètement Mimi.

« Heureux que c'est le pot-au-feu: y en aura pour trois sans que personne se prive!... Fallait pas vous embarrasser d'un gâteau... quoi que ça me fasse bien plaisir... surtout le flan...

— Et il vient de chez Gastefeu! insista Simone.

— Je t'avais bien entendue me le crier de l'escalier!... Aide ton amie à se défaire et revenez bientôt : vous avez juste le temps que je trempe ma soupe. »

Dans la chambre de Simone, gaie par les rideaux blancs et les bouquets du décor, Mimi pleura de bonheur. Et elle expliqua ses larmes :

« Tu m'as presque sauvé la vie.

— Tu exagères!

— Du tout. Je me rends compte à présent. C'est très vrai.

— Chagrin d'amour?

— Penses-tu!... Non... La vie pas amusante, tout simplement... Depuis que Loulou... Ma sœur! Tu te la rappelles?

— Ah! bien sûr... Ton aînée?

— Oui... Depuis qu'elle est à Londres, j'étais toute seule à me partager les claques de maman... Elle s'est brouillée avec mon parrain par qui on avait encore un peu de distractions... Je me suis sauvée de chez nous sans savoir ce que je ferais... Ça aurait fini par mal finir, si je ne t'avais pas rencontrée sur mon chemin.

— Tu n'avais pas l'air si ennuyée, quand je t'ai reconnue.

— Parce que la journée commençait! J'avais des heures devant moi. Après, qui sait?... »

Elle se ressaisit:

« Et puis, ne parlons plus de ça! »

Elle égaya le dîner par l'espièglerie des imitations qui vivifiaient ses histoires. Elle écouta celles de la tante Louise avec une politesse affectueuse.

Veuve du meilleur époux que femme ait adoré, elle avait dit adieu aux hommes en perdant celui-là. Avec sa gentille Simone, elle faisait bon ménage. Cela continuerait à trois, autant que Mimi le voudrait. Elle touchait une rente d'une compagnie d'assurances, pour son Robert qu'on lui avait rapporté mourant de la distillerie, horriblement meurtri par l'explosion d'un alambic. Elle travaillait de son métier de dentellière, pour une clientèle riche. Chaque vendredi, elle descendait livrer son ouvrage et en reprendre, dans les vieux hôtels du quartier Saint-Germain ou dans la plaine Monceau. Elle n'accepterait de changer « avec personne ». Le cinéma la distrayait, quand elle pensait trop à sa lune de miel. Elle aimait aussi le théâtre, en matinée, les dimanches d'hiver. L'été, elle retournait aux coins de campagne où son mari l'avait conduite. C'était la source de chères émotions. Elle rapportait des fleurs qu'elle allait mettre sur le tombeau où elle irait dormir à son tour.

« Le plus tard possible! » conclut-elle, à mi-voix, pour que son vœu demeurât entre vifs.

« Le souvenir grandit les amours », remarqua la tante Louise. Elle prêcha qu'il faut savoir se contenter de ce qu'on possède. Un clair bon sens imprégnait sa parole. Quand le rire la prenait, les années vécues s'envolaient d'elle par chaque note sortie de sa ferme poitrine. C'était une créature vaillante et saine.

« Simone vous avait prévenue que le flan c'est

mon péché. Je m'en irais sur le ventre jusqu'à l'Arc de Triomphe pour en manger de bon! »

Elle savourait religieusement la crème cuite. Son regard, pendant la manducation lente, flattait les marbrures brunes et jaunes du gâteau préféré.

« Je me méfie des gens qui ne sont pas gourmands pour quelque chose: c'est signe de méchanceté. »

La bouche pleine, elle enrichit son observation d'exemples tirés du voisinage: M. Guerre, « le chaînier du troisième », « adorait » les radis; c'était « un brave cœur! »

« C'est ton amoureux! proclama Simone.

— En tout bien, tout honneur », rectifia tante Louise, pour l'édification de Mimi.

Elle traça de l'honnête soupirant un portrait prodigue d'avantages. Il n'était pas joli, joli, sans non plus être laid, à vrai dire: un homme solide, ce qui vaut mieux, et « pétri » de qualités recommandables. Ni « coureur », ni buveur, laborieux, propre sur sa personne et dans ses idées, écouté à son syndicat, revenu des songeries de la politique, économe sans avarice, il avait un compte à la banque, donnait des ordres de Bourse et finirait propriétaire à Saint-Mandé, parce qu'il avait su toujours ce qu'il voulait. Tante Louise l'aurait volontiers épousé, si elle n'avait pas été trop heureuse la première fois pour « causer un pareil ennui à son cher mort ».

Mimi la contemplait avec stupéfaction, comme un être d'un âge très avancé. Elle enviait la certitude de cette femme qui renonçait à l'amour quand elle pouvait l'inspirer et le ressentir. Elle comparait les tempêtes maternelles qui avaient produit la retraite de parrain Léon, les imprudences de Loulou à Londres. Et elle approuva Simone, évasivement, lorsque celle-ci, rangée à la sagesse de la dentellière, décréta que rien ne vaut la tranquillité.

« Peut-être bien que M. Guerre va monter. Il faudrait nous mettre à la vaisselle, ma Simonette.

— Je vais vous aider, madame.

— C'est ça. A trois, on ira plus vite. Il monte, comme ça souvent. Il fume sa belle pipe d'écume et je lui fais la lecture des derniers feuilletons pour l'empêcher de reprendre sa vieille romance. »

Elles s'amusèrent beaucoup de l'étroitesse de la cuisine. La corvée fut bientôt expédiée. Mimi s'était livrée à quelques confidences. Elle les poursuivait dans la salle à manger, les coudes sur la toile cirée, avec un enthousiasme assez médiocre, lorsque son amie lança cette incidente :

« La porte de M. Guerre vient de claquer. »

Un peu de rose affleura aux joues de tante Louise. Sa lèvre qui portait un gentil duvet noir commença un sourire. Toute sa personne exprimait d'avance la bienvenue. Mimi la regarda droit aux yeux; puis elle n'osa plus, par discrétion. Elle devinait un cœur en émoi, dans cette veuve fidèle aux propos sages. Un « toc-toc » léger demanda l'accès du logement, tandis qu'une voix au timbre grave et de velours interrogeait :

« Veut-on de moi, ce soir ? »

Pour ouvrir, en guise de réponse, il suffit à la nièce de se pencher en arrière, inclinant sa chaise avec soi.

« Ah! vous avez quelqu'un! » fit M. Guerre.

Mimi s'était levée pour les présentations. Elle tendit sa dextre, d'un jet spontané, et elle la retira promptement d'une grosse main calleuse et qui était très chaude.

« Alors, vous voilà une seconde nièce en nourrice! »

Tante Louise narra la rencontre du matin et l'adoption immédiate, ce soir. On n'avait pas tant besoin de réfléchir; ça permettrait de moins regretter, si l'on s'apercevait, à l'usage, d'une mal-

donne. M. Guerre opina. Il tira sa pipe luxueuse de l'étui qu'il rempocha, en homme d'ordre. Et, la bourrant, il ne quittait de l'œil la bouche appétissante qui pérorait.

La sienne était sanguine et charnue, dans une barbe carrée, soyeuse, couleur d'avoine mûre. Très clair, marqué par les deux rides de la réflexion, verticales entre les sourcils lourds, un beau front droit surplombait les prunelles bleu sombre où scintillait une bonté prête à se muer en joie. Chaque phrase sincère de tante Louise avançait la métamorphose.

Mimi, observatrice en éveil, comprenait mieux, de syllabe en syllabe, qu'elle et Simone n'existaient, pour le couple aîné et heureusement assorti, qu'à l'état d'une cendre sur un feu empêché de luire, dont les flammes jaillissaient en impatientes échappées. Elle se divertissait à cette lutte et songeait que médire de l'amour n'est pas forcément le renier. Quand elle jugea les silences trop gros de sous-entendus, la fumée bleue que rendaient les narines de M. Guerre, les courts hoquets de rire de tante Louise, la maladresse de Simone à la remettre en cause, lorsque nul ne se souciait plus de sa biographie incolore, tout lui dicta de solliciter la permission de se retirer. Elle fut encore surprise, au contact des doigts rugueux et de la paume ardente. Elle répondit par un fol embrassement au baiser tendre de son hôtesse. Et une boule lui ramonait l'œsophage, à l'idée de ce qui s'allait dire ou faire, en son absence.

Devant le lit, elle murmura :

« Avec ma sœur, on couchait toujours ensemble. »

Simone lui avait entouré la taille :

« Si je te gêne, tu me le diras. Je n'ai pas l'habitude de dormir à deux. »

Elles étaient saisies de pudeur et prises d'une pareille fringale de tendresse. La poupée de Mimi causa une diversion de quelques minutes. On la coucha, son armoire dressée auprès d'elle.

« Moi, je ne sais pas ce que sont devenues toutes mes poupées », regretta Simone.

Un peu plus tard, côte à côte étendues, elles s'abandonnèrent à rêver.

« Où que je serais, si je ne t'avais pas retrouvée!

— Ne va pas te biler pour de la misère qui ne t'est pas venue, ma pauvre Mimi!

— Faut croire qu'il y a un bon Dieu. »

Cette déclaration orthodoxe les calma toutes les deux. Et Simone souffla la lampe.

Un peu plus tard encore, Mimi lassée cédait au sommeil, lorsque sa camarade, toute rapprochée d'elle, insinua :

« Il pourrait bien y avoir quelque chose, entre ma tante et M. Guerre. »

VIII

« Mademoiselle Brianne, nous ne sommes pas ici chez Rachel : on n'a pas de temps à perdre. »

Cette observation, sauf des variantes qui l'aggravaient surtout, surprenait souvent Mimi Bigoudis en plein songe. Elle regrettait l'atelier si vivant de la rue Royale où s'entre-croisaient les histoires « salées », et les incursions défendues dans les salons de vente quand y était signalée une vieille dame en mal d'essayage que l'on se divertissait à coiffer en jeune fille. Même

Fesse-de-Mouche, devenait, à distance, une amie précieuse par l'égalité du caractère dans la belle humeur.

Ici, le travail était maussade. On n'employait pas son goût. L'émulation manquait. Les mains devaient strictement copier le modèle choisi par l'acheteur. Aucune retouche admise, pas la moindre inspiration, il fallait produire, sans relâche, à la douzaine, à la vingtaine, le type que se disputeraient les élégantes de Madrid, de Sucre, de Bahia ou de quelque nordique cité luthérienne. La division de la tâche accroissait la monotonie de la besogne. Les ouvrières perdaient toute gaieté à n'être que des machines à dévider les pièces de paille, à la mesurer, à la coudre, chiffonner du ruban en coques ou cocardes, former le même bouquet ou la même guirlande, des fleurs uniformes, des feuillages pareils ou des fruits fixés à la colle, qui poissaient les doigts.

Et cela, dans un mutisme de prisonnières, sous l'hostile surveillance d'une vierge de cinquante ans à face chevaline, dont le râtelier croquait à vide on ne savait quelle effroyable rancune contre la jeunesse, la coquetterie, l'amour et le plaisir.

Aucun des patrons n'entrait là qu'en violence; et il débutait par un avis autoritaire de ne gaspiller les fournitures ni les minutes. Ils étaient trois, quinteux, rogues, suant la dureté des grippe-sous : M. Oudepied, courte potiche aux criailleries d'eunuque; M. Vasse, dont la tête pâle semblait un œuf en équilibre sur le bout pointu, et qui regardait, à travers des lunettes jaunes, un monde trop peu pressé de l'enrichir; M. Quelonne, le benjamin de la triade, haut comme une chaise d'église, grassouillet, zézayant, rouge, à barbe d'amadou, qui fleurait le vice hypocrite et, par choix, se frottait aux plus minables de ses salariées.

Quelquefois, ils amenaient au milieu d'elles un voyageur bulgare, britannique, péruvien ou du Canada, fiers de lui montrer une « manutention rationnelle » où rien n'est perdu, sinon, bribe à bribe et à chaque point d'aiguille ou coup de ciseaux, la santé et le pouvoir d'espérance de pauvres êtres courbés sur un fastidieux ouvrage.

Mimi était la seule qui risquât encore un regard sur l'étranger et son cornac. A peine la place franche de leurs personnes, elle les caricaturait d'un trait exact ou d'une imitation que ses camarades de la maison Rachel eussent appréciés. Sa fantaisie ne distrayait pas une âme, en ce lieu triste où n'étaient que des corps abêtis par l'asservissement quotidien. Elle prenait peur, quelquefois, à voir ces poitrines creuses ou d'un volume mou, de vieillir avant l'âge, comme la plupart des malheureuses qui l'entouraient. Rongée d'ennui, elle se cabrait tout à coup et sa voix la plus au vinaigre lançait à travers le silence :

« Ce qu'on peut se barber chez Oudepied, Vasse et Quelonne! »

Cela ne produisait jamais la réaction inespérée d'un unique rire, le moins clair, qui eût fait exploser le sien en trilles d'avril.

A midi, elle rejoignait sa Simone. L'heure de liberté en était toujours une de bon temps.

« Dieu! que j'enverrais tout promener si j'étais sûre d'une autre boîte! » soupirait-elle.

Selon l'avance ou le retard de la sortie, elles s'attendaient l'une l'autre, afin de remonter ensemble rue de la Roquette.

Loulou, prévenue, adressait ses lettres à la poste restante du quartier du Mail. S'il y en avait une, les deux amies la lisaient en chemin et la commentaient. Simone se figurait Londres

un éden des amoureuses, le jardin des délices où son cœur aspirait d'élire un maître.

« Ma sœur cherre un peu », modérait Mimi.

Elle doutait de la véracité des messages. Dick ne devait pas « rouler sur l'or ». Loulou souffrait d'une propension chronique à exagérer. Ils pouvaient bien faire, à eux deux, un gentil faux ménage. Mais il n'existe nulle part de grande ville où l'abondance vienne aux pauvres sans leur interdire l'oisiveté. La police viendrait quelque jour suspendre les trafics du beau-frère naturel de Mimi, s'ils le gorgeaient de ce « pognon » que Loulou célébrait avec une irritante complaisance de parvenue.

Elle avait une fois mis en post-scriptum que Mme Brianne et parrain Léon, chacun de son côté, s'alarmaient de n'apprendre plus rien de la fugitive.

« Tu devrais pas laisser ta mère dans le tourment comme ça, lui reprocha Simone.

— Et toi? la tienne t'inquiète pas beaucoup non plus.

— J'en ai des nouvelles sans les demander, moi. Et puis, ta mère ne t'a pas empoisonné l'existence, d'un beau-père qui te reprochait chaque bouchée de pain que tu mangeais! Elle t'a fichu par-ci par-là quelques calottes...

— Tu les as comptées ni senties, ses claques! Tu en parlerais autrement!

— Possible. Elles ne valent pas que tu la laisses comme tu fais.

— Oh! oh! tu ponds mieux que la poule aux œufs d'or, ma fille. Je te savais pas encore revendeuse de morale ni soutien des mères de famille qu'ont la main leste à coller des beignes pour soulager leurs nerfs! Ecoute. Si tu veux mon opinion toute crue : tu me cours et me cavales, avec tes boniments de cafarde. »

La diatribe rasséréna Mimi parce que l'admo-

nestée en demeurait coite, ce qu'elle traduisait : « comme deux ronds de frites ».

« Je veux bien faire quelque chose pour toi, transigea-t-elle.

— Oh! tu sais... pour moi...

— Si, mademoiselle : *pour toi,* ah! Je téléphonerai demain à maman, à son administration. Ça sera même rigolo de lui parler sans qu'elle sache où me mettre la main dessus. J'y dirai que je travaille et me conduis bien. Ça t'ira-t-il comme ça, madame la Morale?

— Je savais que tu finirais par avoir bon cœur pour elle. »

Elles prirent sur le temps du déjeuner, le lendemain, pour l'accomplissement de cette charité à la mère abandonnée.

Dans la cabine téléphonique, elles étouffaient et elles ne s'en divertissaient que davantage.

« Je voudrais voir la tête qu'elle fera », souhaita Mimi, le numéro demandé à l'une de ces demoiselles qui enseignent la patience et ne la pratiquent pas, pour lui garder l'attrait du rare.

Simone avait accolé un des récepteurs à son oreille. De sa main libre, elle tenait son amie par la taille. Et voici le dialogue filio-maternel, tel que les microphones en ranimèrent les accents affaiblis d'avoir parcouru des hectomètres de fil :

« Bonjour, maman. C'est moi, Marie. C'est pour savoir si tu vas bien.

— Ah!... Toi!... Non, je ne vais pas... Le chagrin me mine... Tu m'as porté un coup affreux

— Je t'avais prévenue de ne plus me taper. Fallait pas. Tu es cause de tout.

— Alors... rentrerais-tu à la maison...

— Pour que ça recommence?

— Non. Je te le promets!

— Tu pourrais pas t'en empêcher, ma pauvre mère.

— Mais si!... Toute seule, je suis trop malheureuse... Ta sœur à Londres, et qui se perd, tout simplement, sans que j'y puisse rien... Toi, qui es je ne sais pas seulement où...

— Je suis à Paris. Je travaille de mon état, très honnêtement.

— Comment vis-tu?

— Chez la tante d'une copine que j'aime bien. On me gâte.

— Ah! pas autant que moi, va!... Reviens, Mimi... Et si je tombais malade pourtant?

— Il n'en est pas question, je pense!

— Ça peut se produire. Je ne suis plus jeune.

— Mais si, maman. Et si tu étais malade, on me le dirait, à ton administration. Je te téléphonerai de temps en temps.

— Tu n'as pas de cœur!

— Mais si, maman.

— Non! Et tu en seras punie. Car tout se paie. Je te jure, mauvaise enfant que tu es, que si tu refuses de me revoir, moi, ta mère, une mère qui t'a tout sacrifié, oui, ma jeunesse, les bonheurs que la dernière des dernières peut demander à la vie... »

Les deux petites se poussaient de la hanche, très amusées, tandis qu'au loin, indifférente à ce que les huissiers la pussent entendre, Mme Brianne, sanglotante, menaçait, d'un regard où fulminait un courroux de tragédie, le pavillon de noire gutta-percha qui buvait sa parole, tour à tour humble et vengeresse.

« Et maintenant, Marie, puisque mes supplications ne te font rien, je t'ordonne de rentrer si tu ne veux pas que je mette la police à tes trousses pour te faire prendre et t'envoyer en maison de correction. J'ai le droit de savoir chez qui tu loges. Je t'empêcherai de mal tourner comme ta sœur. C'est assez d'une dans la famille.

— Maman, je t'assure que je me conduis parfaitement.

— Menteuse! Sale menteuse, va! Ah! si tu étais là, ce que je te calotterais pour t'apprendre...

— Tu ne m'as même pas revue et tu parles déjà de me gifler!

— Non, ma petite chérie! J'ai si peur, pour toi, des tentations...

— T'en fais donc pas, maman!

— Marie, je suis la plus malheureuse des créatures. Je veux que tu reviennes avec moi. Je le veux, entends-tu... »

Du revers de sa main gauche, Mimi simulait, depuis un instant, la course d'un rasoir frôlant sa joue. De la droite, elle raccrocha l'appareil. Et Simone, qui pouffait, déclara :

« En voilà assez pour une séance!

— Quelle volée j'aurais prise, si j'avais été auprès d'elle! » déduisit, de l'entretien rompu, Mimi que l'épreuve n'égayait plus.

Quand elles la rapportèrent, le soir, à tante Louise, celle-ci n'en releva aucun détail. Elle avait des sujets personnels de préoccupation : M. Guerre lui témoignait de la froideur. Elle en recherchait la cause, depuis le matin, sans parvenir à une découverte plausible.

Le chambrelan s'annonça, comme de coutume, d'un heurt redoublé au panneau de la porte.

« Je vous paie le cinéma à toutes les trois ! » proposa-t-il en manière de salut.

Sa joie correspondait trop harmonieusement à celle de Mimi, selon la tante Louise.

« Nous resterons ici ce soir, monsieur Guerre. Pas besoin de toujours dépenser. »

Il offrit « le café-concert », pour élever un peu le mobile de la tentation. Elle agissait sur sa belle voisine, lorsque Simone s'exclama :

« Ça serait encore plus rupin! »

Elle eut le tort d'en appeler à Mimi et, cette écervelée, la maladresse de reconnaître :

« M. Guerre est bien trop gentil. »

On eût dit que mille preuves flamboyantes d'une sournoise rivalité aveuglaient la tante Louise. Elle refusa, avec plus de poids que tout à l'heure, le divertissement musical et acrobatique. Priée par l'homme, par sa nièce et sa pensionnaire, elle maintint ferme son veto et son droit d'en taire le motif. M. Guerre se résigna.

« Alors, est-ce qu'on va faire un petit nain jaune des familles? dit-il, intimidé.

— Soit », concéda la tante Louise.

La partie commença sans entrain, s'anima peu et, bientôt, s'éteignit. Les calembours consacrés du brave garçon ne déridaient pas la jalouse. Elle détestait les yeux drôlement bridés de Mimi, ses fusées de rire, le charme possible de sa minceur sur le grand diable qu'elle se prenait à adorer. Elle en épiait les gestes, les intonations, les lèvres, autour du bout d'ambre de la pipe d'écume. Ne pouvait-il, en fumant, exprimer, pour cette « petite vicieuse », des promesses ou des demandes? Elle s'alarma de sa chance, sur un mot inopportun de Simone :

« Heureuse au jeu, malheureuse en amour. »

Un funeste destin régla que M. Guerre appuierait là-dessus :

« Alors, Mlle Mimi Bigoudis sera joliment heureuse en amour! »

Elle perdait. Elle perdait, en outre, sa confiance en soi venue de l'hospitalité, cordiale jusque-là, de tante Louise. Elle redoutait de parler et il lui fallait répondre, pourtant, à M. Guerre. Il ne s'était jamais autant occupé d'elle que ce soir orageux; car, le plus fin des hommes, s'il n'a de faute ni d'intention mauvaise à se faire pardonner, fournit comme à plaisir les faux in-

dices qui permettront de l'accuser; et il accumule ainsi, dans le cœur qu'il ne prémédite pas de trahir, les arguments de la scène en gestation.

« L'idiot! On jurerait qu'il le fait exprès! » jugeait Simone que la pauvre figure de Mimi avait mise en alerte.

Elle saisit l'occasion du « tableau vide » au bénéfice de tante Louise dont les cartes « ramassaient », pour proposer de suspendre le jeu.

« J'ai une jupe à finir pour Mimi, et elle doit m'arranger un chapeau. »

Naturellement, M. Guerre protesta.

« Puisque ces petites ont du travail, vous n'allez pas les retenir!

— Si on était allé au concert, elles ne seraient pas encore rentrées. »

Il accentua, en lourdaud :

« J'ai-t-il pas raison, mesdemoiselles?

— C'est trop fort! » pesta la tante, frappant sur la table.

La stupeur générale l'apaisa. Elle rendit un baiser à Simone, accepta celui de Mimi sans y répondre et décida :

« Emmenez-moi faire un tour, monsieur Guerre. J'ai la migraine. »

Dans leur chambre, les jeunes filles s'accordèrent sur la précarité de l'avenir. Mimi voulait attendre le retour de tante Louise pour dissiper le malentendu. Simone se montra politique :

« Vaut mieux pas. Elle t'accuserait de l'espionner.

— Enfin, qu'est-ce que j'ai bien pu lui faire?

— Cherche pas. Elle était à la crotte quand nous sommes rentrées.

— Pourquoi que ça retombe plutôt sur moi?

— Ah! ça, ma petite, c'est comme le tonnerre : il frappe où il peut. Faut pas s'y trouver, voilà tout! »

Elle réfléchit, parce que les larmes sourdant à Mimi la désolaient.

« Si j'étais sûre qu'il y ait quelque chose entre elle et M. Guerre...

— T'en es donc pas sûre? Ça se voit comme le nez au milieu du visage! cria Mimi, éperdue vraiment.

— En ce cas, elle est jalouse de toi.

— T'es pas folle!

— Moi, non. Elle? En plein, ma petite!

— Tu crois?

— J'en mettrais ma main à cuire.

— Alors, ça, vrai... Ah! alors... Un type qui pourrait être mon père!

— Justement! Et ma tante ne le voit que trop. Cherchons pas plus loin. »

Au fond, Mimi éprouvait quelque fierté de son rôle involontaire : elle pouvait, sans le vouloir, désunir deux amants!

Cela était gros de conséquences. Tante Louise la prendrait en grippe. Elle se retrouverait sur le pavé ou obligée de se soumettre à sa mère.

« Ta tante voudra me renvoyer.

— Mais non.

— Tu verras que si!... Je suis pas veinarde de ma nature. Ça allait trop bien pour durer longtemps.

— Imbécile! Y a rien de cassé encore », trancha Simone.

Elles s'apitoyèrent sur leur sort, si on les séparait. Cependant, Mimi ramena la question sur le terrain qui satisfaisait son amour-propre :

« Je ne veux pas croire que M. Guerre ait jamais fait attention à moi, d'une manière qui pourrait embêter ta tante.

— Si elle s'est fourré ça dans la tête, on ne le lui ôtera pas facilement... Enfin, lui, quand on jouait aux cartes, il ne faisait que de te taquiner, de parler de toi...

— C'est comme un fait exprès!

— Les gaffes, ça, aux hommes le pompon! » émit la rondelette Simone avec l'autorité d'un Chamfort.

L'autre, calée en son importance, rusa, montrant la fourbe d'une femme à son premier adultère :

« Je saurai bien prouver à tante Louise que c'est pas possible qu'on fasse attention à moi.

— Laisse que ça vienne d'elle.

— Non, non. Je mettrai les pieds dans le plat.

— Elle n'y pensera peut-être plus, demain!

— Moi, j'y penserai. »

L'explication avorta : le lendemain, M. Guerre et tante Louise s'en furent dîner ensemble au restaurant; et l'escapade se corsa d'une soirée au théâtre. On raconta la pièce, on la compara à d'autres, à la réalité. La femme loua les actrices et l'homme, les acteurs, pour éviter toute friction, en amoureux contus d'une récente escarmouche. La semaine s'écoula paisiblement, tout rentré dans l'ordre.

Néanmoins, Mimi ne se sentait pas en grâce, malgré l'optimisme de Simone :

« Je devine qu'elle n'attend qu'un prétexte pour me balancer.

— Tu la connais mal. Elle est bonne, mais rien ne la gêne. Si elle voulait que tu t'en ailles, elle te le dirait sans mettre des gants. Elle a eu une lubie. Elle s'en rend compte. Elle croit que nous n'y avons vu que du feu. Et surtout, ne te mêle pas de la détromper.

— Si elle en a parlé avec lui, tout de même?

— Tout de même quoi? Qu'est-ce que ça peut te faire? Nous ne nous sommes aperçues de rien. Un point, c'est tout.

— Elle me fait la tête.

— Et après?

— Ça m'embête.

— Tu peux encore supporter ça pour moi. »

Elles s'aimaient l'une l'autre très tendrement. Une visite à parrain Léon, à certaine brasserie qu'il avait indiquée, les rapprocha encore. Il s'était contenté des motifs que M. Piquet lui avait donnés du départ « de la jeune fille » :

« Elle m'a dit qu'elle préférait rentrer au bercail maternel. »

L'astuce du comptable à deux fins avait porté Mimi à en dévoiler les turpitudes profitables. A quoi bon? Elle s'épargna de le dénoncer et se disait que cette générosité lui porterait bonheur.

« Et tu n'as pas revu maman, parrain?

— Ta mère m'avait écrit, après ta fugue. Je lui ai répondu que je t'avais mise chez un de mes vieux employés de confiance et que tu ne t'y étais pas plue. Elle m'a encore écrit. J'ai arrêté les frais. Je veux vivre tranquille. »

M. Frouche fascinait Simone par son ton dogmatique. Il s'en apercevait et ne tarit d'éloges sur l'aide fraternelle qu'elle avait apportée à Mimi.

« C'est très bien. On devrait toujours se soutenir », posa-t-il en principe.

Il fit un modeste cadeau d'argent à sa filleule et l'incita au départ :

« J'attends quelqu'un, ma chérie. Et je ne voudrais pas abuser plus longtemps...

— Mais, monsieur, nous pouvons rester encore un peu, dit fort poliment Simone.

— N'insiste pas. Parrain Léon a ses raisons pour nous renvoyer.

— Oh! je ne vous renvoie pas... Je vous préviens que les minutes passent et font des heures. »

Il tira sa montre. Alors, Mimi lui montra le doigt :

« Parions que tu attends une dame?
— Mimi, ce n'est pas ton affaire.
— Je disais ça pour rire. Avoue donc!
— Et quand cela serait?
— Alors, barrons-nous, Simone!... Mon parrain nous a assez vues. »

Elles croisèrent, en s'en allant, une grande femme brune.

« Ça doit être celle-là! dit à tout hasard Mimi.

— Ou une autre », railla Simone.

A travers la devanture du café, elles virent la personne s'asseoir auprès de M. Frouche et, sans la moindre vergogne, l'embrasser.

« Ce que tu es épatante, Mimi!
— Je suis comme ça. »

Jusqu'à la maison, elles parlèrent du parrain.

« Si ma mère avait su le prendre, il l'aurait épousée. Mais, va te faire fiche! Elle a préféré le tanner, à vouloir le commander... un homme qui a l'habitude qu'on lui obéisse! »

Et Simone béait d'admiration devant une telle science de la vie. Elle n'avait jamais réfléchi à toutes ces choses. Cependant, le cas de sa tante Louise et de M. Guerre ayant été remis en question par sa camarade, elle remarqua :

« Je ne peux pas croire qu'ils soient amant et maîtresse!
— Qu'est-ce qui les empêcherait? Ils sont libres.
— Ma tante est trop fière.
— Penses-tu! La fierté ne résiste pas à l'amour.
— Et ma tante aimait trop son mari...
— On n'aime pas longtemps un mort, ma petite!... Je te plains, si tu en es encore là... »

Dans l'escalier, elle prêchait encore la suprématie d'un vivant de bonne mine sur le plus pieux souvenir voué au défunt le plus adoré :

« Et tu verras que tante Louise deviendra Mme Guerre.

— Pour ça, non. Elle y perdrait...

— Sa liberté?... Elle sera trop contente de s'en défaire...

— Tu me laisses pas parler! Je voulais te dire que, si elle se remariait, ma tante perdrait sa rente que l'assurance lui paie comme veuve d'une victime d'un accident du travail.

— Alors, elle continuera à prendre son plaisir sans permission du maire ni du curé. »

A leur arrivée, la tante Louise, attablée, mangeait sa soupe.

« Jamais Simone n'a été en retard comme ça. Si c'est toi, Mimi, qui la retiens dehors, je t'avertis que ça ne peut plus durer.

— On a été voir mon parrain.

— Ton parrain, je m'en moque. L'heure est l'heure. Chaque chose en son temps. »

Quelle douche froide figea Mimi! Simone essaya d'une diversion :

— On va défaire nos chapeaux.

— Dépêchez! » ordonna la tante.

Mimi tremblait, les nerfs agacés. Elle constata, misérablement :

« Ah! Simone, je suis sûre, à présent, qu'elle me déteste! »

IX

Quelques jours plus tard, le nuage évanoui, Simone pouvait triompher :

« Tu vois bien, mon chou, qu'elle ne te déteste pas! »

En effet, tante Louise rendait à Mimi les baisers du matinal départ et du bonsoir. On parlait sans contrainte, à table, puis, dans le rayonnement de la suspension, la vaisselle lavée et mise au buffet. Les deux petites s'ingénièrent à maintenir l'heureuse humeur du foyer. Tout y concourait. La ravaudeuse de dentelles ne manquait d'ouvrage, ni des remerciements de ses « pratiques ». Elle contait comment la marquise douairière et la jeune marquise de C... avaient invoqué son arbitrage à propos d'un point à la rose que l'une prétendait d'Alençon et l'autre, de Lorraine.

« J'ai dit comme la plus vieille, à cause qu'elle était moins poseuse. Au fond, je n'y connaissais rien. Le principal, c'est d'arriver à contenter les gens qui vous paient bien. »

M. Guerre n'éprouvait plus de gêne entre sa plantureuse amie et les jeunes filles. Il plaisantait leurs grâces encore vertes, pour en déduire une allusion flatteuse aux appas éclos qui gardent du maintien. Il taquinait Mimi de jouer à la poupée et d'en avoir rendu le goût à Simone. Quand il les emmenait au cinéma, tante Louise les faisait passer d'abord, s'asseyait ensuite et le gardait à son côté. Il doublait ainsi son plaisir des aventures projetées sur la toile blanche, du fait de cajoler un peu, au couvert de l'ombre où baignait la salle, les rondeurs fermes de la veuve consolée.

Ainsi, le quatuor s'accordait le mieux du monde. Rien ne permettait de prévoir une récidive de la crise.

Elle éclata, pour un ridicule petit morceau de coquille d'œuf que Mimi écrasa dans une bouchée d'omelette. Elle la cracha avec un air de dégoût immense; car, rien ne lui répugnait plus que cette sensation de calcaire aux dents.

La fureur souleva tante Louise, vexée dans son absolue certitude de cuisiner proprement.

« J'aimerais mieux manger une chenille dans une feuille de salade... La coquille d'œuf, ça me soulève le cœur... C'est plus fort que moi!...

— Et moi, ça me dégoûte de voir quelqu'un qui recrache le manger sur son assiette! »

Entamé sur ce ton d'aigreur, le débat s'envenima très vite. Nulle n'entendait céder. Simone eut beau s'entremettre, chaque parti la rabroua pour dauber librement sur l'autre.

« Quand on n'aime pas sa mère, on est capable de tout! » généralisa tante Louise.

Tant d'injustice révolta Mimi. Frénétique de blesser à son tour, elle accusa son hôtesse, pour le déplorer aussitôt mentalement :

« Tu peux inventer à ton aise : tu me détestes, parce que tu es jalouse de moi.

— Jalouse?... Moi?... A cause?

— Tu le sais bien.

— Tu le diras!

— Non.

— Si! » affirma tante Louise.

Debout, les bras croisés, face à Mimi, elle bouillait de courroux. Elle leva une main qui parut énorme à la pauvrette et que Simone détourna, s'y accrochant, de commettre un sévice.

« Ah! c'est comme ça... ma récompense de t'avoir prise chez moi... quand tu n'avais pas où te loger! »

Ces mots lâchés, la tante Louise s'était rassise. D'indignation, elle se boucha les yeux pour ne plus voir ce monstre d'ingratitude.

« Mimi, lui réponds rien », supplia la nièce, dans moins qu'un souffle.

Les prunelles reparurent, noircies, fixes.

« Moi!... moi!... Je serais jalouse... de cette mauviette!... Mais, tu ne t'es donc pas regardée, pour te croire une femme!... Ça n'a ni fesse

ni poitrine et ça se pose en Vénus!... Jalouse?... C'est donc que j'ai quelqu'un?... M. Guerre, probable?

— Ma tante, elle n'a rien dit de pareil!

— Assez, toi. C'est entre moi et elle. Je tiens à régler ça. »

Elle aspira un long, long coup. Ainsi approvisionnée de vengeresse énergie, elle fulmina :

« Alors, tu es entrée chez moi pour me salir?... Je te souhaite de ne jamais être moins honnête que moi... Je n'ai eu qu'un homme et n'en aurai qu'un : mon mari!... M. Guerre... — et faut-il que je l'appelle pour qu'il te le dise?... — n'a jamais eu ça de moi... pas ça!... aussi vrai que tu n'es qu'une vipère et Simone une imbécile de t'avoir ramassée dans la rue pour t'amener ici!... Qu'est-ce que tu serais devenue, sans nous?... Dis-le un peu!... Vas-y donc!... Ta mère te claquait, et elle avait bien raison! Si je ne me retenais pas... Aie au moins le courage de me répondre quelque chose!... Ah! tu dois savoir te servir de ta langue pour clabauder partout que j'ai un amant!... Et ça ne regarderait encore que moi. Je suis libre!... Jalouse?... Moi!... Vermine que tu es!... Les os lui percent la peau et un homme ne trouverait que des arêtes, s'il s'avisait seulement de la déshabiller!... Ne ris pas de ce que je te dis, surtout : je ne me connaîtrais plus! »

A ce relais de la colère au galop, il s'en fallut d'une épaisseur de cheveu que Mimi ne renouât avec l'humiliation d'une peine corporelle. Elle y était résignée, n'étant maîtresse de ses nerfs. Des tics lui chiffonnaient la figure où ses yeux luisants et malicieux semblaient toujours railler quelque spectacle, de l'écrin des paupières bridées à la Chinoise.

« Et puis c'est bien simple d'abord : tu vas

me débarrasser le plancher!... Houste!... Dehors!... Décanille, mauvaise gale! »

Tante Louise devenait féroce de sentir sa propre iniquité. Elle allait et venait, écarlate, déplaçant une chaise, une autre, les replaçant; et ses semelles claquaient,

« Ma petite tante... hasarda Simone.

— Oh! toi, je t'en prie : le silence! n'est-ce pas?... Au surplus, cette « espèce » n'est pas une compagnie pour toi...

— Je ne suis pas une espèce! Je ne laisserai pas dire que je suis une espèce!... Ah! non, par exemple!... Simone, dis-le, à ta tante, que je ne suis pas une espèce!... »

A cause de ce mot détourné de son sens par l'acception populaire, Mimi trépigna, se frappa la tête de ses pauvres petits poings crispés et se roula sur le parquet.

« Tant pis pour elle!

— Tu ne vas pas la laisser se faire mal!... Tante!... Tante!... Aide-moi, voyons! »

Mimi ne perçut rien au delà de cette imploration de son amie. Un verre d'eau froide lancé au visage lui restitua les sens. Elle se trouva assise par terre, les épaules et la tête contre le giron de tante Louise agenouillée qui la gourmandait doucement :

« Quelle grosse bête, de se mettre dans des états pareils!... Vas-tu mieux?... Tu nous as fait bien peur, tu sais... Ah! mâtine, va!... Simone, prends la liqueur dans le buffet... On en boira une goutte chacune : ça nous remettra... Mais obéis donc au lieu de la regarder comme une catastrophe!... C'est qu'elle a ses mains toutes froides et le front brûlant!... Avale-moi ça, ma crotte!... Avale, que je te dis... d'une goulée, comme de la médecine... »

C'était quelque anisette, sucrée d'abord, du feu au gosier. Mimi toussa. Le verre lui trem-

blait aux doigts. Elle cherchait à comprendre l'ordre des choses, du plan anormal où elle siégeait. Elle se frotta en rond l'estomac où l'alcool causait une chaleur trop forte.

« Qu'est-ce que j'ai eu? demanda-t-elle enfin.

— Rien... Une bêtise... On va te coucher... Demain, il n'y paraîtra plus. »

Elle pesa peu aux bras de tante Louise. Emportée, étendue sur le lit, déshabillée, elle subissait l'impression « drôle » d'occuper le centre d'une grosse boule d'ouate, de voir et d'ouïr à travers un grésil ou une brume. Elle s'abandonnait à des soins qu'elle devinait au lieu de les discerner. Quand tante Louise la souleva, pour permettre à Simone d'ouvrir les draps, elle pensa commencer une ascension miraculeuse qui correspondait à ses blancs souvenirs de catéchisme. La fraîcheur de la toile l'enveloppa. Elle frissonna. L'idée de la mort lui parcourut l'esprit sans l'obscurcir d'épouvante. Elle acceptait docilement que tout fût consommé pour elle, ici-bas.

« Que ça serait beau! » soupira-t-elle.

Les questions qu'on lui adressait lui parurent tellement négligeables! Elle aspirait à un repos que rien ne troublerait plus. Les yeux grands ouverts, elle distinguait à peine Simone et tante Louise penchées dessus, inquiètes de lire si la flamme vitale y était revenue. Ils voyaient mieux les absents : Mme Piquet et les variétés de sa garde-robe; Mme Brianne, au téléphone, attendrie et menaçante; Loulou, avec son Dick bien-aimé, très beau, souriant, qui ne daignait tenir compte des menottes bouclées à ses poignets étroits; et Rio Jim, à cheval, affrontant les pistoletades pour sauver des vils désirs d'un tenancier de tripot la pure jeune fille des films américains.

Elle surprit pourtant cette bribe de dialogue tenu auprès d'elle :

« Tu n'as plus peur pour elle, tante Louise?

— Mais non, je t'assure... Tu coucheras avec moi cette nuit. Comme ça, elle dormira mieux.

— On laissera la porte ouverte, alors... Si elle appelait... »

Elle vit la clarté courir au plafond, pourchassée, eût-on dit, vers la porte, par l'ombre grandissante. C'était un drame terrible et trouble, selon son âme endolorie où le sentiment tâtonnaît. Elle éprouva une terreur de la solitude et de l'obscurité qui allaient l'étreindre. Elle s'efforçait afin de crier. Elle ne put que murmurer cette prière :

« Donnez-moi ma poupée. »

Sa conscience vacillante surprit un retour de la lueur au plafond, des pas, l'approche de quelqu'un. Elle attira à soi, sous les couvertures, la poupée que son toucher venait de reconnaître.

« Ma fifille! » adora-t-elle, en extase.

Et le sommeil ferma pour Mimi Bigoudis la porte de cette journée mal conclue et la porte des songes, par surcroît, car leur perfection, si elle teinte d'idéal le souvenir, peut décourager l'espoir du bonheur chez un être frêle entre tous, au début d'un nouveau matin.

X

On s'était promis d'oublier la fâcheuse dispute. Malade, Mimi avait dû chômer deux jours. Elle les employa à réussir un « trésor de cha-

peau » que tante Louise étrenna, le dimanche, pour déposer un fuchsia sur la tombe de son feu mari, et, le soir, au bras de M. Guerre.

Il avait apporté un beau flan et, dans sa joie, convié « toute la smala » à entendre un concert symphonique « par rien que des premiers prix du Conservatoire », honneur d'un café du boulevard Saint-Martin.

Sa belle pipe d'écume à la bouche, assis à l'aise sur la banquette auprès de sa bien-aimée, et face aux « petites », il avait divulgué un coin sensible de son âme :

« Je ne serais pas un homme, que le violoncelle me ferait pleurer. »

Son regard, alors, avait croisé celui de Mimi. Elle en éprouva un émoi dont elle demeura surprise et encline à mieux écouter la musique. Le programme annonçait, pour le morceau n° 3 indiqué par une pancarte : le ballet des sylphes, de la *Damnation de Faust*. Elle ignorait, et Berlioz et ce que ne furent jamais les sylphes. Elle attendait, préoccupée jusqu'au trouble par les ondes vives qui vibraient en elle. C'était singulier, bon et un peu louche. Elle s'y abandonnait avec complaisance, lorsque Simone, la paille aux lèvres, ne cessant de pomper une menthe verte à l'eau, l'avertit de l'entrée d'un couple digne d'attention :

« Oh! pige la mémère qui s'amène avec son bas-des-pattes! »

Mimi posa simplement une main sur le bras de sa camarade, parce que le chef d'orchestre avait levé son bâton. La voltigeante musique commença. Le bruit aérien de milliers d'ailes dans une brise faible à ne courber une herbe... Le bourdonnement dansait... Les sylphes, sautant du tremplin d'un pétale de bouton d'or sur un rayon de lune, menaient leur ronde féerique dans la tête et le cœur bouleversés de Mimi. L'en-

chantement la ravissait à toute vulgarité de l'ambiance. Lorsque les archets cessèrent leurs traits légers, le dimiduendo envolé au silence, la jeune fille porta son mouchoir à ses yeux mouillés.

« Si c'est pour montrer à M. Guerre que tu n'es pas un homme, te gêne donc pas! lui reprocha durement tante Louise.

— Moi?

— Sans doute!... Allons, ne fais pas cette figure pour une plaisanterie!

— Jamais j'ai été remuée comme ça, » avoua Mimi, toute honteuse.

Elle ne pouvait plus suivre l'orchestre à son gré : tante Louise surveillait les regards de M. Guerre et la guettait. Cela corrompait son plaisir. Elle ne cessa de craindre un incident jusqu'au retour. A peine si elle souffla mot. Quand elle fut assurée que Simone dormait, elle laissa couler ses larmes. Toujours, quelque chose gâtait son moindre bonheur. Elle en avait assez. La vie était trop injuste. Au fond, tante Louise demeurait jalouse d'elle. Elle n'avait jamais pensé à M. Guerre ni à aucun homme, d'ailleurs. On finirait par lui « donner des idées » à force de la tourmenter. Loulou était bien plus heureuse, à Londres! Ah! si sa mère l'avait mieux aimée!... Elle avait besoin d'affection pour vivre. Tout le monde la lui refusait.

Ainsi, elle s'empoisonna de tristesses. Elles devinrent à la longue un bercement; et ses paupières brûlées de sel se fermèrent.

Le lendemain, elle remâcha son ennui, en travaillant. MM. Oudepied, Vasse et Quelonne parurent tour à tour à l'atelier sans la distraire de son humeur grise. A midi, elle irrita Simone par sa dolente attitude.

« On ne peut pas toujours rire ou causer.

— Dis-moi ce que tu me caches.
— A quoi ça nous servirait-il?
— Je t'aime bien, moi!
— Je te crois. Moi aussi, je t'aime bien.
— Alors, quand on s'aime comme nous, ma chérie, on se dit tout.
— Pas aujourd'hui... Après...
— C'est promis?
— Oui... Laisse-moi pour le moment. »

Elle ne savait que faire et se répétait qu'il fallait que cela changeât. Ah! comment? comment? Elle abattait plus d'ouvrage que personne, « pour s'abrutir », ne pas apercevoir les curiosités à l'affût autour d'elle.

Désormais, elle varia les prétextes pour éviter M. Guerre, que l'on jouât aux cartes ou que l'on sortît. Elle s'isolait, l'aiguille aux doigts, ou avec un livre emprunté à la bibliothèque municipale. Les romans d'amour lui donnaient la fièvre. Les histoires étaient trop belles pour que la sienne leur ressemblât jamais, ou elles l'effrayaient par le malheur des dénouements.

L'aventure l'effleura, par une confidence de Simone :

« Quelqu'un m'aime!
— Et toi? lui demanda Mimi.
— Je ne sais pas encore. Je veux que tu le voies et me dises ce que tu en penses. »

C'était un placier en soieries, grand, mince, facile hâbleur, très avantageux. Il cueillait toutes les fraîches filles qu'il voulait, dans la couture, la mode, la confection, et il les quittait fanées, bientôt. Son assurance de victoire déplut à Mimi.

« Il est quelconque », le jugea-t-elle.

Cette opinion blessa Simone qui, vexée, riposta :

« Lui, il n'aime pas tes yeux bridés.
— Tant mieux. Ça se trouve bien. »

La discussion, avortée ce soir, reprit mainte fois. Chacune, elle entraînait un peu de l'amitié qui liait les deux jeunes filles. Souvent, Mimi déjeunait seule et, après la monotonie du travail, remontait seule à la maison où elle se sentait de plus en plus une étrangère. Sa quiétude s'effritait. Les lettres de Loulou devenaient rares; leur contenu banal prouvait à Mimi le détachement de sa sœur. Elle perdait tout courage, jusqu'à envisager de revenir sous le toit maternel. Mais Mme Brianne ne l'en priait même plus. Dans le téléphone, sa voix était calme et ses propos secs visaient à l'ironie, souvent. Mimi sortait de la cabine toute désemparée.

Un soir, elle courut au bureau de parrain Léon, afin de reprendre conscience de l'unique appui qu'elle possédât encore au monde. On la pria d'attendre : M. Frouche dictait son courrier. Quand elle entra, une sténo-dactylographe tapotait sur la machine à écrire, auprès du patron. Mimi crut reconnaître, dans l'employée, la grande femme brune qu'il attendait à la brasserie et qui, sans vergogne, l'avait embrassé, à la face des consommateurs.

L'entretien commença, au bruit métallique des touches et sans le bon gros baiser paternel du bonhomme. Il ne dit pas grand'chose qui lui vînt du cœur ou engageât l'avenir, sinon que l'on doit « préparer sa vie » et craindre de la terminer dans la solitude.

« Tu ne regrettes pas maman ? » questionna Mimi, dans la gentille pensée de s'entremettre, si cela se pouvait.

Le tac-tac de la machine à écrire s'accentua soudain, de courroux; et M. Frouche cramoisit au lieu de répondre. De sa place, la grande femme brune lui rappela qu'il avait un commissionnaire à recevoir dans un quart d'heure, outre un dossier à examiner au préalable.

« C'est vrai... Ma petite Mimi, tu vois, je suis forcé de ne pas te garder. »

Elle se leva, les jambes molles. Son regard dévisagea la secrétaire-maîtresse qui triomphait. Il dédia à parrain Léon un tout petit reproche et un grand élan de compassion. Elle se serait retirée, sans plus, si l'ennemie ne l'avait narguée d'un soupir.

« Alors, parrain, faudra-t-il revenir te voir?

— Bien sûr que oui! »

Cependant, les doigts féminins attaquèrent le clavier des lettres avec une vigueur superfétatoire. Et le patron, averti, corrigea l'enthousiasme de son acquiescement :

« Je t'écrirai, ma petite... Ne viens pas avant... Au revoir... Va... Le travail me réclame... »

Elle entendit, comme elle refermait sur soi la porte :

« Léon, un mot de plus, et je te plaquais! »

Son visage défait lui apparut si lamentable, dans le miroir ovale de son sachet à poudre, qu'elle en oublia de tirer la houppette pour se rafraîchir la peau. Elle s'en alla. Son cœur n'était que tristesse et lassitude. Elle s'enferma à double tour, dans la chambre où Simone ne rentrerait que plus tard, heureuse et rayonnante. Alors elle confessa sa désolation à sa poupée en chemise, la serrant à pleins bras, comme elle aurait fait d'un enfant de sa chair. Et elle croyait lire de la pitié dans les yeux d'émail où l'étonnement parodiait l'infini, entre les cils peints et démesurés, au nombre de huit.

Tante Louise avait abandonné ses griefs imaginaires, à voir Mimi si humble et taciturne. Elle lui fut meilleure que jamais, avec des attentions émouvantes.

« Tu ne t'ennuies pas, chez nous?

— Oh! non.

— Va, tu as bien le temps de te faire de la

bile, ma pauvre bichette!... Qui est-ce qui m'a fichu un petit bigoudis comme ça qui finirait par maigrir encore! Regarde-moi l'air content de Simone!... A la bonne heure au moins, elle chante et remue à la maison!... Voyons, voyons, qu'est-ce qui ne va pas? »

A son tour, sur les genoux et contre la ferme poitrine de tante Louise, elle devenait une poupée qu'on aime. Elle niait ses chagrins, faiblement, pour être plainte à cause d'eux.

Elle facilita les mensonges de Simone, aidant ainsi aux rendez-vous du dimanche. La nièce en revenait sentant bon la campagne, le plaisir aux joues, les paupières un peu battues, la parole joyeuse de son premier amour qu'elle pouvait croire encore qui ne produirait aucune désillusion.

Et, petit à petit, les couleurs revinrent à Mimi, avec l'insouciance, puis la gaieté. Elle avouait à sa fille « incassable » dont les articulations grinçaient quand elle en variait les attitudes :

« Nous ramassons les miettes des autres, nous deux, kif-kif les petits pierrots des squares... Tante Louise est heureuse... Simone a un amoureux... Ça nous suffit, en attendant que notre tour arrive. »

Il n'était en elle pas plus d'envie que dans son inerte poupée. Véritablement, le bonheur du prochain la faisait allègre, capable des chansons et du rire qui seyaient à ses yeux bridés. C'était une convalescence morale et physique tout ensemble, traversée de subits espoirs au sillage lumineux qui l'émerveillait, longtemps après leur fuite à l'avenir.

Un jour, elle rentrait, légère, par le soir tiède d'une journée bénie de juin. Elle déboucha de la gare du métro avec une précipitation de chardonneret qui s'évade. Les arbres du Père Lachaise et

même les toitures des chapelles funéraires lui parurent gais, tant il y avait de fête en elle. Le besoin de la dire à quelqu'un sans perdre une minute la poussait en avant. A peine si elle touchait le sol, des ailes aux talons. Un sourire rayonnait de tout son être. Elle avait fleuri de muguet son corsage, et elle en tenait deux bottes minuscules qu'elle se proposait de mettre, furtivement, dans les verres, à table, afin d'attirer de nouveaux bonheurs sur tante Louise et Simone. Elle se savait jolie, mieux que cela, dans la lumière d'or qui baignait la rue pauvre d'un luxe de féerie.

« Quel beau temps! » cria-t-elle à la concierge qui pérorait sur le seuil de la loge.

L'escalier roide lui sembla moins malaisé. Elle ne pesait rien sur les marches. Elle dédaigna l'aide de la rampe. Il lui tardait d'arriver, d'ôter sa robe, d'offrir sa gorge et ses bras nus à ce qui traînait encore de soleil dans l'atmosphère vaporeuse où la nuit gagnait, en sourdine. Elle était impatiente d'en conter, n'importe quoi, de toutes les couleurs, à qui tendrait l'oreille, à tante Louise, à sa poupée, aux fleurettes, au papier de la chambre, puisque son heure n'était pas venue de se jeter dans de grands bras qui frémiraient de la contenir et se cloraient sur elle comme ils enfermeraient un trésor à défendre.

« On ne passe pas sans payer, mademoiselle Mimi! »

Elle releva son front clair. Sur le palier supérieur, riant dans sa barbe blonde, M. Guerre barrait le passage, de sa large envergure.

« Voulez-vous bien ne pas faire le gamin!

— On fait ce qu'on peut. Payez et vous passerez.

— C'est-il un sou?

— Un baiser sur chaque joue! »

Elle avait monté une marche. Elle en redescen-

dit trois, pour esquiver d'être prise, abandonnant ses deux petits bouquets à l'une des mains velues prêtes à la happer.

« C'est pour moi, ce beau muguet?

— Plus souvent! Est-ce qu'on fleurit les messieurs, à présent ?

— Non. Mais, on les embrasse...

— Ah! lâchez-moi!

— ... de gré ou de force!

— Lâchez-moi!

— Pas si bête!

— Monsieur Guerre... soyez donc raisonnable!... Laissez-moi!... On pourrait nous voir...

— Alors, entrons chez moi! »

Le péril dota Mimi d'une force incroyable. Elle s'arc-boutait, calée au chambranle de la porte, de son pied droit mis de travers.

« Ça a plus de force que ça n'est gros!

— Me forcez pas à crier!

— Fais pas la teigne!

— Il faut me lâcher!

— Je te tiens; je te garde.

— A la fin, allez-vous me laisser?

— Si je voulais, ma petite...

— Prenez garde!... J'appelle...

— Et puis, je veux à présent! »

Elle fut soulevée: une plume! Sa peur atteignait au vertige et lui ôtait la voix. Malgré sa résistance furieuse, on l'emportait. Prise aux poignets, elle frappait l'homme, de ses coudes, de ses genoux, de ses souliers, en se débattant. Quand elle se jugea perdue, à la merci des pires violences, elle mordit dans la face hideuse de stupre.

« Oh! tu mords, sale garce! »

Elle se trouva libre. Il se tenait la joue. Le sang en coulait.

« Tu me paieras ça, petite rosse!

— Brute! » maudit-elle, se sauvant.

Elle crachait, des poils dans la bouche; et un goût aigre, de sueur, lui donnait la nausée.

« Chameau de femelle!.. Prends-le donc, ton sale muguet! »

Les fleurs, brutalement lancées, cinglèrent le mur courbe, entre l'épaule et le menton de Mimi. Elle allait défaillir, navrée de son acte. Sur une injure abominable, M. Guerre disparut chez lui, tirant après soi la porte. Le claquement ébranla Mimi tremblante; et elle se laissa tomber sur une marche.

« Voilà... J'étais un peu contente... Ça ne pouvait pas durer », murmura-t-elle.

Elle secouait la tête. Les reins lourds de lassitude, contuse d'avoir été serrée, toute moulue de sa défense, elle ne comprenait encore pas cet assaut imprévu. La possibilité d'une récidive l'effrayant, elle parvint à se mettre debout et à reprendre la montée de l'étage.

« Quoi qu'il t'arrive, Mimi?... Comme te voilà faite, mon Dieu!

— C'est rien... Une faiblesse m'a prise... Ah! ce que je peux être sotte!

— Mon pauvre chou... »

Tante Louise la soutint jusqu'à une chaise. Quand elle y fut assise, par gratitude, elle tira de son corsage les brins de muguet entourés de feuilles; et elle les tendit à la femme:

« Pour te porter bonheur, tante Louise!

— Tu es trop mignonne, Mimi!... C'est vrai, que ça porte bonheur! »

Elle essaya de sourire. C'était comme si elle eût arraché d'elle sa propre chance pour la donner. L'horreur de ce nouveau dénuement la fit sangloter.

« Voyons... Qu'est-ce que tu as pour avoir un chagrin pareil? »

Elle ne pouvait répondre. Son cœur gros, son cœur toujours maltraité par le destin se vidait en

un flux torrentiel de larmes, à croire que tout allait finir, maintenant, pour elle.

« On ne pleure pas comme ça sans motif. Je veux savoir ce que tu as. Je suis assez bonne envers toi pour que tu ne me caches pas ce qui t'est arrivé... Car il t'est arrivé quelque chose, pour sûr!

— Je voudrais mourir, tante Louise!

— Gros serin!... Mourir?... Est-ce qu'on demande à mourir, quand on ne sait rien de la vie!... A-t-on jamais vu une sotte pareille!... Tu n'es qu'une niquedouille, va!... et encore!!... Dis-moi bien vite ce qu'on t'a fait!

— Rien, tante Louise!

— Alors, ça n'est pas grave!... Ce qu'il te manque, mon petit, c'est un amoureux!

— Oh! non.

— Si!... Un bel amoureux, bien gentil!... Il t'empêcherait de penser à je sais-t-il quoi... A ton âge, moi aussi, je pleurais sans raison... Nous sommes bien toutes pareilles!... On veut, on ne veut plus, on chante, on pleure. C'est la nature, simplement, qui nous tracasse... Essaie de t'arrêter de pleurer... Une vraie Madeleine, qu'on dirait!... Tu n'es pas sensée de continuer encore.... Ou alors, c'est qu'il t'est arrivé quelque chose par ta faute!

— Je te jure que non!

— Je t'aime bien. Tu peux tout me dire. Je suis de bon conseil... »

Sur le point d'avouer l'agression et d'en nommer le coupable, Mimi mesura les conséquences de ses paroles. M. Guerre les démentirait pour se disculper. Il l'emporterait dans l'esprit de tante Louise, finalement. Peut-être allait-il prendre les devants, inventer une histoire, — et il serait cru!

« Tante Louise, il vaut mieux que je parte d'ici.

— Bon! Voilà autre chose, maintenant!

— Je sens que je deviendrais vite un embarras...

— T'es pas folle, dis?... Tu as donc à te plaindre de moi?

— Ni de toi, ni de Simone.

— De qui?

— De personne... Mais, je sens qu'il vaut mieux que je m'en aille...

— A ta guise, alors! Tout de suite même, si tu veux. Tu es une ingrate...

— On ne peut pas me reprocher le manque de cœur!

— Le manque de confiance, en tout cas!... Je t'ai bien reçue, tu sais que je t'aime bien... et tu n'es pas franche à mon égard!... Il y a beau temps que je voulais te mettre ça dans la main. Ça y est! Fais en ton profit, ma petite... Oh! et puis, si tu ne peux pas t'empêcher de chialler comme ça, passe dans ta chambre : tu finirais par me taper sur les nerfs... On a de la patience pour ceux qu'on aime. Mais, quand ils en abusent...

— Tante Louise, je te dirais la vérité, que tu ne me croirais pas.

— Je suis si bête, n'est-ce pas?

— Non. Seulement, on te fera croire que je suis une menteuse.

— On? Qui ça : on? Nomme quelqu'un, au lieu de faire des mystères de tout!

— Je suis trop malheureuse!

— Ce n'est pas une réponse... Voyons... Je voudrais d'abord te consoler... Celui qui t'a fait de la peine me le paiera...Je te le promets...Que j'essuie tes beaux yeux de petite Chinoise à la manque... »

Tante Louise câline devint persuasive. Les sanglots plus espacés s'apaisaient peu à peu. Elle rappelait ses bonnes actions. Les braves gens pouvaient toujours compter sur elle. Mimi circonvenue allait accuser M. Guerre, lorsque l'arrivée de Simone changea cette disposition.

« Ça serait un temps à vivre dans l'eau! » s'écria-t-elle.

Elle ne vit pas que Mimi avait pleuré. Elle parla, parla, parla, pour éviter les questions possibles de tante Louise; car, au lieu de l'atelier, elle avait hanté, aujourd'hui, quelque guinguette des bords de la Marne, avec le beau placier en soieries et deux autres couples qui s'étaient offert une journée de vacances.

« Je te dirai tout, tantôt, à toi toute seule, » promit secrètement la désolée, à tante Louise.

Et elle la regarda tendrement, qui écoutait le bavardage de Simone dans une crédulité de mère. A son tour, elle inventerait une histoire. Ce serait plus facile que de mettre en cause M. Guerre et de lutter ensuite contre ses mensonges. Ainsi, l'alerte de tout à l'heure pourrait n'avoir aucune conséquence et les jours continuer sans anicroche. Sinon. Mimi verrait bien...

XI

Le soir même, M. Guerre avait eu l'audace de se présenter chez tante Louise. Mimi s'était retirée dans sa chambre, avec ses cerises du dessert, sous prétexte de s'amuser à les croquer au lit. Elle avait entendu de grands rires qui parvenaient de la salle à manger. Ils la rassurèrent sur le moral de son agresseur : il avait poussé un peu loin une mauvaise plaisanterie. On n'en parlerait plus. Cette fois encore, tout s'arrangerait facilement.

A son départ pour le travail, puis à son retour,

le soir, elle surprit M. Guerre aux aguets, derrière la porte entre-bâillée de son logement. Il ne tenta rien, parce que Mimi avait attendu une voisine, pour monter sans risque. Cependant, le danger existerait demain, après-demain. Il suffirait qu'à la longue elle n'y pensât plus, et le chaînier surgirait. Peut-être n'aurait-elle plus la chance de lui faire lâcher prise? Elle avait examiné la question, le temps de gravir l'étage. Elle avait résolu de se taire vingt-quatre heures de plus. Dès son entrée, au contraire, elle livra son secret, d'un coup, le ton saccadé, son regard couleur de bleuet, franc ouvert sur les yeux de tante Louise, pour lui bien prouver qu'elle disait la vérité.

« Lui!... Lui, que je croyais plus propre que les autres!... Je n'en reviens pas, tant ça me passe!

— Tu ne lui en parleras que quand je serai partie d'ici.

— Mais...

— Attends ça, pour ma tranquillité.

— Tu n'as pas besoin de nous quitter à cause de ce malappris!

— Ça vaudra mieux, tante Louise.

— J'aurai du chagrin, de ne plus t'avoir avec moi!

— Moi aussi, tu sais!... On se regrettera l'une l'autre. C'est toujours préférable, de se quitter en bonne amitié. »

La séparation n'avait pas été sans larmes. Simone en versa qui émurent son amie au delà de leurs prévisions à toutes deux. Tante Louise avait mollement insisté pour retenir Mimi. Elle avait beau s'y être bien attachée, M. Guerre lui tenait au cœur plus que nul être au monde, surtout depuis sa velléité de changement. Elle s'était promis d'en tirer vengeance. La piqûre de jalousie eut pour effet dominant de la rendre

plus amoureuse; et ce mobile passe toujours en force l'amour-propre, parce qu'il produit mieux que des satisfactions abstraites.

Depuis une huitaine, Mimi habitait une mansarde très triste, prélevée sur un couloir, au sixième d'une maison délabrée, rue Rodier. Après le travail à l'atelier, elle retrouvait un lit maussade, le lavabo de fer, la chaise boîteuse, un fauteuil au reps gras et déchiré, une table ronde dont un pied avait perdu sa roulette. Elle avait loué, avec le réduit, ces pauvres meubles. Elle y avait ajouté une glace et un fourneau à essence choisis au bazar, pour ses besoins de toilette et de cuisine.

Les premiers jours, tout l'avait amusée. Elle se disait : « je suis libre! » Cela compensait la chaleur des nuits de juillet sous une toiture surchauffée, ou le crépitement des averses qui faisaient sortir des cloisons un remugle de moisi. Hélas, il y avait la solitude!

Elle étreignait Mimi jusqu'à l'angoisse. A diverses reprises l'effroi de rentrer pour n'échanger une parole avant le lendemain aurait livré l'ouvrière aux aventures de la rue, comme à un paradis. Toujours, le passant la révoltait par la bassesse d'un marché ou l'obscénité du langage. On ne voyait donc pas qu'elle était une honnête fille, pour se permettre de la traiter de la sorte! Elle enrageait de ces façons et elle en désespérait de l'avenir. Puis, quelque homme survenu lui rendait confiance. Elle n'aurait su dire pourquoi, celui-là et si tôt. Un regard avait suffi à la troubler. Une boule lui montait et lui descendait dans le gosier. L'estomac serré, les jambes « en coton », elle s'arrêtait devant une vitrine. Les marchandises n'étaient qu'une excuse à sa halte. Curieuse et le cœur battant trop vite, elle attendait là d'être rejointe. Il ne ressemblerait pas

aux autres. Elle ne craignait aucune désillusion. Il approchait. Elle en aimait l'air sérieux des quarante ans. Il lui demanderait, le chapeau à la main, la permission de lui parler. Elle rougirait. Il sourirait un peu, pas trop, à son tour intimidé de sa propre hardiesse. Il venait, semblait s'intéresser à l'étalage. Elle allait apprendre l'inconnu de la vie. Soudain, l'homme entrait dans la boutique, ou bien il s'éloignait, indifférent à Mimi qu'il n'avait pas remarquée ou dédaignait.

La déception la chargeait d'aigreur et de rancune. Elle conflait, le soir, à sa poupée, son pessimisme navrant, en petites phrases qu'elle zézayait. C'était un farouche réquisitoire contre l'argent et la vieillesse, ou sa propre apologie. N'était-elle pas mieux que toutes ces femmes qui ont leur automobile, des perles et des amoureux? Ses dix-huit ans, sa fraîcheur de teint, l'enthousiasme avec lequel elle se fût donnée, pour quelques mots sincères de tendresse, ne rencontreraient-ils jamais que l'aveuglement, ou l'ignominie du vice? Quand elle sentait venir la fatigue, elle couchait sa poupée et lui souhaitait les beaux rêves qu'elle désirait vivre.

Alors, l'isolement devenait une réalité plus cruelle. Il lui arrivait d'entr'ouvrir la porte pour surprendre quelque bruit. Elle la refermait, désappointée; et, traînant le pas, elle allait s'accouder au rebord de sa fenêtre. Tous ces toits et leurs cheminées la décourageaient encore. Elle songeait qu'il existe de belles campagnes, des fleurs à cueillir, des bois, et la mer qu'elle avait tant envie de voir! Elle se rappelait les dimanches à Saint-Cloud, avec sa sœur, sa mère et parrain Léon; les sorties joyeuses, entre Simone et tante Louise au bras de M. Guerre. Elle pensait surtout au concert symphonique où il les avait conduites. Elle aurait voulu se souvenir de l'air du ballet des sylphes, pour imiter le murmure poé-

tique des violons. Quel joli bourdonnement léger c'était, d'ailes diaphanes, scintillantes, près de disparaître sans cesse, qui tournoyaient, qu'une fuite dernière emportait! Elle levait son visage, en quête de ce vol inachevé, mystérieux, noyé de silence. Les étoiles, les nuées en marche sur la lune de nacre, contaient l'infini à son âme embarquée pour Ailleurs. Une chambre étroite et sombre derrière soi, elle subissait le charme des espaces, des distances par le vide sidéral. Pour un météore surgi des abîmes et perdu en eux après les avoir griffés d'un arc de lumière, elle croyait à du bonheur en route dont elle aurait sa part. Et c'était l'éclosion d'une espérance d'amour aussitôt, parce qu'elle était vierge et à l'âge où la chair est la source des plus tendres pensées vers l'avenir.

Celui-ci la tourmentait, de ne lui livrer aucun indice favorable, de journée en journée. Elles s'écoulaient dans la monotonie du travail, les désillusions du trajet, la rentrée entre les quatre murs, avec pour seule compagnie une poupée que son imagination ne suffisait plus toujours à rendre vivante.

L'automne attrista encore Mimi. Elle se laissait glisser au fond de la détresse, avec une sorte d'appétit d'y atteindre, hantée par le mot désespéré de Mme Nuadine, qu'elle avait retenu de son dangereux et bref passage chez l'accueillante Mme Piquet :

« On n'en finit pas de mourir! »

Entre petites filles, à l'école, on se racontait que les sauvages « avalent » leur langue, pour se suicider. Il n'y a qu'à faire tremper des allumettes toute une nuit. On boit et c'est la fin. Il est possible que l'on souffre, et ce doit être mauvais à prendre, cette eau empoisonnée de phosphore. Mimi penchait pour la pendaison. Un clou, une corde suffisent. Elle réfléchissait qu'on

devait avoir bien mal et qu'on demeure défiguré. Ah! que l'on soit laid, après, pourquoi s'en soucier? De ce détachement, elle passait au désir aigu d'inspirer d'immenses regrets, par sa beauté et la définitive auréole de sa jeunesse, à ceux qui auraient pu lui aider la vie.

Elle se croyait à bout de patience, quand la face du futur changea pour elle. Elle remplissait son broc à la prise d'eau du couloir. Un voisin arrivait, pareillement chargé et pour le même objet. Elle s'excusa. Il l'invita à ne pas se hâter. Lorsque Mimi lui abandonna le robinet, il le ferma, ayant posé son broc dessous, sur la grille mouillée :

« Permettez-moi, mademoiselle, de vous porter votre eau jusqu'à votre porte?

— Laissez donc, monsieur : j'ai l'habitude...

— Une habitude trop lourde pour vous!... Si je ne suis pas indiscret...

— Mon Dieu! puisque vous y tenez, monsieur... »

Ils causèrent, dans une demi-obscurité propice aux sous-entendus et aux nuances d'une première conversation. Ils subissaient une égale solitude déprimante, après la tâche quotidienne accomplie sans gaieté. Elle en eut l'accent, pour dépeindre l'atelier de la rue de Choiseul où la consigne défendait de chanter, où les trois patrons, âpres et ridicules, ne prêtaient même plus à rire. Son gazouillis évoquait un printemps qui raillerait l'hiver. Elle lâchait des mots drôles dont elle se prenait à pouffer, surprise de ses trouvailles, étourdie de cet interminable silence enfin rompu!

L'homme était employé au secrétariat d'une compagnie d'assurances. On abattait beaucoup de besogne pour un salaire médiocre. Il allait atteindre la trentaine sans indice que se dessi-

nât bientôt sa carrière en lignes d'or. Il avait vu trop de « braves copains » mourir à la guerre, pour oser se plaindre. Cependant, la veine d'en être revenu, ce n'était pas tout! Son père, veuf, un fermier à l'aise de la Sarthe, ne lui pardonnait pas d'avoir préféré « l'état d'un monsieur à Paris » aux champs, aux pacages, à la saine existence rurale.

« Je ne regrette rien. Là-bas, c'était l'encroûtement. Je n'aurais pas su jouir de mon argent, quand j'hériterai. Car, sans souhaiter le malheur de personne, on sait bien que ça arrivera un jour ou l'autre. »

Mimi, silencieuse, le contemplait. Elle s'efforçait de voir. Il avait un timbre de voix chaleureux et parlait lentement.

« D'abord, il ne faut jamais rien regretter », conclut-il.

Elle ne dit oui ni non, prête à le croire, parce qu'elle venait d'en découvrir les mains fines. Il en faisait craquer les jointures, par un tic assez vulgaire qui abusa Mimi. Elle se disait que le garçon n'était pas « comme tout le monde ». Il se nomma:

« Georges Devallée... Si jamais j'achète un portefeuille d'assurances, je signerai en deux mots : de... Vallée, ensuite... Ça impressionne partout les imbéciles.

— Vous êtes un malin!

— Oh!... pas trop bête et rien de plus!... Oui, si le père voulait me lâcher un peu de ses quatre sous, je ne serais pas en peine de leur faire faire des petits. »

Il soupira :

« Ils sont vétilleux à la campagne! »

L'expression plut à la Parisienne parce qu'elle ne la comprenait point.

« J'aurais été à même, plusieurs fois, de me marier... Le papa Devallée aurait desserré les

cordons de sa bourse, peut-être bien... Seulement, moi, je n'aime que les petites Parisiennes comme vous! »

Elle baissa le menton, à cette galanterie directe, comme si son auteur avait pu voir rosir son visage.

« Vous allez oublier que vous étiez venu chercher de l'eau, monsieur.

— Ah! c'est plutôt vous, mademoiselle, que je n'oublierai pas. »

A cela, elle ne répondit rien, pour savourer la grande douceur qui l'émouvait. Il était embarrassé par l'ambition de se mieux exprimer.

« Est-ce une grande chambre que vous avez? dit-il.

— Non. J'ai pris celle qui était libre et meublée, en attendant.

— La mienne est grande et j'y ai apporté mes meubles. »

Ne sachant plus que dire, il ajouta, pour prolonger l'entretien :

« J'ai un beau violon.

— Ah! vous en jouez? demanda-t-elle, avec précipitation.

— Bien sûr! Si je n'en jouais pas, à quoi me servirait-il?

— C'est vrai!... Vous devez me trouver un peu gourde, monsieur.

— Etourdie seulement. Et cela vous va bien.

— Pourquoi?

— Il n'y a pas de raison... Cela vous va bien... Comme je n'avais pas de raison de me dire, tantôt, qu'il m'arriverait quelque chose d'agréable...

— Quand?

— Maintenant... Notre rencontre au robinet... Voulez-vous voir mon installation, chez moi?

— Si on était en plein jour, je ne dis pas...

— Je n'aurais qu'à allumer toutes mes lampes et tous mes bougeoirs!

— Ça ne ferait encore pas le soleil. »

Il lui effleura les bras. Les mains enhardies s'arrêtèrent aux coudes qu'elles saisirent, les pressant un peu.

« Alors, elle aime le violon, mademoiselle ma jolie voisine?

— Jolie? Vous n'avez pas pu m'apercevoir!

— Assez pour deviner le reste. »

Elle se dégagea, parce qu'il avait remonté ses mains en la caressant.

« Vous ne m'avez pas répondu si vous aimiez le violon?

— Je l'adore! »

Elle eut honte de son enthousiasme et, pensant le corriger :

« Il est temps de nous séparer, proposa-t-elle.

— Je causerais bien avec vous jusqu'au jour.

— Ce ne serait pas sage.

— Ce serait sûrement bon. »

Il essaya de garder prisonnière la main qu'en geste d'adieu elle lui avait tendue.

« A demain, mademoiselle?

— Oui... si vous me rendez ma main.

— Elle est douce... et toute petite...

— Je ne suis pas grande non plus!.... Allons... rendez-moi ma main... tout de suite... ou je ne pourrai plus avoir confiance en vous. »

Elle ajouta, coquette par gratitude pour l'agréable émoi qui la transissait :

« Et ce serait dommage!

— Merci. Voilà un mot gentil. A cause de lui, je vous lâche. »

Une fraîcheur parut s'évaporer de sa main. Elle reprit son broc lourd et, poussant la porte entr'ouverte de sa chambre, elle lança, de sa voix claire :

« A l'atelier où j'étais avant, on m'avait surnommée : Mimi Bigoudis. »

Il ne pouvait comprendre que, par cette

phrase, elle entendait renouer avec les saisons meilleures de son existence assombrie.

« Mimi Bigoudis? Mais, c'est tout à fait vous : c'est champêtre! » déclara-t-il.

Ils se quittèrent. Elle s'enferma. Elle entendit couler l'eau du gros robinet de cuivre. Une allégresse inouïe la transportait. Son taudis lui semblait gai. Pour la première fois, elle n'y subissait pas l'affreuse solitude. Elle se coucha, avec sa poupée qu'elle dévorait de baisers.

« Ecoute! écoute, ma chérie! » murmura-t-elle, les dures joues émaillées entre ses petits seins gonflés de joie.

M. Georges Devallée jouait de son « beau violon ». Ce ne pouvait être que lui, — et pour elle! La musique lui allait à l'âme, au cœur de son cœur si désenchanté il y avait moins de deux heures. Il ne contenait plus d'amertume. Chaque note, eût-on dit, lui apportait un motif nouveau d'espérer.

« Ecoute bien! » souffla-t-elle, sa bouche fiévreuse contre la bouche de biscuit.

La romance chantait l'amour, à travers la nuit et les cloisons.

« C'est M. Georges qui joue... Il joue pour ta maman Mimi Bigoudis... C'est beau, le violon... Il joue bien, dis, M. Georges? »

Elle prêta à sa poupée les réponses de bonne aventure qu'elle aurait souhaitées d'une authentique devineresse Sa courte et naïve philosophie lui enseignait la vertu des traverses malheureuses : elles font mieux apprécier le bonheur.

Elle avait croisé l'une sur l'autre ses jambes minces, toute tendue, de la nuque à ses talons où le sang lui picotait. Le sommeil la ravit à la musique, progressivement. Elle ignora quand M. Devallée déposa l'archet. Elle devint en songe sa propre poupée. Deux bras robustes et doux la cernaient, par leur mobilité savante, d'un

manteau de caresses. Ses lèvres baisaient l'air de la nuit, appelant « M. Georges ». Il lui répétait, sans cesse, à l'oreille, qu'elle était « champêtre ». Elle ne se lassait de l'entendre, parce que le mot prenait en rêve un sens éthéré et appelait sur elle le bonheur.

XII

« Si je ne suis pas indiscret, mademoiselle Bigoudis...

— Ah! vous vous rappelez ce nom-là?

— J'en ai rêvé!... Que vous êtes plus jolie, au jour!

— Monsieur Georges, je n'aime pas les flatteurs...

— J'aime vos yeux retroussés juste à point, votre petite bouche, vos...

— Vous savez, il faut que je parte à mon travail!

— Je voulais vous prier de permettre que je vous accompagne?

— Oui... mais pas jusqu'à ma boîte : on jaserait. »

Ils marchèrent côte à côte. Lui, son bureau était rue Favart. Seulement, il aurait une bonne heure à perdre pour n'arriver pas trop en avance. Elle l'approuva de ne pas « faire de zèle ». Il portait un binocle grossissant de myope, le cordon noir passé sur l'oreille. Large d'épaules, il était de stature moyenne, le buste long, les jambes courtes, de grands pieds dans de solides

bottines à élastiques avec des boutons cousus, pour l'ornement, sur de fausses boutonnières.

Les mains fines que Mimi lui avait attribuées, la veille, n'étaient pas ces mains rouges aux doigts en boudins qu'il se distrayait à faire craquer, presque sans répit. Il avait les joues pleines, très colorées. Une barbe rare, en fer à cheval et châtain débile, lui fourrait le menton d'un frisottement. Sa moustache poissée, aux pointes tombantes, soulignait un nez charnu et plat.

« Ni bien ni mal », pensait Mimi, de cet ensemble.

Ce n'était pas pure indulgence. M. Devallée, pour un peu, lui aurait paru beau : par lui, elle était libérée de la sempiternelle solitude et cela l'émerveillait comme un miracle.

« Vous m'avez entendu jouer du violon?

— Oh! je crois bien... Et moi qui ne vous en parlais pas!... Vous m'en jouerez encore?

— Tant que vous voudrez... Je sais tous les plus beaux morceaux.

— Vous me rejouerez celui d'hier, dites?... Il m'a tant plu!

— Oui : *Un poète m'a dit.* C'est mieux, sur le violon, qu'en chanson. Je vous jouerai *les Dragons de Villars,* la *Marche indienne* de Sellénick qui a été le chef de musique de la garde républicaine... Je vous jouerai tout ce que vous me demanderez... J'improvise aussi, pour me reposer la mémoire.

— C'est chic, de pouvoir!

— Je vous apprendrai à jouer, si ça vous amuse.

— Vrai?... Ah! monsieur Georges, que vous êtes gentil! »

A sa voisine de travail, à l'atelier, elle confia qu'elle allait apprendre le violon. Dans la jour-

bigoudis... ne voudriez-vous donc pas être bien, bien heureuse?

— Je le suis, monsieur Georges.

— Non... pas encore... Laissez-vous faire... Fermez les yeux...

— N'abusez pas de ma confiance en vous, ni de ma faiblesse, ni de votre force...

— Je vous aime!

— On ne le sait pas si vite, monsieur Georges,

— Si, je vous aime... J'en suis sûr, Mimi!

— Ne gâchez pas cette bonne soirée... par une impatience...

— Oh! dites... si je sais attendre... vous voudrez bien?... Remarquez-le : je ne vous ai même pas embrassée!... Un autre, à ma place...

— Je serais partie!

— Je vous aurais retenue, malgré vous... Moi, je suis délicat... Vous ne me laisserez pas toujours être malheureux?

— Je ne promets rien.

— Et moi qui voudrais tout!

— Monsieur Georges je suis heureuse ainsi... Ne me reprenez pas la provision de bonheur que j'ai faite ici. »

Elle le suppliait, de tout son être menu. Il soupira, la serra contre sa poitrine, lui mit un baiser dans les cheveux, vers la tempe, et il la laissa partir, murmurant :

« Allez... allez... pendant que je peux encore répondre de moi. »

Elle s'en alla, titubant d'une ivresse inconnue et pleine d'une gratitude profonde; car elle connaissait qu'il aurait pu, facilement, abuser d'elle.

Jusqu'au dimanche, leurs relations furent les mêmes. La jeune fille regagnait sa chambre après avoir joui du péril, et toute lourde, parcourue d'ondes qui s'atténuaient lentement. Elle

Sans son binocle, il était mieux. La myopie donnait à son regard une incertitude que Mimi ne détestait point. Elle confessa ses modestes ambitions, en tripotant des miettes sur la table. Plus tard, M. Georges lui montra comment on place le violon, pose les doigts et tient l'archet. Elle n'aurait pas cru l'instrument si léger. Elle parla du ballet des sylphes qui lui avait révélé l'empire possible de la musique sur les sens.

Son violon accordé, l'amateur commença, par les *pizzicati* de *Sylvia*, à exécuter son répertoire.

« Vous en avez de la chance de jouer comme ça tout ce que vous voulez! » admira Mimi.

Elle perdait la notion du temps et du lieu, enivrée de musique et insatiable encore, quand, à travers la cloison, cet avertissement filtra :

« Il est onze heures, assez de crincrin, qu'on puisse dormir! »

M. Devallée se soumit à regret, décriant le gêneur, les restrictions à la liberté, le droit accordé aux seuls riches de pouvoir se divertir à leur aise. Mimi étendit le morceau de flanelle sur le violon couché dans sa boîte, comme elle eût recouvert sa poupée.

« Ne vous moquez pas de moi... J'ai une poupée, du temps que j'étais gosse... Je l'appelle Fifine quand je lui cause :

— Elle ne vous répond pas, je parie!

— Vous avez perdu : elle me dit tout ce que je pense... Il est l'heure que j'aille la rejoindre...

— Attendez encore un peu...

— Cinq minutes! Pas une de plus! »

Elles les menèrent jusqu'à minuit. Il pleuvait. On se sentait bien à l'abri, au bruit mol et divisé des gouttes sur le toit.

« Ah!... monsieur Georges... Et votre promesse de rester sage?

— Vous êtes trop jolie pour qu'on puisse tenir une promesse pareille... Petite Mimi... petit

— Mais si... »

Soudain, la voix rauque, il protesta :

« Vous avez raison, allez : je suis trop poire!... oui : poire!... Il n'y a pas d'autre mot... Il vaut mieux en finir, comme vous me direz toujours : non... Vous, chez vous; moi, chez moi... Ça sera parfait. »

Elle n'en croyait ses oreilles. Il tournait sa clé dans la serrure, le geste brutal.

« A demain, monsieur Georges? questionna Mimi.

— Pas la peine!... A quoi bon? »

Il était rentré. Elle contempla le couloir obscur. Le robinet fuyait, goutte à goutte. Elle aurait voulu crier, appeler à l'aide contre la solitude qui venait de la ressaisir, brusquement. La misère oubliée de sa pauvre chambre la désola plus que jamais. Elle se déshabilla, pensive, pesant ce que M. Georges voulait d'elle et ce qu'elle ne voulait lui accorder encore, ni lui refuser tout à fait.

Couchée, prévoyant l'insomnie, elle se releva pour aller prendre sa poupée. Au contact du jouet, confident de ses années puériles et son soutien aux heures graves, elle découvrit la cause limpide de son irrésolution et elle l'exprima, d'un ton lamentable qui valait la plus ardente prière :

« Fifine... puisque je ne l'aime pas... voyons... ce n'est pas possible que je dise : oui. »

XIII

Toute douloureuse encore de l'initiation, déçue en son être, l'âme à la dérive, Mimi écoutait

le souffle de M. Devallée, auprès d'elle endormi. Elle aurait eu besoin de se blottir dans les grands bras qui l'avaient prise et d'entendre des paroles inouïes de tendresse, pour oublier.

C'était donc ça, l'amour! On n'était-il que cela, à cause qu'il s'agissait d'elle? Etait-elle donc marquée du sort, afin que tout bonheur lui échappât?

Le sentiment de sa solitude l'écrasait, comme l'avait oppressée la haletante poitrine de l'homme, tout à l'heure. Il dormait, bestial dans le sommeil, après des mots qui l'avaient déchirée plus que l'autre blessure dont elle avait crié.

Elle éprouvait une âpre rancune envers soi, contre lui, à l'égard des livres, des chansons, des pièces de théâtre, des histoires qui déroulent sur l'écran des cinémas les belles aventures. L'amour, — sa suprême espérance, son désir obscur, permanent, généreux en illusions et qui les renouvelait, chaque fois plus attrayantes et nécessaires, — n'était-ce que ça?...

Le bruit monotone de la respiration lui répondait, implacablement. Elle gardait ouvertes ses paupières, pour se rassasier d'obscurité. Le noir finissait par lui engourdir le cerveau. Elle n'éprouvait plus qu'une toute petite brûlure au fond de sa chair et pareille à un cuisant et lointain rappel de la souffrance aiguë qui l'avait payée de donner cette joie dont l'excès l'avait stupéfaite. Quand elle se reprenait à penser, alors les questions affluaient. Un vertige l'effarait devant leur nombre et leur hâte à l'assaillir.

Quelle passion pouvait être l'amour, cependant! Il avait décrété que M. Frouche, qui avait juré de mourir célibataire, allait, sa soixantaine révolue, épouser sa secrétaire-dactylographe de vingt-cinq ans, et n'entendait plus connaître que sa vraie famille. Il faisait, qu'à Londres, Loulou

vivait sans se soucier de sa mère ni de sa sœur, uniquement férue d'appartenir à ce Dick mystérieux dont elle ignorait les moyens d'existence. Et quand Mimi avait voulu réintégrer le domicile maternel, par effroi de la solitude où elle enfonçait ainsi que dans une vase prenante, la gêne de Mme Brianne, l'embarras de ses explications pour refuser l'asile à sa fille prodigue, avaient abouti à cet aveu cynique : elle « avait quelqu'un » et ne serait pas « assez bête pour se priver encore pour des enfants qui se moquaient bien d'elle ». La mère préférait un homme à Mimi désemparée, repentante, à l'abandon, toute seule dans l'énorme foule de Paris! A quelle force parvient donc l'amour, qu'il puisse dénaturer une femme longtemps bonne, qui avait le droit de prétendre qu'elle avait « sacrifié sa jeunesse à ses filles »? Enfin, c'était lui encore, l'amour, qui venait de dicter à tante Louise et à Simone, — pourtant pas méchantes, grand Dieu! — de rompre avec Mimi, puisqu'elle avait cru devoir les quitter « après avoir fait des mensonges sur M. Guerre qui ne la regardait seulement pas »!

Ainsi, apportant la félicité aux autres, l'amour avait produit le vide autour d'elle. A l'atelier, par les rues, elle était seule, pour retrouver dans sa chambre une pire solitude. L'isolement lui était devenu intolérable, depuis que M. Devallée lui avait donné et repris son amitié.

D'abord, il avait feint de ne pas la connaître. Au bout de quelques jours, n'y tenant plus, après ses démarches malheureuses au bureau de parrain Léon, à l'administration où sa mère tenait ponctuellement le grand-livre, et rue de la Roquette, en désespoir de cause, — elle avait mis toute sa gentillesse à dire ces mots :

« Alors, vous m'en voulez toujours, monsieur Georges?

Le voisin avait fait le sourd. Elle avait répété sa demande et elle n'avait obtenu que cette réponse bourrue :

« Je ne vous en veux pas. Je n'aime pas qu'on se paie ma tête, voilà tout! »

Elle était rentrée chez elle, furieuse. La colère lui tira des larmes; puis, elle s'attribua des torts supérieurs à ceux de M. Devallée, avant de maudire la malchance qui la poursuivrait toujours.

Le lendemain, il l'avait regardée bien en face et il n'avait même pas soulevé son chapeau. Dans la soirée, il avait joué du violon. Elle aurait voulu être avec lui, en voir les doigts agiles sur les cordes, chercher à comprendre les mouvements de l'archet. La musique, bientôt, s'empara d'elle, la transporta au delà de toute réalité, dans une chape de caresses merveilleuses. De se rappeler les paroles de quelque romance, elle s'en croyait l'héroïne et, sa poupée dans les bras, elle frissonnait de plaisir.

Ce soir, après son chiche repas, parce que l'ennui l'avait prise, plus insidieux que jamais, sans autre mobile que le délaissement immérité où elle était réduite, sur un baiser très grave à sa Fifine qui ne la consolait plus, elle était allée cogner à la porte de M. Devallée.

« Qui est là?

— Mlle Mimi Bigoudis. »

Elle avait attendu qu'il parlât. Le silence lui fit mal, littéralement.

Elle reprit, la voix défaillante :

« Je viens faire la paix avec vous. »

Il se montra, un os de jambonneau et un couteau dans les mains :

« La paix? Pourquoi ça? Il n'y a pas la guerre. On reste chacun chez soi, comme avant de s'être parlé.

— Je m'ennuie de vous.

— Ah! vous dites ça!

— Je le pense. »

Elle leva les yeux vers lui, comme s'il y avait pu lire quelle sincérité la guidait. Il gratta son os; puis, la lame oblique devant son nez, il happa des lèvres ce qu'il avait râclé de viande.

« Vous ne voulez quand même plus de moi, monsieur Georges?

— Ça dépend ce que vous entendez par là. »

Une lueur avait flambé dans son regard. Il se retourna, pour aller prendre une bouchée de pain. Revenu devant Mimi, il déclara :

« Avant tout, je tiens à ma tranquillité... On ne fait pas les choses à moitié... Je suis un homme... et manchot de nulle part, Dieu merci!... Vous n'êtes point née d'hier... Vous savez que je vous trouve à mon goût... »

Il s'arrêta. On l'eût dit honteux de mâcher sa nourriture en balbutiant ces réticences. Il rentra, jeta l'os et son couteau sur une assiette, et but un verre de vin.

« Je ferai comme vous voudrez, monsieur Georges, » consentit humblement la jeune fille.

Elle était épouvantée de son engagement et toute rouge de pudeur.

« En ce cas, c'est différent... Je peux donc vous dire que je vous aime et que vous m'avez bien manqué, ces jours-ci... Alors, est-ce qu'on s'embrasse? »

Il avait eu beau lui donner à tenir son violon, commencer la première leçon, jouer enfin l'air qu'elle avait voulu, — ce qui allait arriver ensuite l'obsédait. Elle avait tant ri de cela, depuis ses premières curiosités de gamine, et à l'atelier ou chez tante Louise qui parlait vert. Elle n'était plus que peur et tristesse. De minute en minute, elle craignait davantage l'échéance et, dans sa progressive angoisse, elle se demandait pourquoi elle était revenue à celui-là, qui lui déplaisait, quand bien d'autres lui auraient plu. Ils ne

faisaient pas attention à elle, voilà. La vie est ainsi faite. Et pourtant, quelques-uns y reçoivent leur part d'amour!

Maintenant, elle était femme. Cette sournoise brûlure le lui rappelait. La déception la plus amère qu'elle eût subie la tenait éveillée. Et M. Devallée, lui tournant le dos, dormait, paisible, étranger à ce drame qu'était l'avenir pour elle, depuis qu'elle connaissait l'existence de la pauvreté, dans la chair comme en tout le reste.

Au moment qu'elle ne pouvait plus se refuser, elle s'était jetée au cou de l'homme. A l'oreille, elle l'avait supplié, du plus profond de son alarme, afin qu'il sût quel don tout neuf il allait recevoir d'elle :

« Ne me faites pas trop mal, dites? »

Elle s'était enhardie à le regarder bien droit, pour tâcher de surprendre ce qu'il pensait, puisqu'il s'abstenait de répondre. Et elle lui avait vu le sourire faux du doute qui se tait. Elle passa outre, tellement sûre qu'il ne pourrait nier, après. Lorsque, toute à sa douleur physique et l'âme si désenchantée, elle sentait le dolent mystère de l'irréparable l'envahir, il lui avait conté, d'un ton goguenard, l'histoire d'une fille de son pays, qu'après maint autre il avait eue, et qui, s'étant mariée, avait pu convaincre de son innocence un mari naïf. Mimi s'était tue, par orgueil, malgré la gaieté du matois qui rendait plus offensante l'allusion. A présent, elle déplorait de n'avoir pas protesté et, au rythme large du souffle qui montait et descendait à côté d'elle, elle se demandait à quoi lui pourrait bien servir de s'être donnée.

Le petit jour s'annonçant, elle tourna sa tête lasse d'insomnie et de pensées qui continuaient leur ronde grise. A travers les ténèbres moins denses, elle distingua une épaule de l'homme qui dormait.

« Georges! » appela-t-elle, à mi-voix, submergée d'angoisse, dans la détresse du nageur à bout de forces qui va couler.

Elle n'aurait eu qu'à étendre la main, le toucher, et il se réveillerait. Elle amorça le geste sans l'oser. Il lui sembla, très misérablement, que ses doigts pourraient ne rencontrer personne. La bouche aspirait l'air et l'expirait. La couverture se soulevait et s'abaissait sur M. Devallée. Mimi le regardait. Jamais, nulle part, elle ne s'était sentie plus seule au monde. Le souffle lui manqua, comme elle voulait appeler encore, Alors, doucement, elle amena le drap jusqu'à son front et elle laissa sa misère fondre en larmes, dans le silence et dans le noir.

XIV

Au fond de M. Devallée stagnaient la méfiance et la ladrerie paysannes. Cela lui constituait une armature de dureté incorruptible par le charme et la jeunesse de Mimi. Il avait exigé qu'elle gardât sa chambre et la payât, quoiqu'ils vécussent ensemble. Elle faisait la cuisine pour eux deux; mais, elle contribuait à la moitié des dépenses. Jaloux par crises, il lui reprochait de l'entraîner à sortir, quand on était si tranquille et si bien à la maison. Sans honte, il poussa l'avarice jusqu'à se faire rembourser par Mimi une corde sur trois, chaque fois qu'il en achetait pour son violon; car il affirmait en jouer surtout pour la distraire. Il aurait voulu qu'elle lui cédât sa Fifine, moyennant sept francs vingt,

avec le lit et l'armoire, parce qu'il avait un cadeau à envoyer à une petite-cousine, pour « sa communion ».

« Le lit et l'armoire sont à ma sœur.

— Elle n'y pense seulement plus, que tu les as!

— Ce serait une mauvaise raison pour les vendre. Quant à ma poupée, je ne la vendrais pas pour mille francs!

— Ça prouve que tu es bête.

— J'aimerais mieux la donner, ainsi!

— Alors, donne-la-moi.

— Si je la donne jamais, ça sera à une pauvre petite qui n'aurait rien. »

Il était revenu plusieurs fois à la charge, et en vain. Il cachait les lettres qui lui arrivaient de la campagne, les enveloppes détruites afin de n'en divulguer la provenance. Il parlait de son « pays » et de « la ville », sans les nommer.

« C'est dans la Sarthe. Qu'est-ce que ça pourrait te faire, de connaître l'endroit? » disait-il, si elle insistait par curiosité.

Elle enrageait de ces secrets, lui ayant conté tous les déboires de ses jours, depuis la fuite du père. Il avait pu s'enrichir. Un beau matin, il arriverait, cousu d'or, en quête de ses filles. Il ne trouverait que sa Mimi et il la « gâterait » d'autant plus. Elle concluait, contre l'air sceptique de M. Devallée : tout est possible. Il objectait, madré, assurant son binocle sur son nez :

« Ne crois donc que ce que tu vois, comme enseignait feu mon père-grand à ceux qui béent aux nuées et en attendent des cailles rôties. »

Il répandait les sentences, tel un bon grain gratuit. On lui envoyait, chaque quinzaine, des œufs et une poularde cuite. Elle fournissait à plusieurs repas. Il s'adjugeait les quatre membres, sous prétexte que sa mère avait plumé la bête « pour lui » et qu'elle se fâcherait d'ap-

prendre qu'il en « bâillait » une aile, une patte ou le croupion, d'un goût si fin chez la volaille à belle graisse jaune. Et il brandissait les os lisses, expurgés de la moindre fibre, pour que Mimi admirât son adresse à ne rien « laisser aux chiens ». Il mangeait les spongieux poumons dont elle refusait décidément le régal; et il reprenait, après elle, la carcasse, afin de la « roucher », patoisait-il, la déposant lorsqu'il n'y demeurait aucun vestige de membrane, entre les côtes.

Néanmoins, l'ouvrière s'habituait à l'étrange garçon. Il exerçait sur elle le prestige d'une originalité forte et imprévue. Son goût de l'épargne, son égoïsme étroit et autoritaire, n'empêchaient qu'il subît de belles ardeurs amoureuses. Elles lui inspiraient souvent des paroles gentilles. La première fois qu'il avait employé cette expression de son terroir, en ouvrant à Mimi ses bras acharnés : « viens nous chérir! » — elle en avait été remuée si profondément qu'elle avait pu s'attendre à connaître enfin, avec lui, ce délire qui, de le tendre et le faire pâmer, remplaçait en elle, une seconde, le sentiment de la lassitude après la répugnance vaincue, par la convoitise du bonheur qu'elle dispensait sans le partager.

Il disait : « nos terres », avec fierté. Et ses mains pâles de commis se crispaient ainsi que sur une motte généreuse et grasse du champ dont il vantait l'exposition avantageuse ou la fertilité nonpareille. Ses sœurs et ses frères, sauf un : le curé, étaient tous à la culture.

« C'est un métier noble, que le labour. Faut savoir ça, Mimi. Tout le bon de la vie sort de la terre, avec l'épi.

— Pourtant, toi, tu as voulu venir à Paris?

— J'ai moins voulu que tu ne dis!... Il fallait. Alors, j'ai écouté le père.

— Pourquoi fallait-il?

— Pour laisser couler le temps sur une bête d'histoire... »

Otant son lorgnon, il se frotta les yeux, d'une paume qu'il tourna dans chaque orbite. Et il cilla, ses prunelles en boules dirigées sur Mimi, plus droitement qu'à l'ordinaire, tandis qu'il produisait cette explication :

« Oui... une fille devenue grosse et qui avait eu le front de passer notre porte pour dire à mes parents : « c'est de votre fils Georges, le fruit qui me pousse ». Alors, le père m'a commandé de partir et de voir si les leçons de l'instituteur pourraient me servir à Paris.

— Mais, cet enfant de la fille?

— Ah! il est venu ou il n'est point venu.

— Enfin, était-il de toi?

— Ça se sait-il jamais!... Voyons, toi, une fille de ville, et délurée, tu me demandes, des dix ans après, si le gosse lui venait de moi? J'ai pas consenti à le savoir.

— Elle, elle le sait!

— Eh bien, oui. Pourquoi qu'elle l'aurait mieux su? »

Il lui avait interdit de poursuivre, d'une claque sur la table; et il avait clos le débat :

« J'aime pas qu'on me donne tort. »

Une autre fois, tirant du colis bi-mensuel, un paquet de beurre, — le premier d'une vache que, génisse, un jury avait primée, — il avait écarté les feuilles de chou, puis le chiffon d'étamine, avec une lenteur religieuse. Il avait longuement humé la blonde graisse de lait et, la passant sous le nez de Mimi, il avait murmuré, comme pour soi :

« Ça sent bon mon pays... Je demeure un vrai paysan... A Paris, je suis en exil. »

C'était entré dans le crâne de la petite, tel un clou à jamais planté. M. Devallée n'avait rien ajouté à cela qui, pour elle, contenait une me-

nace associée dans sa mémoire au conte de la fille-mère.

Le retour du printemps la grisa plus qu'il ne faisait chaque année. Elle disait mille folies et devenait heureuse à force de donner du bonheur à son Georges. Que l'existence durât ainsi et ce serait bien!...

Vers la mi-mai, elle eut une chaude alerte. Elle ne pouvait avoir de certitude encore. Elle garderait le secret sur son appréhension, même si l'événement la détrompait. Jamais elle n'avait songé que son corps lui deviendrait si mystérieux. Elle étudiait sa respiration, la précipitant ou la modérant, pour en tirer quelque indice; ou bien, sa pensée la quittait, partie à l'avenir, au passé, dans la ferme des Devallée ou leurs terres bordées de haies, qu'elle s'imaginait d'après les causeries de son amant. Il lui souvenait tout à coup, et ses visions crevées s'en effilochaient misérablement, de ce qu'il lui avait dit, un jour, sans rapport à leur conversation :

« Dans ma Sarthe, y a tout autant de bonnes gens à porter notre nom qu'il y a de cailloux d'empierrement sur les routes. Aussi, va-t'en courir après un Devallée, si tu n'en connais le village!

— Je sais que tu as un frère qui est curé.

— Belle malice! L'as-tu vu, ce curé-là?

— Tu me l'as dit.

— Je suis grand assez pour mentir quand faut. »

Elle se rappelait cela et tout ce qui était de sorte à la décourager, tandis que M. Devallée râclait une romance qu'elle avait trop entendue. Pour la moins écouter encore, elle se promettait d'aller rendre visite à sa poupée, dans sa chambre où elle n'entrait plus tous les jours. Elle irait, demain, avant son départ pour l'ate-

lier. L'idée lui souriait et elle avait chassé les fâcheux souvenirs.

« Prête l'oreille à ça, Mimi : une gavotte de chez nous qui me revient... Je la jouais aux noces de la famille et des amis... »

Les notes aigres sautillaient. La joue couchée sur son violon, un coude bas et l'autre qui semblait voleter à la poursuite de l'archet rapide, M. Devallée dansait sur place, marquant la cadence de ses grosses semelles cloutées; et il jubilait en vérité.

« Chéri! Chéri! Arrête! » supplia Mimi.

L'accent si plaintif avait arraché l'homme à son plaisir. Elle accrocha ses pauvres petites mains en moiteur à sa poitrine et les passa, qui tournaient ensemble, sur son estomac où « tout lui barbouillait ». Et quand elle en eut la force, des goutelettes de sueur au front, sur les tempes et aux coins des narines, elle lamenta, quêtant pour son immense besoin de tendresse :

« Que j'ai donc mal au cœur, mon pauvre chéri! »

Heureusement, elle ne put voir le regard dont il la scrutait et qui devint dur jusqu'à la cruauté. Elle s'était ployée contre la douleur qui se déroulait en elle, ses coudes poussant son ventre, ses bras jouxtes roidis, les mains paume à paume et qui, des deux pouces, lui battaient le menton. Elle gémissait, nommant Dieu, rien que Dieu, à chaque assaut de la souffrance, c'est-à-dire : à chaque respiration.

« Enfin, qu'est-ce que tu as, Mimi? » demanda M. Devallée.

Elle lui fut reconnaissante, du fond de sa chair tordue, de lui avoir témoigné cette inquiétude affectueuse. Il lui flattait, maintenant, les épaules et le dos, répétant sa question. Mimi geignait, râlait, et elle dodelinait de la tête, très pitoyablement.

« Te faudrait-il un médecin? »

Elle souleva une main, sans que le mouvement pût exprimer le refus qu'elle voulait. Une houle suprême la redressa, les yeux chavirés à faire croire que la mort les égarait. Et, dans un flux d'eau, elle vomit l'intolérable douleur, soulagée, guérie, surprise autant que par un miracle, presque heureuse d'avoir souffert si fort devant son Georges qui lui devait ses joies délirantes de mâle. Sous cette impression, ne possédant plus en propre, à elle seule, son secret, elle le donna à son amant :

« Je suis prise, mon Georges... C'est notre faute à nous deux... Tu n'es pas fâché?

— Non... Mais, ça me contente guère; naturellement, sans me fâcher contre toi ».

Elle mit toute son âme à le regarder en plein visage. Or, parce que cette face d'homme demeurait impénétrable à sa raison chancelante de femme que la nature vient de rudoyer, elle crut en lui et, par lui, dans sa chance qui, pour avoir tardé, durerait, tutélaire, étendue à l'enfant.

XV

Le mardi avant la Pentecôte, M. Devallée annonça à Mimi qu'il allait se rendre au pays, bientôt.

« Pour les fêtes ou pour tes vacances? dit-elle.

— Pour y aller. On ne cherche midi à quatorze heures, ni les quartiers de la lune sur un cadran solaire.

— Je peux bien te demander...

— A vouloir trop savoir, on n'apprend goutte. Ça se dit aussi par chez moi. Retiens-le pour t'en servir. »

Il était devenu taciturne. Les questions l'irritaient. Il avait brûlé des quantités de papiers, vendu un buffet et deux chaises, jetant à Mimi étonnée :

« Y en a plus que je n'en ai besoin chez nous. »

Elle le savait trop original pour prendre alarme de ses comportements. Il la désirait toujours. Elle se refusait moins, pour mériter plus de gratitude. Une nuit, dans ses bras, obsédée de l'avenir à cause de l'être qu'elle portait et qui déjà la tourmentait, elle en risqua l'évocation :

« Tu l'aimeras bien, notre petit?

— On aime toujours les gosses. »

Il lui remontait au souvenir des anecdotes paysannes, plus approchait son départ. Ou bien, il réfléchissait tout haut :

« Je ferai drôle derrière des bœufs, avec mon binocle de propre à rien. »

Que Mimi donnât des signes d'impatience ou de tendresse inopportunes à son gré, il haussait les épaules et se renfermait.

« A présent, Georges, tu sais bien que je n'ai que toi au monde! »

Il avait paru ne pas entendre cette détresse d'une âme qui prenait peur. Mimi s'était alors plantée entre lui et son violon couché dans la boîte de peluche, qu'il regardait, l'œil fixe. Et elle avait déclaré, d'une voix où frémissaient tous ses pressentiments noirs :

« Tu m'as eue sage et je n'ai eu que toi. »

Elle lui aurait sauté à la figure, si elle en avait vu le mauvais sourire passer dans sa barbe en bouc. Par son insistance fiévreuse, elle obtint l'aumône d'un oui neutre. Mais, des heures plus tard, après n'avoir presque rien dit, il lâcha, coup sur coup, ces deux vérités :

« La femme sait mieux que l'homme s'il l'a eue sage et si elle reste fidèle. »

Et aussi :

« Pour les bonnes gens de chez nous, fille des villes c'est une injure. »

La malle et un bagage de paquets furent réunis dans un coin de la chambre, dès le jeudi. Mimi, à propos d'eux, trouvait à dire des paroles affectueuses. Elles ne suscitaient guère d'écho chez son ami. Elle augurait de plus en plus mal de la séparation.

Il lui fallut encore entendre ceci et obéir :

« Petite, maintenant, tu vas me lever tous tes affutiaux que tu as apportés ici et les passer chez toi.

— Tu ne me laisseras donc pas ta chambre?

— La tienne va te servir. C'est utile à y empêcher le moisi. »

Le moment du départ arriva. Sa porte close, la serrure et le verrou, M. Devallée empocha les deux clés. La veille, il était allé prendre ses économies placées à la banque. Il avait déclaré la somme à Mimi, en glorieux qu'attire un but net :

« Je remporte là trois mille sept cents francs. Ça me fera considérer des miens mieux que tout. Je pourrai parler haut dans les discussions d'intérêts. »

Quand il eut rouvert ses grands bras qui l'avaient étreinte pour l'adieu, elle frissonna, saisie d'un froid hostile, indépendant de la saison.

« Tu m'aimes? Tu penseras à moi? Tu m'oublieras pas? »

Elle n'osa lui dire ceci qu'elle avait sur les lèvres :

« Tu parleras de moi et de l'enfant, à tes parents? »

Comme elle sanglotait, il la gronda; mais, sans violence :

« Ah! pas de pleurnicheries, Mimi! »

Il la mena au seuil de sa chambre où la solitude la guettait; et il tira de son portefeuille une enveloppe.

« Tu m'as écrit? s'effraya Mimi.

— Eh, non. Je te fais cadeau de ce billet : cinquante francs!

— Pourquoi? Garde-le.

— Il est à toi. Je veux. »

Sur ces deux derniers mots terribles, n'ayant donné aucune adresse où lui écrire, ferme de pas, il longea le couloir, tourna pour atteindre l'escalier et le descendit, sourd au faible bruit que menait Mimi en pleurs, les coudes sur la rampe, roulant son front sur ses mains qui serraient la fonte dure.

XVI

Quoiqu'il n'eût rien promis, elle attendait une lettre. Chaque soir, elle reportait son espérance au lendemain. Elle travaillait davantage à l'atelier, pour moins réfléchir, Dans un mois au plus, il reviendrait. La vie à quoi elle s'était accoutumée et qui finissait par être bonne, recommencerait, jour par jour, avec les baisers, le violon, les dimanches. Elle s'était acheté une géographie de la Sarthe, pour deux francs. Elle avait changé chez le libraire le billet de son Georges, de sorte que c'était bien de lui qu'elle croyait tenir le livre mince. Elle l'avait lu et le relisait. Elle savait la position du chef-lieu et des sous-préfectures dont elle n'avait appris que la liste, à l'école. Elle connaissait les bourgs : Connerré,

Bouloire, les rivières, la tache verte de la forêt du Mans qui lui rappelait la démence de Charles VI. Elle connaissait la région des ardoisières. Une image représentait le prytanée militaire de La Flèche. Un dessin, l'intérieur d'une masure de tisserands à Mamers. Les lignes doubles qui figurent les routes, les traits simples qui sont des chemins, mettaient en mouvement son imaginative. Elle voyait M. Devallée sur les terrains de foire dont il parlait si chaleureusement. Il payait un déjeuner solide au maître-clerc, pour en obtenir quelque avis sur une adjudication.

Quand il lui arrivait de penser à soi, cela tournait en couplets qu'elle inventait sur des airs que le violon lui avait laissés en tête. Et elle chantonnait pour sa Fifine, — maternelle d'avance :

Un bigoudis, c'est pas bien gros,
Ça tient pas d'place.
Pourtant, ça peut avoir l'cœur gros
Dans sa carcasse!

MM. Oudepied, Vasse et Quelonne avaient tour à tour remarqué son zèle et son habileté d'ouvrière. Leurs éloges, devant tout l'atelier, s'amplifiaient dans la solitude. Mimi confiait alors à sa poupée qu'elle pourrait « passer première » et devenir « un beau parti ». Elle avait hâte de narrer tout cela à son Georges, et qu'elle avait pris encore, sur *ses* cinquante francs, pour s'offrir le cinéma, un dimanche qu'elle s'ennuyait trop fort de lui. Elle avait décidé qu'il reviendrait le 7, sans autre base d'appréciation que le fait qu'il y aurait six semaines depuis son départ. Elle saurait immédiatement, par lui, si sa grossesse commençait à se voir. Sur l'almanach qu'il avait décroché pour qu'elle en décorât sa chambre, elle avait souligné la date au crayon; puis, à l'encre, afin d'affirmer sa foi en ce jour de juillet.

Il n'apporta rien de plus que les précédents, sinon, au cœur de Mimi, avec la venue de la nuit sur un soir d'attente exaspérée, la plus affreuse désespérance qui l'eût jamais abattue. Le 8, elle se soutint et patienta, de s'être dit qu'elle trouverait une dépêche, en rentrant, rue Rodier.

Elle arriva, essoufflée, au sixième étage. Là, quelque puissance fortuite lui retint les doigts à la rampe. Elle se sentait comme fichée sur la dernière marche, à croire même que le palier la rebutait. C'était absurde! Elle ne pouvait se résoudre au mouvement, malgré sa raison qui percevait l'inanité de ces vagues augures. Elle en triompha, par un effort tel qu'il lui fallut s'adosser au couloir et s'y appuyer, pour avancer ensuite.

Elle vit, ensemble, que l'on avait décloué la pancarte au nom de Georges Devallée, de dessus la porte de sa chambre, et que des brins de paille en croisaient le seuil.

Folle, haletante, ses mâchoires serrées, elle s'élança et, quatre à quatre, descendit. Un gamin, qu'elle étonna par cette surprenante vitesse, lui cria qu'elle n'avait pas besoin de tant courir si le feu était sous ses jupes.

Elle entra chez la concierge comme en un havre de miséricorde.

« Madame, est-ce que M. Devallée n'est pas revenu?

— Non, mademoiselle. Et il ne doit plus revenir.

— Comment ça?

— On l'a déménagé ce tantôt.

— Vous étiez prévenue?

— Vous pensez, si je l'étais!

— Il vous avait écrit?

— Il avait pris ses mesures bien correctement, avant son départ. Il ne doit rien à personne. On s'est présenté de sa part, avec des papiers en

règle et avec ses clés. On a tout enlevé et on me les a remises. A présent, ma belle, vous en savez autant que moi. »

Ç'avait été comme si on l'eût vidée de son sang et de son âme. Elle se traîna par la cour et elle remonta, — une loque de chair, une douleur qui va, peine, titube. Son esprit demeurait paralysé, que fût possible une dissimulation si précautionneuse et si longue. Quoi! un homme avait pu ces calculs et cette fourbe, contre la femme sans méchanceté dont il prenait sa joie!

Toujours, il avait jalonné de mensonges l'avenir, pour se permettre cette lâche fuite. Il avait dit son père veuf. Ensuite, il avait parlé de sa mère. Avait-il ces frères et sœurs dont il contait les aventures d'enfance? Un jour, l'un d'eux gérait une paroisse; plus tard, ce n'avait jamais été vrai. Ainsi, avant qu'elle ne lui cédât, depuis, par une continuelle surveillance de soi, hypocrite, la fausseté active sans relâche, — il avait louvoyé, de forgerie en forgerie, les embrouillant, afin qu'elle ne pût s'y reconnaître jamais.

D'étage en étage, se hissant, molle et délabrée, elle récapitulait ces crimes massés contre sa confiance. Et, dans son ventre, une autre chair se formait, pour subir à son heure les mêmes déceptions, les mêmes répugnances, de plus infâmes calamités peut-être. Elle s'arrêta, pour le frapper, le frapper, le tordre à travers l'étoffe et le linge, y pousser ses deux poings unis ensemble, le punir de porter cette autre chair qui éclorait à la souffrance, et venue du sale plaisir de l'homme qu'elle abominait. Epuisée, elle s'écroula sur une marche.

Là, elle songea aux abandons successifs qui l'avaient livrée aux caprices du transfuge. Sa mère la reniait pour quelqu'un. A Londres, Loulou se moquait bien d'elle! M. Frouche s'était marié et on ne lui permettait pas de la recevoir. Simone

et tante Louise la croyaient une menteuse, qui avait calomnié M. Guerre par soif de nuire.

Péniblement, elle se releva. Elle reprit la montée, fardeau à soi-même, plus pesant à mesure qu'elle haussait, avançait un pied, l'autre pied et tirait sur la rampe. Au faîte enfin de l'ascension, elle revit les quatre trous des punaises de fer qui avaient fixé sur le panneau le nom du misérable fauteur de sa détresse. Et elle revit les fétus de paille.

Les larmes lui sourdirent, devant la porte close de sa chambre. A quoi bon y rentrer? Une poupée l'y accueillerait, voilà tout, avec la solitude et le silence. Elle poussa la clé dans la serrure. Le peu d'énergie lui manqua, qu'il fallait pour tourner la clé. La terreur du néant qui l'allait noyer, l'effroi de l'existence qu'elle infligerait à la créature présente en elle, la figeaient, hébétée, en face du seuil maussade. Elle s'éveilla du gouffre sombre où ses pensées tournoyaient en remous, — à cause d'un bruit venu de la prise d'eau commune aux locataires du sixième. Il coulait un chapelet de gouttes qui s'écrasaient, inutiles. Elle contempla le robinet de cuivre. C'est là, auprès, qu'avait eu lieu sa rencontre avec M. Devallée. Le Malheur avait emprunté l'être de cet homme, son langage, ses intentions, pour se saisir d'elle.

Elle n'avait plus d'âge. Pour le monde, elle allait « prendre » ses dix-neuf ans, soit. Pour elle, que les sanglots étouffaient, son âge était la satiété de l'isolement, du désespoir. Elle n'en pouvait plus. Une centenaire, qui s'éteint, n'arrive pas à cet absolu de passivité. Elle sourit, de ses yeux longs, un peu bridés à la Chinoise et couleur du bleuet, vers le ciel de crépuscule, or et lilas. Qu'il était beau, malgré tout!

Elle l'avait aperçu, par la fenêtre du couloir. Les deux battants vitrés s'écartèrent sous la pression d'une brise qui flatta de fraîcheur les pau-

pières brûlantes de Mimi. Elle les ferma, pour entendre une voix insidieuse qui était en elle ou dans l'espace, et la tentait :

« Mimi... Bigoudis... eh!.. puisque tu en as assez? »

Elle regarda, pour s'approcher de la fenêtre. Que le pavage de la cour était bas! Elle se pencha en avant, le ventre contre l'appui. Elle leva les yeux au ciel, son haleine retenue, à la seconde de lâcher la barre et de donner un petit coup de reins, pour produire la bascule.

Sa pensée suprême, au bord de la chute, fut peut-être pour Fifine : à qui écherrait-elle, la poupée incassable?

La cour résonna de cris, d'appels, de piétinements; et les commérages bourdonnèrent au-dessus du cadavre fracassé. On discutait l'accident ou le suicide. En vérité, cette mort était un *assassinat;* car, sauf le cas de la démence, le suicide authentique n'existe jamais : ce que la loi et la morale appellent la mort volontaire de quelqu'un est toujours l'œuvre d'autrui.

Paris, mai 1921.

Charles-Henry HIRSCH.

Contre sa joue

Grande nouvelle inédite

par

RAOUL DESJARDINS

A Pierre Mille
en affectueuse admiration.

« Et pendant des jours, des jours, bien que chaque jour il s'éloignât davantage vers l'horizon qui reculait davantage devant lui, et jusqu'à la fin du voyage et de l'exil et jusqu'à la fin du voyage de sa vie, il entendit le cri d'Ahmed, l'inoubliable cri d'Ahmed abandonné sur la grève. »

Abel HERMANT.

I

La lune m'appelle vers les femmes aux bras cuirassés d'argent... J'aime l'une pour l'ombre accumulée sous ses paupières, l'autre pour la dureté de ses dents et la douceur de sa bouche; l'autre encore pour la félinité de son échine. Je ne leur demande rien que la volupté de l'heure!

Ce soir, j'erre au long de la grande rue blanche que parent les plus beaux yeux du monde; ceux qui sont « comme des sources au milieu

des roseaux ». Pareilles à des idoles, les chevilles et les bras gainés d'argent massif, les courtisanes africaines attendent au seuil de leur boudoir.

Ce n'est qu'un pauvre cube de terre battue sombre et aveugle. Le jour y pénètre par une étroite porte et par un trou rond pratiqué dans un mur. Qu'importe! ignorantes du confort, méprisant notre vain luxe, il leur suffit de briller comme des châsses, d'être des beautés étincelantes sans plus...

Voici Arbiia à la haute tiare, au triple collier de louis d'or martelés. J'ai passé chez elle ma première nuit... Sa bouche était lourde et fraîche, de celles où l'on aime à mordre et faire crisser ses dents. Si sa demeure était pauvre, du moins la grande nuit vivante d'étoiles palpitait par dessus sa terrasse et autant qu'une autre, elle m'a donné ce que je lui demandais.

Je revois ses grands yeux obliques, ses magnifiques yeux d'animal bête, soumis, assoiffé d'affection, son étreinte de pauvre prostituée abandonnée lorsque je lui eus dit :

« Je reviendrai ».

Je ne suis pas revenu, la plus tendre des étreintes ne vous guérira jamais de la curiosité de connaître quel collier vous feront les bras de Keltoün, de Myriam ou de Janina. La volupté est multiple, encore faut-il varier les étreintes pour ne pas s'en lasser.

Puis un jour, je me suis arrêté de nouveau devant la triste masure aux murs de terre battue. Allongé sur le tapis de haute laine où fumait la théière de cuivre j'ai vu les longs reproches muets aux grands yeux d'Arbiia. J'ai entr'ouvert sa djellaba et caressé doucement ses larges épaules, ses beaux seins à pointe brune qui déjà commençaient à se flétrir.

Elle avait sa joue sur la mienne et soudain une

larme m'a mouillé. Silencieuse, elle pleurait, et quand je la questionnai, ses larmes devinrent des sanglots. Je devinai son chagrin, sa pauvre vie d'esclave exploitée par une vieille proxénète, sa vie de chienne isolée dans cette infime chambre, vendue au rut des tirailleurs et des nomades, toute cette désolation enfin lui montait à la gorge devant un peu de tendresse et de fraternité que je lui témoignais. Très doucement je la consolai. Au dehors, le marabout de Sidi-Brahim blanchissait sous la clarté de la nuit, l'air léger semblait l'haleine de la lune. La tête sur mes genoux, ses immenses cils frisés encore humides de pleurs Arbiia murmurait « O mon cœur! O mon œil! comme je voudrais t'aimer! »

Voici encore assise près d'une petite nègresse à foulard vert, bavarde et chantante, Keltoün aux yeux obliques. Le soleil des midis faisait des murs blancs de la rue une double paroi de feu quand je vins à sa bouche comme à une source.

Et toi Falli, qui, au milieu de tes sœurs assises dans la poussière, fais sonner ton rire de treize ans. Toi qui mènes grand bruit et accompagnes du martèlement d'une cuiller sur un plateau de cuivre la voix du ton amie, avec quelle passion et quels dégoûts je t'ai possédée!

Je t'ai connue par un soir clair, dans une étroite cour entre des murs blafards. La grande lune montait derrière un petit figuier. Le ciel était invraisemblablement profond et autour de nous rampaient des odeurs d'huile, d'encens et d'eaux décomposées.

Je t'ai prise pour ton visage triangulaire de garçon, tes yeux si étonnamment larges et rieurs, ton nez court, ta bouche en arc, armée de si belles dents. J'ai eu la curiosité de tes muscles que je devinais durs sous tes voiles blancs et verts. Tu t'es dévêtue et si fougueusement tu m'as

tendu tes petits seins dressés et toute ta peau d'ambre. Il a fallu te faire un serment :

« Akarbi Houlana, enna guelbi enta barka! »

J'embrassais tes lèvres éblouissantes et je regardais avec une volupté mêlée d'un peu d'horreur tes genoux harmonieux assombris par la poussière...

Sida, étrange fille qui te penches vers cet adolescent en burnous, je me souviens trop bien de toi. La morsure de mes dents n'avait pu marquer ton cou mat. La large plaque d'argent qui ornait ton ventre jetait un reflet froid sur ta chair fauve et cachait à demi le palmier qui s'y trouvait tatoué.

Tes yeux s'entr'ouvrirent indifférents et tu me dis :

« Que me laisseras-tu en souvenir?

Je te montrai une pièce d'argent, tu secouas tes larges boucles d'oreilles.

« Donne-moi encore une mèche de tes cheveux blonds. »

Tu ajoutas :

« N'as-tu pas quelques cartouches en trop, j'enlèverai les balles et me servirai de l'étui pour mettre mon fard. »

Entre tes cils passa le feu de ton regard avide. J'ai cru comprendre pourquoi tes compagnes te disent Fille des vallées ennemies...

II

— Je ne suis jamais venu jusqu'à cette bâtisse bleue à étage.

Sur le seuil se tient accroupie une femme à robe verte, à ceinture de cuir et de métal. Des marques de variole déshonorent son visage. Je me suis arrêté pour allumer une cigarette. Soudain, dans l'escalier qui débouche devant moi, la descente précipitée de petits pieds retentit; de légers anneaux sonnent. Je vois une tête brune où brillent deux yeux très éveillés dans un ovale hâlé, une bouche éclatante aux lèvres un peu épaisses, aux dents presque trop blanches...

Je monte vers elle; elle m'entraine dans un « patio » où des vieilles femmes très dignes pilent le couscous. Le bouge me fait horreur, mais la petite me pousse avec autorité vers une pièce où j'entre.

Une lumière obscure tombe sur un divan aux couvertures douteuses. Je n'ai pas le temps de méditer mon dégoût : deux lèvres aussitôt m'embrassent éperdument, des bras frais m'enserclent, je suis pris. Ma jeune compagne me paraît si gentille que je lui demande de se montrer nue. Ravie, elle s'exécute puis étend sa grande « djellaba » sur la triste couche pour que je ne souffre pas trop de l'horreur du lieu...

Il faut enfin que je la quitte; la chose n'est pas facile. Tantôt plaintive et tantôt autoritaire sa voix répète sans cesse : « Buss; buss éna beseff! » « Embrasse; embrasse-moi beaucoup! ».

Elle me trouve froid et ses sourcils se rapprochent d'inquiétude; je dois répéter vingt fois le même serment : « Akarbi Houlana, enna sehauf Aïcha barka, macoueh fathma lachor, » « Je te jure sur Allah que ne verrai qu'Aïcha et aucune autre femme! » Elle compte sur ses doigts, l'air interrogateur, pour que je dise quel jour je reviendrai. J'indique la semaine prochaine. Aussitôt torrent de larmes, elle se suspend à mon cou, sa bouche me mord et quand elle

reprend son souffle, c'est un gentil petit râle animal de contentement.

Elle me rend enfin la liberté. Je descends l'escalier en tenant sa petite main courte, une petite patte brûlée aux ongles rongés et que j'aimerai pourtant un jour comme je n'ai jamais aimé aucune main.

⁂

Elle m'apparut au détour d'un mur usé par le dos des chameaux. Je lui dit « Bonjour » « O mon œil! » Mais des passants nous considéraient et farouche, elle voila son regard.

« Montre-moi ton visage, dis-je, chère Aïcha ».

Elle découvrit le joyau de sa bouche puis se cacha très mystérieuse.

Je lui tendis la main, elle me donna la sienne. J'embrassai très respectueusement ses ongles carminés. A son tour, elle baisa avec cérémonie mon petit doigt. Elle murmura « Reviens vite! » Puis, dans un léger rire, s'enfuit.

⁂

Je retourne cet après-midi à la maison bleue.

Une des vieilles pileuses de couscous me reconnaît et me dit « bonjour ». Je suis déjà une connaissance et dans un sourire qui me révèle son unique incisive, elle me dit toute sa sympathie.

Je suis monté en haut du patio, Aïcha dort avec un petit marocain de dix ans, un sommeil

fraternel de jeune prostituée. La vieille va la chercher.

Je l'attends dans une pièce obscure... Je perçois sur la terrasse l'envol de ses sandales légères, le cliquetis de ses anneaux d'argent sur ses étroites chevilles. Elle entre dans un jaillissement de soleil avec son regard bleu, sa bouche de pivoine sombre. Elle ferme la porte et son parfum me fouette dans la nuit. Tout de suite, ses lèvres trouvent les miennes et leur tiédeur me secoue jusqu'aux os. Nous tombons sur l'épais tapis et il n'y a plus dans le silence mortel de l'été que le crissement de mes dents sur ses dents et le bondissement de nos poitrines rivées l'une à l'autre. Je roule dans le vertige, je sens toutes les forces de mon être tendre à s'anéantir, à se confondre dans cette fleur vivante, cette fleur au parfum de cinnamome et au goût imperceptible de piment qu'est sa bouche... comme si mon sang du Nord voulait à jamais se mêler aux sèves ardentes de cette plante née aux grands soleils des sables.

Ma main a défait ses voiles. Elle court sur sa chair nue; ses hanches frissonnent, ses petits seins durcissent contre ma poitrine...

Elle est maintenant à genoux près de moi. Elle me supplie de l'emmener ce soir. C'est hélas impossible. Elle a un gros soupir puis me conduit voir avec respect dans la chambre d'une amie plus âgée qu'elle « Camrad Commandar ». Je découvre la photo du prétendu Commandant. C'est un bel adjudant de Coloniale, fort vain d'une large barbe qui descend jusqu'à l'imposante batterie de médailles qui orne sa poitrine. Il s'accoude avec négligence à la balustrade du perron de carton qui sert d'accès sans doute au château de ses pères.

⁂

Il y a quinze jours que je la connais. Je ne sais quel diable me pousse à la mener chez Zizine, dame imposante de nationalité mal définie qui tient au cœur de la ville un hôtel assez louche où j'ai fréquenté. Une servante juive raconte froidement que je suis déjà venu avec une autre femme. Aïcha est au désespoir; une jalousie homicide traverse son regard.

Cependant, je vais passer ici toute une nuit avec ma petite amie. Ce sera la première fois que je l'aurai aussi longtemps près de moi et que je gouterai à elle dans la fraîcheur blanche des draps. Elle s'émerveille, Aïcha, du luxe de cette chambre; elle est tranquille et heureuse contre moi. Elle me quitte au petit jour, très attristée de s'en aller si vite, mais ayant peur de faire remarquer là-bas sa trop longue absence.

Au fond, je ne l'aime pas; elle me touche et elle m'amuse. Je la trouve trop simple dans son amour et par trop enfant. Ce qui me plaît en elle, c'est sa naïveté de gentil petit animal affectueux. Ainsi, elle m'a remis à notre première rencontre une bague d'argent. Il faut que je l'aie toujours au doigt en témoignage de ma fidélité et elle l'examine chaque fois avec une gravité de singe. Quand je m'en vais, c'est toujours une petite forme blanche, secouée de sanglots puérils que j'abandonne sur le divan.

⁂

Un jour de fête musulmane... Je la croise dans la rue. Elle brille avec des compagnes au fond d'une antique voiture dans une robe de

velours rouge, lamée d'or et d'argent. Elle me salue d'un sourire cérémonieux, on la sent pénétrée d'une profonde estime pour elle-même.

Cependant; je commence à la délaisser et elle s'en désole. Mais, malgré moi, l'indifférence me gagne peu à peu, je la vois de moins en moins. Je finis par disparaître complètement.

***

Des semaines ont passé et je la rencontre un soir.

J'excuse mon inconstance par une histoire de colonne. Pleurnichante, elle conte qu'elle a battu des jours la ville et les alentours dans l'espoir de me trouver. Elle me montre ma photographie toute gondolée par ses baisers. Emu, je la prends et lui en donne une autre. En ce moment, mon ami H... me rejoint. Je propose une promenade en voiture. Nous nous enfonçons dans le crépuscule, à travers des ébauches de rue qui se perdent dans la campagne. Nous sommes très gais tous les trois et j'arrête le cocher devant une gargote espagnole.

J'apprends à Aïcha, après une laborieuse leçon, l'usage de la fourchette.

***

A nouveau je l'ai fuie. Elle me fatigue cette petite qui parle trop tendrement à mon gré, qui n'a, en outre de ses caresses, que des histoires de couscous réussis et de juifs bons à pendre à me conter...

Un soir, en descendant vers le port, je reçois dans le dos une bordée d'insultes. Je me retourne et me trouve nez à nez avec Aïcha. J'essaie de fuir, elle me rejoint. Je lui lâche alors des mots fort blessants; elle les écoute sans mot dire et me prend la main. A travers ses voiles j'aperçois ses prunelles brillantes de larmes. Je suis vaincu, je n'ai plus qu'à la laisser m'accompagner. Elle ne me quitte qu'après m'avoir montré sa dernière demeure et tendu sa joue douce.

Je m'en veux de ma faiblesse: mon plus grand ennemi est décidément la pitié! Je ne la reverrai pas! Mais il semble qu'elle me guette à tous les coins de rue, car le lendemain je la rencontre encore.

Elle m'entraîne chez elle en me disant qu'un excellent thé et des gâteaux m'attendent. Au fond d'un boyau interminable, devant la porte d'un logis bas, un thé est en effet servi. Deux vénérables commères et une jeune prostituée nous accueillent. Les dames âgées m'expliquent que depuis quelque temps Aïcha a perdu la raison. Elles m'en accusent aigrement.

Une pièce habilement glissée sur chaque paire de genoux suscite instantanément une cordiale bienveillance. Leurs récriminations n'étaient que plaisanterie. Aussitôt, le thé bouillant déborde de ma tasse. Aïcha qui faisait une tête de mauvais jours sanglote et rit. Sa jeune compagne, le menton tendu vers la lune, émet un trille aigu qui s'effile et décroit jusqu'à se laisser couvrir par le grêle grelot d'un grillon proche.

Une idée me traverse soudain, suscitée par le désir baroque de jouer un tour à ces austères duègnes. Si j'emmenais Aïcha avec moi! Mon ami Raison me parlait, lui aussi, de prendre une femme. Nous formerions deux gentils ménages. Mon désir exposé à Aïcha qui m'accompagne au bout de la ruelle est accueilli d'enthousiasme,

Et le lendemain, dans la nuit, heureuse et serrée contre moi, je l'emmène vers la campagne, vers nos camps.

Raison, sous-officier comme moi, a pris une grande fille du nom de Zorah, très jeune et de tignasse crépue. Ses lèvres ballent; l'expression normale de ses yeux est l'ahurissement. Nous avons, faute de mieux, résolu d'installer nos ménages chez cette crapule de mère Claude. La mère Claude, mercanti mise récemment en disponibilité pour trafic de pernod, médite dans l'oisiveté de rénover les conceptions commerciales du vieux monde. Elle nous accueille avec joie: Sa demeure de bois qui s'érige sur une côte pelée, à un kilomètre de nos baraquements, sera la nôtre. Elles ne payent pas de mine, ces planches mal jointes, et en pénétrant dans l'intérieur il nous pousse comme un désir de fredonner la rengaine: « Hôtel des courants d'air, on ne le paie pas cher! »

J'ai dû dire à Aïcha, un peu déconcertée, que nous trouverions mieux, que ce n'était que provisoire: « Choui' Choui' Mesian beseff! »

Nous avons de grands lits avec des ressorts à nu qui vivent comme des jambes de sauterelle. A chaque mouvement ils se détendent dans nos côtes avec des cris qui expriment une sorte de satisfaction. Le vent hurle à travers les planches. Dans la pièce voisine, la mère Claude dort avec une puissance accrue par un bol de vin chaud.

Il se passe dans ses fosses nasales quelque chose qui évoque une lointaine préparation d'artillerie. Parfois, un compagnon mystérieux la rejoint la nuit. Je ne l'ai jamais entrevu que dans l'ombre. Il rappelle Judex par la pèlerine et le Vautour de la Sierra par le chapeau. On entend remuer des cuvettes, instruments de monstrueuses amours, et des bois de lit grincent, comme s'il se créait là une race. Un matin, je suis réveillé par un trot léger sur le toit. Une tache sombre

se déplace sur les planches disjointes. Quel est ce mystère? Un chat. Soulagement d'Aïcha qui croyait déjà à un « djin ».

Tout de suite mon amie s'est révélée ménagère active. Il faut que ce soit elle qui fasse le café de grand matin et qui commence la cuisine. Je dois lui défendre de cirer les chaussures du rejeton de la mère Claude. Nous dînons ensemble le soir, notre service fini. Dîners pareils mélancoliques un peu. Zorah, grande cavale enfantine et efflanquée, se chamaille continuellement avec nous. Ses joues appellent la gifle aussi naturellement qu'un beefteck appelle la faim. Cependant ses narines ouvertes, sa bouche au vent n'expriment aucune méchanceté. Elle a une admiration terrifiée pour Mme Claude, « Y en a la barbe, même chose comrad Rason ». Aïcha règne en maîtresse de maison et aime servir chacun. O la tristesse de cette baraque nue, avec dans un coin, le comptoir délaissé, témoin de l'ancienne fortune de la maîtresse du logis... l'horloge morte... l'affiche délavée où un arabe lève son verre que remplit de pernod un généreux gendarme.

Par un de ces crépuscules de silence où résonnait seule la joie de nos petites amies, Aïcha s'est enveloppée de peau de mouton. Elle s'est embusquée derrière une porte, profitant de l'inattention générale. Elle a soudain surgi pour la terreur de Zorah qui a cru voir le diable en personne. Le gosse crie. Peut-être Mme Claude eût-elle ri comme Sara, femme d'Abraham, si l'Eternel lui avait annoncé naguère qu'elle mettrait au monde ce tardif moutard. Elle ne semble pas encore revenue de ce fâcheux accident et gifle sans propos sa progéniture...

Nous sommeillons sur nos lits aux cruels ressorts... Zorah rêve à côté comme un jeune chien. Dehors, c'est la splendeur des nuits africaines, la voix des millions de grenouilles qui chantent

jusqu'aux horizons infinis avec une continuité de silence.

*
**

Aïcha est partie vers la ville, et depuis trois jours elle n'est pas revenue. Je m'en inquiète. Je suis descendu au quartier de Marrakech et, tout à fait par hasard, je l'ai vue passer en patache avec une amie. Je l'ai jointe au moment où elle pénétrait chez elle.

Tout de suite, deux harpies m'assaillent; elles blanchissaient à la chaux leurs murs. Les voilà sur moi armées d'immenses pinceaux. Elles me menacent de la police. Je les terrorise à mon tour en leur révélant mes imaginaires relations dans ce monde spécial. Aïcha qui n'osait plus me rejoindre par crainte des sbires est ravie. Elle me suit; tandis que ses vieilles gardiennes tendent vers elle un doigt vengeur en appelant sur sa tête la malédiction du seul vrai Dieu et en maudissant la goutte de pus qui l'a engendrée.

Aïcha achète avec moi une petite malle; « un soudhoik » et nous attendons un voiturier assez bien disposé pour consentir à faire les douze kilomètres qui nous ramèneront chez nous.

*
**

« Il y a une femme qui t'attend là-bas » m'a dit Brahim. Son doigt tendu m'indique un bouquet

d'aloès et deux formes blanches sur la prairie verte. Je m'approche très étonné et les reconnais. L'une est la femme qu'H... appelle « Ma cousine » à cause de sa ressemblance avec une de ses parentes, la deuxième est « l'autre Aïcha... »

Un arabe savait que je cherchais une fille du nom d'Aïcha. Il en a prévenu celle-ci. Comme elle me connaissait très bien autrefois, il y a eu méprise. Elle est venue pour rester avec moi, en apportant tout son petit bagage. Sa figure triangulaire; ses immenses yeux bruns, son petit nez, sa bouche en arc, tout cela est plein d'inquiétude parce que mon accueil n'est pas très chaleureux, parce que je parais rester interdit de cette visite inattendue.

Enfin, elle comprend que ce n'est pas elle que je désire. Elle s'éloigne muette et je la laisse partir avec chagrin à cause de cette peine que je sens en elle, à cause de son pauvre espoir déçu.

Et elle rejoindra le petit cube de terre blanche, la cour étroite que pare un figuier stérile et qu'emplit au soir la brutalité des hommes, pauvre petite fille douce dont j'ai aimé le visage plus parfait que celui de mon amie. Je me souviens avec quelle tendre gentillesse elle m'avait parlé un soir sous l'arbre rabougri de la cour!

Les pluies de printemps nous assaillent chez la mère Claude. Par huit endroits du toit, l'eau passe et autour de nous, c'est le déluge. J'ai dû tendre au-dessus du lit des toiles de tente. Cela me vaut une mare un peu plus loin.

Les rats inondés ont envahi notre demeure et mènent un train d'enfer. Dire que nous avions l'imprudence de vouloir manger les deux chats!

La nuit, pelotonné contre Aïcha, j'écoute le grand vacarme des ondées, le clapotis infini de cette eau qui monte.

La vie devient intenable. Nous méditons de

nous installer dans la « dechra » d'un juif, propriétaire campagnard du voisinage. Longs pourparlers avec cet Israélite qui tient à justifier une fois de plus la fâcheuse renommée de sa race.

Il manifeste l'incompréhension la plus idiote pour me mettre en confiance, puis se révèle machiavéliquement retors pour obtenir un supplément de loyer de trois francs par mois.

Ma chambre blanchie à la chaux se meuble. Un divan immense et bas nous sert de lit. Un autre Israélite qui habite la dechra nous propose nattes, coussins, fauteuils à bon compte. C'est un homme triste et doux du nom de Melfour qui se contente de petits bénéfices; Abithbol, le propriétaire, indigné de le voir lâcher sa camelote de façon aussi veule, prétend s'imposer comme intermédiaire. Nous sommes obligés de nous fâcher...

La dechra est habitée par ce Melfour, discret, tranquille, et par quelques arabes qui gardent les troupeaux d'Abithol toujours absorbé par de lointains trafics. Nos murs se cachent derrière une triple haie de cactus : c'est là que je vivrai au grand calme de longs mois.

Le soir, les chevreaux jouent dans la cour, grimpent sur les chameaux couchés et se précipitent chez moi. Ils soufflent la bougie et trempent le nez dans les tasses, Il s'en trouve un tout petit, très noir, étoilé au front et ceinturé de blanc qui semble chérir Aïcha.

Elle est bien la petite fille des douars marocains. Elle parle à chaque bête une langue particulière et aime jouer avec elle. Traire le lait, battre le beurre dans une outre est son plus grand plaisir, Elle connaît la vertu des plantes; quand nous sortons, elle se jette à chaque instant sur une herbe et la met de côté pour préparer des drogues ou des onguents.

Dans la plaine, elle a fait agenouiller une fois devant moi une immense chamelle, a empoigné sa tête chauve et a fait taire ses grognements.

*
**

Raison et moi nous allons sans fin avec nos deux petites femmes à travers l'étendue plate, parmi les cailloux, les joncs, les seigles, les orges et les fleurs. Notre but, le douar, qui profile ses tentes sur la mer, est très loin là-bas!

Aïcha, inlassable, me taquine comme une jeune chien. Nous dépassons des tentes où des aboiements nous accueillent. Nous pénétrons sous des figueriss...

Nous ne voyons plus nos amies? leurs deux formes blanches ont disparu sous les cactus. Rieuses, leurs voix nous appellent. Enfin voici Zorah. Nous cherchons partout Aïcha, où se cache-t-elle ? Soudain, elle se dresse dans son petit manteau blanc, presque sous nos pieds, le front paré de fleurs violettes.

Et notre course se poursuit... O grandes étendues de printemps blanches et bleues, jaunes et rouges; calmes soirées où pleure au lointain une flûte, où retentit une derbouka passionnée, Aïcha est comme votre essence même. Pays qui semble nu et qu'il faut découvrir, tes pentes insensibles recèlent des coins délicieux au fond des carrés d'aloès et des figuiers profonds.

*
**

Je me suis assis avec elle sur une piste creusée par le pas des chameaux. A droite, sur une hauteur, une grande muraille rouge s'entoure d'aloès. Devant nous, dans les fonds, des blés s'étendent et des marais. La soirée est emplie de

la clameur de millions de grenouilles et du cacaillat des cailles. Un rossignol jette parfois timidement une trille palpitante.

Le corps d'Aïcha s'appuie doucement sur le mien, tout blanc. Elle lève vers moi son front ceint d'un foulard clair. Ses yeux sont ceux d'un petit animal aimant.

Je vois un peu ses dents entre ses lèvres qu'elle a fardé d'oranger sombre. Elle s'est fait une petite raie rouge entre les deux yeux en se pinçant le front. Ses sourcils sont allongés à l'aide de je ne sais quelle pâte et ses cils frisent, levés vers moi. Ses joues sont frottées d'herbes odorantes et une feuille de menthe embaume entre ses seins.

Au loin, des chameaux en geignant passent... Messaoud le berger rentre ses moutons; sa voix éraillée traîne sur le marais. L'obscurité va être complète. La peau de mon amie se confond avec la nuit. Je ne vois plus que la lueur de ses prunelles.

« Mon cœur, tu ne vas pas partir bientôt à la guerre? me dit-elle, jure-le! »

Je le jure puisqu'elle le veut! mais je sais que très vite ce bonheur aura sa fin.

Nous rentrons; je tiens dans la mienne sa petite main dure et courte. Elle n'est pas bien belle mais je crois que je ne l'oublierai jamais cette pauvre petite main, à l'étreinte confiante, qui se pose si gentiment sur moi.

Et je me souviendrai toujours aussi des tout petits pieds de mon amie aux orteils courts et ronds, si comiquement mobiles...

***

Zorah à la suite d'une discussion violente avec Raison est mise à la porte. Elle aimait son ami : elle a erré trois jours aux douars avoisinants puis

est revenue un jour pâle de chagrin et de faim, tremblante de l'espoir de reprendre sa place. Impitoyable Raison la chasse : il l'a regrettée plus tard.

Zorah, grande gamine que je vis chasser avec une certaine satisfaction, j'ai le remords d'avoir parfois été dur avec toi car tu n'étais qu'une enfant.

Tu m'excédais avec ton nez ahuri, ta bouche ouverte et piaillante, ta tignasse ébouriffée. Tu te précipitais avec furie sur un ouvrage que tu abandonnais dans la seconde qui suivait. Tu m'accablais de tes injures, puis, sans transition, de tes protestations d'amitié. Je t'en voulais surtout de contrarier sans cesse ma petite Aïcha. Ne vous surprit-on pas un jour, furieuses, les voiles en lambeaux et les mains aux cheveux?...

Pourtant, je reverrai toujours ta figure de détresse lorsque tu appris que ton ami te chassait et tu resteras un peu de mon passé, de mon délicieux passé! »

Aïcha est de tempérament orgueilleux et dominateur; elle aime régner. Elle se trouve très satisfaite de vivre seule.

Comme je m'habitue à son cher petit corps, toujours frais, qui s'applique tendrement contre le mien pendant mes sommeils, qui sait gentiment se blottir contre moi sans me gêner jamais. Elle reste chaste au point de ne me permettre que les plus simples caresses, celles sur lesquelles Allah penche sa mansuétude depuis les premiers âges.

Sa volupté la plus grande est le baiser : elle m'étouffe parfois sous ses lèvres avec de petits râles sauvages de plaisir.

Je l'ai appris plus tard, elle aurait voulu un enfant de moi... non dans l'espoir de m'attacher davantage, mais elle savait qu'un jour je disparaîtrais : elle aurait conservé ainsi un peu de moi-même, dans ce mystère mélancolique et décevant qu'est un petit sang-mêlé aux yeux bleus, à la carnation de maure...

J'ai été lire au fond des séguias, sous les palmiers. Le ciel est impitoyablement bleu, mais une ombre douce nous enveloppe et le jeune orge sur lequel nous sommes couchés est tendre à nos coudes. Autour de nous, des palmes immobiles, des figuiers de barbarie, des murs gris de terre ou de pierres sèches, à demi écroulés.

Un enfant escalade lentement, posément, le tronc rugueux des palmiers. Il fouille la tête de ces arbres et en arrache les rameaux secs. Il accomplit ces ascensions avec une facilité, une tranquillité de mouvements qui étonne. Il a même négligé, pour ce travail, de quitter son burnous.

Un grand vieillard s'est approché discrètement et s'assied près de nous. J'ai fermé mon livre « Dans l'ombre chaude de l'Islam ». Nous échangeons des paroles simples et difficiles sur la guerre, la France, la fourberie des Juifs. Ses petits enfants s'approchent à leur tour, « moutchatchous » de huit à douze ans. Ils sont là, assis en cercle, écoutant avec recueillement mes paroles nébuleuses. Seul un petit garçon à physionomie espiègle semble ne pas me prendre au sérieux. Il rit malicieusement, puis se cache le nez derrière ses frères et risque un œil moqueur. Tout près de nous, deux petits bœufs ont enjambé le

mur et broutent. Ils me regardent parfois, sans me prendre pour un train. La gent bovine n'a pas en Afrique l'air bêtement badaud qu'affecte sa congénère d'Europe devant des étrangers. Dans un arbre, des étourneaux discutent et sifflent. Un bouvreuil tente quelques notes... l'heure coule.

*
**

Aïcha, mon petit amour! j'aime à m'imaginer que dans un de ces douars des Hà-Hà Chiadama où tu naquis, tu te montras une petite fille autoritaire et solide.

Tu allais te promener parmi les orges, en haillons bleus; tu avais un collier de fer où étaient enfilés de gros grains d'ambre et le lobe de tes chères petites oreilles était tiré par de lourds anneaux d'argent.

Tu portais un petit frère morveux à grands yeux noirs attaché sur ton dos et tu le posais dans l'herbe pour lui donner de grands baisers goulus. Tu tressais des couronnes avec des brins de palmier nain et tu cherchais sous les cactus de petites racines astringentes pour t'en teindre les lèvres.

Un jour, tu es tombée le menton dans le feu. Il t'en est resté cette petite cicatrice sous la lèvre que j'embrasse souvent.

Le soir, on relevait parfois un pan de la tente. Un berger arrivait et sa « derbouka » commençait à bruire. Le thé vert fumait : ta mère cassait les menthes que tu avais cueillies près de la source. En chantonnant, tu saisissais un plateau de cuivre et tes courtes mains se mettaient à battre une vive cadence à l'unisson de la derbouka. Tu étais assise sur tes jambes croisées au milieu d'une

grande peau de mouton et ton corps oscillait sur tes hanches, selon le rythme de la musique.

Puis tu te levais et, timide, tu commençais à danser. Tes pieds martelaient le sol en mesure, ta petite croupe se trémoussait et tes bras montaient et descendaient avec mollesse. Une moue timide pinçait ta bouche. Tu ne savais pas qu'un jour tu pleurerais pour avoir oublié de danser ta danse aux « époques saintes ».

***

...Tandis que je lisais, elle se dressa devant moi toute nue avec un foulard blanc et rouge enturbannant ses cheveux. On eût dit un charmant petit garçon. Elle se jeta dans mes bras en éteignant la lumière pour que je ne la visse pas davantage dans cette tenue trop libertine.

***

Tu ne m'avais jamais dit que tu avais été mariée. Je l'ai appris hier : tu fus six mois la pauvre petite épouse jalouse d'un chanelier du Soudan qui te battait et te trompait. Tu l'as quitté, tu t'es sauvée avec une vieille femme sans famille.

Tu avoues maintenant blottie contre moi, pauvre chérie, je ne t'en aime que davantage de cette triste aventure dans ta vie !

La vieille femme t'a conduite dans cette ville vous aviez faim... C'est bien cela... Elle s'est alors servie de toi pour vivre. Rassure-toi : Ce m'est une raison de plus pour t'entourer de douceurs. »

⁂

Nous étions près d'un douar, enclos d'un profond fossé. Au bord d'un champ de fèves et sous un olivier un « moutchatchou » dormait à poings fermés.

Aïcha le prit, releva les cheveux qui tombaient sur son front et l'embrassa. Il sourit de sa petite bouche édentée.

La mère accourut. Elle était vieille et ridée, drapée de haillons ternes. Poliment, elle me tendit une jatte de lait caillé où je trempai à peine mes lèvres, mais Aïcha but le tout avec ce petit râle de plaisir qui est un de ses tics gracieux.

⁂

Je vais parfois avec Aïcha et Raison chez une petite odalisque. Elle a douze ans et demi à peine; mais ses petits seins s'épanouissent déjà sur sa poitrine d'enfant. Sa figure est celle d'une espiègle fillette parisienne, en dépit de deux fins tatouages qui barrent ses joues. Son regard surtout est si enfantinement mutin!

Nous allons prendre le thé chez elle, certains soirs; dans une petite maison de terre surplombant la rivière et ses palmiers. Nous la retrouvons en compagnie d'une petite prostituée un peu plus âgée qu'elle et de deux bambins, ses petits frères sans doute. La voix des tirailleurs en liesse nous arrive de très loin avec la plainte d'une déchirante petite musique arabe. L'air sent la cannelle, le crottin de chameau, la rosée; le marabout de Sidi Brahim étincelle comme un morceau de sucre et la nuit est d'argent.

Lorsque la fraîcheur nous fait rentrer, nous prenons le thé autour d'une natte à la lueur d'une bougie.

Ergouaï, notre petite amie, nous assaille de son babil. Elle croise les bras et de sa voix la plus impérieuse demande à Raison : « Alors mon z'ami, m'aimes-tu oui zou non? » Elle murmure encore en penchant vers lui son cou frêle : « La manière française, je t'embrasse comme ci; pi comme ci; pi comme ci. La manière z'arab, je t'embrasse comme ça; pi comme ça; pi comme ça ». Avec ses trois mots de vocabulaire, elle jacasse comme une pie et il est vraiment difficile de trouver la moindre fissure dans son bavardage pour placer soi-même une phrase.

Il serait impossible de rendre ses airs penchés de grande personne, ses froncements de sourcils, si comiquement sérieux, ses clins d'yeux entendus, ses attitudes de profil égyptien pour verser une tasse, enfin tout ce par quoi elle prétend empreindre de gravité sa tête d'oiseau...

Les fièvres avaient envoyé Raison sur une des collines qui dominent la vieille ville et où perche l'hôpital. Dans le repos et les livres il oubliait cette amitié.

Un jour un petit arabe vient le trouver et lui confie : « Va voir derrière les rochers, il y a quelqu'un qui t'attend! »

Très intrigué, Raison se dirige vers l'endroit indiqué et aperçoit deux petits tas de mousselines blanches qui s'agitent à sa vue. De près, il reconnaît Ergouïa et son amie.

Elle lui tend ses bras minces, l'embrasse, puis lui donne un panier où deux pigeons tremblants reposent sur des œufs de poule. Il veut la remercier, mais déjà elle s'enfuit avec sa jeune amie en agitant vers lui ses frêles poignets en signe d'adieu...

Raison guéri, c'est elle, la pauvre petite, qui

entre à l'hospice pour je ne sais quel mal. Nous avons été la voir au dispensaire des femmes, cette grande maison triste au fond d'une rue sordide. Un vieillard en jaquette, très propre et passant une main fine dans une belle barbe blanche, nous accueille avec une grâce de l'autre siècle. Très étrange ce vieil homme si poli dans l'encadrement d'une porte basse et noire. Cependant qu'il feuillette un registre, l'index agile, nous apercevons de pauvres femmes aux croupies à l'ombre d'un maigre feuillage.

Ergouïa est enfermée dans une étroite pièce au haut d'une terrasse. Nous n'avons pu faire ouvrir, mais il y a une fente dans le bas de la porte. Elle est accroupie devant ce trou comme un petit terrier qui renifle la liberté. Elle nous tend le bout de ses ongles peints comme des coquillages, sans un mot. Il faut qu'elle soit bien désespérée pour que sa langue reste ainsi paralysée à la pauvre fillette.

Nous sommes revenus en voiture, dans le beau soir. Aïcha a oublié son amie et chante pâmée, le front aux étoiles. Je pense à Ergouïa, ce n'est pas dans l'horreur de sa prison qu'elle m'a ému le plus, la chère petite fille, et si je la revois maintenant avec chagrin, c'est en songeant aux silences qui la prenaient au milieu d'un rire, au temps de nos charmantes intimités d'autrefois, c'est en retrouvant la si mélancolique ironie qui creusait ses fossettes au-dessous des petites croix noires de ses joues quand elle murmurait à Hai-son : « Dis-moi qu' tu m'aimes, mon Zami. »

***

Il fait presque nuit, les chevaux entravés sont rentrés en sautillant, les génisses s'immobilisent

dans un coin, seules, les chèvres errent encore en tendant des barbes investigatrices.

Ta petite forme claire glisse autour d'elles. Tu saisis une grosse bête noire par la patte. Elle se défend un peu, puis tu te mets à la traire. Ton front ceint d'un turban de soie bleue pose doucement sur son ventre : tu la calmes par de petits cris rauques. Le chevreau s'approche et confiant lèche ta main.

Quand la nuit sera plus sombre encore, je te verrai accroupie près de ton petit fourneau d'argile qui jette des brèves lueurs sur la muraille de terre. Bientôt tu m'appelleras « Ami! viens boire le lait. »

***

Un jour, tu es revenue de la ville en me montrant avec beaucoup de fierté deux cartes postales glacées représentant de belles dames d'Europe : j'ai reconnu du premier coup des élégances allemandes.

Je ne t'ai rien dit pour ne pas te contrarier, mais ces deux personnes mises à une place honorable sur un coin de mur m'ont souvent diverti.

***

Sur cette muraille croulante où nous étions assis, Aïcha a voulu connaître de force le contenu de mes poches. Elle s'est précipitée sur moi comme un petit fou rageur. Elle est très forte et cela m'agace de lutter avec elle. Je la fais taire d'une poussée violente. Elle me regarde, étom-

née, puis va s'asseoir en proférant une imprécation à mon adresse.

Nous rentrons: la gaieté a été balayée par mon geste. Je lui tends des sous pour qu'elle les donne à une petite fille qui accourt; elle aime tant faire l'aumône : elle a un orgueil si naïf à se montrer généreuse! Cette fois, elle écarte ma main.

Elle va s'asseoir, les joues dans les paumes, près d'une petite mare. L'eau claire, trouée d'yeux de grenouilles, reflète son voile blanc, sa petite tête volontaire, son regard fixe. Je m'éloigne en haussant les épaules, elle reste immobile.

Il faut que je revienne la chercher une heure après. Elle pleure à grosses larmes et contemple son chagrin dans le miroir de la mare.

Raison et Aïcha se disputent souvent pour rire. Je crois que je me méfierais s'il n'était mon fidèle et loyal ami. Il la taquine.

— Toi y en a les œufs; donne un!

— Non!

— Toi kif kif Youdi!

— Ça m'est égal

— Toi très philosophe

— Non c'est pas moi qui fi lo sofs, c'est la poule

Nous rions, et elle rit aussi de confiance. Il l'amuse encore avec l'histoire de l'arabe dont la femme est atteinte d'hydropisie. Il la fâche avec celle du bon Dieu des Arabes qui était un lion et du bon Dieu des Français qui n'était qu'un âne et qui traite cependant son collègue de fâcheuse façon.

Il imite le sergent indigène. « Première section:

ti bouges, ti bouges pas, ti bouges quand même! Si ti bouges, ti gagnes quatre jours, si tu bouges pas, ti puni même chose! »

Quand elle descend à la ville, je lui donne quelques douros pour ses menues emplettes et afin qu'elle aille au « hammam » se baigner. Elle revient avec des colliers de perle, des foulards, de petites savates multicolores. Elle apparaît un jour revêtue d'un burnous de jeune garçon qui lui va à ravir.

Je me souviendrai de ce pauvre petit burnous qui se perce de trous aux ronces des jujubiers et que si soigneusement elle racommode, la langue tirée par l'application.

Un jour viendra où sa petite forme blanche ne m'accompagnera plus au long des pistes mangées de soleil et plus jamais ne tachera à mes côtés le crépuscule.

Souvent elle s'étire en se plaignant, et elle se plaint encore pour un petit effort qu'elle accomplit. C'est un moyen malicieux de se faire câliner.

Mais tout à l'heure je l'ai grondée, je ne sais trop pourquoi. Je me penche vers mon livre et la laisse méditer sur mon sermon. Quand je relève la tête, je ne l'aperçois plus. Je sors; au milieu d'une tache de fleurs jaunes et rouges elle est assise et chantonne mélancoliquement. Je m'approche, elle m'entend et rabat sur ses yeux sa djellaba.

— Tu m'en veux, Aïcha?

— Pas du tout! Tu m'as prise avec toi et je suis restée. Un jour, tu me diras « Pars! » et je m'en irai.

Je l'embrasse, elle se lève lestement, elle a fini de bouder.

*
**

« Elevée au rang de compagne d'Européen, non pas d'Espagnol ou d'Italien, gens de piètre importance, mais bel et bien de Français, s'il vous plaît ! tu marques un léger mépris pour tes frères musulmans, mes amis. Tu réserves ta sympathie pour le vieux Messaoud qui vient d'une tribu mystérieuse située à douze jours de marche au sud de Taroudant. C'est un homme tout cassé dont on ne voit jamais la face, penchée qu'elle est vers la terre. Quand il se couche pour dormir on dirait un tas de vieux sacs rapiécés, jetés dans un coin de soleil. Tu l'appelles; une barbe surgit de ce monceau de guenilles, et un grognement en sort. Il se lève péniblement, comme un loup chargé d'années, et vient à toi. »

O Aïcha ! petite fleur des collines que le soleil dévaste, tu es de celles que marquent trop profondément les étés. Tu n'es qu'une enfant et déjà te voilà presque mûre. J'ai peur des automnes à venir.

J'aimerais mieux, je crois, que ton petit corps ne connût jamais la maturité dégradante. J'envie pour toi le sort de la fillette qui depuis ce matin repose sous un de ces tumulus de pierres sèches que pare un palmier. Les femmes et les petits enfants viendraient pendre des lambeaux d'étoffe sur ta tombe car tu leur aurais été bonne.

Par les soirs de fête, ils songeraient à ta jeunesse absente, à ta gaieté, avec un regret charmant.

***

Lentes elles vont, un fagot de chardons sur la tête. Leurs djellabas sont d'un bleu sombre et comme brûlé, à peine plus bleues que les schistes qui crèvent le sol de cette lande.

Parfois, de fatigue, elles entr'ouvrent leur bouche et c'est comme un éclair blanc dans leurs faces hâlées ! Mais il est un éclair plus fulgurant encore, c'est celui de leurs yeux sauvages lorsqu'ils glissent sur vous.

Elles viennent du Souss, elles vivent on ne sait de quoi, sur une colline pelée. Leurs tentes faites de haillons entourent une mare à demi desséchée.

Elles tendent souvent le cou par la porte de notre gourbi en montrant un beau regard audacieux et des dents de bêtes affamées. Elles s'émerveillent de notre pauvre confort. On sent qu'elles gardent cependant du mépris pour Aïcha, leur petite sœur domestiquée.

***

Vieille rue aux murs de terre qui s'arrête à pic sur une mer de palmiers bordée à l'horizon par le sable fauve, avec quelle nostalgie je te retrouverai dans les brumes de mon souvenir.

Je me souviendrai d'une certaine visite avec Aïcha. Nous étions assis sur un tapis de laine haute, dans cette salle sans fenêtre, aux murs de de terre nue; une bougie éclairait notre thé.

Mme Barka nous faisait les honneurs de son piètre logis. Elle coulait vers moi ses yeux malicieux, puis le cou renversé dans un rire, disait à ses amies des choses incompréhensibles.

Sadia me regardait de ses immenses prunelles noisettes radieuses d'innocence, et Aïcha soupirait en fermant ses longs cils retroussés avec une attitude générale de jeune fille comme il faut. Le petit Djilali, haut comme une canette de bière, me fixait terrorisé et Myriam, gamine au profil plat de lézard, se tenait à portée de mon bras, prête à bondir au moindre de mes gestes.

Mes amies comparaient leurs seins. Mme Barka entr'ouvrit sa tunique blanche et nous montra deux petits globes parfaits, deux petites formes mûres et comme étonnées de se trouver entre ce ventre d'enfant et ce cou de fillette. Ils étaient tatoués finement d'un dessein mystérieux.

Aïcha se découvrit ensuite, baissant vers sa poitrine des prunelles naïves. Pour se mieux contempler, elle bomba son torse de petite fille solide. Ses seins pointèrent bruns et batailleurs. Je les effleurai de mes paumes, ils frémirent.

Les paupières d'Aïcha se fermèrent, mais vite, elle me tira la langue très effrontée pour masquer la sensation intime de son être.

Plus pudique, à cause de son âme enfantine, Sadia s'attarda à dégrafer son fichu écarlate. Ses doigts teints de vermillon s'énervèrent dans son collier de pièces d'or. Enfin, ses mamelles vierges apparurent miraculeusement nacrées. Elles étaient gonflées comme un fruit et fraîches comme l'ivoire.

Et tout à coup une petite voix glapissante cria « Regardez! » et Myriam découvrit sa frêle poitrine où le cœur n'avait pas encore battu dix années. Ce ne fût qu'un éclair, tout de suite elle était redevenue une petite enfant très chaste aux yeux baissés.

A ce moment, Messaouda entra « Et toi, que nous montreras-tu? » cria Mme Barka.

Alors Messaouda de relever ses voiles, lente. Ses mollets cuirassés d'anneaux apparurent, puis

ses cuisses longues et ombrées, puis ses hanches indolentes et, confondus d'étonnement, nous vîmes tatoué sur son ventre un cadran marquant une heure éternelle.

*
**

Elle a une petite malle qui lui appartient en toute propriété et à laquelle je ne me permets jamais de toucher. Elle prend des airs si mystérieux pour s'en approcher, elle coule lorsqu'elle l'entr'ouvre des yeux si pleins de défiance que Raison me dit :

« Ma tête à couper qu'il y a de l'argent caché dans le sandhock! »

Pauvre petite malle, elle n'est pourtant pas bien profonde et nulle serrure ne la défend. Je m'amuse du soupçon de Raison et plaisante Aïcha sur les gros douros que son coffre doit contenir.

*
**

Mes soirs... qu'ils sont mélancoliques et doux aussi. La bougie éclaire mes murs blancs, mon divan, et laisse dans l'ombre les nattes où je suis étendu. Je fume le « kif », mon amie s'affaire autour de la bouillotte qui halette sur son fourneau d'argile. Enfin, l'eau bout et ce sont des thés interminables que ma petite amie prépare selon un rite compliqué. Nous échangeons sans fin des paroles enfantines où revient le « Bous, bous enna besef! » Embrasse-moi, bien fort! » de ma petite Aïcha. Dire que bientôt peut-être je quitterai cette pauvre enfant qui n'a que moi au

monde. Lorsque je serai parti, elle mourra de faim et retournera sans doute où je l'ai prise malgré ses qualités et son désir d'une honnête vie... Semblable en cela aux milliers de femmes des terres de l'Islam, trop pauvres pour avoir droit à un foyer.

*
**

« Dans les maïs hauts, assombris par le soir, je ne pouvais voir que tes épaules drapées de bleu et ta tête parée d'un « cheich » à franges vertes.

Tu venais à moi en chantonnant et je cherchais à deviner quelle était cette étoffe blanche et noire posée sur tes bras.

C'était un chevreau. Il passait sur ta joue un petit bout de langue et te considérait de ses yeux timides. Je voulus le toucher. Il jeta alors dans le soir un cri de détresse vers sa mère.

D'une caresse, tu le calmas et tu me regardas avec un sourire ironique qui signifiait « Il comprend bien que moi je suis sa grande sœur! »

*
**

Deux courtes formes bleues s'avancèrent craintivement parmi les hauts chardons séchés. C'étaient des petites filles nomades du Sud. « Djib sourdi. Barka Laufik! » chantonnaient-elles d'une voix plaintive, et leurs yeux brillaient entre leurs lourdes boucles d'oreille. Elles avaient les belles dents blanches des races qui ont toujours faim.

Elles dansèrent en notre honneur. Leur échine

s'étira d'abord félinement comme celle des chattes. Puis leur corps fut parcouru d'ondulations brèves que prolongeaient les frémissements des bras. Un halètement triste et saccadé « Han! Han! Han! » scandait le tournoiement de leurs hanches étroites et rythmait le martèlement des petits pieds sur la terre dure.

Elles terminèrent en s'avançant vers nous, le regard fixe, les mains frissonnantes, puis restèrent immobiles, les cils baissés, leur bouche haletante balafrant leur visage étroit d'un arc éblouissant.

Aïcha les regardait. De son visage voilé, je ne voyais que la mince lueur de ses prunelles, mais son petit nez moulé par la toile fine frémissait. Au loin l'air dansait autour des tentes noires, mais près de nous, de grands aloès bleus et un palmier faisaient un coin de fraîcheur. J'ai donné des sous aux petites, puis je me suis couché dans l'herbe sur un pan du burnous blanc d'Aïcha. Non loin, de petits ânes chancelaient de sommeil sous les figuiers épineux. Etendu à côté de mon amie, j'ai attendu que le soir tombe.

*
**

Sur la piste déserte qui s'enfonce entre les rochers rouges, nous dépassons un ânier qui injurie au loin un petit être immobile. Nous devinons un enfant et nous nous approchons. C'est une fillette. Elle est accroupie sur une roche et regarde attentive, désolée, l'homme qui crie. On dirait un petit chien qu'on ne veut pas emmener à la promenade.

Soudain, l'ânier se sauve en courant et l'enfant se met à trotter de toute la vitesse de ses courtes jambes pour le rejoindre. L'homme s'aperçoit

qu'il est suivi, s'arrête et recommence ses imprécations. Alors, dans la solitude brûlée, les sanglots de la petite fille éclatent. Nous comprenons qu'on veut l'abandonner. Dans cette étendue où rien ne vit que ces deux êtres, il nous semble que la détresse de cette enfant est la seule chose qui peuple cette terre.

⁂

Je me souviens, près des cactus bleus, d'un homme penché sur une très jeune femme en pleurs. C'était une nomade, une « Meskine », de celles qui n'ont de patrie que leur tente errante.

Il voulait sans doute la fixer dans cette déchra. Il l'avait achetée très régulièrement et n'entendait pas qu'elle se sauvât. Je me souviens de son beau regard épouvanté de bête prise au piège et de son pagne bleu sur les herbes arides.

⁂

Autrefois, lorsque nous revenions à notre logis après une course à travers les herbes, je prenais un livre et m'allongeais sur mes coussins.

Mais, souple, elle sautait à mes côtés et sa bouche sur ma bouche, elle jetait au loin cette chose ennuyeuse qu'elle ne comprenait pas.

Maintenant, elle a deviné toute seule que la volupté n'est pas son unique rôle de petite épouse sensée, et quand je lis Barrès ou Farrère, elle ne vient plus s'appuyer contre moi.

A ses yeux, Sidi Baliout le vénéré ne bénit ses distractions que lorsqu'on les pratique le soir, la

tâche terminée. Accroupie près de moi sur une natte, elle prépare ses gâteaux de maïs dont je suis l'amateur éclairé: elle est très fière en vérité de ma gourmandise. Elle secoue encore avec rythme une outre pleine de lait d'où sortira bientôt une fraîche motte de beurre.

Je suis montée au plus haut de cette gouttière où se traîne l'oued dans sa verte fourrure de lauriers. Il est une heure, le grand silence étreint ces étendues. Sans bruit, des lézards courent à travers les rocs. A nos pieds s'étage la ville et ses mille terrasses; le dédale infini des tristes rues enserrées dans les murs de pisé, la chevelure des palmiers et le mince reflet bleu de la rivière qui s'arrête soudain, bue par les séguias.

Deux toutes petites filles s'avancent par bonds vifs, de roche en roche, comme des bergeronnettes. Elles balancent au bout de leurs bras nus de minuscules sandales brodées d'or. A chacun de leurs sauts, quand leurs courts orteils retombent sur la pierre, de larges bracelets d'argent sonnent sur leurs minces chevilles. M'ayant aperçu, elles se réfugient avec des pépiements d'oiseau sous un portail de terre que les pourpres accablent. Je ne bouge pas et elles lèvent vers moi leurs fronts ceints de turbans violets à franges d'or; puis leurs joues se marquent d'une petite fossette qui s'agrandit, s'agrandit jusqu'à ce qu'elles éclatent de rire de toutes leurs dents.

Mon immobilité se fige, alors elles veulent prouver qu'elles n'ont pas peur du « roumi ». Leur cou se renverse, leurs yeux tout ronds s'essaient avec une maladroite gentillesse à de provocants regards obliques. Leur bouche innocente tente des moues

savantes. Prêtes à s'évanouir au moindre mouvement sous la blancheur des buissons en fleur, mon impassibilité, cependant, à la longue, les dépite. Elles prennent de l'audace et esquissent des gestes de danse. Leur menton aigu d'ivoire tatoué se renverse plein de paresses voluptueuses, leurs prunelles se meurent derrière leurs cils et leurs hanches se trémoussent selon un rythme bref, tandis que leurs talons teints en ocre bondissent sur le sol comme de petite balles. Je veux, pour leur gentillesse, leur donner une pièce blanche. Elles s'arrêtent, désireuses et craintives, joue contre joue. Très émues, elles agitent les grêles nattes noires alourdies de monnaies qui leur tombent sur chaque épaule. Je fais un pas: Terreur! Elles s'enfuient.

***

Au milieu de l'immense chaleur bourdonnante, ce jardin est un nid de silence et de fraîcheur. On s'y sent vivre comme dans une eau glacée.

Nous sommes assis, un grillon chante à nos pieds. Tes petites babouches ornées de pompons se cachent sous une touffe de fleurs et tes courts orteils nus pointent parmi les herbes.

Ton « cheich » bleu s'ébouriffe au-dessus de ta tête. Je te regarde peut-être trop longtemps, et tu me dis « Méchant! Tu veux donc encore t'amuser à me faire baisser les yeux. »

Soudain tu lèves ton bras et tu t'écries: « Les sauterelles! »

En effet, elles arrivent les grandes sauterelles jaunes qui peut-être dévasteront tout. Elles étincellent comme des plaques de mica lorsqu'elles passent devant le soleil. Mais à l'instant, je cesse

de les regarder car j'ai aperçu par l'ouverture de ta longue manche un petit sein brun qui palpite. Je te renverse en riant. Il n'est plus question de sauterelles. »

⁂

Pour s'endormir, elle s'allonge à demi sur moi, un de ses seins sur ma poitrine, une de ses jambes contre les miennes...

Elle aime encore s'assoupir la nuque sur mon bras replié et sa petite poitrine emprisonnée dans mes mains.

Elle ne peut trouver le sommeil si contre son cœur elle ne sent ma joue, ma main ou ma bouche.

⁂

« Ce qui m'attache peut-être tout à toi, Aïcha, c'est la fermeté naïve avec laquelle tu m'as possédé et ta foi dans la puissance de l'Amour.

Tout d'abord, petite prostituée entre tant d'autres, tu retins ma fantaisie par la volonté de tes yeux fixes et la barre de ton front lorsque tu me disais: « Dans combien de temps reviendras-tu? ô mon œil? » Je reviendrais, c'était en toi une chose certaine. Il s'agissait simplement de savoir quand. Tout à coup, tu devinas que je n'avais peut-être pas plus envie de revenir à toi qu'à une autre, et je sentis qu'il passait en ton petit cœur un chagrin terrible. Comme tu pleuras alors, pauvre Aïcha!

Mais j'ai juré sur Moulana et Sidi Beliout! Je suis revenu. Il fût dès cet instant admis, je le vis au petit miroir de tes prunelles et au pli de ta bouche volontaire, que je ne fréquenterais plus,

désormais, aucune femme. Cependant, je prétendis échapper à l'étreinte de tes petits bras durs, à la saveur de ta jeune chair, tu me cherchas des semaines, jusqu'à ce que tu m'eusses retrouvé. Moulana était avec toi puisqu'il me laissa accepter ton amour despotique alors que j'aurais dû te haïr comme j'ai toujours haï toute chaîne.

Combien jalouse fût alors ta passion lorsque tu m'eus repris et que de réflexions soupçonneuses m'accablent maintenant au moindre prétexte. Moi, par contre, je ne puis rien dire sans hasarder. Tu m'es si religieusement fidèle que tu ne tolères pas la moindre plaisanterie, la moindre allusion à une défaillance possible de ta part. Cela te jette dans des colères furieuses.

Depuis quelques jours, elle fait la tête à mon ami Raison pour une plaisanterie qu'elle a prise de travers. Ils ont des mots aigres-doux, on sent venir un petit orage. Ça y est! Raison s'est vexé d'un « Inadinn! » quelconque. Brusquement il questionne: « Depuis combien de temps couches-tu avec le « Sénégal? »

Aïcha ouvre la bouche, mais elle est si interdite qu'elle ne peut murmurer qu'une vague exclamation.

— Oui « le Sénégal » à qui tu donnes des rendez-vous tous les après-midi au douar, pendant que ton ami est à l'exercice ?

Du coup, c'en est trop : Aïcha pâlit: puis un grand cri, une injure furieuse, coupée par le sanglot qui lui monte à la gorge. Elle se jette sur le lit et pleure désespérément.

Je suis trop moralement sûr de sa fidélité pour la soupçonner, et d'ailleurs elle ne peut faire un pas sans que j'en sois averti par Messaoud, Djilali ou Hamed, les bergers.

Je veux la consoler, mais sa colère est telle qu'elle me repousse. Je demande à Raison de se retirer et je me mets à lui parler doucement.

Alors, avec une voix toute tremblante encore, elle me représente son attachement pour moi qui lui ai fait délaisser les êtres de sa race, oublier la terre où elle était née. La main dans la mienne elle me conte combien je lui ai fait trouver la vie heureuse, malgré la solitude et le manque de compagnes. Gentiment, elle me fait comprendre qu'elle n'existe que pour quelques instants que nous passons ensemble.

Tout cela expliqué obscurément dans son langage enfantin que je ne saisis qu'à moitié. Je lui dis à mon tour que je n'ai jamais douté d'elle, que ce serait la plus injuste des injures. Je lui répète que nous ne faisons qu'un. Qu'elle est ma petite fille parce qu'elle n'a plus de papa ni de maman, que je la protégerai jusqu'à la fin de sa vie. Ses larmes se sèchent.

Sœurs, elles sont toutes les trois blondes avec une petite bouche qui a la forme du chapeau du premier Consul. Elles penchent vers moi un parfum de Paris intitulé « Rêve d'un soir ». L'une me verse du thé. Elle dit:

« Nous voyageons avec nos parents, mais que ce doit être plus amusant les colonnes, le camping, la vie libre. »

Sa sœur reprend, moqueuse :

« Et puis, il y a les Mauresques. Elles ont de si beaux cils! On ne peut pas dire cependant que ce sont des femmes... et puis leur saleté.. »

« Je songe, Aïcha, à ton corps si soigneusement lavé, à tes hanches au parfum de menthe. Avec quelle colère tu te jetterais sur cette jeune péronnelle si tu la voyais pencher sur ma tasse la théière en se moquant de tes sœurs dans l'Islam.

Je réponds amusé aux jeunes filles, mais je te vois là-bas dans notre pauvre logis. Tu es assise sur tes talons, devant la bougie qui meurt, et, le menton dans tes paumes, tu pries Sidi Belioud le fort, pour que ma rentrée ne soit pas trop tardive...

Enfin, après des heures, j'arrive. Tu t'avances vers moi hochant la tête d'un air sermonneur et ton petit doigt tendu. Tu me jettes les mots de Fathma Française, etc., Cahbah Spagnole! » Puis, voyant que je n'ai pas l'air bien coupable, tu me tends les bras. »

*
**

Je suis à l'hôpital pour quelques jours. J'attends Aïcha, va-t-elle venir?

A côté de moi, un sergent de la légion essaie une pince à couper le fil de fer, très pratique également pour sectionner les dents des fourchettes. Deux coloniaux s'occupent à dissimuler des pilules de rhubarbe dans un sac de dragées appartenant à un gendarme qui est pour l'instant à la salle de pansement. Ils savent que les dragées sont destinées à une cantinière que la maréchaussée courtise. Mon voisin de gauche m'invective, croyant que c'est moi qui ai rempli de mie de pain sa flûte.

Soudain, Djilali le berger apparaît, honteux de ses loques et ahuri comme un chacal dans un chenil. Il vient à moi, me tend la main et se penche en murmurant:

« Elle est là! »

Il a été la chercher derrière la porte. J'aperçois sa joue fauve sous son voile, puis son regard noir. Elle s'assied près de moi et pleure doucement, pleine d'émotion. Les malades ont ralenti leur ac-

tivité et la dévisagent curieusement. Elle est très malheureuse sous ces regards inquisiteurs: elle avait tant espéré me voir seul.

Elle part en me laissant une petite main de fathma en métal découpé et une orange percée de mille coups de couteau dont chacun représente, paraît-il, un baiser...

Elle est revenue trois jours après me voir avec Zaia, la nouvelle amie de Raison que je ne connaissais pas encore. Je les attendais sur le pas de la porte de l'hôpital. Aïcha était radieuse de me voir sans être fouillée par des yeux inconnus. Mais son bonheur s'augmentait du plaisir causé par un petit pot de terre rose où étaient piquées des fleurs de papier qu'elle venait d'acheter. L'industrie des artistes français l'émerveillait. J'ai renchéri : « C'est vraiment très beau! »

***

« Tu eus ce jour-là une grosse tristesse. O mon Aïcha, Raison avait dit en voulant plaisanter : « Le Guelbi de ton cœur, il est mort hier! »

Puis, devant ton trouble, il s'était démenti; mais un doute terrible était entré en toi.

Tu avais enroulé ta djellaba autour de ton corps, et tu étais partie par le sentier qui serpente entre les orges et au long des jardins. La route était longue, semée de pierres, mais tu ne sentais que ton cœur qui battait pour moi.

A l'hôpital, un soldat barbu d'aspect formidable t'a chassée, ce n'était pas jour de visite. Tu es partie en pleurant vers le marabout du saint qui te dispense les grâces modiques que tu implores. Longtemps tu prias dans l'ombre bleue, et tu revins par le sentier que la nuit refroidissait.

Tu voulus prendre ma photo entre tes seins;

mais ô douleur! celle-ci ne reposait plus dans son nid. Elle avait glissé quelque part dans les herbes et tu courus à moitié folle. Prévenu en hâte par Raison, je t'envoyai un autre portrait pour calmer ton chagrin et te faire connaître que j'étais encore de ce monde. »

⁂

Je me suis échappé de l'hôpital pour quelques heures. Dans le silence de notre chambre close, je l'embrasse penché sur elle comme sur une fontaine. Son corps monte le long de ma poitrine.

Ma soif de sa bouche croît toujours tandis que dure notre baiser...

Etendu sur la natte, ma nuque sur ses genoux, je ferme les yeux. Souple, son cou s'incline. Je sens ses lèvres, elle me goûte à petits coups. Ses yeux sont ceux d'une petite fille qui mange une friandise.

Comme sa bouche est fraîche... Je ne sais pourquoi je revois en ce moment la lande de Boukarkal, mon accablement, ma soif et l'eau verte de l'oued où nous nous arrêtâmes un certain soir de colonne. Je me souviens du filet d'eau fraîche que je décrouvis alors sous les ronces et je confonds le souvenir de cette sensation d'eau claire avec le frôlement de son baiser aux palpitations de source.

⁂

Zaïa est une jeune personne silencieuse, réservée, d'une grande distinction, bien qu'elle soit du peuple et du plus pauvre. Elle a un ovale très fin, de grands yeux, une beauté froide et impassible qui ne parle pas aux sens, tandis qu'Aïcha doit éveiller le désir chez quiconque l'approche.

Elle a fait connaître à mon amie, petite rurale, une foule d'expressions citadines parentes de nos « Ça fait la rue Michel », « à la gare », etc. Aïcha les répète hors de propos et singe servilement ses attitudes précieuses.

Que l'on saisisse une « derbouka », que l'on se mette à tapoter en cadence une boîte de fer blanc ou un plateau de cuivre, Zaïa se départit de son calme pour chanter. Sa voix est si claire et si haute qu'on l'écoute avec une sorte d'angoisse, avec la crainte qu'à chaque instant elle ne se brise. Cependant, jamais une note fausse ne rompt la vibration qu'émet cette gorge de cristal.

Pour peu que la cadence s'accélère, Zaïa se lève d'un bond, jette ses babouches et se met à danser pieds nus, tandis que Djilali et Brahim l'excitent d'un cri éperdu: « Allaoua! Allaoua! »

Aïcha n'a jamais voulu danser devant moi, une sorte de pudeur la retient.

Un jour cependant, au son d'une note particulière, sorte de guitare de Djilali, elle enlève son voile et se met à onduler, les yeux baissés.

Nos deux petites amies viennent souvent nous attendre, la nuit tombée.

C'est l'époque des brouillards. Nous entendons d'abord dans les brumes leurs voix joyeuses, puis leurs robes blanches apparaissent, incertaines et comme faites d'une vapeur plus dense.

Tantôt elles s'avancent la main dans la main, tantôt elles semblent ne former qu'un seul être, enveloppées toutes les deux dans la même djellaba.

***

Nous recevons ce soir la visite de l'adjudant chef Magnon. Il était attendu; nos jeunes épouses ont préparé le thé et fait grande toilette. Leurs cils sont enduits d'une pâte noire et frisent comme jamais. Leurs sourcils sont devenus immenses. Leurs bouches s'avivent du suc d'herbes écrasées, récoltées le matin. Elles accueillent l'hôte avec de grandes révérences. Elle sont très cérémonieuses; très aimables, très dames.

***

J'ai contourné seul, au soleil, la ceinture de terre qui étreint la séguia.

Enfin, une brèche dans le mur et je plonge sous les feuilles dans la fraîcheur. Je foule un tapis de blé dru comme un velours qui pousse entre les palmiers. Voici le trou noir de notre porte. Autour de moi l'air est immobile, une fauvette chasse les mouches sans bruit...

Tout à l'heure, nous nous sommes violemment fâchés. Elle m'a frappé de ses lourds bracelets d'argent garnis de pointes émoussées. Maintenant, la voilà étendue sur une couverture, soumise. Elle est nue; seul un transparent voile recouvre son corps de jasmin. Un turban violet à franges d'or serre étroitement son front et ses cheveux où étincellent des pièces de monnaie : elles s'éparpillent en auréole autour de sa tête sur la couverture...

Le métal de ses bras chante tandis que son étreinte m'attire vers sa bouche.

*
**

En silence, nous allons. La lune est montée derrière nous; nos deux ombres nous précèdent sur la lande. La nuit est froide et elle va, pelotonnée contre moi. Il me semble qu'elle est l'âme que j'ai rêvée obscurément, depuis mon adolescence. Elle me fait comprendre le parfum d'un fruit, la douceur d'une source par sa seule présence. C'est le petit miroir tranquille en lequel se reflète mon âme...

On ne sait où, au loin, un rossignol chante. Les chiens donnent soudain de la voix dans un douar. Sur l'horizon fouillé par la lune, de lentes silhouettes de chameaux passent.

Elle se met à murmurer sa triste petite chanson. Peut-être songe-t-elle aux caravanes qui s'en vont vers le Sud, vers les collines d'oliviers où elle est née.

*
**

H... est venu me rendre visite avec des amis et Aïcha a su se tirer avec honneur d'un grand repas préparé à l'improviste.

Un de nos hôtes est à cheval : il prête sa monture à Aïcha. Elle l'enfourche et fait parfaitement corps avec la bête. Nous lui demandons comment il se fait qu'elle monte si bien, les femmes Arabes étant en général fort craintives.

« Mon papa m'emmenait sur sa selle », explique-t-elle laconiquement. Elle tourne en galopant et je songe à son père tué par nos soldats il y a quatre ans. C'était un cavalier de la rude tribu des M' Tonga.

Bondissantes comme de jeunes panthères, utilisant le terrain selon les règles du tirailleur au combat, Zaïa et Aïcha ont été se dissimuler derrière un vieux mur. Elles s'écrasent les joues pour regarder à travers une brèche, sans être vues, les Sénégalais qui font l'exercice et elles suivent avec un intérêt intense les péripéties de la manœuvre.

Le plateau pierreux qui sert aux évolutions des tirailleurs retentit parmi les commandements des gradés indigènes. Elles s'émerveillent de l'automatisme parfait qui projette en avant les longues jambes d'une escouade au « Un, di; Un, di » péremptoire de Bakary Demba, caporal. « Yne, di, trois, quâtre! » vocifère Moussa Diakité en découvrant des dents qui les font frissonner: « En avant, pintez deux fois, en erière pintez deux fois : Appiyez la droite, appiyez la gauce; face en erière à zenoux; » hurle Madamou N Dao, commandant une classe d'escrime à la baïonnette et les grands diables projettent leurs armes aux quatre coins de l'horizon. Plus loin, Baba Diakité ordonne des feux. « Hausse 2 m. 50 sur un point visé l'arbre devant vous, commencez le feu; hausse 600 mètres même but; hausse 800 mètres même but; cessez le feu. Repos. »

Baba Diakité ordonne souvent « repos » car il a une âme égale qui se laisse facilement posséder par le sentiment du devoir accompli. Mais Raison intervient pour l'émerveillement et l'orgueil de Zaïa.

« Mis non gourde; ton but y a pas bougé; y a pas moyen changer hausse. Si y en a cheval. homme bucyclette qui fout moi le camp y a changer. Arbre non!! »

Les yeux de Baba flambent sous la poussée de la compréhension. Il pousse un petit cri plaintif :

« C'est vrai, sergent. Mon tête y a tourné complètement! » et il hurle autoritaire :

« Sur les bicyclettes qui sont devant vous, commencez le feu! »

Raison se fâche pour cette bêtise et Zaïa frissonne contre son amie, telle la fiancée du dompteur aux prises avec le lion irréductible de la ménagerie. Toutes les deux considèrent avec crainte le lieutenant qui marche de long en large, les jambes raidies par le souci de sa dignité personnelle. Elles sentent régner sous son képi à galon d'or un génie puissant et hostile.

***

Nous nous sommes étendus sur le velours de ce blé de printemps. Le ciel est d'un bleu brûlé, mais les hautes palmes, les épais cactus nous jettent une ombre froide. Sur un pan de mur, un rouge-gorge nous regarde, la tête dans les épaules. Les mouches d'or vibrent seules dans le silence de cette enceinte de terre.

J'ai apporté une bouteille de vin léger d'Algérie. Aïcha le goûte d'un petit air dégoûté et confus; elle trouve cela très mauvais, Zaïa me révèle son courage en buvant sans une grimace: héroïque, elle promène même un petit bout de langue sur les bords du verre et affirme, les sourcils rapprochés: « Mon voix, ça ci bon! » Alors, Aïcha veut se montrer digne de mon estime et boit un second verre. Cette fois, elle n'a pas sourcillé, Zaïa, transportée d'émulation, recommence elle aussi. Voilà la bouteille vide, Zaïa la fait voler par dessus la muraille.

Aïcha me fixe de ses grands yeux un peu cha-

virés. Comment! avoir bu si peu et déjà dans les vignes! J'éclate de rire. Elle fait la moue. Je l'embrasse: elle me mord la bouche jusqu'au sang. Puis elle fait comme si elle m'ignorait tout à fait et, pour exalter mon dépit, mime une scène passionnée avec Zaïa.

Elle la tire contre elle, sa bouche cherche les grandes lèvres brunes de son amie. Elle a mis ma chéchia et cela fait d'elle un prince charmant. Elles roulent sur l'herbe, enlacées dans le tintement de leurs anneaux. Je vois toute la cuisse blonde et moite d'Aïcha, sa cheville entourée d'un bouclier d'argent. Elle est étendue contre Zaïa, un de ses seins où serpente un fin tatouage a jailli de sa djellaba blanche. Son bras nu agite des bracelets armés de pointes, puis s'immobilise! Ses yeux me contemplent maintenant pleins de repentir. Zaïa a fermé ses paupières et j'admire l'ombre que ses cils mettent sur sa face. Mon regard s'éternise sur les quatre petites croix bleues qui parent les quatre joues de mes amies.

Zaïa sent Aïcha calmée, indifférente aux jeux. Elle dit avec un peu d'ennui: « Lisse-moi, je dors! » Aïcha ondule vers moi comme une couleuvre; l'ardeur du jardin bourdonnant passe dans son baiser. A côté de nous, dans l'ombre bleue la tache blanche de Zaïa s'immobilise. Nous partirons quand viendra le crépuscule violet.

*
**

Son dos, sans doute parce qu'elle a longtemps porté un petit frère, est très cambré.

Elle est juste de la taille qu'il faut pour que je puisse aller sans gêne, le bras par dessus son épaule, un de ses petits seins enfermé dans ma main.

Son coude fait le tour de ma taille et mon autre main tient la sienne. Nous allons ainsi à petits pas, à travers la nuit.

Un bruit de tam tam nous attire du côté des tentes des « Meskins ». Parmi ces tentes en haillons, il en est une toute neuve. Je me faufile avec Aïcha au travers d'une douzaine d'êtres en loques. Trois femmes sont assises là: une jaune, une verte, une rose. Elles sont très maquillées, chargées de parures. Des ceintures lamées d'or et d'argent ceignent leurs hanches. Chacun de leurs gestes remue une plaque de métal. La jaune et la verte frappent en chantant sur un tambourin de terre cuite. La rose tend à la chaleur d'un feu de chardons la peau d'un autre instrument. Aïcha s'est assise muette: elle boit cette musique, le cou renversé. Sa tête suit, malgré elle, le rythme de la cadence. Quand je l'en arrache, elle m'accompagne à regret.

Et la voilà qui se met à chanter cette chanson qui aux dernières notes la fait toujours pleurer. Je ne puis deviner ce que ce petit air enfantin a de si poignant pour elle. Il doit y être question d'absents. Raison m'a dit qu'il l'entendait toujours lorsque j'étais à l'hôpital.

Malgré toute ma répugnance à exhiber ma petite compagne, j'entre avec elle au « Beau soleil d'Afrique », le bar qui dresse son profil de terre rouge sur des terrains vagues consumés par l'été; Aïcha est en effet malade du désir de contempler « la belle madame Française » de près.

Au comptoir, émouvante dans son peignoir bleu et cerise, la somptueuse Mme Pinot encaisse douze consommations. Depuis nombre d'années,

ses cils réalisent ce prodige de paraître plus pesants chaque soir et ses seins, où se jouent des senteurs au patchouli, ondulent comme deux ramiers blessés. Il y a longtemps déjà que le Sud voit ses beaux coudes courber leurs chairs élégantes parmi les « Rhums fantaisie » et les « Triple sec ». Par ces trente degrés à l'ombre qui suscitent les odeurs, mâles, ses prunelles expriment plus que jamais l'angoisse véhémente d'une biche à l'hallali. Cependant, Mme Pinot garde une réputation inattaquable, et tandis qu'elle paraît défaillir d'amour, son cœur reste vide.

Qu'importe : Dans ce bled où selon la forte expression de Raison on ne saurait trouver une brouette et deux brancards, ses yeux ne versent-ils pas un peu d'idéal à chacun?

Nous nous sommes assis dans un coin, avec Raison. Soudain la porte s'ouvre et le sourire d'une grande bouche règne au fond d'un vaste chapeau blanc.

« Vous devenez tellement plus et plus belle, mademoiselle, s'extasie Raison, que vous nous en donnerez la fièvre! »

Mlle Armande rougit de cette banalité, comme la pensionnaire à qui on a dit que le monde l'attend, telle la brebis innocente. Sa bouche lourde, sa poitrine déjà mûre contrastent avec l'ingénuité de son regard et offrent le spectacle délicat d'une virginité qui ne tardera pas à faillir.

Caressant une chevelure symétriquement aplatie sur son crâne à renfort d' « Oubigan », Raison tente de plaire en révélant une âme formée d'après Lamartine :

— « Vous n'êtes pas ici dans votre cadre, déclare-t-il, ni vous, ni votre mère. Je vous vois plutôt allongée en barque sur un lac, au clair de lune, tandis qu'un tendre amant ferait grelotter sa guitare à vos côtés! »

— « Qu'est-ce que ça vous fait, puisque vous ne savez pas en jouer ». Ce n'était pas la peine de déguiser en regard incendiaire ce regard d'amateur de « bitters » pour de telles fadaises » et Mlle Armande tire une langue rose.

« C'est extraordinaire, me conte sérieusement Raison, je ne puis m'imaginer amoureux d'Armande. Je ne me vois même pas entretenant avec elle une agréable gymnastique sexuelle. Je me figure très bien, par contre, la violant. »

« Je ne trouve là rien que de très naturel, dis-je. Je me souviens d'une fillette de sept ans qui me disait : « Toi, je t'aime en voiture! » Sur une voiture de vivres attelée de deux mules rétives que mon fouet domptait, je lui étais apparu comme un héros. Elle m'aimait d'amour, mais ne m'aimait qu'en voiture; de même tu aimerais Armande, mais seulement dans le sang de sa virginité agonisante et parmi ses hennissements de cavale terrifiée. Voyons? peut-être ta barbe faunesque te suggestionne-t-elle à ton insu? Peut-être te fait-elle retrouver chez cette beauté grandie autour des limonades les grâces d'une nymphe des fontaines en ameutant chez toi des instincts de satyre? »

Je sens que je bavarde pour me donner une attitude sous les regards curieux de Mlle Armande; Aïcha fort intimidée me pousse du coude, elle a hâte de quitter l'endroit. Nous nous sauvons.

⁂

Je me suis fâché avec elle en me couchant. La bougie est éteinte; nous nous tournons le dos. Je l'entends pousser de gros soupirs, puis pleurer doucement. Je lui ai dit : « Je ne t'embrasserai pas le premier. » Elle m'a répondu : « Moi non plus! »

Elle souffre beaucoup, mais têtue, il lui en coûte de se dédire. Je l'entends se retourner sans bruit, puis son bras frais me frôle, hésite, m'enlace le cou. Elle reste un instant immobile et sa joue toute chaude se pose sur ma joue, ses larmes mouillent mes yeux. Sa bouche est là, contre la mienne, mais que je suis donc dur! J'ai posé mes lèvres sur les siennes, mais ne l'embrasse pas. Elle ne peut résister plus longtemps, sa bouche me mord, ses petits seins durs s'écrasent sur ma poitrine. La paix est faite... Au dehors, une chèvre frotte doucement ses cornes contre la porte.

⁂

Je suis étendu avec paresse sur la natte et je fume le kif enivrant. Ma tête repose sur les genoux d'Aïcha, mais cela ne l'empêche pas de préparer très tranquillement le thé du soir.

Zaïa assise en tailleur, toute droite sur ses hanches, me fixe de ses grands yeux tranquilles. Raison fait le pitre et cherche à émouvoir nos gravités. Djilali entre et s'assied près de notre natte. Il a tiré sa longue pipe et fume le chanvre, silencieux.

Au dehors, le marais s'est couvert d'un brouillard : les grenouilles en fête mènent un bruit d'enfer.

⁂

Je suis sorti, seul, avec Raison. Nos pas nous ont conduits au sommet de la vieille mosquée. Déjà trente yeux d'enfants nous contemplent, sachant que nous avons l'habitude de laisser

tomber quelques sous. Deux ou trois petites filles délicieusement fardées et tatouées nous regardent avec des airs de faons apprivoisés et sont déjà presque des amies.

Sur une terrasse, une femme entre deux âges nous fixe. Il y a dans ses prunelles équivoques de la douceur et de l'insistance, de la sensualité rapace. Accroupie et silencieuse, elle remue parfois la tête d'un geste qui veut dire : « Viens, le maître n'est pas là ». Appel imperceptible, car à toutes les trappes, à toutes les fentes de mur, cent yeux nous épient. Je vois derrière une vieille muraille deux têtes d'adolescentes; l'une couverte d'un voile vert, l'autre d'un foulard violet. Elles me sourient : je leur fais un petit geste amical; elles disparaissent aussitôt.

En passant devant une masure, nous trouvons la petite Salma qui vit au quartier des prostituées. « Viens avec nous », lui dit Raison. Elle jette un voile sur ses épaules et nous descendons le raidillon qui mène à l'oued. Nous en longeons le lit, dévisagés par les femmes maures qui regardent, consternées, la jeune effrontée. Raison la porte pour enjamber les flaques d'eau; elle se trémousse dans ses bras.

Derrière nous, deux marmots, ses petits frères, s'essoufflent et psalmodient en chœur : « Achète-la! Achète Salma. » Ces bambins qui désireraient devenir nos beaux-frères nous amusent beaucoup.

Nous avons pris un sentier entre deux murailles assombries par les palmiers. Sans le vouloir, nous arrivons à un cimetière. Sur cette terre grise et sèche, semée d'une multitude de pierres qui couvrent chacune une tombe, des femmes pleurent et prient. Nos pas nous ramènent vers l'oued. Nous marchons maintenant à travers les lauriers-roses; notre petite compagne poursuit les grenouilles. Nous longeons de hautes roches

qui se dressent à pic au-dessus de nos têtes, quand Salma terrifiée nous serre le bras. Elle montre silencieusement un trou ouvert dans le rocher, puis : « Là! là! les djinns! Sauvons-nous! » murmure-t-elle.

Raison l'entraîne malgré ses cris d'épouvante et quand elle se risque à entr'ouvrir les yeux, elle est toute étonnée de se trouver assise sur une poussière de schistes violets, dans une petite caverne obscure, mais nullement mystérieuse.

Raison risque une caresse : « Attention; moi, pas cassée! » dit-elle très grave. « Non, lui pas cassé! » confirment en écho les solennels marmots vautrés sur le ventre.

Ecrasé par ces affirmations, Raison se tient coi et nous regardons Salma qui nous apprend à tresser des roseaux.

Aïcha s'est montrée par trop volontaire. Raison critique son caractère autoritaire et se plaint d'elle à propos de Zaïa. Celle-ci s'est en effet enfuie hier, après une vive discussion avec mon amie. Je la sermonne; elle me répond vertement. Chacun alors lui jette la pierre. Nous lui dressons un réquisitoire en règle, agrémenté par les commentaires ironiques de Djilali.

Etonnée, elle me regarde, puis se met à sangloter. Elle pleure toutes les larmes de son corps devant nos puissances liguées et se jette sur la natte en enfonçant le nez sous les coussins; Djilali et Raison s'éloignent penauds d'avoir déchaîné ce chagrin. Je la console et peu à peu ses larmes s'arrêtent, sa tête s'abandonne sur mon épaule.

Mais que vois-je? Ses bras sont tout tailladés de minces coups de canif. J'en compte, stupé-

fait, deux cent quarante, puis je m'arrête lassé. Je la questionne, c'est une manière de négresse, d'un douar proche, qui lui a fait ce beau travail destiné à conjurer le mauvais sort. « Car j'ai rêvé que tu allais bientôt partir et j'ai peur! » me dit-elle.

Je sais, hélas, que notre départ est proche, mais je ris et je la gronde pour la rassurer.

Messaouda est une jeunesse haute comme un tire-bouchon. Son visage rond exprime continuellement, même aux heures de plate indifférence, la plus extrême stupéfaction. C'est ainsi qu'elle prendra l'air extraordinairement étonné en déclarant que le café est bon. Ahurie elle semble certainement, au moment exact où sa science voluptueuse lui rapporte quelques francs.

On lui remettrait dix sous ou une fortune qu'elle vous regarderait avec les mêmes yeux en hublots et la bouche en O. La naïveté, et le vice incarné.

Raison, l'homme au cœur fort, aux consolations rapides, l'a adoptée en remplacement de Zaïa. Pour ses fleurs elle aima deux jours notre petit coin. Maintenant elle s'ennuie et nos promenades du soir lui font peur à cause des « djinns » qu'elle sent circuler autour d'elle, dans la nuit.

Aïcha ne peut la souffrir, et, bien que vivant à ses côtés tout le jour, elle ne lui parle jamais sans antipathie. Quand Messaouda arriva, ma petite amie m'amusa beaucoup. Elle mit ses plus belles robes et entre autres un magnifique vêtement de velours rouge à parements d'or, à manches vertes et roses. Je dis « ses plus belles ro-

bes », car elle en superposa quatre ou cinq. Elle voulait établir du premier coup la supériorité de sa richesse et de ses élégances sur celles de son infime compagne.

Elle redoubla ensuite d'activité dans ses occupations ménagères et me lava pour la deuxième fois une pile considérable de linge déjà blanchi, pour prouver à la nouvelle venue qu'elle était une maîtresse femme.

Messaouada se divertit d'abord parmi nous comme une gamine qu'elle était. Nous la surprîmes le deuxième soir de son arrivée, dignement revêtue de la capote de Raison et se promenant, très grave, sur un ânon. Mais, ô scandale! elle est allée il y a quatre jours toute seule faire un tour du côté de la baraque de la mère Claude : la petite rosse a fait la connaissance d'un caporal qui flânait par là. Le lendemain de cette rencontre, qu'Aïcha nous a narrée avec une belle indignation, elle a introduit le caporal chez elle, profitant de l'absence de Raison commandé de garde.

Raison renseigné aujourd'hui la met à la porte. Ainsi finit cette courte idylle qui semblait vouée à une fin rapide. Ni Zorah, ni Zaïa n'avaient agi ainsi envers mon ami; ces deux petites compagnes avaient eu très nettement le sentiment de leur dignité d'épouses momentanées et aucune tentation n'aurait pu les faire faillir.

***

J'ai pris dans un carton une photographie et je lui ai dit :

« Voilà le portrait de ma sœur! »

Elle s'est écriée :

« Menteur, c'est ta femme de la France, donne que je déchire! »

Mais déjà elle s'est tue. On dirait qu'elle regarde ce visage dans les yeux, jusqu'à l'âme. Soudain elle l'embrasse longuement et elle murmure : « Tu ne mens pas! C'est bien elle! »

Le portrait est maintenant dans un cadre d'alfa tressé par ses mains. Ne m'en veux pas, ô sœur; si tu savais de quelles jolies fleurs, chaque jour, très fidèlement elle te pare, ma petite Aïcha.

III

« Par cette nuit d'argent, nous nous sommes couchés sur le mur blanc de la citerne que de grands aloès enchâssent. Les étoiles sont si belles que l'on devine que ta robe est à peine bien pâle. Etendue à plat sur la pierre, la joue posée sur tes doigts enlacés, tu chantes une de ces mélopées sans fin comme les bleds qui s'en vont devant nous, une sorte de plainte monotone et résignée comme l'âme de ceux de ta race. Tu sais que ton rêve ne t'a pas trompée et que je vais partir.

Mais là-bas, derrière les oliviers qui cachent un vieux mur rouge, un roucoulement aigü de femme; une longue trille cristalline a retenti.

Ta tête se redresse et tes petits coudes d'aplomb sur la pierre, tu poses ton menton dans le creux de tes paumes. Tes seins menus se gonflent, pressés par la dalle dure. Tu écoutes longuement, attentive, attendant un autre cri.

— Jusqu'à l'infini, il n'y a plus autour de nous que le silence immense. Tu couches ta joue

sur tes mains et tu chantes encore plaintivement. »

⁂

Je venais de me baigner : tandis que je m'habillais, je la vis courir au-devant du flot et y tremper craintivement ses chevilles.

Elle est une petite fille de l'intérieur des terres, elle n'avait jamais vu la mer.

Depuis, elle m'a dit souvent : « Nous reviendrons vers la grande eau. »

Mais ce fut vers ces rochers solitaires que battait le flot, notre unique promenade. Nous ne devions jamais plus les voir.

⁂

Je me rappelle le bel après-midi de soleil où tu appuyais la crosse de mon fusil à ton épaule ronde. Le coup partait et tu me disais : « Mon papa m'a appris à ne pas avoir peur de la foudre. » Puis nous avions posé l'arme sur un rocher et, étendue sur le roc, tu t'attristais, tu murmurais en taquinant un petit scarabée de ton orteil : « Quand tu partiras, je deviendrai folle ! »

Aujourd'hui, tu regardes en larmes ces grands ilots de fer balancés sur les houles. Comme ils doivent te sembler hostiles, petite fille des mers de sable. Tu me demandes : « Lequel doit t'emporter » et tu ajoutes : « Je ne pourrai pas rester là quand tu partiras, il me semble que j'entrerai dans l'eau pour te rejoindre ! »

Je lui ai dit hier :

« Je ne crois pas devoir partir pour la France, les ordres sont changés maintenant. »

Elle a soupiré :

« Je le savais bien! j'ai brûlé tant de cierges à Sidi Béliout! Il m'a fait savoir dans mon sommeil que tu restais : Je n'osais pas te le dire. »

Aujourd'hui, j'apprends, qu'irrévocablement, nous quittons l'Afrique.

⁂

Comme elle pleurait, la tête sur ses genoux, je lui ai dit : « Veux-tu, nous irons dans les orges. Là, je te tuerai, je me tuerai ensuite. Comme cela nous serons ensemble; toujours, toujours!! »

Elle leva brusquement sa chère figure où ruisselaient les larmes et elle me regarda interdite. Cette idée de mort commune ne lui était pas encore venue. Puis elle me prit la main et ses prunelles au fond des miennes, elle me dit :

« Oui! »

Je me taisais et elle répéta encore : « Oui! je le veux! » d'une façon si impérieuse, si suppliante, si désespérée que j'eus la crainte d'être pris d'un vertige dangereux, moi qui avais dit ces mots avec un sentiment d'ironie triste.

⁂

« Tu as eu le courage de préparer le thé du soir, mais il ne t'en reste plus pour le boire. Les franges de foulard que tu noues au-dessus de ta tête et qui d'habitude te donnent une expression si mutine ajoutent aujourd'hui à ta pauvre figure quelque chose de navrant.

Tes yeux sont pleins d'eau, et pourtant tu te retiens encore de pleurer. Tu fixes le vide, pau-

vre petite, hier si insouciante et qui sens tout ton misérable petit bonheur s'écrouler.

Une larme grossit à la pointe de tes cils frisés, ta bouche se crispe. Tu te tournes vers moi les bras tendus et tu t'effondres soudain sur ma poitrine, secouée de gros sanglots.

« C'est fini! fini! » Le triste mot français, pauvre chérie, tu le répètes et tu m'en grises moi-même de douleur folle. Mes mois de tendresse me montent à la gorge et je pleure avec toi.

Voilà qu'en phrases naïves, tu redis tout notre pauvre roman d'amour. « Fini les promenades dans les douars; fini les rêveries à deux dans les jardins nocturnes, fini toutes nos caresses! » Je comprends tout à coup qu'avec ton sens du souvenir, ta tristesse de ne plus jamais vivre certains instants, tu as une sensibilité très sœur de la mienne. Avec aucun être je n'ai éprouvé comme en cet instant, près de toi, cette sensation de ne faire qu'un...

Nous nous couchons : son petit corps nu se serre contre le mien, contre le mien qu'il va quitter. Ses larmes m'imprègnent et me grisent. O connaître cette chaleur, cette bouche frissonnante; être habitué au pelotonnement câlin de ces petites épaules; sentir le sommeil de cette petite fille, comme celui de votre chair même, et savoir que le vide va se creuser entre vous à jamais!

***

« Pauvre petite Aïcha! toi que j'aime par dessus tout, toi qui fus la seule joie de ma solitude pendant de longs mois, je vais te quitter!

Tes larmes que je bois, tes seins qui embaument la menthe et que j'embrasse, demain je ne

les verrai plus. Je te contemple éperdument pour conserver ta chère image que malgré tout, hélas! j'oublierai. Combien de temps garderai-je le déchirant souvenir de ton petit corps frais, de ta bouche toujours humide, même à tes réveils, de ta nuque où deux petites nattes se partagent.

Je t'aimais comme ma maîtresse, et il me semblait aussi, comme ma fille. Tu devinais toi-même ce genre d'affection et en ce moment tu sanglotes comme une toute petite! « Qui me donnera des djellabas? Qui me donnera à manger? Qui couchera auprès de moi maintenant? »

Mon bonheur était fait de ta sécurité et de ta joie. »

*
**

Aïcha n'est pas de celles dont on pourrait dire : « Je l'ai dans la peau! » et elle est trop chaste pour savoir me prendre par les sens. Si je la chéris tant, c'est que je l'ai ramassée dans la boue; c'est que là où elle vivait, elle ne s'est pas salie, elle est restée invraisemblablement naïve et enfant. Je le sens, elle m'aime de son côté en petite fille. Je n'aurais pas la même qualité de chagrin à quitter une maîtresse véritable.

Avec elle, il me semble que quand je m'en irai, j'abandonnerai mon enfant.

Pour une autre, je ne me suis jamais demandé avec une pareille angoisse : « Que deviendra-t-elle! » J'ai simplement éprouvé parfois une jalousie anticipée à me dire : « Quand la vie nous aura séparés : à qui sera-t-elle? » Quant à ma petite amie, je crois que je me demanderai avec détresse jusqu'à la fin de mes jours : « Qu'est-elle maintenant? » J'imaginerai les douars de la montagne où elle vivra à côté d'un homme

rude. Je me la représenterai devenue vieille femme, je me la figurerai encore retournée à la prostitution.

Et jusqu'à la fin de sa pauvre existence, elle se souviendra de moi, elle aussi, moi qui fus son plus bel amour. Elle reverra toujours son petit « sargent » qu'elle embrassait avec un râle de plaisir; elle pleurera, jusqu'à ce qu'il n'en reste même plus de lambeaux, sur mes quelques portraits et sur les souvenirs qu'elle aura gardés de moi.

Nous nous enfonçons tous les trois, Raison, Aïcha et moi, le long du marais, sous une pluie fine. La petite se serre contre moi, à l'abri de ma pèlerine.

Nous allons en silence, chacun a le cœur plein de ce qu'il va laisser. Nous voici enfin chez C... Il arrive, lui aussi, en même temps que nous par un autre sentier. Voici la petite maison solitaire où mon amie devra travailler de longs mois et vieillir sans amour en attendant mon problématique retour. Heureusement pour elle la femme de C..., une blonde douce qui lui a montré autrefois de la sympathie va, dans quelques semaines, revenir. Cette vie, c'est tout ce que j'ai pu lui trouver pour qu'elle ne reste pas abandonnée.

Elle est là, muette; je lui demande si elle sera heureuse de cette autre existence. Elle me répond : « Oui », d'une pauvre petite voix brisée.

Je regarde C..., sa face pâle impénétrable, ses lèvres sèches. Quelle pensée nourrissait-il quand il m'a proposé de la prendre? Désir de m'obliger ou de s'attacher une maîtresse? Un jour peut-être cette bouche dure emprisonnera les lèvres fraîches de mon amie.

La crainte de perdre sa trace quand je serai au loin me torture. Si elle quitte C... comment la retrouverai-je? Où s'en ira-t-elle? Comment me tiendra-t-elle au courant de sa vie?

C... nous accompagne à son tour jusque chez nous... Aïcha pour ne pas pleurer s'occupe et nous fait chauffer un peu de lait : ce sera la dernière fois qu'elle fera pour moi ces gestes de petite ménagère... Nos murs sont nus; tout est arraché. Nattes, tasses, coussins, tapis et aussi ces consoles, ces appliques, œuvre patiente de Raison, tout cela s'entasse pêle-mêle dans les couffins de l'âne qu'un vieil arabe guide et décharge à son douar. Il faut que tout soit enlevé ce soir, ma petite Aïcha abandonnée serait, aussitôt après mon départ, à la merci du propriétaire juif qui viendrait se jeter en rapace sur ces pauvres choses.

Le bourricot a fait deux voyages, nous accompagnons le dernier. Nous longeons le marais: devant nous la bête peine et l'homme jure. J'ai passé une main autour du cou aimé et nous allons en silence avec la même pensée désolée : celle que nous côtoyons, pour la dernière fois, ce marais où nous avons tant erré. Parfois je la sens frissonner toute, la pauvre petite. Depuis qu'elle connaît mon départ j'ai remarqué chez elle ce tremblement, cette défaillance nerveuse dont je croyais seulement capables les petites filles trop sensibles de ma race...

Nous sommes revenus du douar où nous avons porté son mince bagage, accompagnés des adieux d'une tribu en guenilles à laquelle nous avons fait quelque bien autrefois. Dans son gourbi obscur, étendu sur sa natte près d'une lumière, Djilali pleure. Le cher garçon se lève pour me donner une petite pipe arabe que je garderai précieusement en souvenir.

Nous nous asseyons sans un mot; les paroles

semblent si brutales dans notre grand chagrin. Aïcha s'est mise à pleurer à petits sanglots... Tout à coup, son corps s'effondre. Elle pousse un cri déchirant puis se tait: ses ongles griffent le mur, ses yeux sont ouverts et par instants me fixent sans le vouloir. Je me suis jeté à son côté, mais dans son délire, je n'existe plus pour elle.

Melfour arrive, semble juger la situation avec compétence et déclare : « Il faut faire chauffer de l'eau. Aïcha appartient à une tribu qui ne craint ni le feu ni les serpents, mais qui est sujette à ces crises. Elle n'a pas dansé cette année les danses rituelles parce que vous lui avez fait oublier ses devoirs. Cette idée l'a travaillée et, pour cela, le délire l'a pris. »

Il formule ces extravagances avec une telle autorité que nous obéissons passivement. L'eau chauffe tandis que mon amie se tord toujours. Enfin le liquide bout : nous soulevons Aïcha, nous lui introduisons dans sa bouche le bec brûlant du samovar. O stupeur! la pauvre enfant se laisse faire, elle boit quelques gorgées et soudain ses tristes yeux me regardent.

Melfour jette sur ses pieds, ses mains, la même eau bouillante : comment ne hurle-t-elle pas de souffrance? La voilà revenue à elle : je la conduis dans notre chambre dépouillée, à travers cette cour familière pleine d'agneaux et de chevreaux où je ne me reposerai jamais plus les soirs.

Nous nous étendons sur le lit. O dire que je ne reverrai pas son visage à la lueur de cette bougie! J'éteins avec angoisse et nous nous enlaçons en pleurant...

Le matin naît avec le bêlement des brebis. J'ai le bras derrière son cou, un de ses petits seins dans chacun de mes paumes et ses mains sur les miennes. Elle ne dort pas... Je la sens

frissonner : l'irrémédiable séparation nous possède déjà...

Nous nous levons et allons chercher Raison pour faire nos adieux à Djilali en larmes...

Ma petite amie nous accompagne ensuite quelque temps sur le sentier où j'ai couru durant des mois, deux fois par jour pour la venir retrouver. Raison lui tient une main et j'ai posé mon bras sur son épaule.

C'est infiniment triste, ce petit être frêle entre nous deux, dans le matin et tout anéanti par le sentiment de sa faiblesse et de son immense abandon. Je l'embrasse. Raison lui donne un baiser de frère. C'est fini, je ne reverrai plus le sentier.

Je me retourne et j'aperçois encore le petit capuchon blanc immobile, si misérable... la chère petite tête noire...

*
**

J'ai encore pu la joindre dans la patache qui l'emmenait vers le port. Elle était menue, blanche, timidement enfoncée dans un coin.

Elle m'a dit : « Embrasse-moi ! » Elle m'a donné ses lèvres et je me suis enfui, car déjà le bataillon se rassemblait pour descendre vers la mer.

J'ai vu de loin, près des quais sa silhouette arrêtée contre un mât. Djilali nous a rejoints; nous avons cherché un restaurant silencieux, solitaire.

Nous nous sommes assis dans une gargote, face à la mer.

Aïcha me montre son visage dévoilé, son cou, le haut de ses petits seins. C'est pour que je voie ceux-ci une dernière fois qu'elle a choisi cette

tunique très échancrée. Je lui donne un bouquet qu'elle glisse contre sa chair.

Elle est devenue très courageuse. Elle me questionne : elle me demande où est mon bateau. En ce moment plus que jamais, j'ai la volonté de la retrouver un jour. Djilali mange du bout des dents, sans un mot : il a trop de mal à ne pas pleurer.

... Notre repas est fini... Nous nous levons..., Aïcha m'accompagne jusqu'au rassemblement des noirs avec Djilali.

Un long baiser où tout mon cœur se fend, où la rue torride tourne; où je perçois son sanglot... Une longue étreinte des mains de Djilali et je m'enfuis.

Immobilisé en tête de ma section je la vois au loin.

Elle est appuyée contre un arbre : son voile cache sa face et elle me regarde par la mince ouverture laissée devant ses yeux. Des passants la cachent par instants. Un coup de sifflet... Nous nous ébranlons... Mon regard ne connaîtra plus Aïcha...

IV

En mer, Raison m'a conté qu'elle était près de l'embarcadère, cachée derrière une grue à vapeur. Il n'a pas voulu me le dire, mais elle a pu me voir jusqu'à mon dernier pas sur cette terre, sans que je le sache... « Aïcha! que ta petite âme naïve et désolée de fille des tribus du Sud emporte du moins la certitude que je ne suis qu'à toi, que je te reviendrai si je ne meurs pas! »

***

« Sans cesse ta petite ombre s'obstine à mon côté, ô mon Aïcha! Je vois la courbe de ton poignet qui tient la théière; tu remplis trois tasses, tu les goûtes successivement et tu les reverses ne trouvant pas ton breuvage encore sucré à point.

Mais je te vois encore, tordue de douleur sur la peau de mouton de Djilali. Tes pauvres yeux sont entr'ouverts comme ceux d'une morte... »

Devant mon Dieu, devant Moulana son Dieu et le très saint Sidi Béliout, j'ai juré que je ferai mon possible pour la retrouver plus tard.

Je me souviens... six jours durant elle a pleuré, le septième elle s'est évanouie... Revenue à elle, elle s'est enroulée à mon corps et je l'entends toujours me crier à travers ses sanglots :

« Fini! Fini! Mon cœur, fini les promenades vers la grande eau et les douars « meskine »! fini donner toi le lait! fini coucher avec toi! qui donner moi manger? ô aïni! ô guelbi! »

Pauvres petits mots, mi-français, mi-arabes, en lesquels s'exprimait toute sa détresse, avec quelle angoisse je me les rappellerai toujours!

J'ai jeté ma couverture sur ma tête et je la pleure.

***

Soirées passées sur les peaux de mouton de Djilali où couraient les puces, vaste tapis tout taché où l'on posait les grands plateaux de cuivre, combien de temps pèserez-vous encore dans mon souvenir. Joyeux Brahim, vieux Messaoud dont les rares paroles étaient des grognements! Grands chiens faméliques, petit chevreau noir cerclé de blanc, qu'êtes-vous devenus?

Et toi Djilali, notre humble frère, qui es maintenant séparé de moi comme par la mort ainsi qu'Aïcha, puisque mes lettres tu ne pourrais les comprendre, puisque tu t'es enfui de chagrin vers les terres natales après notre départ.

***

Maintenant, je n'ai plus de désir. Ces grandes étendues nues, ces douars, ces troupeaux, cet Islam bailleurneux et magnifique sont comme une atmosphère qui me manque puisque l'essentiel en était Aïcha.

Je trouve simplement que c'est plus dur que la mort de se sentir ainsi séparé d'un être sans savoir ce qu'il va devenir, n'avoir fait qu'un et connaître qu'une partie de soi-même vit, souffre au loin et peut-être vous sent tous les jours décroître un peu dans son souvenir...

« Même si tu quittais ce monde, ô mon Aïcha, tu ne serais pas morte pour moi. J'irais vers les collines des Haba-Chiadama retrouver ta petite ombre et, sur la bouche des jeunes filles de là-bas, ton rire. Je chercherais ton souvenir jusque dans les bouges où flotte ta forme souple. Et je planterais ma tente sur cet horizon où se profilèrent nos silhouettes enlacées. »

***

Ce qui donne peut-être tant de force à mon amour, c'est que je l'ai vécu sur cet horizon pauvre, c'est que chaque jour fut pareil au précédent.

Je revois le jardin et ses deux vieux puits de

pisé, le bassin blanc; le jardin où nous allions effeuiller un artichaut le soir et cueillir la menthe pour notre thé. L'unique allée en était étroite et creusée en un endroit d'un trou. A cette place, ma petite amie se serrait contre moi pour ne pas tomber. Au bout, il y avait la lande, la morne lande de palmiers nains, hantée des chacals et des chiens errants où nous nous étendions parfois dans la nuit...

Partout où que je passe, un arbre, une maison, un mur barrent ma vue; quelque soit le lieu où je m'arrête, un son trouble ma pensée.

Là-bas mes yeux erraient de l'étendue illimitée, où tremblaient trois palmiers, à son front où le vent soulevait un voile mauve.

Ma pensée suivait indifférente la fumée du navire qui cinglait vers la France ou le défilé lent d'un convoi à l'horizon de sable. Tranquille, un peu mélancolique, mon cœur allait de l'amie qui était là aux miens qui l'ignoraient. Aïcha me tendait sa bouche, je la goûtais sans désir, comme un fruit frais.

Je me souviens de mon premier soir de colonne vers Kénifra. Au sud la Casbah des Ondayas se détachait nette sur le ciel lunaire; le Sébou miroitait : à côté de nous braillait et grognait un convoi de chameaux. On apercevait ligotté dans des haillons, au long d'une perche, une grande chose étrange : c'était un mort enveloppé de toiles grises que l'on devait ramener vers sa tribu.

La triste musique de l'Islam retentissait autour des fumées... « Han! Han Han!! » faisait un morne chœur d'êtres déguenillés. Cette plainte obstinée, ce mort, les odeurs de vase qui montaient de l'Oued, l'inconnu qui m'attendait, tout cela composait une atmosphère étrange et hostile à la fois.

Je ne prévoyais pas qu'un jour, ce serait la

France et sa civilisation agitée qui me seraient étrangères. Tout ce que j'ai autrefois aimé m'est aujourd'hui importun. C'est ici que je me sens dépaysé.

⁂

Quand je regarde sa photographie, je me retiens de pleurer. Pourtant ce n'est qu'un aspect de son être qu'on a fixé là : de ses expressions multiples je n'en retrouve qu'une seule.

Elle savait si bien varier son visage, tantôt avec son cheich qu'elle nouait les franges hautes, tantôt avec cet étroit turban blanc qui lui barrait le front, tantôt encore avec cette large étoffe qui lui voilait la bouche, le nez et lui donnait les apparences d'une petite Targui.

J'ai gardé le goût de ses dernières larmes pour toujours...

Je me suis trouvé vers minuit dans un bouge de Toulon avec des amis.

Une femme aux cheveux taillés, rejetés et plats, au pyjama d'homme, est venue agiter sa désespérante gaîté autour de moi. Elle avait pu être jolie, mais quel dégoût m'inspirait sa chair molle comme le ventre d'un lapin de choux. Elle me parlait d'une voix harmonieuse attaquée par l'abus des alcools.

Si je me souviens d'elle, c'est qu'à travers son verbiage maladif, j'arrivai à discerner qu'elle avait un ami sur le front qui ignorait son triste sort. Elle lui écrivait de belles lettres pleines de gaîté et de soleil. J'ai eu la triste, l'affreuse pensée que ma pauvre petite Aïcha pourrait être un jour aussi malheureuse que cette navrante créature en pyjama d'homme, sans que je le sache.

Cette femme était-elle grande de cacher ainsi

son malheur ou ne le faisait-elle que par vanité, pour voiler un mensonge entretenu depuis longtemps? Hélas!! si son ami l'abandonnait, ce serait fini. Le seul lien qui l'attachait à la vie étant rompu, elle fermerait pour toujours sur elle la porte derrière laquelle pleure un piano automatique et flottent autour des verres les parfums écœurants...

Sa voix monta pour une chanson, puis se brisa soudain sur une défaillance de ses cordes vocales rongées par les bénédictines.

« Tu étais dans cette pièce aux odeurs de faux iris avec ton parfum de menthe fraîche, ô Aïcha! Ta petite moue désolée me disait : « Que fais-tu là, mon ami?» J'ai compris que ma présence en ce lieu était douloureuse pour ton souvenir et que chercher tes lèvres sur celles d'une autre serait vain. Ton cher parfum est celui d'une fleur qui ne pousse pas ici. »

La mer caresse doucement ce banc de varechs, ainsi le flux de ton souvenir bat légèrement mes tempes.

Par des nuits pareilles, face à l'immensité liquide, nous avions ces étoiles au-dessus de nos têtes.

J'aime songer qu'à cette heure, tournée vers la mer, à ce même endroit où nous aimions à nous asseoir et tes mains encerclant tes genoux, tu rêves aussi à moi...

Peut-être derrière toute cette eau n'y a-t-il que quelques mètres de sable qui nous séparent?...

⁂

Depuis des jours je m'en suis allé, Aïcha... je revois les herbes qui prirent tant de nuits l'empreinte de ton corps attiédi. Les parfums du printemps marocain s'éteignent peu à peu en moi, pareils à l'amour qui entre dans l'oubli et les dernières fleurs se plaignent sans bruit entre elles. Les cactus engourdis en brumes sombres sur le Djebel Feddan se réveillent parfois à demi et font un bruit léger, lointain, immense avec ton souvenir.

Je rêve à nos derniers soirs...

Les nuits de mai étaient plus ardentes qu'un chant de cigales, les grandes phalènes se balançaient sur les fleurs avec des gestes tendres. Nous nous couchions près des orges flexibles. Un frisson se coulait entre les amandiers, par delà les buissons, la colline pâlissait et semblait se gonfler sous la lumière blanche qui l'étreignait. Les sauterelles fusaient plus frénétiques, vannées par le tressaillement de la terre.

Un souffle gonflait la robe des herbes blotties, leur parfum s'enroulait à nos corps comme un chaud baiser, tandis que nous sentions bouger les aloès inquiets, pareils à une aile d'oiseau qui s'éveille dans le noir.

Tu mettais à tes lèvres des fleurs si tendrement ouvertes qu'elles semblaient être la bouche défaillante de l'Avril. Un rouge-gorge soupirait au fond des feuilles indolentes, sa voix nous frôlait en une même caresse.

Je te prenais la main; au loin la source haletait dans les séguias. Un chardon crépitait.

Tu me disais quelques mots tout bas; des mots

qui semblaient se lisser sur l'air tiède, des mots qui paraissaient venir de tout ce qu'il y a de chaud, de tendre et de doré en toi. Je n'écoutais pas tes paroles, mais quand tu te taisais, c'était comme une chose câline sur ma chair qui s'en serait allée.

Tu t'étendais la nuque dans l'herbe et les bras allongés... Je revois la soie de tes joues, la nuit de tes yeux clos, la moue légère de tes lèvres. Je te sentais contre moi, comme ces grenades mûres qui semblent plus accablées dans le soir.

Tu te taisais et j'écoutais avec toi ce bruit de désir qu'il y avait dans ton sang et dans la nuit, dans les fleurs qui courbaient la nuque sous des caresses inconnues, dans le sein des ronds oliviers et dans la brise si douce qu'elle semblait un baiser sur ta bouche. Des parfums coulaient aux creux de ta robe, au long de tes jambes, longues sous ta « djellaba ». Tu fermais par instants tes yeux comme quand tu goûtes un fruit et tu renversais la tête pour que je voie mieux la chair de ton cou pâlir sous les étoiles.

Le rouge-gorge se taisait parfois, comme s'il écoutait le frisson que faisait dans la nuit sa plainte passionnée. Entre ta gorge et moi, l'air semblait velouté comme un peu de toi-même que j'aurais pu toucher.

« O Seigneur mon cœur! » me disais-tu, et, au-dessus de la mince raie bleue qui coupait la fossette de ton menton, ta bouche défaillante restait ouverte sur la lueur de tes dents. Jusqu'aux sables sans limites, tout semblait s'engourdir. Il n'y avait plus dans la nuit immense que notre silence et nos âmes qui se mêlaient... La voix d'une fauvette d'eau fusait du marais... Tes bras s'écartaient, ta gorge se soulevait vers moi, tes yeux se couchaient dans les miens.

Il y a en moi des instants qui ne peuvent mourir : ce sont ceux où je sentais le glissement de

tes lèvres sur les miennes, tandis qu'au loin haletait la source au fond des séguias, tandis que le carcaillat infini des cailles rythmait la caresse de ma vie appuyée sur ta vie.

Nous partions à l'heure où la terre prend une fraîcheur d'arrosage, où l'odeur des menthes tombe et se couche. Les papillons nocturnes enveloppaient les herbes de leur petit manteau. Des senteurs humides blotties au creux des branches se réveillaient et s'avançaient pleines de précautions au bout des feuilles. Puis la nuit prenait le parfum des joncs dormant dans les séguias. Une goutte de rosée roulait sur ton coude comme un grain de raisin transparent. Les palmiers gardaient un air de pensive défiance. La voix d'un chacal traînait au loin; sa femelle lui répondait derrière nous et je te voyais trembler comme s'il était passé quelqu'un tout près.

Tu me disais : « Je suis triste! » Tu ajoutais : « Sur le saint Sidi Béliout, je t'aimerai toujours! »

C'était une petite phrase qui prenait dans l'air glacé une forme vaporeuse, puis mourait...

V

Sur le sentier qui conduit de l'oued Lili à la mer, une jeune femme drapée de blanc vient souvent s'asseoir.

Depuis certain matin, déjà bien éloigné, elle ne laisse plus voir aux humains que ses yeux... On la connaît bien... On sait qu'elle a aimé un roumi et pour cela on la méprise.

Lorsqu'il est parti, son roumi, elle est devenue étrange et comme égarée. Peut-être le Français

lui a-t-il jeté un sort? On la méprise mais on la respecte aussi pour la douleur qu'elle porte en elle.

⁂

...Aïcha, pourquoi viens-tu encore t'asseoir parmi ces herbes arides où te poudre le brûlant simoun? Tu es tournée vers les dunes comme si tu l'attendais encore... Trop de temps passé!

Ton soupir me montre tes dents blanches... Oh! je n'avais pas vu tes yeux; tes yeux de folle!!!...

⁂

Elle n'avait que seize ans et déjà, au fond de ces collines grises, à jamais elle repose. Une pierre rouge parmi des milliers d'autres semblables marque qu'elle est couchée là. La place de son corps léger bombe la dune à peine comme lorsqu'elle était roulée dans les plis de ses couvertures. Elle fut pour Lui l'Amour et ses yeux étaient trop rares pour qu'il l'oubliât tout de suite! Une même vie coula entre eux comme la sève du pampre et du grenadier enlacés. Ils avaient peut-être rêvé ensemble dans cette vallée funéraire, semée de petites pierres tombales, seule hantée des grands lézards...

Elle était pour Lui tout l'Amour, mais il y a maintenant d'autres cils qui palpitent, d'autres bouches qui s'entr'ouvrent dans l'ombre chaude des crépuscules. Leur présence ressemble davan-

tage à l'Amour que ton souvenir, petite Aïcha, qui n'évoque qu'une ombre trop douce.

Et bientôt, ta dépouille mortelle comptera moins dans cette vallée brûlée qu'une racine morte. Toute cette tendresse que tu lui as donnée ne le serrera plus à la gorge pour lui rappeler la première rose qu'il te cueillit. Tes os blanchiront, mêlés à ceux des vieilles femmes, ô toi qui appelais ses prunelles : « Mon miroir! »

Mai 1916.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Comme on est heureux!, roman inédit par Binet-Valmer. 5

Parmi les lettres qu'on n'envoie pas, nouvelle inédite, par la Comtesse de Noailles. 87

Le Prince Charmant, comédie inédite en trois actes, par Tristan Bernard. 103

La surprenante aventure du Baron de Pradeyles, nouvelle inédite, par Pierre Benoit. 171

Mimi Bigoudis, roman inédit, par Charles-Henry Hirsch. 185

Contre sa joue, grande nouvelle inédite, par Raoul Desjardins. 307

Le Gérant : G. Rubin.